

---

# LE CONSULAT DE BONAPARTE

---

## I

### LE CONSULAT PROVISOIRE

---

#### LA PREMIÈRE JOURNÉE

**L**E 20 brumaire an VIII (12 novembre 1799), à dix heures et demie du matin, une voiture fort modeste, escortée simplement de six dragons, s'arrêta devant le palais du Luxembourg. Il en descendit un petit homme, chétif, le teint plombé par les récentes veilles, les cheveux en désordre sous l'énorme chapeau de castor rond, le corps mal pris dans un habit civil, l'allure à la fois négligée et assurée. Il se dirigea, d'un pas délibéré, vers une petite porte donnant accès aux appartements où, la veille encore, logeaient les cinq *directeurs* de la République. C'était le général Bonaparte.

Il n'y avait plus de directeurs, — s'il y avait encore une République.

La veille, en effet, le Directoire s'était, on le sait, dissous par la démission volontaire ou forcée de la majorité de ses membres, et les Conseils législatifs, réduits à peu, après les péripéties que l'on connaît, avaient élu *consuls provisoires* le général Bonaparte et les ex-directeurs Sieyès et Roger-Ducos.

On était rentré tard dans la nuit. A trois heures du matin seulement, les nouveaux magistrats avaient quitté Saint-Cloud pour regagner, le général son hôtel de la rue de la Victoire, les autres leurs appartements, provisoirement reconquis, du Luxembourg. Paris, qui pendant toute la soirée du 19 s'était

enfiévré aux nouvelles de Saint-Cloud, s'était réveillé dans une sorte d'incertitude où l'espoir n'osait s'avouer. Les passants qui venaient de voir rouler la voiture du jeune général-consul avaient salué avec plus de bienveillance que d'enthousiasme.

Bonaparte s'engouffra chez Sieyès. Jusqu'à midi, il resta enfermé avec celui-ci. Il jugeait encore opportun de ménager cet ex-chanoine, devenu le pontife de la Révolution et presque son oracle ; et, d'ailleurs, déjà habitué à tirer parti de tous, il prétendait, en ces premières heures où lui-même tâtonnait encore, arracher des renseignements pratiques à un homme qui, du premier au dernier jour, avait vécu toute la grande crise.

A midi, Roger-Ducos les ayant rejoints, les trois consuls sortirent de l'appartement de Sieyès. La garde avait pris les armes ; les tambours battirent aux champs quand, de front, les trois hommes traversèrent les cours ; des curieux qui s'y étaient amassés acclamèrent, mais avec discrétion. Les Consuls provisoires allèrent prendre séance dans la salle où, cinq ans durant, s'était déchiré le Directoire maintenant défunt.

L'ex-abbé Sieyès qui, depuis 1789, vivait en manière de devin sur un trépied, pensait avoir tout au moins le fauteuil de la présidence. Ce personnage important méprisait Roger-Ducos comme un simple comparse, — juge de paix dont, quelques semaines avant, on avait, à sa propre surprise, fait un des chefs de l'État, — et il méconnaissait encore, à cette minute, ce jeune Bonaparte, excellent militaire sans conteste, mais, à son sens, peu au fait de la science d'État dont, lui, Sieyès, possédait les arcanes. Ducos, déjà subjugué par le général ou enfin las des dédains du philosophe, dit, à peine entré, à Bonaparte : « Il est bien inutile d'aller aux voix pour la présidence : elle vous appartient *de droit*. »

Le général vit ou devina la blessure faite au pontife ; il accepta le fauteuil, mais pour proposer aussitôt que la présidence fût, à tour de rôle, exercée par les trois consuls : chacun serait, par roulement, pour vingt-quatre heures, chef du gouvernement. En fait, c'était bien le général qui l'allait diriger, mais il avait entendu que Sieyès, d'humeur ombrageuse, ne fût point, par aigreur, amené à faire, dès les premiers jours, une gênante opposition. Il lui confia immédiatement, avec de grands airs de déférence, la mission de préparer la Constitution



nouvelle. C'était carresser le goût capital du philosophe : depuis 1789, il portait en lui une constitution qui, n'ayant pu voir le jour ni en 1791, ni en 1793, ni en 1795, lui pesait cruellement ; il allait enfin s'en soulager ; il accepta avec une joie grave cette magnifique mission. Selon allait enfin dicter la loi idéale. Tandis que cette métaphysique politique l'occuperait, il laisserait Bonaparte agir. Le soldat se réservait d'ailleurs, le monument constitutionnel une fois bâti par le philosophe, de l'accommoder et, au besoin, de le remanier à ses convenances.

Il fallait choisir des ministres. Bonaparte fit nommer à la Guerre son chef d'état-major Berthier ; c'était une assurance : par lui, il tiendrait l'armée qu'on satisferait d'ailleurs en donnant un commandement privilégié à Moreau, toujours incertain et par là inquiétant ; et, hommage, cette fois, au concours moral que l'Institut avait prêté à la révolution de brumaire, le général fit encore désigner pour l'Intérieur le savant Laplace qui devait, en quelques jours, amplement démontrer, par une série de balourdises, combien un astronome tombé ministre peut être un médiocre politique ; en attendant, puisqu'on en était au provisoire, l'Institut serait flatté du geste. On laissa la Justice à Cambacérès, le jurisconsulte attitré de la Révolution, et il fallut bien maintenir à la Police Fouché, qui était censé avoir favorisé, lui aussi, l'événement de Saint-Cloud et saura d'ailleurs toujours survivre aux crises les plus graves. On pensait rendre les Relations extérieures au « citoyen Talleyrand-Périgord » ; le Directoire en avait, fort imprudemment, dépouillé, quelques semaines avant, ce dangereux personnage et celui-ci s'en était vengé en poussant Bonaparte. Mais tel était le désir de ne pas paraître réagir tout de suite, que l'on garda, comme à la Justice et à la Police, le ministre en exercice, Reinhart, étant entendu que le jour de Talleyrand (on le lui garantit) viendrait promptement.

On décida l'envoi d'agents en province et l'on s'occupa de la terrible question des finances sur laquelle il nous faudra nous arrêter tout à l'heure : on demanderait à Gaudin, comptable sérieux, de gérer, suivant un mot heureux, avec le portefeuille des finances, « l'infortune publique ». Les consuls examinèrent d'autres projets dont l'urgence était évidente, si l'on voulait tout d'abord rassurer la masse des citoyens que les

dernières semaines du régime déchu avaient exaspérée. Et l'on se sépara, le général retournant chez lui.

#### L'EFFET DANS PARIS

Cette fois, la voiture, traversant Paris, souleva de vives acclamations. C'est qu'en quelques heures, la grande ville s'était fixée sur les résultats probables de la journée de Saint-Cloud.

Certes la seule nouvelle de la chute du Directoire avait à peu près réjoui tout le monde, toutes les classes, tous les partis. Pour les modérés, c'était une victoire de l'ordre sur l'anarchie : depuis six mois, les Conseils législatifs, sous un gouvernement en déliquescence, votaient loi jacobine sur loi démagogique, fondant une tyrannie d'ailleurs impuissante sur une débauche de mesures révolutionnaires et il était bon qu'on eût mis fin à un régime qui prétendait ressusciter la Terreur sans ses grands. Mais de ces modérés beaucoup étaient assombris à l'idée qu'il avait fallu, pour un court instant, employer « la force des baionnettes ».

Pour les révolutionnaires en jouissance, le journée n'était cependant pas une journée contre-révolutionnaire. Bonaparte était, disaient nombre d'entre eux, le général le plus républicain de l'armée, un ennemi des rois et des prêtres, un vieil ami des jacobins; il avait écrasé les royalistes en vendémiaire et, contre la réaction, collaboré de loin à la journée de fructidor. Mais ils n'en étaient pas moins contrariés, eux aussi, qu'on eût jeté par les fenêtres de l'Orangerie des frères et amis, encore qu'à leur avis, ceux-ci se fussent mis dans leur tort en ne comprenant pas que l'heure du repos dans la jouissance avait sonné.

Quant au gros du public, il était quelque peu blasé sur les journées qu'on avait, durant dix ans, toutes déclarées « *libératrices* ». Depuis le mémorable 14 Juillet, on avait annoncé, après chacune d'elles, qu'un régime meilleur allait en sortir et toujours, dès le lendemain, une faction en avait simplement proscrit une autre : ainsi s'étaient, aux dépens de la tranquillité et de la prospérité du pays, multipliées, d'année en année, les causes de division. Le peuple se sentait évidemment porté, par une grande amitié, à quelque confiance dans la personne du vainqueur de l'Italie, du pacificateur de Campo Formio, que deux ans avant tout Paris avait, avec transports,

acclamé. On espérait qu'il allait rejeter les ennemis extérieurs derechef coalisés, loin des frontières de nouveau menacées; mais, novice en matière de gouvernement, n'allait-il pas être entre les mains de ce Sieyès, politicien mêlé depuis ces dix ans de lutte civile à toutes les querelles, et, de ce fait, le nouveau gouvernement ne serait-il pas, malgré Bonaparte même, amené, comme les autres, à proscrire des citoyens à droite, à gauche, et à perpétuer ainsi l'ère des disputes civiles?

En somme la masse n'était pas fâchée, — je dirai sous peu quelle était la mentalité de la Nation, — que l'on eût jeté par les fenêtres des bavards, des agités, représentants discrédités du régime désormais périmé du Verbe, mais on craignait maintenant des réactions trop fortes. On ne croyait ni la Révolution close ni les querelles apaisées : on espérait, on souhaitait; on ne pouvait, en une seule heure, accréditer entièrement l'avenir. La plupart des journaux qui avaient paru dans la journée, contant les événements de la veille avec des détails, les uns comiques, les autres tragiques, et se félicitant unanimement de l'issue du drame, parlaient d'une ère nouvelle d'ordre et de concorde, mais leurs lecteurs restaient perplexes. « On se croirait, dit une observatrice, revenu aux premiers jours de la liberté : seulement l'expérience des dix dernières années se fait sentir et *la méfiance se mêle au contentement.* » Un policier, qui entend cependant être agréable, conclut : « Ce qui doit donner l'idée la plus satisfaisante de la situation des partis, c'est que le contentement qu'inspire la révolution du 18 brumaire (cette date erronée allait entrer dans l'Histoire) *n'a ni l'exaltation ni l'enthousiasme qui naissent et meurent en même temps.* »

Jedirai en effet quels efforts il faudra à Bonaparte pour que, de jour en jour, la confiance hésitante s'affermisse, se fortifie, s'ensse, monte jusqu'à porter au suprême pouvoir le grand pacificateur, le grand restaurateur, et c'est bien là le trait le plus glorieux de cette histoire : la conquête plus difficile qu'on ne le pense communément d'une Nation par l'accumulation des bienfaits. Le 20 brumaire, on n'en était pas encore à la foi, mais seulement à l'espérance.

Cependant, vers le milieu de cette journée du 20, si intéressante, et pendant que délibéraient les consuls, une proclamation de Fouché avait déjà épanoui les visages. C'était, ce sera

toujours un flaireur de vent. Après avoir conté lui aussi, à sa façon, la journée de Saint-Cloud où « le génie de la République » avait sauvé le général « des stylets des assassins », l'ancien proconsul terroriste prêchait le calme, la modération et l'union : la journée n'était pas contre-révolutionnaire, elle n'était pas révolutionnaire ; il n'y avait ni vainqueur ni vaincu ; « chacun devait suivre avec sécurité le cours de ses affaires et de ses habitudes ». La proclamation soulagea, rassura.

D'ailleurs les esprits se rassérénaient. Lannes, soldat révolutionnaire, proclamait : « Le 18 brumaire n'est pas une journée de parti ; il est fait pour la République et pour les républicains. » Moreau affirmait à Decaen que « tout allait bien », déclarant « qu'il n'y avait que Bonaparte qui pouvait tirer la France de la position difficile dans laquelle elle se trouvait ». Le brave général Lefebvre qui, tout d'abord, avait paru hostile à un coup d'État, allait saluer « cette étonnante et salutaire révolution », signalant que « l'allégresse était générale » ; « Pour le coup, ça ira, ajoutait-il, je vous en réponds. »

L'« allégresse » était en effet devenue plus « générale ». On entend, écrira-t-on dès le lendemain, « les expressions de l'espoir le mieux prononcé par un retour complet au bonheur ». Le soir, la proclamation de Fouché, lue dans les théâtres, y provoqua des manifestations enthousiastes : à Favart, on entonna le *Chant du départ*, inspiré du plus pur esprit de la Révolution généreuse. Fait plus caractéristique, la rente qui était tombée, à la veille de brumaire, au chiffre invraisemblable de 11 francs, s'était, en une heure, relevée à 14, le lendemain à 20, en attendant qu'elle atteigne bientôt 63. L'or qui se cachait reparaisait en quantité sur le marché des changes, rapporte un policier, et on allait voir les biens-fonds qui, douze jours auparavant, ne pouvaient plus trouver d'acheteurs ni de prêteurs, retrouver les uns et les autres, fruit, ajoute un journal, de « l'heureuse journée de brumaire ». Et ces trois traits valaient toutes les acclamations.

#### POUR ASSAINIR LES FINANCES

Les décisions, prises, les trois jours suivants, par les Consuls, vite connues du public, ne pouvaient qu'augmenter la satisfaction et la confiance.

Bonaparte voulait courir au plus pressant, se réservant d'appliquer tout un plan d'arbitrage et de restauration, quand on serait sorti du provisoire.

Le plus pressant était de faire face à l'effroyable situation où le Directoire laissait le Trésor. On la connaît. Les impositions rentrant mal, les sommes à percevoir étant « déléguées » d'avance aux financiers qui avaient prêté à la petite journée et, le gaspillage restant constant depuis cinq ans, le déficit était, depuis ces cinq ans, de 200 millions par an et la dette s'augmentait sans cesse de ces déficits chroniques. Le Trésor se trouvait constamment vide : depuis un an, les employés des ministères n'étaient pour ainsi dire payés que par hasard et les armées manquaient de tout, n'étant, de l'aveu du ministre de la Guerre à la veille de brumaire, ni nourries, ni habillées, ni soldées. A plus forte raison les rentiers de l'État avaient-ils dû, depuis longtemps, renoncer à toucher leur dû. Pour faire face aux nécessités de la nouvelle guerre, les *Conseils* du Directoire, tout à l'esprit démagogique, avaient créé le fameux *emprunt forcé aux riches* dont j'ai dit le lamentable fiasco (1). Pour quelques millions glanés, — le tiers de ce qu'on en attendait, — et aussitôt dissipés, on avait créé une terreur fiscale qui avait achevé d'exaspérer, non seulement les capitalistes, les petits plus encore que les gros, et les propriétaires, plus sûrement atteints que les capitalistes même, mais aussi les artisans de tous les métiers de luxe jetés, par l'incidence de l'impôt, instantanément au chômage.

Et tout cela pour aboutir, le 17 brumaire, à cette situation sans précédent : *177 000 francs constituant le Trésor d'une des nations alors les plus riches du monde*, — misérable reliquat d'une avance de 300 000 francs, arrachée, la veille, à des financiers hésitants ! D'ailleurs, un tel désordre, dans les bureaux des finances désertés par les employés impayés, que l'on n'avait pas pu préparer l'assiette des perceptions pour l'année même qui courait : à quoi bon, disait-on, puisque, dans les provinces, les trois quarts des contribuables se refusaient à acquitter l'impôt, révoltés de l'anarchie régnante et l'augmentant ?

Pour remédier à un tel état de choses, il fallait mieux

(1) Louis Madelin, *la Révolution*, pp 524-6.

qu'un financier génial : un solide administrateur rompu par l'expérience et fermé aux chimères. Sieyès, dès la première délibération du Conseil, avait, il faut lui en savoir gré, proposé Gaudin. C'était un ancien commis au Trésor royal qui, devenu chef de division sous Necker, était resté à la trésorerie pendant la Révolution, un de ces bons techniciens qui ne cherchent pas les solutions sur les cimes qui sont parfois trop près des nuages, mais dans le simple terre à terre du bon sens financier. Sieyès, lui ayant, trois mois avant, offert les finances au nom du Directoire, il avait sans hésitation refusé « parce que, avait-il observé, là où il n'y a ni finances ni moyen d'en faire, un ministre est inutile ». Ce mot plein de sens eût suffi à le désigner. Bonaparte le fit appeler, le 20 brumaire, au Luxembourg. « Vous avez longtemps travaillé dans les finances ? lui dit-il. — Vingt ans, général. — Allez, prêtez serment, nous sommes pressés. » Gaudin avait, ajouta le Consul, deux heures pour prendre possession du portefeuille et se mettre au travail. Le lendemain, le nouveau ministre avait ses plans. Napoléon, après dix ans d'un commerce qui devait durer jusqu'en 1815, déclara : « Gaudin n'est pas un aigle, mais il sait les choses ». Et nous verrons que c'était, dans sa bouche, le plus grand des éloges.

Il fallait tout d'abord supprimer l'*Emprunt forcé*, — « loi déshonorante pour la nation » dit Gaudin, — et il entendait par là stigmatiser tout impôt d'aventure et d'inquisition, tel que l'était ce « système désastreux d'impôt progressif » avec les jurys de taxations, générateurs des pires délations et des plus odieuses injustices. Le « désastreux système » était remplacé par un projet de taxe de 0,25 ajouté au principal des contributions foncière, mobilière et somptuaire de l'an VII, « taxe indiquée, appelée même par l'opinion publique, écrit le ministre, dès l'époque de l'établissement de l'*emprunt forcé* qu'elle repoussait à juste titre. » Adoptée par les Consuls le 25 brumaire, la taxe, égale pour tous proportionnellement, allait être le point de départ du rétablissement des finances, fruit de leur *assainissement*, — et jamais ce dernier mot ne fut plus justifié. L'*Agence des contributions directes*, qui semblait frappée de paralysie, était remise en mouvement, les agents infidèles ou négligents chassés et les compétents appelés, les rôles de l'année VII allaient être reconstitués, ceux de l'an VIII aussitôt établis et, l'élan public aidant, le recouvrement « devait



commencer, dit Gaudin, avec l'année même à laquelle les contributions appartenaient ». Mais, en attendant ces rentrées, il fallait vivre : on en fut réduit devant le Trésor vide, aux expédients encore, et aux plus misérables. Le duc de Gaète, devenu plus tard le grand ministre d'un magnifique Empire aux finances opulentes, se rappellera toute sa vie ces heures amères où, en attendant que les recettes régulières fussent assurées, l'on avait dû tendre la main à tous, en France, hors de France, obtenir 300 000 francs du financier Collot, ami de Bonaparte, tirer deux millions de Gênes, seule terre qui restât sous notre main hors des frontières, solliciter le prêt de quatre millions et demi de la ville de Hambourg, négociier, en vain d'ailleurs, avec la Hollande un autre emprunt en offrant pour gage, — aveu humiliant de notre pénurie, — le joyau de l'ex-écrin royal, le fameux *Régent* ; et, comme tout cela n'était pas encore de réalisation immédiate, qu'il fallait payer les fonctionnaires et, pour une semaine, entretenir les armées, on dut encore, — ce qui répugnait autant au grand commis financier qu'au général, ennemi des banquiers insolents, — implorer tout de suite l'aide de ces derniers : Perrégaux, Récamier, Fulchiron, Lecouteux et, avec leur concours, constituer les douze millions nécessaires pour quelques jours. On essayait de tirer encore un peu d'or des biens nationaux fort usés, de vendre des domaines de l'État, d'opérer de cruelles coupes de bois jusque dans le parc de Versailles, de faire argent des marais salants et bref de « vivoter d'expédients ».

Mais ce qui eût paru, sous le Directoire, misérable et vain parce que certainement sans lendemain, on le tenait pour admissible et heureux sous le nouveau régime, parce que ce mystérieux facteur, *la confiance*, avait tout transformé : les banquiers, assure Gaudin non sans exagération, consentirent l'emprunt avec « élan ». Et cependant la création de la caisse d'amortissement, confiée à un autre grand commis éprouvé, Mollien, affirmait déjà l'espérance du gouvernement en une ère nouvelle où du rétablissement des finances sortiraient la restauration et la libération définitives du Trésor.

#### L'ESPRIT NOUVEAU

Tandis que, pour assainir les finances, Gaudin jetait bas, en un jour, l'odieux et néfaste *emprunt forcé*, les Consuls



essayaient, également en un jour, d'assainir l'opinion par quelques mesures de pacification, indicatrices de la politique qu'un Bonaparte compte bien faire sous peu prévaloir sur tous les terrains. D'un trait de plume, on rayait l'abominable *loi des otages*, votée, trois mois auparavant par les Conseils, pire que la terrible *loi des suspects* elle-même, jadis instituée par la Convention, puisqu'elle frappait, de l'aveu même de ses auteurs, des innocents pour punir les « coupables ». Pour bien marquer que la mesure réparatrice venait de lui, c'était Bonaparte qui, sans attendre une heure, courait à la prison du Temple pour en ouvrir de sa main les portes à quelques-uns des malheureux « otages ». « Une loi injuste vous a privés de la liberté, mon premier devoir est de vous la rendre » : le mot courut tout Paris. Les royalistes intransigeants, s'il faut en croire un rapport, s'en montraient inquiets : les autres exaltaient la mesure qui, partout, « produisait une grande sensation ».

C'était Bonaparte encore qui, ayant ainsi mérité les bénédictions des parents d'émigrés, faisait triompher, cette fois, au profit de quelques jacobins, la politique de clémence. Au cours de la délibération du 20 brumaire, Sieyès, entraîné par dix ans d'assemblées révolutionnaires aux proscriptions, avait arraché au général sa signature à un arrêté poursuivant plusieurs députés qui, la veille, avaient, dans l'Orangerie de Saint-Cloud, menacé le général et même quelques-uns de ceux qui avaient paru les approuver. Mais, après avoir laissé l'arrêté sans exécution, le général le faisait presque aussitôt rapporter. Le général Jourdan, après avoir « jacobinisé » à outrance, des armées aux Conseils, s'était, dans les journées de brumaire, donné l'apparence de diriger l'incertaine résistance, et deux de ses compagnons d'armes, Augereau et Bernadotte, tenus également pour jacobins, semblaient bien l'y avoir encouragé. Tandis que ces deux derniers étaient, par Bonaparte, accueillis avec une affabilité qui les surprit, Jourdan, compris dans l'arrêté proscripteur, était aussitôt rassuré : le Consul lui écrivait lui-même qu'il entendait bien qu'arraché à la lutte des partis, il ne fût plus pour tous que « le vainqueur de Fleurus » et qu'il espérait « le voir constamment sur le chemin qui conduit à l'organisation, à la véritable liberté et au bonheur ».

Loin de les éloigner, Bonaparte s'appliquait à attirer à lui

ceux qui, en le honnissant, en le menaçant, avaient nécessité l'irruption regrettable des grenadiers dans le Conseil des Cinq Cents; désireux de faire oublier une minute d'exaltation, suprême manifestation de dix années de fureur, la plupart accoururent : Bonaparte les *placa*, heureux, suivant une pittoresque expression d'Albert Vandal, de « faire rentrer par la porte basse ceux qu'il avait, la veille, fait sortir par la fenêtre ». Il y avait des irréductibles, Delbrel, Destrem, Briot; ils s'excluaient seuls, en appelant à « cette justice qui a toujours atteint les ambitieux et les traîtres ». Les histoires citent, parmi les rares cas de résistance au mouvement d'adhésion, celui du président du tribunal de l'Yonne, un obscur jacobin nommé Barnabé, mais aucune ne mentionne que, destitué, il sera, trois mois après, rappelé à ses fonctions et acceptera sans aucune hésitation. C'était l'esprit nouveau : ni vainqueurs ni vaincus.

Ni vainqueurs ni vaincus : la formule partout s'imposait. Les théâtres avaient, les 20 et 21, représenté des pièces de circonstance tendant à jeter le ridicule sur les *défenestrés* de Saint-Cloud; c'est sur l'ordre de Bonaparte que Fouché les faisait rayer de l'affiche dès le 22, tandis qu'il retirait des librairies les pamphlets et libelles publiés, depuis deux jours, dans le même esprit. Dès les premières heures, les administrateurs de Paris et des départements reçurent des circulaires où il était dit que, désirant « immoler au désir de la paix intérieure ses ressentiments », le gouvernement entendait que personne « ne contrariât ce vœu ». On fermait à Toulouse et autres villes les derniers clubs, foyers d'agitation « terroriste », mais sans éclat, pour que les royalistes ne pussent, en appuyant bruyamment le mouvement, ainsi qu'ils en avaient fait mine, compromettre la politique de conciliation.

Bonaparte y tenait d'autant plus que, cependant, il essayait, aussitôt, de désarmer par des concessions l'insurrection royaliste de l'Ouest. On sait que, là aussi, l'absurde politique du Directoire sur ses fins avait soudain ravivé une des plaies qui, depuis 1793, saignaient au flanc de la France. Mal fermée par Hoche en 1795, elle s'était rouverte. La Vendée s'était, en vendémiaire an VIII, de nouveau insurgée et tandis que, de la Touraine à la Normandie en passant par l'Anjou et la Bretagne, les bandes avaient repris les armes, celles de la basse

Loire, conduites par des chefs jeunes, allants, audacieux : Chatillon, Bourmont, Autichamp, Andigné, avaient obtenu des succès que n'avaient jamais connus les « généraux » de la première Vendée. Je dirai que Bonaparte, libéré des étroits préjugés, estimait et admirait l'énergie et la foi qui jadis avaient fait des chefs de l'Ouest, — parmi beaucoup d'actes d'affreux brigandage — des héros souvent et parfois des martyrs. Le général Hédouville avait été envoyé en Anjou par le Directoire ; il tenait difficilement tête aux « chouans » dont les chefs s'exaltaient de la faiblesse du gouvernement républicain à son déclin. Brumaire était venu abattre certaines de leurs espérances ; nombre d'entre eux, de leur côté, admiraient le vainqueur de Rivoli : « Si nous avions eu Bonaparte, disaient-ils, nous aurions été les maîtres ». L'abrogation de cette loi des otages qui, précisément, avait remis le feu aux poudres, pouvait servir de prétexte à un rapprochement. Par l'intermédiaire d'une bonne Française de l'ouest, M<sup>me</sup> Turpin de Crissé, Chatillon, Autichamp et Bourmont consentirent tout au moins à négocier. On leur fit entrevoir, avec de larges amnisties, le *privilege* de garder leurs prêtres dans leurs églises, — puisqu'aussi bien, on en était encore à considérer comme *privilege* le droit le plus sacré. Mais l'insurrection récente n'était qu'un nouvel accès d'un mal trop ancien et les racines en étaient trop profondes, la situation du Consul provisoire paraissait, d'autre part, encore trop précaire, pour qu'on pût, en quelques semaines, obtenir là des résultats définitifs.

Tout ce qu'on pouvait faire était, en attendant une cure à la fois énergique et habile, d'arrêter l'épanchement de sang. Les négociations allaient aboutir, le 3 frimaire, à une simple suspension d'armes d'un mois. On verrait plus tard, — Bonaparte tirant une autorité plus grande d'une situation plus assise, — à faire sortir de cet armistice le traité qui, définitivement, pacifierait l'Ouest.

Partout, ce provisoire empêchait l'homme de tirer de la révolution de brumaire tous ses effets. Il ne pouvait qu'essayer, tenter, poser quelques jalons, amorcer des négociations, esquisser des gestes, ébaucher des projets. Si la confiance grandissait, elle ne pouvait beaucoup s'étendre, tant que le nouveau régime ne se serait pas affermi.

On le vit bien à l'attitude que l'étranger prenait en face d'un autre geste de paix.

Je dirai plus loin dans quelle situation la France se trouvait vis-à-vis de l'Europe, — en énorme majorité dressée contre elle, — et combien le pays aspirait à la paix dans l'honneur. Plus qu'aucune question, Bonaparte connaissait celle-là et y avait réfléchi. Il était trop réaliste pour croire qu'un geste de conciliation suffirait à faire tomber le redoutable mur que tant d'ambitions, de haines, d'envies, de griefs réciproques, d'appétits inavoués et de prétentions proclamées élevaient entre la France de la Révolution et l'Europe coalisée.

Pour offrir la paix aux deux principales ennemies qui, depuis 1792, se dressaient contre nous, l'Angleterre et la Maison d'Autriche, pour tenter de détacher d'elles le tsar Paul, leur allié mécontent, il fallait encore attendre qu'on eût le droit de parler au nom d'un gouvernement régulièrement constitué et investi; on pouvait tout au moins faire savoir aux cabinets, par la seule porte qui fût ouverte au nord-est, la Prusse, dans quel esprit la révolution de brumaire, rompant avec la politique brouillonne du Directoire, pourrait tourner à la pacification générale. Le général Duroc, homme de confiance du Consul, fut envoyé à cet effet en Prusse; il y réussit assez pour que, en attendant des gestes plus éclatants, l'Europe parût tout au moins dans l'attente de quelque chose de nouveau : tandis que Russes et Anglais demeuraient dans l'expectative, l'armistice conclu avec les Impériaux sur le Rhin sembla, alors que, quelques semaines plus tôt, on attendait une invasion, une lueur de paix, assurément faible, mais qui encourageait la nation à prendre patience.

Il fallait s'arrêter à ces jours de brumaire et de frimaire an VIII où il semble que, dans une série de gestes, Bonaparte ait fait tenir, — en ébauches parfois à peine esquissées, je le répète, — la future politique consulaire. « Premières heures remplies de destinée », a écrit Albert Sorel. C'est par là qu'elles retiennent l'historien.

Fait assez rare, les contemporains, même lorsqu'ils étaient investis par les préjugés et les rancunes, paraissent avoir compris les heures qu'ils vécurent alors.

Tout était encore assurément incertitudes et contradictions

dans l'opinion. Comme le gouvernement lui-même, tout un monde tâtonnait, ne sachant de quoi serait réellement fait le lendemain. L'esprit de parti ne pouvait si vite désarmer : les habitudes de lutte, d'excommunication, d'ostracisme étaient trop fortes, la langue même trop faite aux anathèmes. Des hommes qui, comme les *brumairiens*, parlaient d'établir derrière Bonaparte « un gouvernement national », à la même minute, en excluaient leurs « ennemis », la moitié de la Nation, et « à tout jamais ». Les catholiques ayant, dès le lendemain de brumaire, essayé de se dérober au joug odieux qui, depuis l'odieux coup d'État de fructidor surtout, pesait sur eux, les tenants de la lutte antireligieuse, même les plus attachés au nouveau gouvernement, vitupéraient : Lecouteulx, tenu pour modéré, s'écriait à l'Hôtel de Ville que les Français ne se résigneraient pas à « retomber sous le joug honteux du despotisme sacerdotal », pour se permettre, à la vérité, de flétrir « l'horrible et sanglante démagogie ». Le propre ministre de l'Intérieur, le « philosophe » Laplace ne parlait de la religion qu'en la nommant la « superstition » et Fouché, si en train qu'il fût de revenir de ses déclamations antireligieuses de 1793, avait soin de déclarer : « Que les *fanatiques* n'espèrent pas faire dominer un culte intolérant ! » C'était, il est vrai, pour ajouter : « Le gouvernement les protège tous également sans en favoriser un seul. »

La réaction, il faut le dire, tentait de se déchaîner, — spontanément. En province, l'adhésion à l'acte de brumaire prenait forme de violentes récriminations, parfois même de gestes menaçants contre la *jacobinière*; à Bordeaux, à Caen, à Clermont-Ferrand, il fallait enrayer de pareils mouvements. A Paris, en dépit de la surveillance étroite de Fouché, caricatures et chansons couraient contre les Jacobins, sans couleur d'ailleurs de royalisme ni de catholicisme. Les *Commissions législatives*, résidu des Conseils, qui assistaient assez platoniquement le gouvernement, s'émouvaient : Cabanis, un des hommes du mouvement *national*, devait défendre devant elles les *brumairiens* de toute complaisance envers la réaction, et pour mieux convaincre, cet honnête homme allait jusqu'à revendiquer comme inattaquable et « glorieuse » l'abominable journée de proscription du 18 fructidor. Surtout on avait soin de dire que jamais les acquéreurs de biens nationaux n'auraient à

redouter le retour des émigrés, cloués au pilori, et des prêtres, traités indistinctement de *calotins*. Le *Journal des Hommes libres*, organe violemment jacobin, — les *Hommes tigres*, ainsi que les appelaient les modérés, — ayant été acheté par Fouché, soutenait le gouvernement, mais en accablant le « fanatisme » : « La superstition n'avait pas plus à s'applaudir que le royalisme des changements opérés le 18 brumaire », écrivait Laplace aux administrateurs. Dans les armées, c'était le même esprit : elles étaient, je le dirai, de sentiment très jacobin ; si l'armée d'Italie, d'ailleurs assez démoralisée, exprimait simplement la crainte que, jeté dans la politique, Bonaparte manquât à sa mission de grand chef militaire, — « il eût été, y écrivait-on, plus utile à l'armée », — sur le Rhin, l'adhésion des officiers au coup d'État était conditionnée à la fidélité que l'on espérait voir le grand soldat garder à l'esprit de la Révolution la plus avancée : le général Colaud fronce le sourcil à la nouvelle que « plusieurs lois fructidoriennes ont été rapportées » : il espère qu'on ne donnera pas aux « *anarchistes* » prétexte à crier à une réaction. Les « véritables républicains » de l'armée jacobine fixaient sur Paris un œil soupçonneux.

Les royalistes, eux, flottaient. Ils se réjouissaient des mesures, et même des demi-mesures, de clémence, mais ils déploraient le coup d'État qui allait leur enlever les chances qu'ils avaient crues un instant certaines dans les derniers mois du Directoire : « Bonheur peut-être pour la France, écrit franchement l'un d'eux, mais pas pour nous. La France n'aura plus besoin du Roi, puisque Bonaparte va lui donner le repos ». Les intransigeants d'ailleurs affectent le scepticisme : « C'est encore la République de la Révolution, non une République nationale. » Les optimistes, pour se donner le droit de jouir de cette accalmie, parlent déjà de Monck et surnomment le Consulat « le Pont royal ». On loue et on blâme à la même heure : les partis sont dans le désarroi.

Mais la grande masse, elle, se réjouissait déjà sans réserves ni arrière-pensées. « Ceux qui vous aiment de cœur, écrit de province Lannes à Bonaparte, hommes qui vous idolâtreront si vous donnez la paix, sont les paisibles, les propriétaires, la masse de la nation. » Un contemporain déclare : « J'ai *joui avec délices* de ce moment de liberté dont tous les partis, tous les hommes se sont crus en possession et dont presque tous ont



usé ». Un autre écrira un peu plus tard : « Il est difficile de se figurer dans *quel état de bonheur* se trouva bientôt la France. » Necker, recevant des lettres de Paris, répondait à sa fille : « *L'ivresse générale* où vous êtes... » Cette ivresse se nourrissait, chez le peuple, d'illusions qui pouvaient devenir dangereuses. Bonaparte supprimerait les impôts, les réquisitions, la conscription. Dans les armées, on pensait avec le brave capitaine Ravier que le soldat allait, derrière ce grand chef-militaire, « faire changer de lois » au civil et assurer la suprématie du soldat, — autre illusion.

Bonaparte, au milieu de ces vagues de popularité contradictoire qui eussent pu le ballotter, s'efforçait de rester dans la ligne qu'il s'était tracée. Il ne fallait pas se presser : « Il y a beaucoup de choses, disait-il à Rœderer, pour lesquelles dix années suffiront à peine. » Jusqu'à ce qu'il pût carrément agir, il parlait, et ses paroles affirmaient sans cesse sa volonté de rester au-dessus des partis : « Je ne prendrai jamais la couleur d'un parti », répétait-il. Son « ni bonnet rouge ni talons rouges » courait les salons et mêmes les rues. « On fait dire à Bonaparte un mot neuf et hardi en révolution, écrit un journal, le 23 frimaire, le voici : *Les places seront ouvertes à tous les Français de toutes les opinions, pourvu qu'ils aient des lumières, de la capacité et des vertus. Si ce mot est vrai et si celui qui l'a dit tient parole, nous sommes en effet à la fin de la Révolution.* »

Il vivait simplement, travaillait enfermé chez lui, venait s'asseoir et lire des mémoires à la classe des Sciences de l'Institut, toujours en costume civil, allait visiter de vieux soldats mutilés aux Invalides, circulait à pied sans paraître chercher cependant la popularité; il se livrait peu, mais ne parlait jamais sans but.

Cependant des pessimistes commençaient à dire qu'on serait déçu. « Si la paix n'est pas faite avant un mois..., écrit Barante, toutes les adulations n'empêcheront pas que le héros ne tombe et ne tombe chargé de ridicule tout au moins. » Talleyrand, qui voyait souvent le Consul, était perplexe, ajoutant, il est vrai : « S'il passe une année, il ira loin. »

Passerait-il une année? Il ne la passerait que si, enfin installé, il pouvait ne plus s'en tenir aux demi-mesures. Il fallait



que le gouvernement se constituât, et, pour ce, que la Constitution s'achevât.

## LA CONSTITUTION

Elle s'élaborait lentement.

C'est que Sieyès en était chargé. J'ai dit que, depuis dix ans, cet homme grave et froid passait pour posséder dans le secret de son cerveau la Constitution idéale; quand, trois fois, la Révolution avait tenté de se « constituer », il avait, avec un sourire dédaigneux, refusé de faire voir le fond de son idée, laissant les Constituants en 1791, Condorcet en 1792, Hérault de Séchelles en 1793, Daunou en 1795 bâtir des monuments dont il avait aussitôt fait entendre que, n'étant pas son œuvre, ils seraient précaires : « Ce n'est pas la bonne », avait-il encore dit de la Constitution de l'an III créant le Directoire et, ayant refusé alors d'être du gouvernement, il n'avait, quatre ans après, consenti à y entrer que pour démolir ce qui avait été fait sans lui. Toujours « féru d'orgueil philosophique », ainsi que l'avait alors écrit un diplomate étranger, il voyait, en l'an VIII, venir enfin l'heure où il descendrait du Sinaï entouré de nuages, porteur des tables de la Loi. Et tout un groupe considérable attendait tout de lui, politiciens des assemblées qui, l'ayant toujours vu passer au milieu d'eux, absorbé et hautain, s'en laissaient imposer, et philosophes de l'Institut au milieu desquels il apparaissait, — dans la classe des Sciences morales, — le front chargé de pensées. « Le silence de M. Sieyès, s'était dès 1789 écrié Mirabeau, est une calamité publique. » L'oracle, à la requête flatteuse de Bonaparte et au milieu de l'attente du monde politique, allait enfin sortir de son silence.

Mais c'était, au fond, un « penseur » qui restait inintelligible à lui-même. Cet homme qui « parlait à voix basse et par sentences » et qui « semblait faire une confidence en disant bonjour », on allait dire, un jour prochain, qu'il « sonnait creux ». Certains contemporains avaient pressenti sa mésaventure en dépit de son prestige; le 28 février 1793, Mallet du Pan écrivait déjà que Sieyès, s'il était appelé à faire la constitution, n'aboutirait qu'à « un fatras ». Il ajoutait d'ailleurs qu'« ennemi de tout pouvoir dont il ne serait pas le directeur spirituel », il n'était, sous les apparences d'un philosophe, influencé que par

une dévorante ambition, faite de toutes ses envies à la longue cuites et recuites.

Les Commissions législatives constituées dans la nuit du 19 au 20 brumaire avaient elles-mêmes élu chacune une section de constitution : les deux sections, formant une commission de constitution, devaient recevoir de Sieyès la bonne nouvelle attendue. L'ex-chanoine n'avait jamais rien écrit et ses paroles étaient souvent obscures, ce qui, jusqu'alors, les avait fait tenir pour profondes. Il fallut une dizaine de jours pour que les membres de la commission lui arrachassent par lambeaux la nouvelle loi. « *La confiance doit venir d'en bas et le pouvoir d'en haut* » ; ce fut le principe qu'il émit solennellement et il déclarait le tenir du philosophe Baruch Spinoza.

C'était le côté idéologie. Mais il y en avait un autre : celui de la politique. Depuis bientôt six ans, se créait une sorte d'oligarchie révolutionnaire qui, fondée sur une communauté de désirs et de craintes, travaillait à se perpétuer au pouvoir : les hommes du « régicide du 21 janvier 1793 », si divisés que parfois ils se fussent montrés, se regroupaient facilement, lorsque leur pouvoir semblait menacé : s'étant, par les scandaleux décrets de 1793, perpétrés de la Convention dans les Conseils du Directoire, ils s'étaient réunis en fructidor an V contre la « réaction » et en floréal an VI contre « l'anarchie », voire en prairial an VII contre le Directoire lui-même, parce que, hostiles également et à une contre-révolution qui menacerait leurs têtes et à une révolution nouvelle qui menacerait leurs biens, ils avaient fini par honnir ce gouvernement faible qui laisserait l'une ou l'autre se déchaîner. Ainsi la plupart s'étaient-ils jetés dans la politique *brumairienne* et avaient-ils contribué au coup d'État. Mais s'ils avaient pris, faute de Joubert tué ou de Moreau atermoyant, Bonaparte comme instrument, la majorité de ces *brumairiens* entendaient bien dominer celui-ci, et Sieyès, principal représentant, et peut-être le plus intéressé des révolutionnaires en jouissance, n'entendait pas seulement entrer dans leur jeu, mais établir définitivement leur pouvoir. Baruch Spinoza, en l'espèce, servirait à une magnifique manœuvre politique.

Le peuple, dont ils s'étaient, sous le Directoire, contentés d'annuler si souvent les choix, serait définitivement dépouillé

du droit d'élire : la nation, à laquelle on semblait cependant rendre le suffrage universel supprimé en 1793, car tout citoyen redevenait électeur, ne désignerait que *des candidats* (« la confiance vient d'en bas ») entre lesquels choisirait un *jury constitutionnel* formé lui-même en dehors de toute élection populaire et qui se transformerait ensuite en un *Sénat* (« le pouvoir vient d'en haut »). Les électeurs, tous les citoyens majeurs, établiraient des *listes de notabilité* à plusieurs degrés où ce *jury* chercherait les membres de deux assemblées : un *Tribunat* chargé de discuter les lois, un *Corps législatif* chargé de les voter. Cela pour le législatif. Et ceci pour l'exécutif : un *Grand Électeur*, qui, à son tour, nommerait deux *Consuls*, un de la paix, un de la guerre, ayant, l'un le gouvernement intérieur, l'autre le soin des relations extérieures et de la défense nationale.

Ce Grand Électeur, entouré de prestige, pourvu d'une liste civile de six millions et logé princièrement à Versailles, n'aurait d'autres fonctions que de combler les vides qui pourraient se produire par la suite dans les pouvoirs exécutif et législatif. S'il paraissait tendre à outrepasser cette bizarre et médiocre mission et à devenir agissant, donc dangereux, le Sénat pourrait « l'absorber » en le faisant entrer dans son sein, — et les deux consuls de même. D'ailleurs ce Sénat se verrait dévolu un droit singulier : il pourrait retrancher de sa propre autorité jusqu'au centième des *listes de notabilités* dressées par la nation ; aussi bien sur ces listes prendraient place, de droit, sans élection, tous les anciens fonctionnaires de la Révolution ; enfin ces fameuses listes ne seraient formées qu'en l'an X, l'heureux Sénat recevant, pendant les deux premières années, le privilège de choisir à sa guise pour toutes les fonctions, du Grand Électeur, chef de l'État, aux plus modestes juges de paix.

Ce système étrange, somme toute, aboutissait tout simplement à asseoir définitivement une oligarchie à la tête d'une nation assez hypocritement garrottée : point de doute que le fameux *Sénat-jury constitutionnaire* ne dût être, dès l'abord, dans l'esprit de Sieyès, composé de tout ce qui subsistait de « votants » de 1793, de thermidoriens de l'an II, et de fructidoriens de l'an V, devenus les brumairiens de l'an VIII, — au bref le groupe que, dès les fameux décrets de l'an III, le peuple, déjà excédé,

avait appelé « les perpétuels ». Et cette machine compliquée, mise sous le patronage inattendu d'un philosophe hollandais du xvii<sup>e</sup> siècle, ne devait fonctionner, si elle y arrivait jamais, que pour le plus grand bénéfice d'un groupe de politiciens nantis du xviii<sup>e</sup> siècle, qui, grâce à l'esprit subtil de Sieyès, resteraient, une partie du xix<sup>e</sup>, magnifiquement et souverainement nantis. Savante combinaison, mais pouvait-elle aboutir?

Le peuple français était, à cette heure, disposé ou résigné à abdiquer une partie de ses droits, mais en faveur d'un gouvernement fort, incarné en un homme agissant, restaurant et ordonnant, et non pour le bénéfice d'une oligarchie, — assez discréditée, — s'érigeant en patriciat définif dans une assemblée qui, maîtresse de l'État, eût présenté manifestement tous les inconvénients d'un gouvernement à cent têtes. Car compter sur le Grand Électeur pour gouverner, eût été un pur leurre, puisque défense expresse lui était signifiée de le faire, sous peine de la fameuse « absorption », — « ombre décharnée d'un roi fainéant », s'écriait Bonaparte.

Celui-ci se faisait rendre compte des indications suivant lesquelles les sections législatives essayaient de travailler. Composées de ceux-là mêmes que le disciple de Spinoza allait à tout jamais installer dans l'État, elles écoutaient Sieyès avec faveur, et d'autant plus de faveur, que la situation de Grand Électeur, distributeur des bonnes places, semblait devoir lui être dévolue. Boulay de la Meurthe, esprit assez rudement réaliste, prenait des notes, essayant de transformer en articles les élucubrations qu'il arrachait peu à peu au « nouveau Solon ». Et cette élaboration singulière se poursuivait lentement dans le secret des commissions, tandis qu'une nation, frémissante d'impatience, attendait qu'enfin un pouvoir fût organisé qui la sauverait de l'anarchie.

Frémissant d'impatience, Bonaparte ne l'était pas moins. Les renseignements, qu'il avait demandés aux agents envoyés en province, affluaient : ils lui révélaient bien en effet un pays livré, plus qu'il ne l'avait supposé lui-même la veille de brumaire, à l'anarchie, née tout à la fois du désordre et de la discorde. Or, il se sentait à peu près paralysé, tant que la Constitution enfin faite, il n'aurait pas reçu le pouvoir définitif.

Mais quel pouvoir lui proposait-on ? Il ne pourrait agir qu'avec la première place et la plénitude du gouvernement. Il le fit savoir par Rœderer à Sieyès : celui-ci pensa le satisfaire et, renonçant à sa première ambition, lui fit offrir la place de *Grand Électeur* dont on lui expliqua le rôle. Bonaparte éclata en récriminations : lui qui aspirait à ne gouverner que pour agir, on lui offrait le rôle de ce « cochon à l'engrais de quelques millions ». De ce seul mot brutal, il crevait toute une partie du fameux projet. Et soudain il entra en scène, proclamant l'inanité d'un projet « métaphysique » qui, à son sens, bon en certaines de ses parties, n'aboutissait néanmoins qu'à organiser la paralysie.

Le conflit, qui était fatal, éclatait entre les deux hommes : le philosophe idéologue et le soldat réaliste, l'homme de l'oligarchie et l'homme de l'autorité. L'autorité ! Le mot revenant sans cesse dans la bouche du général, Sieyès, amèrement, finit par lui dire : « Voulez-vous donc être roi ? » et il fit mine de se désintéresser de la Constitution. Bonaparte parut d'abord en prendre son parti : « S'il part pour la campagne, dit-il à Rœderer, rédigez-moi vite un plan de constitution : je convoquerai les assemblées primaires dans huit jours et je le leur ferai approuver après avoir renvoyé les commissions. »

Contre Sieyès il se sentait fort. D'un coup d'œil, il avait, Spinoza mis à part, nettement aperçu l'esprit du projet : contre une tentative pour livrer la France à une aristocratie de révolutionnaires décriés, il semblerait moins le champion d'une autorité forte que celui de la démocratie. Ce n'est pas qu'il désapprouvât tout de la constitution rêvée par son singulier collègue : la conception des *listes de notabilités* qui semblait faire du suffrage universel le principe de tout, tandis qu'en fait on lui enlevait toute action continue, donc réelle, le séduisait extrêmement et il en fera, quelques jours après, de grands compliments à Sieyès. « Le grand problème de la Révolution, dira-t-il aux premiers préfets, était de rendre au peuple tous ses droits et de faire qu'il n'en abusât pas ; jusqu'à présent, on lui avait bien rendu ses droits, mais c'est l'idée que le citoyen Sieyès a réalisée dans la Constitution qui a rempli la grande condition du problème ; elle a assuré au peuple une représentation toujours honorable : jusqu'à présent il n'y a pas

eu de véritable représentation nationale. Cette seule idée du citoyen Sieyès a plus fait pour la République que plusieurs victoires! » C'était évidemment beaucoup dire, mais le mot explique l'attitude plus conciliante que prit soudain le général vis-à-vis du philosophe.

Il étudiait le fameux projet et songeait moins à le démolir qu'à l'utiliser. Il conserverait tout le système des *listes de notabilités* et, mieux, les assemblées prévues, Sénat, Tribunat, Corps législatif : il laisserait Sieyès et ses amis y installer, comme en de grasses prébendes, les revenants de la Révolution; puisqu'après tout, il fallait bien des assemblées, il préférerait que, d'avance, elles fussent à peu près discréditées par cette fâcheuse genèse, par cette composition impopulaire. Mais pour rien il ne leur laisserait le moyen de faire échec à un pouvoir exécutif, restaurant et agissant. Il se prêta à un rapprochement avec Sieyès, parut entrer dans ses idées, les loua avec exagération; il sembla simplement résolu à presser la conclusion et, pour ce, il convoqua au Luxembourg les membres des sections constituantes.

Tous les soirs, le travail de la journée fini pour lui, il les réunissait, les retenant jusqu'à une heure avancée de la nuit, les talonnant, les bousculant. Il prit Daunou pour rédacteur : celui-ci écrivait sur de petits feuillets les articles proposés; le général en laissait passer, mais plus souvent il discutait, critiquait, faisait modifier l'article, — suivant un plan qui ne se démentait pas; Daunou retournait avec résignation le feuillet et écrivait au verso de la page la nouvelle version. On possède ces feuillets : le *recto* et le *verso* racontent tout ce singulier retournement. On conserva les listes de notabilités, le droit d'électeur transporté du peuple au Sénat, arbitre supérieur de la constitution, l'institution des deux assemblées, le Tribunat parlant sans voter et le Corps législatif votant sans parler et, à l'origine des lois, un Conseil d'État les « élaborant » préalablement. Mais on enleva au Sénat le droit « d'absorption » et on démolit d'ailleurs le *Grand Électeur*. Il y aurait *trois Consuls*, mais, pour enlever à ce gouvernement cette nocivité des pouvoirs à plusieurs têtes que le Directoire, après le Comité de salut public, avait fait éclater, on décida que, deux de ces Consuls n'ayant que voix consultative, un « premier Consul »



posséderait véritablement le pouvoir. « La décision du Premier Consul suffit ». « Par ces six mots, écrit justement Albert Vandal, le destin de la France s'accomplit. »

Sieyès semblait maintenant se désintéresser. Mais, pour certaines raisons, Bonaparte entendait que le philosophe couvrit de son nom la constitution et qu'elle passât, malgré tout, pour le résultat du « système du citoyen Sieyès ». Il l'amena à se prêter à cette demi-fiction en lui accordant, avec la présidence du futur Sénat, le privilège d'en composer la majorité en le peuplant des membres de l'oligarchie en jouissance, révolutionnaires patentés et philosophes de l'Institut, — on sait dans quelle machiavélique pensée.

Tout cela fut si vite expédié que, le 20 frimaire, au soir, le débat était clos et la constitution sur pied. Bonaparte la fit, incontinent, signer par les députés présents dont quelques-uns se fussent volontiers dérobés à cet honneur. Et, aussitôt, il demanda que les *sections* élussent à l'instant les trois Consuls, maintenant institués définitivement. Que Bonaparte s'imposât, nul ne le contestait; qu'il désirât comme collègues Cambacérès et Lebrun, on le savait : ils eussent été tous trois élus, Sieyès lui-même ne se souciant plus de collaborer avec l'impérieux soldat et Roger-Ducos n'ayant jamais été tenu que pour particulièrement provisoire.

On vota, mais Bonaparte s'était peut-être, à quelques indices, aperçu que l'unanimité ne se faisait pas. Il balaya d'un revers de main les bulletins recueillis et, se tournant en manière de déferent hommage, vers Sieyès, le pria de désigner les trois Consuls. L'ex-pontife, intimidé plus encore que flatté et d'ailleurs démoralisé, prononça les trois noms attendus. On applaudit. Et, ce 20 frimaire, à onze heures du soir, le Consulat était ainsi constitué.

La Constitution devait être soumise à un plébiscite. Mais, par une manière de second petit coup d'État, il fut décidé qu'elle serait mise en vigueur auparavant, en raison de l'urgence, — ce sera la loi du 3 nivôse, — et que les Consuls élus entreraient, dès le 4, en fonctions.

En attendant qu'elle fût sanctionnée par le peuple, elle fut proclamée aux carrefours de Paris, au milieu des roulements



de tambours et des fanfares, par les officiers municipaux. La foule se pressait; car, dit un rapport, « chacun y cherchait les gages du bonheur, du repos, de la sûreté et de la liberté dont nous poursuivons depuis onze ans les ombres fugitives ». Une femme du peuple dit à sa voisine : « Je n'ai rien entendu. — Moi, je n'ai pas perdu un mot. — Eh bien ! Qu'y a-t-il dans la Constitution ? — *Il y a Bonaparte !* »

Cette femme avait raison : la Constitution de l'an VIII nous apparaît aujourd'hui comme un monument à la fois compliqué et incomplet : faite de deux conceptions contraires, et néanmoins amalgamées, celle de Sieyès et celle de Bonaparte, elle porte la trace de cette singulière origine : il s'y trouve de la monarchie, de l'aristocratie, de la démocratie, des vestiges de parlementarisme et des éléments de césarisme; pas plus que dans la Constitution de l'an III, — et pas plus que dans la Constitution de 1791, — on n'avait prévu la solution d'un conflit entre l'exécutif et le législatif. Le suffrage universel était rétabli, et du même coup dépouillé. Les Assemblées étaient investies de la puissance législative et dépourvues des moyens de la faire prévaloir et l'exécutif armé en apparence de toutes pièces, mais désarmé légalement en face d'une opposition systématique des assemblées. Le plus fort l'emporterait; c'avait été, en 1791, le législatif; ce serait après l'an VIII, l'exécutif. Le peuple ne comprendra jamais très bien les fameuses *listes de notabilités* et on signalera sous peu qu'il ne se rend plus aux convocations pseudo-électorales. Il ne se fût pas plus rendu à des comices plus réellement électifs des pouvoirs publics. Sénat, Corps législatif, Tribunat, Notabilités, il lui importait peu. Bonaparte était-il le chef choisi et ce chef était-il muni des moyens de gouverner ? Si oui, le peuple était content. Chaptal écrira, bien audacieusement, « qu'il est difficile de concevoir une constitution qui présente plus de garanties pour les droits du peuple. » Le peuple n'y tenait pas. En revanche, un pamphlet va paraître, les *Adieux à Bonaparte*, qui, soulignant amèrement la fin « des principes de la représentation nationale », ajoutera : « On ne peut plus douter que César a franchi le Rubicon. »

C'est vrai : César a franchi le Rubicon, mais c'est précisément ce que le peuple voit de mieux dans la Constitution, destinée primitivement par Sieyès à ligoter César. Tout à l'heure,

3011 007 suffrages l'acclameront contre 1 562 votes négatifs; on a dépouillé les registres où les Parisiens ont inscrit et signé leur vote : on y trouve toute l'élite intellectuelle de la France et la plupart des révolutionnaires de toutes les époques, libéraux de 1789, Feuillants de 1791, Girondins et Montagnards de 1793, Jacobins patentés, et même, des royalistes de toutes les nuances.

Mais qu'était-ce à côté de l'adhésion de la masse ? Les soldats acclamaient le grand chef militaire hissé sur le pavois; les ouvriers acclamaient celui qui, en trois semaines, déjà avait fait se rouvrir les ateliers; les paysans acclamaient l'homme qui garantissait, par la restauration de l'autorité, la nouvelle propriété; tous attendaient de lui le rétablissement de l'ordre et de la concorde, de la paix intérieure et extérieure; ils l'attendaient de lui et de lui seul. Lui seul pouvait, en effet, l'assurer. Et l'on n'allait voter avec entrain pour la Constitution, presque inintelligible, de l'an VIII que parce qu'« il y avait Bonaparte ».

LOUIS MADELIN.

(A suivre.)

---

## LE BOLCHEVISME ET L'ARMÉE

---

Pour la première fois, depuis la conception des armées nationales, mobilisant la totalité de leurs hommes valides et la totalité de leurs ressources économiques, des peuples se sont dressés les uns contre les autres. Encore étourdi de la lutte, ivre des coups portés et reçus, chacun aujourd'hui touche du doigt les terribles blessures si lentes à se cicatriser, aspire à guérir ses plaies, à relever ses ruines. Jamais, avant ce jour, on n'a senti à ce point la valeur de la paix et de la stabilité. Ce sentiment s'est traduit par un effort considérable vers la création et la consolidation de la paix : les gouvernements étudient, avec une inlassable patience, toutes conventions, pactes ou traités, susceptibles de concourir à cette œuvre délicate.

Ces garanties de paix, si passionnément recherchées, sont encore fragiles. L'espoir n'exclut pas la prudence : travailleurs et pacifiques, les peuples ont gardé leurs armées, comme le colon garde au manteau de sa cheminée sa carabine accrochée.

Elle ne lui fera pas défaut, à l'heure du besoin.

Et pourtant... Si elle lui faisait défaut !

S'il n'y prend garde, une main malveillante peut la saboter, la rendre inutilisable ; et, dans la pire hypothèse, s'en servir contre lui. Cette hypothèse, hélas ! est d'actualité. Nous avons, pour l'heure, peu à craindre d'un ennemi extérieur : nul chef d'État n'oserait actuellement glorifier « la guerre fraîche et joyeuse », avec l'espoir insensé d'y pousser un peuple docile... Seulement, il se peut que l'ennemi soit dans la maison.

Car, si les peuples civilisés veulent la paix entre eux, il existe une puissance dont le seul but est de créer des causes de

conflit, et, à défaut, des causes de révolution dans le monde entier.

En effet, tandis que toutes les nations civilisées d'Europe sortaient du conflit meurtries et appauvries, avides de calme et de paix, une puissance nouvelle s'élevait à l'orient de l'Europe, bâtie sur et par des ruines : le triomphe de la révolution russe repose sur la lassitude matérielle et morale d'un peuple désorganisé, excédé de misères, de sacrifices et de sang. Il n'était que trop facile de trouver des formules saisissantes, pour opposer les intérêts apparents de gouvernements « avides de conquêtes » et du pâle troupeau des peuples « menés à l'abattoir » ; et surtout, si cet appel réussissait, la Révolution jouissait d'une situation exceptionnellement favorable, car la totalité des armes se trouvait matériellement entre les mains de plus de dix millions de mobilisés.

Pour avoir entendu cet appel, le peuple russe a perdu, en dix ans de révolution, plus de sang et plus de richesses qu'au cours de la guerre mondiale ; mais là n'est pas la question. Pour les dirigeants de la révolution russe, le bilan est une victoire consacrée par la prise du pouvoir. C'est aussi un précédent et une leçon : la preuve est faite que leurs intérêts sont diamétralement à l'opposé des nôtres, et que tout ce qui nous nuit leur sert. Il nous faut, pour le travail de reconstruction, des masses ouvrières heureuses travaillant paisiblement dans des conditions matérielles satisfaisantes ; il faut aux révolutionnaires des masses ouvrières misérables, surmenées ou sans travail, propres à écouter toutes les suggestions de la misère. Il nous faut une situation politique éclaircie, assurant une longue période de paix ; il leur faut des guerres à tout prix, pour les souffrances et l'agitation. Il nous faut des armes cadennassées dans les magasins ; il leur faut des armes aux mains du peuple. Ce n'est pas là un paradoxe, ni une antithèse littéraire : c'est malheureusement un fait. Il existe réellement un système théorique d'une implacable cruauté, fondé sur l'exploitation méthodique de la souffrance et du mal pour l'épanouissement et la victoire de la révolution ; il existe réellement, à cette fin, des règles précises édictées en lois ; il existe, pour veiller à leur application, des agents d'exécution installés jusque chez nous.

Bien entendu, des thèses aussi odieuses ne peuvent être

exposées avec cette implacable rigueur, même par les bolchévistes, qui ne se piquent pourtant guère de déguiser leur pensée. Même, ils ont jugé nécessaire d'en réfuter une partie, le 1<sup>er</sup> octobre 1928, dans le document capital *Thèses et résolutions* qui clôture le VI<sup>e</sup> Congrès mondial de l'Internationale communiste à Moscou. Cette réfutation établit le bien fondé d'une accusation que la Social-démocratie a été la première à énoncer. Quant au démenti, il vaut ce que vaut une protestation de Moscou. Enfin, le même document réfute, hélas ! lui-même la vertueuse protestation.

Voici les textes.

#### IL Y A GUERRE ET GUERRE

Commençons par la « protestation ».

La protestation communiste se trouve dans le numéro spécial de la *Correspondance internationale* du 11 décembre 1928, n<sup>o</sup> 149, document capital qui contient les thèses et résolutions du VI<sup>e</sup> congrès national de la III<sup>e</sup> Internationale; elle est tout entière contenue dans le premier paragraphe du chapitre : *Lutte contre la guerre impérialiste avant son déclenchement*.

« La lutte des communistes contre la guerre impérialiste, y est-il dit, diffère radicalement de la politique des pacifistes de toutes nuances... Ils savent que (les guerres) sont inévitables, tant que subsistera la domination bourgeoise.

« Ceux qui auront considéré cette tendance objective de l'histoire concluront peut-être qu'il serait absurde de lutter contre la guerre. Bien plus, certains social-démocrates accusent même les communistes d'encourager les guerres impérialistes dans l'espoir de hâter la révolution.

« La première appréciation est une erreur. La seconde est une stupide calomnie. »

Ainsi, c'est une stupide calomnie de croire que les communistes poussent à la guerre *impérialiste* : au contraire, ils érigent en principe la lutte contre les guerres impérialistes. Nous verrons tout à l'heure comment.

Notons que la protestation bolchévique ne porte que sur la guerre impérialiste. Nous autres, nous considérons bonnement qu'il y a une seule sorte de guerre, laquelle consiste à s'entre-tuer, et nous ne lui connaissons qu'une aggravation fratricide, la

guerre civile entre nationaux d'un même pays; pour nous, c'est toujours « la guerre ». Les communistes, eux, font une série de distinctions extrêmement subtiles. Ils distinguent les guerres entre capitalistes : « les deux partis mènent une guerre impérialiste réactionnaire » ; — la guerre contre la Russie soviétique : « ce sont les impérialistes seuls qui mènent la guerre réactionnaire. Et en face d'eux, la dictature prolétarienne mène une guerre révolutionnaire, pour la cause du socialisme, dans l'intérêt du prolétariat mondial » ; — la guerre contre la révolution chinoise : « l'impérialisme... se livre à des opérations de réaction et de brigandage; mais la guerre que font les populations opprimées à l'impérialisme est juste : bien plus, elle est révolutionnaire, etc... »

Il y a ainsi une multitude de cas d'espèce, et à côté de la guerre qu'il convient d'empêcher, il y en a des quantités qu'il faut encourager et soutenir : « le prolétariat soutient et mène toutes guerres nationales, révolutionnaires, toutes guerres du socialisme contre l'impérialisme, et organise la défense de toute révolution nationale, de tout État où est établie la dictature prolétarienne ». Bref, ce qui est vrai pour la guerre « impérialiste » est faux pour la guerre « prolétarienne ».

La même subtile distinction servira à déterminer d'où vient l'agression. « Dans les guerres de puissances impérialistes contre les États révolutionnaires, la question de ces *apparences* d'offensive doit être envisagée... dans un sens historique et politique. Celui qui attaque le premier n'est pas nécessairement celui qui fait une guerre injuste : l'injustice est du côté de celui qui représente la réaction... » Exemple : en 1926, bien que le Maroc, *en fait*, se soit soulevé et ait attaqué, la France était l'agresseur.

On le voit : si les communistes prennent, à leur façon, position contre la guerre impérialiste, non seulement ils ne la prennent pas contre les guerres prolétariennes, qu'ils se font un devoir de mener, mais même ils réservent aux États prolétariens, dont l'U. R. S. S. est le type le plus parfait, le bénéfice de pouvoir prendre l'offensive sans pour cela être l'agresseur : car il s'agit, alors, de guerre « juste ».

## QU'IL NE FAUT PAS BOYCOTTER LA GUERRE

Tout d'abord, et pour n'y pas revenir, un mot sur la question de l'exploitation systématique des souffrances de la classe ouvrière.

Le document que nous étudions n'a pas d'attaques assez violentes contre les dirigeants « de la Social-démocratie, de la II<sup>e</sup> Internationale et de leur succursale d'Amsterdam ». Il les dénonce comme traîtres au prolétariat, parce qu'ils essaient de réaliser « la collaboration des classes, la paix industrielle et la démocratie de l'économie ». Cela, il ne le faut à aucun prix. Chercher une formule qui, équitablement, ferait participer le travail aux bénéfices du capital, et créerait une classe ouvrière heureuse dans un État capitaliste, c'est une trahison. Il faut uniquement poursuivre « le programme de l'unité de la classe ouvrière, et de la lutte à vie et à mort avec la bourgeoisie. C'est le programme de la « dictature prolétarienne mondiale *inélucltable* ». Donc repousser les améliorations possibles, la collaboration honnête du capital et du travail, et chercher la lutte de parti pris. C'est ainsi que, le cas échéant, le parti communiste portera son attention sur « la préparation minutieuse des grèves et leur réalisation habile ». Il convient de lutter contre l'action des organisations patronales et de la bureaucratie syndicale réformiste qui « ensemble, s'efforcent d'étouffer les mouvements de grève par l'arbitrage obligatoire » et de réaliser « la tâche essentielle qui consiste à donner libre cours à l'énergie et à l'initiative des masses, et, si la situation s'y prête, à déclencher un mouvement de grève... » même contre la volonté des syndicats. En maints endroits, le manifeste constate avec satisfaction les succès obtenus en fomentant les grèves anglaises, allemandes, suédoises, l'insurrection viennoise, etc. ; la conclusion est toujours la même : nécessité d'intensifier « l'action » et de faire mieux encore.

Nous pouvons maintenant aborder la question de la guerre. La guerre forme la trame principale, le leitmotiv des thèses et résolutions du Congrès. Elle en est la préoccupation dominante, l'espoir et, — en dépit de la dénégation mentionnée plus haut, — certainement le but.



Voici ce que l'Internationale communiste dit explicitement dans sa thèse sur la lutte *contre* la guerre impérialiste : « Si la première guerre mondiale de 1914-1918 a directement amené une révolution prolétarienne et sa victoire dans l'ancien empire des tsars, si elle a développé le mouvement émancipateur dans les colonies, si elle a provoqué des soulèvements et des mouvements révolutionnaires des masses prolétariennes en Europe, *la guerre prochaine éveillera de puissants mouvements révolutionnaires qui s'étendront aux ouvriers de l'industrie américaine, aux larges masses paysannes, et aux nombreux millions d'habitants des colonies opprimées.* »

Ainsi, l'I. C. prévoit l'inévitable « période de grandes catastrophes » et l'agréable développement de la révolution qui en sera la conséquence. Telle est la façon dont elle comprend la lutte *contre* la guerre impérialiste.

Du moins, l'I. C. prétendra-t-elle qu'elle prévoit simplement les événements, ou sommes-nous fondés à l'accuser formellement d'y pousser ? Elle avoue franchement la part qu'elle prend à « aiguïser les contradictions internationales » entre les pays capitalistes et l'U. R. S. S. Elle érige officiellement en principe et en dogme la nécessité de toute guerre, même agressive, menée par un État prolétarien contre un État impérialiste. Elle est, résolument, « contre le mensonge pacifiste ». Elle n'a que mépris pour la S. D. N. et le pacte Kellog, pris délibérément à partie dès les premiers mots de ses thèses sur la guerre. Elle couvre de brocards le pacifisme des radicaux « qui reconnaissent les dangers de guerre et n'y opposent que des niaiseries. » Il y a *impossibilité* d'empêcher la guerre ; il est absurde de croire qu'on obtiendra des résultats par le refus de porter les armes ou de tirer : « la lutte contre la guerre n'est pas l'acte d'un seul homme ». Et Lénine repoussait dès 1907 le mot d'ordre de la grève générale, « panacée inefficace ». Illusoire, le refus des mobilisés de répondre à l'appel. Lénine avait parfaitement raison quand il écrivait en 1922, d'après l'expérience de la guerre mondiale : « Boycotter la guerre, c'est une phrase stupide. Les communistes doivent marcher pour n'importe quelle guerre réactionnaire. »

Dans ces conditions, que reste-t-il de la position prise pour « la lutte corps et âme contre la guerre impérialiste » ? Les communistes ne doivent pas l'empêcher : tout au contraire,

leur devoir est de « marcher pour n'importe quelle guerre réactionnaire ».

Après quoi il restera à transformer la guerre impérialiste en guerre civile, par une série de moyens soigneusement étudiés concernant la période antérieure au déclenchement de la guerre, — la période de guerre impérialiste, — la période de guerre civile; — on y ajoute les modalités particulières aux cas de guerre contre les Soviets ou de guerre coloniale.

De cette minutieuse étude il ressort :

Que l'agitation qu'il faut organiser et mener avant la déclaration de guerre, soi-disant *contre* la guerre, n'a nullement pour but de l'empêcher, mais uniquement de prendre en main les masses populaires et de créer un état d'esprit révolutionnaire.

Que les révolutionnaires ne doivent surtout pas s'abstenir de rejoindre. S'ils le faisaient, il en résulterait que « les ouvriers les plus résolus, les plus conscients, ne se trouveraient pas dans l'armée. Le travail systématique des révolutionnaires dans l'armée, — une des tâches essentielles de la lutte contre la guerre, — ne pourrait être accompli ».

Que l'organisme clandestin de bolchévisation de l'armée en temps de guerre doit être installé avant, et parfaitement réglé.

Que les mouvements de masses, grèves générales ou autres et les préparatifs de défaitisme international, réclamations, fraternisation, ne sont que des moyens d'établir un état d'esprit prérévolutionnaire, en attendant l'occasion de passer à la révolution, car il faut l'occasion pour faire épanouir la guerre civile. Il faut tenir compte des leçons de 1919 et 1923 en Allemagne, de 1923 en Bulgarie, 1924 en Esthonie, 1927 à Vienne, Changhaï, Canton, et ces leçons, les voici : il faut une situation révolutionnaire ou crise du pouvoir des classes dirigeantes, causée par exemple par des défaites; il faut une situation des masses *plus pénible qu'à l'ordinaire* et un parti communiste éprouvé.

« L'Internationale communiste invite tous les travailleurs à l'œuvre de défense. Dès aujourd'hui, jour par jour, inlassablement, il faut rallier les rangs des combattants. Dès aujourd'hui, il faut que nous rassemblions les masses, qu'on envoie les missionnaires fidèles de la classe ouvrière chez les soldats et les marins, dans les armées et dans les flottes, pour préparer le jour et l'heure où, en réponse à l'appel infâme des impéria-

listes, pour que des prolétaires s'entretenant, les lourds canons tourneront sur leurs axes et dirigeront leur gueule contre la tête des impérialistes, cette cible la meilleure pendant la guerre impérialiste. »

Il n'y a rien, dans tout cela, qui ne soit parfaitement clair.

#### A L'INTÉRIEUR DE L'ARMÉE

Jusqu'ici, nous avons vu des souhaits à peine déguisés de guerre, et des souhaits, nullement déguisés, d'une révolution qui doit être préparée et dirigée par le parti communiste, à l'aide d'une organisation illégale.

Le Congrès consacre un chapitre spécial à « l'attitude du prolétariat à l'égard de l'armée, dans les États impérialistes ». Le but est de « briser » l'armée, non de la « démocratiser ».

Il ne faut pas oublier que dans le système des armées nationales, le prolétariat en fait partie : on peut donc ruiner l'armée par l'intérieur. Il faut « y entrer et prendre en révolutionnaires la direction du processus objectif de décomposition intérieure ». Il faut encourager l'armée nationale et combattre l'armée de métier, car, « en militarisant les ouvriers et en leur enseignant l'emploi des armes, l'impérialisme crée des conditions favorables pour la victoire du prolétariat dans une guerre civile ; c'est pourquoi le prolétariat ne peut recourir aux arguments des pacifistes pour s'opposer à la militarisation des masses. Combattant pour la révolution, pour le socialisme, nous ne renonçons pas à porter les armes. »

Donc, pas d'armées de métier : des armées nationales pour pouvoir en faire partie, s'y instruire, s'y armer, et les ruiner par l'intérieur. Comment ?

« Les communistes ont le devoir de soutenir et de mettre en évidence les revendications des soldats qui, dans des circonstances déterminées, stimulent la lutte des classes au sein de l'armée et peuvent fortifier les rapports entre soldats d'origine prolétarienne ou paysanne et ouvriers non casernés. » Donc revendiquer tout ce qui peut renforcer la situation du prolétaire dans l'armée, et affaiblir celle du non-prolétaire, — officier, gradé ou soldat de métier ; — les opposer l'un à l'autre, pour créer une lutte de classes au sein de l'armée ; et continuer à diriger de l'extérieur les prolétaires encasernés.

Voici, pour plus de précision, la liste des revendications à présenter.

Ce sont :

a) *Concernant le système de défense :*

Le licenciement des armées de métier, des cadres et unités de soutien ;

Le désarmement et le licenciement de la gendarmerie, de la police, des gardes mobiles et autres forces spécialement armées pour la guerre civile ;

Le désarmement et le licenciement des sociétés et ligues fascistes ;

La suppression des conseils de guerre et la réduction du temps de service militaire ;

L'application du système territorial (les soldats faisant leur temps de service dans leur région d'origine) ;

La suppression de l'encasernement obligatoire ;

La création des comités de soldats.

Le droit, pour les organisations ouvrières, d'enseigner à leurs membres le maniement des armes et de choisir à leur gré les moniteurs.

b) *Concernant les droits et la vie matérielle des soldats :*

Augmentation de la solde ;

Amélioration de l'ordinaire ;

Organisation de commissions administratives composées de soldats ;

Suppression des peines disciplinaires ;

Abolition de l'obligation de rendre aux chefs les honneurs militaires (salut, etc.) ;

Châtiments très sévères pour tous sévices qu'exerceraient des officiers ou sous-officiers sur des soldats ;

Droit de porter un costume civil en dehors du service ;

Droit de sortie quotidienne pour les encasernés ;

Congés avec augmentation de solde pendant les congés ;

Droit de mariage sans autorisation spéciale ;

Indemnités de famille ;

Droit d'abonnement à n'importe quels journaux ;

Droit de se syndiquer et de former des syndicats ;

Droits électoraux et droit de fréquenter des réunions publiques.

Ajoutons à ces revendications, une revendication spéciale

aux rengagés : la faculté de pouvoir rompre à toute heure le contrat qui les lie.

Quelle valeur faut-il accorder à cette liste de revendications ? Comme presque toutes les propositions bolchéviques, elle effraie peu les gens sensés qui, en face de ces exagérations manifestement irréalisables dans leur ensemble, haussent les épaules et passent. Ce que faisant, les gens sensés sont grandement déraisonnables et jugent au rebours de l'expérience, faute d'être clairement renseignés sur le but poursuivi.

En effet, ce programme excessif est ce que l'argot spécial du parti dénomme un « programme défaitiste ». Le Parti n'a aucunement l'espoir de le voir jamais adopter dans son ensemble, et s'il arrivait au pouvoir, il a la ferme résolution de ne jamais l'appliquer pour lui-même. L'U. R. S. S. a de bien autres forces de gendarmerie et de police que nous, — sans compter la Tcheka ; ses soldats, soumis à une discipline de fer, sont, bien entendu, astreints aux marques extérieures de respect, soumis à des peines disciplinaires et à des tribunaux d'exception qui distribuent plus de condamnations à mort que nous ne distribuons d'années de prison. Que signifie donc ce terme de « défaitiste » ? Cela signifie un programme qu'on ne risque rien de soutenir, tant qu'on est dans l'opposition ; dont toutes les parties réalisables sont utiles au Parti ; et qui présente une surenchère assez considérable pour qu'il soit certain que toutes les capitulations du pouvoir bourgeois laisseront encore de nombreux points à réclamer : en un mot, cela signifie la possibilité d'une agitation illimitée. Le but n'est pas la réalisation : on sait d'avance qu'on n'y arrivera pas. Le but, c'est l'agitation constante.

On reconnaîtra, au passage, nombre de revendications qui ont déjà été formulées, et même, qui ont été suivies d'effet ; d'autres attendent leur heure. Car le document recommande un choix dans l'opportunité et dans la manière de présenter ces revendications. Elles « doivent être formulées non seulement au sein de l'armée, mais en dehors (dans les parlements, dans les meetings) ». Il sera même particulièrement avantageux de les faire présenter en dehors du Parti, toutes les fois que ce sera possible. Elles doivent avoir un caractère concret, et être présentées à propos, lorsqu'il y a une occasion favorable et des chances de réussir ; et toujours d'accord avec le

prolétariat civil, en ayant soin de s'organiser. Il faut surtout s'attacher à organiser les soldats pour qu'ils défendent leurs propres intérêts en complète union avec le prolétariat révolutionnaire, tant avant leur entrée au service (associations de conscrits, caisses de solidarité) qu'après (comités de soldats) et enfin quand ils auront cessé de servir (associations d'anciens soldats révolutionnaires). Les syndicats ouvriers ont la tâche de maintenir la liaison avec ceux de leurs membres qui sont encasernés et de contribuer à la formation des susdites organisations. On voit, de l'association de conscrits à celle des anciens soldats, la mainmise par le parti communiste sur le noyau essentiel de la « garde rouge ».

Vient ensuite, le programme d'action « en temps de révolution prolétarienne ». Il n'est pas très utile d'y insister, car, pour l'heure, nous n'en sommes pas encore là : et nous savons que pour passer à ladite révolution, il faut un support extérieur, de préférence une guerre. Nous connaissons les étapes : agitation, — défaitisme, — fraternisation avec l'ennemi, — soviets militaires, — élection des chefs, — pour arriver au point culminant : création de gardes rouges ; après quoi, il ne reste plus rien de l'ancienne armée.

#### INSTRUCTIONS SPÉCIALES CONCERNANT L'ARMÉE FRANÇAISE

J'arrive enfin à un point qui nous touche, nous Français, de façon tout à fait particulière. Il ne s'agit plus de généralités. Notre armée, dont le prestige est séculaire, armée qui a eu ses jours de deuil, mais plus encore de jours de gloire, n'a jamais fait défaut à la France : l'esprit qui l'anime a toujours été celui même du pays. Elle n'a jamais eu un cœur ni une fortune indépendants de ceux du pays ; elle n'a jamais été un instrument mercenaire au service du pouvoir, ni un organe au service d'une caste : elle a toujours été la nation même. Il n'est pas facile d'avoir prise sur elle. Cependant il faut la détruire : aussi, l'I. C. se tient-elle au courant des modifications qu'elle subit, afin de régler son action d'après la forme qu'elle va prendre.

Jusqu'à la guerre, l'armée française a été une. C'a été une armée égalitaire et nationale, composée d'une infime proportion de militaires de carrière, — armée de métier, — contre une



proportion considérable d'appelés fortement imprégnés de l'esprit militaire, grâce aux trois ans de service. Dans une armée de ce genre, il n'est pas aisé de créer une opposition entre beaucoup d'intérêts divers; et quand on a, comme ne manquaient pas de le faire les antimilitaristes, voué aux gémonies les militaires de carrière, les traîneurs de sabres et les sous-officiers, on a à peu près épuisé le sujet : la collection des journaux antimilitaristes d'avant la guerre ne brille pas par la variété.

Depuis la guerre, tout a changé.

Le gouvernement, appuyé par les « social-démocrates », selon la terminologie bolchévique, a pris l'initiative de la réduction du temps de service. Lorsqu'une réduction du temps de service militaire est projetée par des gouvernements capitalistes ou réclamée par des social-démocrates, il est indispensable de lutter d'abord contre les mesures prises parallèlement pour renforcer le système bourgeois (militarisation de toute la population, formation de solides cadres de métier, etc.). Et à ce programme *faussement démocratique* de la réduction du service militaire, il faut opposer un programme radical de défaitistes, fait de revendications partielles.

Tout cela nous vise directement. Ce programme de réduction du temps de service, avec le correctif de cadres infiniment plus puissants, c'est précisément celui que nous avons adopté; et, en effet, l'I. C. (Internationale Communiste) nous oppose les revendications énumérées plus haut. Mais en outre, il y a un autre caractère particulier à notre armée : nous avons des colonies et des troupes indigènes. Le genre d'armée coloniale qui nous concerne est « le troisième type d'armée au sein de laquelle se déroule une lutte entre le mouvement national et les impérialistes, une lutte menée à l'intérieur d'une seule et même armée se trouvant sous le commandement des impérialistes ». Cette lutte, dont parle en termes si tortueux, mais cependant compréhensibles, le document bolchévique, n'existe pas encore, — mais on pourrait la créer.

Peu à peu, se dessine le sens dans lequel le communisme a déterminé les caractéristiques spéciales à notre armée, et étudié les variantes tactiques à lui appliquer.

1° L'armée française est une armée nationale, service obligatoire égal pour tous et à court terme;

2° avec un cadre extrêmement puissant qui constitue une véritable armée de métier, à laquelle il faut ajouter des formations spéciales de maintien de l'ordre intérieur telles que la gendarmerie ;

3° et doublée par une armée semi-coloniale extrêmement nombreuse, composée d'indigènes fortement encadrés de cadres français, sans compter les cadres indigènes.

De là, nécessité d'un double travail de décomposition : travail dans les troupes nationales ou françaises proprement dites, travail dans les troupes indigènes.

A l'heure actuelle, les troupes françaises se présentent sous une forme qui frappe l'observateur le plus obtus. Les unités y sont réduites à l'état squelettique. L'ancien rapport entre les gradés, — minorité, — et la troupe, — le nombre, — n'existe plus. C'est évident. Les cadres ont beaucoup augmenté, tandis qu'à incorporation égale, la troupe réduite à un seul contingent sous les drapeaux au lieu de trois, est devenue étique. D'ailleurs, ce contingent est réparti en un bien plus grand nombre d'unités (armes nouvelles, armée d'Afrique ou coloniale, centres mobilisateurs) et de spécialités. L'élément « nombre » a disparu, comme moyen d'action ; on ne peut plus compter sur la masse des soldats pour réduire les cadres à l'impuissance ; même, au moment des appels de réservistes, l'expérience a prouvé que le conflit serait inégal. L'armée de métier (les professionnels) est trop nombreuse et trop solide pour pouvoir être entamée par le faible contingent des appelés et par ailleurs elle serait immédiatement appuyée et soutenue par les nouvelles troupes spéciales de maintien de l'ordre, la puissante gendarmerie nationale.

Il faut donc, en ce qui concerne l'armée métropolitaine, changer totalement de tactique : « On notera qu'en ces dernières années, même dans les pays où existe encore le service militaire obligatoire, comme la France, la bourgeoisie adopte de plus en plus le système de recrutement d'une armée de métier, composée d'éléments d'élite. Mais elle ne peut échapper à la nécessité de militariser les masses : elle ne réussit qu'à combiner l'utilisation des « mercenaires » avec celle de la « nation armée ». Elle ne peut arrêter, elle peut seulement retarder le processus de décomposition de ces armées et gêner considérablement le travail révolutionnaire. Aussi les commu-

nistes ont-ils l'important devoir d'étudier soigneusement les conditions de travail qui leur sont faites par la réaction et d'opposer aux nouvelles méthodes de la bourgeoisie de nouvelles méthodes de travail révolutionnaire. »

Poursuivons : « Les conditions du travail révolutionnaire dans les armées de métier diffèrent de celles qui se posent dans les armées recrutées par le service obligatoire. Il est ordinairement difficile de faire dans les premières de la propagande pour les revendications partielles indiquées ci-dessus (citées plus haut). Néanmoins, on ne doit sous aucun prétexte renoncer à ce travail. Les armées de métier sont principalement formées d'éléments prolétariens (chômeurs) et de paysans pauvres : on tiendra soigneusement compte de la composition sociale et des particularités des troupes... Contre les troupes spéciales (gendarmerie, police, fascistes), on fera la propagande la plus énergique et l'on s'occupera surtout d'exciter les haines de la population contre ces troupes spéciales dont on dénoncera le véritable caractère... »

C'est très net comme travail contre la gendarmerie et la police : les rendre odieuses. C'est beaucoup moins explicite contre l'armée de métier. Mais, si les thèses et résolutions du VI<sup>e</sup> Congrès mondial présentent sur ce point une lacune, elle est comblée par les instructions spéciales adressées au parti communiste français.

Jusqu'ici, pour « stimuler la lutte de classes au sein de l'armée », on a opposé la classe « troupe » à la classe « cadres ». Cette lutte n'est plus possible : la classe « troupe » est trop faible. C'est à l'intérieur de l'armée de métier qu'on va porter la lutte de classes : et l'on va, si possible, créer l'antagonisme entre le corps des sous-officiers et celui des officiers.

Finie l'époque, toute récente encore, où la littérature des feuilles antimilitaristes abreuvait d'outrages, avec les « brutes galonnées » ou officiers, les modestes « gueules de vache » ou sous-officiers. Nous ne verrons plus de sanglants brocards à l'adresse des « fayots » et des « remplés », traîtres à la classe ouvrière. Bien au contraire : Moscou ordonne qu'on se souvienne, subitement, de leurs origines « prolétariennes » ; et bénévolement, toutes les feuilles moscoutaires vont s'offrir à soutenir leurs revendications, voire à en susciter de nouvelles, et à surenchérir tant qu'il sera nécessaire pour aboutir à une bonne

et solide lutte de classes des sous-officiers contre les officiers et généraux, seuls voués à l'exécration publique. Rien ne sera négligé pour pénétrer dans le milieu, hier exécré, des sous-officiers : rien... surtout pas l'appel au rôle qui les attend dans l'armée prolétarienne, l'élection aux grades, l'accès aux plus hautes fonctions militaires. On reprendra, dans ce dessein, exactement les mêmes propositions qui ont mis, en quelques mois, l'armée russe en décomposition : les syndicats de défense d'intérêts professionnels, puis les comités chargés d'intérêts d'abord administratifs, ensuite disciplinaires, enfin les soviets de commandement et, pour terminer, l'avancement à l'élection, — tous procédés bien connus et d'une efficacité éprouvée.

On ne peut reprocher à cette orientation nouvelle de l'I. C. qu'une rapidité, un peu trop visible à « retourner sa veste ». Il est certain que si cette tactique réussissait, ce serait du beau travail. Par bonheur, le corps des sous-officiers, récemment pourvu d'un statut et de nombreux avantages, n'est pas dénué de sagacité : il est impossible qu'il ne sente pas, lui aussi, ce qu'il y a de suspect dans cette amitié subite, et ne réfléchisse pas que, si un simple vote peut faire d'un sergent un colonel de l'armée rouge, nul statut ne lui garantit la propriété de ce grade ; mieux encore, un autre vote peut faire d'un colonel rouge un simple cadavre. Cette considération, évidemment, ne sera pas soumise à son examen : elle mérite cependant réflexion.

#### A L'ADRESSE DES TROUPES INDIGÈNES

Aux troupes indigènes, est destinée une tout autre tactique. Pour elles, une double propagande : la propagande coloniale de la III<sup>e</sup> Internationale, politique des nationalités qui pousse tout peuple « comprimé » à secouer le joug « capitaliste », à se révolter, et à entrer dans l'Union des républiques soviétiques ; — propagande purement militaire, qui doit exploiter uniquement les conditions spéciales dans lesquelles se trouvent respectivement les divers militaires et gradés des corps indigènes.

Les décisions du VI<sup>e</sup> Congrès de l'I. C., dans la partie qui concerne nettement les colonies françaises, sont exprimées en un jargon particulièrement barbare. On en jugera par quelques extraits :

« (Dans ces armées)... en fonction des conditions concrètes, il est nécessaire de combiner les éléments des deux programmes, à savoir le programme défaitiste par rapport aux armées et aux différentes divisions de l'armée se trouvant sous le commandement impérialiste, avec le mot d'ordre de l'armement du peuple (milice) et le mot d'ordre de *l'armée nationale* (1).

« Il faut adapter le mot d'ordre de l'armée nationale au milieu concret, et le poser de manière à exclure la possibilité de n'importe quel abus de la part des impérialistes et de leurs larbins (l'armée complètement indépendante en face des impérialistes et ayant une plus large organisation démocratique, élisant ses officiers, etc.).

« Dans les pays coloniaux comme dans les métropoles, nos mots d'ordre doivent exiger l'évacuation des colonies par les armées impérialistes, le rappel des cadres et du corps des officiers des armées indigènes. »

Évidemment, c'est laborieux à comprendre... Traduisons en français :

« Dans les armées coloniales, agir vis-à-vis des troupes françaises et vis-à-vis, des éléments français des troupes mixtes, selon les méthodes prescrites pour la France.

« Vis-à-vis des éléments indigènes, prendre pour but la création d'une armée exclusivement indigène à base largement démocratique, élisant ses officiers indigènes ; cette armée, bien entendu, ne conservera aucun cadre français... et on exigera l'évacuation complète de la colonie par toutes les troupes et tous les cadres français. »

En Indochine, une armée nationale indochinoise, en Algérie une armée nationale algérienne, etc... organisées sur le type soviétique. Armées par nos soins, indépendantes de nous, sans aucun cadre français, ces armées « nationales » resteraient seules maîtresses dans chaque colonie : chacun chez soi.

Des instructions spéciales, partiellement connues, donnent la marche à suivre pour l'agitation à entretenir dans les troupes indigènes : elle ressort, d'ailleurs, implicitement des règles générales précédentes.

Contrairement à ce qui se produit dans l'armée métropolitaine, dans les troupes indigènes l'élément « nombre » existe :

(1) Le mot *national* correspond ici à la nation indigène : armée marocaine, armée algérienne, armée malgache, etc...

les indigènes forment une énorme majorité par rapport à la poignée de Français, cadres ou spécialistes. Il faut donc s'appuyer sur ce nombre et ne pas séparer, dans cette agitation, les « cadres » indigènes de la « troupe » indigène : le mécontentement à provoquer et la « lutte de classes » à déterminer obéissent au même mot d'ordre : « Indigènes contre Français ».

La nature des réclamations sera identiquement la même que dans l'agitation coloniale civile : elle vise également l'assimilation totale, l'égalité complète des droits, qu'ils soient civils et politiques ou militaires. Égalité des traitements, libre accès à tous grades et fonctions, sont des questions qu'il est inutile de discuter ici, la discussion publique qui en est faite actuellement en ce qui concerne les droits civils des indigènes ayant déjà fourni, sur ce sujet, plus d'agitation qu'il n'est nécessaire : pour peu qu'on y ajoute le principe de l'élection aux grades et emplois, il est certain que le vote égal exercé par une proportion d'indigènes infiniment supérieure, ne peut aboutir qu'à éliminer totalement la France métropolitaine...

Déjà, la campagne est commencée dans ce sens, — et, comme en bon nombre d'autres cas, combien n'est-il pas pénible de constater qu'elle l'est parfois par de fort honnêtes gens, parfaitement inconscients de l'origine du mouvement dont ils se font les porte-parole ! C'est, d'ailleurs, le comble de l'art en manière de propagande bolchévique : il n'est pas nécessaire de réussir ; il est important d'entretenir l'agitation, prétexte à propagande. Il faut que les revendications soient formulées, en toute occasion favorable et par n'importe qui, « non seulement au sein de l'armée, mais en dehors, dans les parlements, dans les meetings. »

#### COMMENT PROTÉGER L'ARMÉE ?

Dans les pages qui précèdent, l'auteur a laissé presque constamment la parole au parti communiste, en puisant dans le plus récent et le plus autorisé des documents, le compte rendu officiel du VI<sup>e</sup> Congrès mondial de l'I. C., clos à Moscou le 1<sup>er</sup> septembre 1928. Il n'a et ne peut avoir aucune espèce de prétention à dévoiler de ténébreuses menées contre la sûreté de l'État : le parti communiste travaille au grand jour, ses programmes et ses résolutions sont ouvertement publiés, il est



loisible à chacun d'en prendre connaissance. Il est vrai que sa littérature officielle est protégée par une phraséologie révolutionnaire qui la rend fort difficile à comprendre, et d'autant plus pénible à lire qu'elle est en grande partie traduite du russe. Les termes y sont souvent détournés de leur sens ; souvent aussi, les idées ne sont pas suivies : elles apparaissent, disparaissent et reparaissent au cours des chapitres, et il est difficile de les dégager avec clarté et précision. N'ayons garde de nous laisser rebuter par ces difficultés : car il est capital, pour juger du danger réel que représente le bolchévisme, de connaître exactement ses méthodes et son programme.

Vis-à-vis de ce danger, comment réagit chez nous l'opinion ?

Deux pôles opposés attirent la majorité des jugements sur la question. L'un voit le péril immédiat, imminent, et se figure, comme dans un ciné-roman, le déclenchement instantané d'une révolution subite, en pleine paix, à une heure « H » mystérieusement choisie par les conjurés masqués des cellules, rayons et fédérations. L'autre n'en voit aucun, car il traite à juste titre cette hypothèse romanesque d'in vraisemblable ; il dit avec bon sens que « nous n'en sommes tout de même pas encore là », et il hausse les épaules avec bonhomie devant l'énormité des revendications bolchéviques. Il comprend d'instinct que ces programmes « défaitistes » n'ont nulle chance d'être jamais votés par un parlement où la poignée de députés communistes n'a aucune influence apparente, — car il oublie leurs alliés, — et où personne n'écoute leurs discours, littéralement copiés, d'ailleurs, sur les documents de propagande de Moscou, et répétés par ordre.

De part et d'autre, il y a erreur grave. Erreur grave pour la révolution subite : le VI<sup>e</sup> congrès mondial nous le répète encore aujourd'hui, en s'appuyant sur les expériences de 1919, 1923 Allemagne, 1923 Bulgarie, 1924 Esthonie, 1927 Vienne, Changhaï, Canton : « Il faut qu'il y ait une situation révolutionnaire, une crise du pouvoir des classes dirigeantes ». Il y aura danger en cas de crise, en cas de guerre, pas avant. Erreur grave de la part de ceux qui refusent toute portée aux programmes excessifs des Soviets : ils ignorent totalement que le but du programme n'est pas sa réalisation directe, mais bien la création d'une agitation prérévolutionnaire par la mise en circulation et la discussion publique d'idées et de

réclamations destinées à agiter les masses, à dresser les classes les unes contre les autres. L'erreur de ces optimistes est d'autant plus fâcheuse que, par ignorance des points exacts de ce programme et de leur portée, il leur arrive fréquemment de soulever et de soutenir eux-mêmes l'une ou l'autre des revendications communistes d'autant plus efficacement qu'ils ne sont pas suspects et parlent de bonne foi.

Finalement, que ressort-il de précis et d'utilisable pour nous, Français, de ce document bolchévique?

Que le danger, si l'heure n'en est pas dès maintenant fixée, n'en est pas moins réel : le parti communiste prépare et met en place un organisme révolutionnaire pour qu'il puisse fonctionner en cas opportun. Ce cas opportun sera une crise du pouvoir des classes dirigeantes improbable en temps de paix, mais possible, voire probable en temps de guerre et de misère publique. — L'I. C. considère comme proche et certaine une ère de grandes conflagrations ; elle les prédit, elle y pousse, elle en attend « la Révolution prolétarienne mondiale », et une réjouissante succession de massacres de bourgeois.

Or, c'est précisément en temps de crise, — qu'elle soit intérieure ou extérieure, — que l'État et l'ordre social ont besoin de leur armée, comme le colon n'a besoin de sa carabine qu'au jour du danger : le reste du temps, elle n'est qu'un simple ornement au fronton du paisible foyer. Tout ce qu'on pourra démolir dans le mécanisme intérieur de la carabine est sans importance, tant qu'elle reste accrochée au clou : plus les dégâts resteront invisibles, moins on sera tenté d'y remédier ; mais, le jour où l'on en a besoin, c'est la catastrophe.

Il y a, si l'armée fait défaut, inégalité absolue entre le pouvoir et les classes dirigeantes, d'une part, et le prolétariat discipliné par Moscou, de l'autre. Le prolétariat a, par principe, le nombre : en outre, il est organisé en classe : il peut être d'un instant à l'autre organisé en troupes, en gardes rouges. Il peut se passer d'armée : il sera, lui-même, l'armée. La bourgeoisie, moins nombreuse, est éparse et diverse, inorganisée, voire inorganisable. C'est partie perdue pour elle, à coup sûr. Ce qui n'empêche que la variété du « bourgeois antimilitariste », plein de mépris pour cette carabine inutile suspendue au-dessus du foyer, soit assez répandue en France.

Si nous voulons conserver l'armée, seule garantie de l'ordre social actuel, il s'agit de savoir comment la protéger.

Nous savons, si nous voulons lire, comment on entend la briser, car il s'agit bien de la briser et non de la démocratiser : on opérera « par l'intérieur ». Jusqu'ici nous avons pris la menace beaucoup trop au pied de la lettre, et, partageant l'erreur, dénoncée plus haut, d'exécution immédiate d'une révolution, nous avons laissé notre attention se fixer uniquement sur les organes d'exécution immédiate; nous nous sommes effrayés des « cellules de régiment » clandestines, existant ici et là; nous nous sommes préoccupés de la propagande dans la troupe comme si, réellement, d'une heure à l'autre, devaient surgir les soviets de soldats, précurseurs de la révolution : et, non moins vite, nous nous sommes rassurés, devant l'in vraisemblance manifeste.

Ce n'est pas là qu'est le danger. Ne sont sacrifiés, pour un travail voué, tôt ou tard, à être percé à jour, et à mener leurs auteurs devant les tribunaux répressifs, que de pauvres diables de militants tout juste aptes à faire, pour la propagande, un peu d'agitation, et à fournir au Parti une profitable graine de « martyrs de la Cause ». Leur échec actuel est prévu par leurs chefs et notre victoire n'a pas de quoi nous enorgueillir, — ni surtout de quoi nous rassurer : elle ne peut que nous endormir dans une quiétude trompeuse.

On n'opère pas « par l'intérieur » de façon visible et à grand fracas, pour aboutir immédiatement. C'est un travail de termites, patient, secret, prolongé, qui laisse au bâtiment, jusqu'à l'heure de son effondrement, sa belle apparence solide et nette. Tout le long de ce lent travail, on mesurera la résistance de l'édifice, jusqu'au craquement précurseur, par les coups d'épaule successifs du fameux « programme défaitiste » qui n'est nullement appelé à agir en bloc, en coup de bélier, mais bien à agir progressivement par la méthode des « revendications partielles » renouvelées, reprises, insatiables aussitôt que satisfaites. C'est du travail officiel et visible, utile à la propagande, propre à créer l'état d'esprit révolutionnaire; peu importe qu'il prenne du temps : il en faut pour le travail secret.

Car ce n'est pas en un jour qu'on aura placé, au point voulu, tous les agents chargés de saboter l'armée nationale, ni ceux

qui doivent, au jour où elle s'effondrera, former les cadres de la nouvelle armée rouge. C'est cela qui est long à préparer, et à mettre en place comme effectifs mobilisables. D'une part, les simples soldats, déjà embrigadés avant leur entrée au service par les « associations de conscrits » et repris, dès leur sortie de quartier, par les « associations d'anciens soldats révolutionnaires », doivent fournir, tant dans l'active que dans la réserve, le noyau des communistes éprouvés, en contact constant avec le Parti, susceptibles de créer instantanément les « comités de soldats » et de débaucher les régiments. D'autre part, les cadres; on ne peut espérer en trouver d'expérimentés parmi les appelés du contingent; on peut en introduire dans les réserves; mais une véritable pépinière de cadres ne peut être trouvée que dans le cadre des sous-officiers de carrière, si l'on parvient à y pénétrer. Tout cela est travail de longue haleine, mené avec la plus grande prudence et le plus grand secret.

Il va de soi que si le Parti, comme d'aucuns le prétendent, est parfois parvenu à attirer à lui des officiers de l'active, des officiers de réserve accomplissant leurs six mois de service légaux comme officiers, ou des sous-officiers de carrière, il ne peut s'en servir qu'à la condition expresse que ceux-ci ne se compromettent en rien, voire agiront de manière à conserver toute la confiance de leurs chefs. Ce souci de ne pas toucher à l'enveloppe extérieure des choses se trahit dans toutes les instructions aux « camarades encasernés ». Ils doivent se bien tenir, s'instruire le mieux possible pour être plus utiles plus tard, apprendre à fond leur arme ou leur spécialité, inspirer toute confiance pour pénétrer le plus près possible des organes essentiels de l'armée : ils ne jetteront le masque qu'au jour du danger pour nous, de la victoire pour eux.

Contre ce travail long, secret et persévérant, quelle défense possible? Que peut-on demander aux cadres actifs de l'armée, si vigilants qu'ils soient? Pour un militaire, un bon soldat est un bon soldat; le chef ignore d'autant plus ses opinions que le camarade communiste aura reçu l'ordre impératif de n'en faire parade en aucun cas; et, quand bien même il serait avisé que cet appelé est suspect de communisme, il ne peut juger sur des tendances. La guerre, d'ailleurs, nous a montré nombre de « suspects » qui, en présence de l'ennemi, ont senti battre dans leur poitrine un cœur de Français et se sont vaillamment

conduits. Il n'y a rien à faire, avant que des actes permettent au chef d'asseoir son jugement sur des faits. Seulement, si le premier fait est un coup de fusil dans le dos, il est trop tard.

Ce danger concret, — le coup de fusil de l'Internationale, — n'est guère évoqué ici que pour l'image. C'est un risque comme un autre ; mais il est grave en ceci que, longtemps avant d'être tiré sur le chef, ce coup de fusil symbolique tue l'armée. Un danger matériel n'est rien. Ce qui est grave, c'est l'inquiétude morale. Matériellement, il n'y a pas à craindre que la totalité, ni même la majorité des sous-officiers, par exemple, écoutent le chant des sirènes moscovites, et passent en bloc à l'ennemi : nous avons, pour garanties, la haute conception du sentiment de l'honneur qui règne dans le corps des sous-officiers, et son intelligence qui lui fait comprendre à quel point il serait aléatoire de troquer les avantages appréciables d'un honorable statut contre l'aléa des promesses bolchéviques. Mais n'y aurait-il à se laisser séduire, que dix, cinq, un pour cent du cadre, c'en est assez pour détruire la confiance réciproque actuellement existante entre les cadres officiers et sous-officiers qui ont appris à se connaître et s'estimer sur les champs de bataille. La puissance de l'armée repose plus encore sur cette unité morale que sur ses armes : ce qu'il peut y avoir de plus terrible pour un chef, c'est de ne pas savoir ce qui se cache derrière la correction réglementaire de ses rapports avec ses collaborateurs et ses subordonnés ; de soupçonner que, parmi les douze apôtres, il y en a un qui le trahira. Du jour où le soupçon tuerait la confiance, l'armée n'existerait plus.

Somme toute, à part l'exécution consciencieuse de tout ce qui concerne sa fonction, à part un soin soutenu de veiller autant au maintien de la discipline qu'au bien-être de la troupe, d'examiner ses besoins, de lui épargner toute injustice et toute cause de mécontentement, le chef ne peut à peu près rien contre le danger que nous signalons. Évidemment, il peut s'efforcer d'éclairer ses subordonnés sur leurs devoirs envers la patrie ; mais que vaut son influence morale, s'il s'en exerce une autre, occulte, établie dès l'école, dès l'enfance par les pionniers rouges, poursuivie par le Parti dans les sociétés de préparation militaire et jusqu'à la caserne ? Il se heurte à un cœur impénétrable et hostile, à une intelligence qui, remplit



d'autres idées, est fermée à tout enseignement nouveau.

Certes, le chef agira, autant qu'il le peut, par l'exemple, par la fermeté alliée à une juste compréhension, par la parole; palliatifs insuffisants, tant qu'à l'extérieur de l'armée, le Parti reste libre de continuer inlassablement son rôle méthodique de corruption, son travail prérévolutionnaire; tant qu'il pourra, non seulement exposer librement son programme dans des feuilles autorisées, non seulement le soutenir à la Chambre, mais encore trouver, pour en appuyer bénévolement les clauses, des champions en dehors même du Parti.

Les bolchévistes eux-mêmes savent, mieux que quiconque, combien leur action révolutionnaire est incompatible avec l'existence d'un État civilisé, puisqu'elle a pour but unique sa destruction. Ils savent parfaitement qu'ils sont le seul parti politique, non seulement en France, mais au monde, qui ait résolu délibérément d'entrer dans les casernes pour mettre la main sur la force armée; qu'ils sont les seuls à clamer ouvertement leur volonté de renverser par la force tous les gouvernements, et l'état social du monde. Ils savent que leur action révolutionnaire constitue un complot à la solde de l'étranger..., qu'elle n'est pas supportable, et qu'ils doivent s'attendre à une mise hors la loi, déjà prononcée contre eux dans nombre de pays. Ils s'y attendent, tôt ou tard; ils ont pris ouvertement des mesures pour continuer dans l'illégalité le travail qu'ils font aujourd'hui au grand jour. Le VI<sup>e</sup> Congrès traite, avec aisance, de cette situation.

En France, comment demander compte de ses paroles subversives à un soldat qui peut victorieusement vous rétorquer qu'elles sont prises dans le journal de ce jour, ou imprimées dans l'*Officiel* au discours de M. X., que le président reçoit et appelle « mon cher député » ? Comment interdire dans le journal ce qu'on permet à la Chambre, et combattre à la caserne ce qu'on tolère dans le journal ? Comment, logiquement, qualifier quoi que ce soit de sédition, alors qu'un parti officiellement constitué a impunément pour programme et pour but la révolution par l'emploi de la force ?

Le seul, l'unique moyen d'empêcher l'exécution des plans communistes, c'est d'arrêter la diffusion des ordres de l'état-major de Moscou. Elle se fait aujourd'hui librement; beaucoup acceptent les instructions reçues avec d'autant moins de défiance



qu'ils ne risquent rien puisque la propagande est licite, et ils attribuent à ses auteurs une force réelle, puisqu'ils les voient faire étalage des voix acquises aux élections, menacer impunément le pouvoir et en être ménagés. Il y a, parmi ceux qui vont au Parti, peut-être moins de convaincus que de craintifs qui n'osent se désolidariser du « prolétariat » le plus agissant, ou d'habiles qui espèrent quelque chose du gouvernement de demain.

C'est par l'intérieur que l'armée est menacée; c'est par l'intérieur qu'elle doit être défendue. Il est insensé de supposer qu'elle puisse, par un inexplicable privilège, rester indemne de toute atteinte, si elle baigne dans une population où circulent librement les bouillons de culture du bolchévisme.

Cela, qui est vrai pour l'armée métropolitaine, le sera encore plus pour les troupes indigènes. Pour suivre de près cette question, il faudrait traiter à part la question de la propagande coloniale : on trouverait certainement, dans les archives de l'armée anglaise des Indes, sur laquelle s'est porté depuis dix ans le principal effort de Moscou, d'utiles précisions. Nous ne devons pas oublier que, jusqu'ici, nous sommes relativement privilégiés : les Indes et l'Égypte ont été les objectifs principaux, comme étant les pays où l'agitation révolutionnaire paraissait la plus aisée à établir. L'Afrique française est, jusqu'ici, peu touchée : les résultats de la propagande actuellement en cours ne deviendront perceptibles que d'ici quelques années, peut-être. Nous possédons d'admirables colonies dont la richesse et le bien-être ont décuplé depuis leur mise en valeur par la France, où la population s'est quatre fois accrue, où l'administration s'exerce sans vexations ni heurts; nous avons reçu d'elles, aux heures difficiles, puis glorieuses de la guerre, un appui magnifique, et, sur le champ de bataille, elles ont versé leur sang, mêlé au nôtre, pour la France; nous y possédons des troupes splendides; les officiers qui ont l'honneur d'y servir s'en font gloire, sont fanatiquement attachés à leurs tirailleurs ou spahis, et n'ont jamais douté de ce qu'il était possible de demander à leur fidélité ou à leur dévouement.

Laissera-t-on toucher à cela ?

Nous ne pouvons pas empêcher la III<sup>e</sup> Internationale de publier, à Moscou, tout ce qu'elle voudra. Encore n'est-ce pas certain : il y aurait eu, il y aura peut-être des moyens de

l'empêcher. En revanche, nous aurions pu, nous pourrions, quand nous voudrions, interdire la reproduction et la diffusion, à Paris, au Parlement, en France, de ces instructions étrangères, nous opposer à la formation des organisations qu'elles préconisent. Jusqu'ici, nous n'en avons rien fait, ni en France, ni en Angleterre, ni en Allemagne : mansuétude qui peut s'expliquer par la confiance que les gouvernements de ces grandes nations ont dans le patriotisme séculaire de leurs peuples.

Pareille mansuétude serait criminelle aux colonies : car on y a affaire, et à un patriotisme plus récent, et à un niveau d'instruction infiniment moins élevé. On ne doit, on ne peut pas oublier combien des populations presque illettrées sont facilement accessibles à une propagande bien faite.

Chaque jour nous apporte, sur l'œuvre de Moscou, sur ses moyens, sur ses procédés d'action, sur ses buts, des précisions plus grandes. Nous avons pu croire qu'abrités derrière nos armées, nous serions toujours à même de nous opposer à la réalisation de ses plans. Mais nos armées, Moscou sait bien que l'obstacle est là, rien que là, et fait actuellement le nécessaire pour les vider de leur force combative. Nous venons d'expliquer comment.

Attendrons-nous, pour nous y opposer, qu'elles ne soient plus qu'une écorce vide?

\* \* \*

---

# LES HIBOUX

---

## TROISIÈME PARTIE (1)

---

Tout cet après-midi, Hervé et Raymonde « font leur point » suivant l'expression maritime du lieutenant de vaisseau, c'est-à-dire se narrent leur vie depuis l'instant d'une séparation qu'ils croyaient définitive. Assis l'un en face de l'autre, les mains dans les mains et les yeux dans les yeux, Hervé, modeste, rappelle brièvement les principaux événements de sa carrière d'aviateur. Il s'étend davantage sur la raison qui l'a décidé au célibat, l'infortune d'avoir été refusé par Raymonde. Troublée, elle reconnaît sa lamentable erreur et fait de Tugdual Bohellec une peinture poussée au noir. Lorsqu'elle ajoute que son existence est d'autant plus manquée qu'elle habite en ce Morbihan cette horrible propriété, Hervé se récrie :

— Vous oubliez que je suis Breton. Je ne suis pas de votre avis sur cette forteresse-manoir qui m'enchanterait si j'en étais le propriétaire.

— Peut-être m'enchanterait-elle aussi, si j'y vivais avec vous... N'entendez-vous pas l'embrun ruisseler aux murailles et le vent aboyer comme un chien enragé dans la cheminée ?

— C'est justement ce qui me plaît. Cimmérienne, vous comprendriez mon pays de la fin des terres. Nous sommes l'extrême pointe du monde. Derrière nous toute l'Europe précède toute l'Asie. Étrave des continents, nous regardons l'infini ! Quelle grandeur !

(1) Voyez la *Revue* des 15 avril et 1<sup>er</sup> mai.

— Ma poésie de Méditerranéenne déteste le désordre de cet affreux Océan. Il faut être un barbare pour se complaire à cette barbarie.

— Je suis donc un barbare ?

— Non ! vous ne l'êtes plus, parce que vous connaissez mon beau Midi et que vous l'aimez, Hervé. Rendez-nous justice.

— En effet, aperçu de Nice ou de Toulouse, Finis terræ par cet ouragan, paraîtrait infernal. J'en sais quelque chose puisque je viens d'y risquer la mort. Et c'est pourtant le paradis terrestre, puisque je vous y ai retrouvée...

Les heures passèrent en poignantes confidences au rugissement de la tempête. Quand le crépuscule les ensevelit peu à peu dans l'ombre du grand salon aux tapisseries flamandes, Hervé Nollic connaissait beaucoup mieux Raymonde qu'il avait seulement soupçonnée, jadis. Mais les amours des très jeunes gens sont-elles jamais autre chose que des attractions physiques, mêlées d'un peu d'illusions spirituelles, chacun se forgeant de l'autre une image approximative. Ils se retrouvaient, au contraire, mûris par l'expérience pathétique de leurs vies.

La nuit était venue. Assis côte à côte sur le canapé, ils gardaient un silence émouvant où se continuaient pourtant leurs aveux. Un carillon retentit. Le rythme clair de sa cloche dominait la tempête. Mécontente et inquiète, Raymonde pensa : « Pourquoi Gobrien ou Pierrine ne sont-ils pas venus nous éclairer ? Leur discrétion devient suspecte ! »

A peine avait-elle fait cette réflexion, elle vit paraître Mathurine avec une lampe dont la flamme montait et descendait dans le verre aux mouvements de sa claudication.

— Madame est servie, annonça-t-elle.

Après avoir regardé de côté l'officier, elle ajouta :

— Faut-il porter son diner à monsieur dans sa chambre ? Nous avons déjà servi le mécanicien chez lui.

— Non, sotte, puisque M. Nollic n'est pas alité.

Déconcertée, la bigoudène dodeline de sa grosse tête à nez pointu, en grommelant :

— A votre idée, madame !

Hervé rit de bon cœur et complimente M<sup>me</sup> Bohellec de ses domestiques de haut style. Ils descendent à la salle à manger où Raymonde, surprise et presque effrayée, trouve Louis encore

couvert d'un ciré luisant d'eau. Quoique cette visite la consterne, elle félicite son beau-frère d'être miraculeusement guéri de son « refroidissement », — elle appuie sur le mot, — et le prie de dîner avec eux. Elle lui présente alors le lieutenant Nollie. Les deux hommes se regardent attentivement.

— Je vous remercie de votre invitation, Raymonde, prononce froidement Louis, mais le ciré que j'ai gardé en entrant dans cette pièce vous prouve mon intention de rentrer au Rozec. Je me sens vraiment souffrant.

— Alors pourquoi vous être dérangé, à la nuit, par ce temps abominable ? Quelle imprudence !

Au ton persilleur de sa belle-sœur, Louis pâlit et réplique, examinant sans bonté le marin :

— C'est pour remettre au lieutenant Nollie une dépêche portée au Rozec où j'espérais le recevoir... L'employé du télégraphe s'imaginait l'y rencontrer.

Il tend à Hervé une enveloppe bleue. Le centre d'aviation maritime de Lorient annonçait l'envoi, le surlendemain seulement, d'un vapeur amenant les mécaniciens avec les pièces nécessaires aux réparations de l'hydravion. Le lieutenant remercie M. Bohellec d'avoir eu la bonté de lui porter avec tant d'empressement cette dépêche très attendue. Louis reçoit ce témoignage de la gratitude de l'aviateur d'un air si rogue que celui-ci s'en étonne et commence de fixer des yeux sévères sur lui. Raymonde voit les deux hommes se toiser. Vaincu, Louis tourne la tête, considère avec une tristesse poignante sa belle-sœur et lui dit à voix basse :

— Je vous demande la permission de rentrer chez moi, Raymonde. Croyez-le, je n'ai jamais autant souffert.

— Allez donc vous soigner, mon cher Louis, repart-elle avec indifférence.

Livide, Louis s'incline devant elle, salue d'un léger signe de tête l'officier et se retire.

Assise en vis-à-vis de l'aviateur, qui ne semblait déjà plus se souvenir de son naufrage et de sa terrible lutte contre l'ouragan, Raymonde lui trouvait toutes les vertus d'un héros : force, décision, belle humeur. Sa supériorité sur Louis éclatait. Ce pauvre Louis, sans aucun doute prévenu par les domestiques qu'Hervé Nollie était un ami de jeunesse de madame, quoique sèchement congédié la veille, poussé par la jalousie, n'avait pu

résister au désir de connaître l'aviateur. Il avait aussitôt deviné un rival et n'avait pas pu dissimuler son inquiétude. Elle croyait en être débarrassée.

A la lumière de la lampe, les yeux armoricains d'Hervé avaient pris le ton bleu de la Méditerranée et elle le lui fit remarquer pour l'étrangeté du fait.

— J'aime tellement vos beaux pays latins que je m'en suis empli les prunelles, répond-il gaiement.

Elle le retrouve comme elle l'avait connu au Golfe Juan, radieux d'entrain, de spontanéité, de sincérité. Quel contraste avec Tugdual dont la vertu sinistre ne poursuit jamais que des buts profitables !

Contraints par la présence des serviteurs, ils éprouvent de la difficulté à converser. Hervé, remarquant autour de lui sur les étagères et dans une haute vitrine des effraies jaunes et une énorme chevêche rousse, portant un collier clair dans le disque périoculaire, s'informe de leur provenance.

— Ah ! vous voyez là toute la famille de M. Bohellec.

— Cette chevêche lui ressemblerait-elle ? Et me ferez-vous croire que ces hulottes grises aux yeux en loupe sont de son cousinage ?

Ils rient. Rechigné, Gobrien, en les servant, pose rudement les assiettes sur la table. Hervé comprend l'avertissement et, pour apaiser ce fidèle serviteur, raconte qu'au Borda ses camarades l'avaient surnommé « émouchet », à cause de sa tête ronde et têtue, de ses yeux clairs et de ses plongeurs dans la mer pendant l'été qui leur rappelaient les descentes foudroyantes de cet oiseau sur ses proies.

L'officier, qui passait la revue des oiseaux naturalisés de la grande vitrine, s'écrie :

— Me voilà !

— Comment, cet épervier, c'est vous ? Vraiment, vous étiez prédestiné à l'aviation.

— L'épervier, Horus, roi des Égyptiens, lourde succession à porter, madame. Aussi, quelquefois, comme aujourd'hui, je risque de me rompre le cou avec mes ailes empruntées.

Un sourire niais fait remonter la bouche de Gobrien qui continue son service de meilleure humeur.

Raymonde, qui examinait tour à tour l'émouchet et Nollie, dit alors avec gravité :



— Si vous regardez la vie de plus haut que les autres hommes, combien de risques vous courez !

— C'est le sel de la vie ! Les gens raisonnables imposent au monde sa bassesse générale.

— Hélas ! soupire-t-elle, soudain humiliée de sa propre lâcheté.

Puis elle regarde Hervé avec une tendresse, une admiration et une mélancolie qui le troublent profondément. Il essaie encore de plaisanter ceux qui jouent aux Icare et s'étonne de sa gêne et presque de son angoisse.

Le hourvari de la tempête traverse volets et murailles.

Vers la fin du diner, Coatarmanach pénètre avec sa coutumière familiarité dans la salle à manger. L'eau et le sel de la mer étincellent dans sa barbe rouge en collier et ses yeux de courlis sont encore rapetissés par ses efforts pour lutter contre l'ouragan. Il avertit qu'il a voulu, avant la nuit, se rendre au port pour voir si tout était bien affourché. L'hydravion, un peu protégé par la dune de sable, ne risque rien. Un chalutier, *Étoile-du-ciel*, ses amarres rompues, vient d'être jeté dans les palus.

— Ah ! gueuse de mer !

En remerciant encore le vieux marin de sa nouvelle attention, Hervé lui demande s'il aimerait autant la mer si elle n'avait pas des folies de gueuse.

Après une réflexion, Coatarmanach marmonne :

— Vous avez raison, lieutenant ; un lac d'eau douce, je ne le regarde même pas. C'est parce qu'on risque la mort sur l'Océan qu'on aime y vivre.

— Topez là, mon brave !

Nollic lui tend la main, mais le quartier-maitre laisse étreindre son gros poing calleux sans aménité et se retire aussitôt.

— Drôle de bonhomme, chuchote Hervé après son départ.

Raymonde commande à Gobrien d'éclairer le salon. Lorsqu'il revient annoncer que les lampes sont allumées, elle se lève de table et, suivie d'Hervé, gravit les marches avec lenteur. Arrivée au premier palier, elle s'arrête devant l'œil-de-bœuf de l'escalier et écoute les mugissements de l'ouragan. Peut-être entend-elle d'autres voix, car l'anxiété, presque la terreur, la pâlisent et rendent son expression sévère lorsqu'elle pénètre dans le salon. Saisi, Hervé garde aussi un grave silence. La froideur de la vaste pièce les oblige à s'approcher du foyer dont les flammes d'or se silhouettent sur la plaque de

fonte aux armes de Bretagne. Ils demeurent debout de chaque côté de la cheminée. Raymonde fuit d'abord les regards d'Hervé. Attristé, il songe avec peine au passé. Pourquoi avait-elle consenti, trop facilement, aux calculs intéressés de ses parents? Il en éprouve encore de l'amertume. Aussi ce soir, hélas! ce n'est pas en mari qu'il se trouve en face d'elle.

Raymonde devine-t-elle les réflexions d'Hervé? Son mutisme, sa réserve commencent à la faire souffrir. Avec des apparences très dissemblables aurait-il, en Breton qu'il est, une conscience à la manière de Tugdual et s'incline-t-il devant la tradition et le devoir?

Cette crainte exalte Raymonde. L'existence sans amour imposée par ses parents besogneux ne l'a jamais autant révoltée. Maintenant qu'elle tient Hervé en son pouvoir par le plus tragique des hasards, elle ne le laissera plus échapper.

Raymonde qui regardait le foyer brasillant comme si elle y cherchait sa destinée, relève le front, et ses grands yeux, plus mordorés au rayonnement des flammes, interrogent alors Hervé avec une telle éloquence qu'il n'hésite plus et l'enlace d'une étreinte frénétique.

Lorsqu'elle sent les bras puissants du marin s'emparer d'elle, elle se souvient tout à coup de ses raisonnements de la veille sur la vanité de sa faute et ses lamentables répercussions hors de proportion avec un plaisir trop bref. « Comment ai-je pu penser ainsi? Maintenant que j'éprouve l'amour, aucun risque ne m'arrêterait. »

Elle rend à Hervé ses baisers avec une fougue presque terrible. Saisi par la violence de la jeune femme, la gravité de son expression et sa pâleur pathétique, Hervé, Breton de nature sérieuse, en éprouve une ivresse infinie; il est de ces hommes pour qui la passion doit atteindre aux cimes du mysticisme et qui répugnent à ne voir en elle qu'un jeu des sens.

Et tandis qu'étreints, ils goûtent ce bonheur inouï, absorption de toutes les douleurs de la vie, l'Océan continue d'asséner ses coups de catapulte aux falaises et le manoir tremble sur ses assises. Une lame de fond jaillit, coiffe la toiture cimentée et ses cataractes sanglotent le long des murailles.

— Il me semble me trouver au fond de l'Océan dans un sous-marin, murmure Hervé, sa tête pressée contre celle de Raymonde.

— Puisse la mer nous engloutir! Je veux disparaître avec vous.

— Est-ce Raymonde ou Yseult qui invoque le néant?

Il la contemple avec adoration et lui voit une figure poignante d'amour désespéré. Et lui, enivré de désir, descend ses lèvres sur une bouche pâmée qui semble en appeler du grand désordre de ce monde où les cœurs faits pour s'unir graviteront toujours dans les espaces incommensurables et vides, sans tendresse, pitié et amour.



PENCHÉE sur un créneau des remparts de Finis terræ, Raymonde appuyée sur les coudes regarde toujours la mer convulsée, d'une verdure rouillée que les déferlements en plumes d'autruche empanachent. Elle souhaite de toute son âme l'heureux retour d'Hervé Nollie, qu'elle aurait encore voulu retenir près d'elle. Mais aussitôt les avaries du moteur réparées par les mécaniciens envoyés de Lorient, il avait voulu ramener son appareil à sa base. « De même qu'un capitaine ne doit jamais abandonner son navire, un aviateur, dont l'hydravion est le vaisseau ailé, doit couler avec lui ou le rentrer au port », avait-il déclaré.

« Parti! et pour combien de temps? Pour toujours peut-être! Pourquoi n'ai-je pas le courage de fuir en même temps que lui? Sans doute Hervé ne pourrait-il pas me recevoir à Lorient. Une femme mariée, quel scandale! Divorcer? Je n'en vois pas la possibilité. Les convictions de mon mari me refuseraient ce divorce. Pourrais-je même obtenir la séparation? Tugdual ne permettrait pas à celle qui porterait encore son nom de se donner à un autre homme. Il faut tout redouter d'un caractère aussi secret et obstiné que le sien. Hibou de visage et d'esprit, c'est en hibou qu'il nous surprendrait, Hervé et moi. Cependant, comment puis-je m'être résignée à demeurer ici? Ah! toujours pour les tristes raisons qui me firent accepter mon mariage. Une fuite, et ce serait me déclarer une femme déchue. Repoussée de ma famille et sans moyens honorables de vivre, quelles ignominies m'attendraient? Et pourtant, c'est une indignité de rester. Ah! n'importe comment, il faudra que je rejoigne Hervé. L'idée seule d'avoir à subir Tugdual me donne de l'horreur et de la honte. Quel ressentiment éprouvait Louis en présence du lieutenant Nollie qu'il voulait m'enlever? Pauvre Louis! Il me faudra désormais me méfier de lui. »

A cet instant de ses réflexions, Raymonde entendit les corbeaux du bois lancer tous ensemble un âpre cri. Ensuite leur vol massif enténébra le ciel. Ils devaient avoir été effrayés. Raymonde crut entendre les explosions d'un moteur dans la pinède. « Tugdual rentrerait-il aujourd'hui de Pontivy? Le Comice qu'il présidait ne devait se terminer que demain. Pourquoi avance-t-il son retour d'un jour? Louis aurait-il été le chercher? Quelle vilénie de sa part! Quelques heures plus tôt, Tugdual aurait rencontré Hervé. Le bruit de l'automobile se rapproche. Plus de doute, mon mari rentre. Louis doit m'avoir dénoncée!... »

La colère, la haine, la terreur, l'incertitude agitent Raymonde. Adossée à la poivrière d'angle, ses bras croisés serrent le manteau qui la protège. Elle traverse hâtivement la terrasse et grimpe l'escalier de la tourelle qui mène à la chambre du second étage où se trouve installé son appareil radiophonique. Fébrile elle en rétablit les contacts, tourne les rhéostats, allume les lampes, cherche à saisir un poste émetteur. Pendant ces manœuvres, le gémissement du vent et la rumeur de l'Atlantique accompagnent de leur mélancolique symphonie les pensées contradictoires qui l'assaillent : « Qu'as-tu fait? Peut-être le bien et le mal vont-ils rejoindre l'infini; mais le bien laisse en repos, et le mal c'est la tempête et ses naufrages. »

Tout le sang de son cœur remonte à son visage devenu admirable de passion; elle songe :

« Si je dois naufrager, j'aurai au moins connu l'amour. »

A travers sa fenêtre, elle regardait avec extase le ciel comme si elle pouvait encore apercevoir l'avion dans la tourmente, lorsque la berline traverse la prairie et s'arrête devant la barrière. Revêtu d'un manteau brun, son chapeau de velours roux rabattu sur le front, son mari saute de l'automobile, et, du geste, fait signe à son frère resté au volant de la conduire au garage. Cependant Louis relève la tête vers la tourelle.

Tugdual escalade précipitamment le perron.

« Jamais autant qu'en ce moment je n'ai éprouvé d'horreur pour ces Bohelléc, pense Raymonde terrifiée. Quelle précipitation suspecte! Si Louis m'a dénoncée, je saurai me défendre. »

Une voix impatiente retentit dans le couloir voûté :

— Où êtes-vous, Raymonde?

Elle tremble, pâlit, pousse vivement la targette et la retire aussitôt en se rendant compte de l'absurdité de sa précaution.

Elle court jusqu'à son poste d'écoute et affecte d'en régler les condensateurs.

La porte brusquement ouverte, Tugdual s'exclame :

— Enfin ! Il serait à croire que vous vous cachiez !

Dans son irritation il ne se découvre pas, et, bras croisés, examine avec dureté sa femme. Furieux de constater qu'elle demeure à son appareil radiophonique, il lui crie :

— Votre conscience, ma chère, doit être bien trouble pour me faire un tel accueil après cette longue absence.

— Que voulez-vous dire ?

Leurs regards aigus se croisent comme ceux des duellistes au moment d'un engagement.

— Je veux dire qu'une honnête femme ne doit pas recevoir un officier pendant l'éloignement de son mari.

— Je vous ferai observer que je connaissais le lieutenant Nollie depuis de longues années. Il était reçu dans ma famille.

— Raison de plus pour l'envoyer chez Louis, qui, d'ailleurs, avait offert son hospitalité à ce marin.

— Ah ! très bien, je vois d'où viennent les insinuations. Louis, en effet, parut assez dépité de ne pouvoir, contre toute humanité, conduire aussitôt au Rozec cet aviateur épuisé par son naufrage. Mais votre frère obéissait peut-être à ses petits calculs ?

Frémissant, Tugdual s'approcha de sa femme et lui cria :

— Expliquez-vous ! Prouvez-le ! Ne mentez pas !

— Calmez-vous, je vous en prie, Tugdual. Vous, d'habitude circonspect, vous semblez vouloir annoncer à tout le pays cette scène regrettable.

Ses yeux en disques d'or étincelants de jalousie, rapprochés du visage de sa femme, il reprit :

— Qu'entendez-vous par « les petits calculs » de Louis ?

— Rien de plus que ce que vous voudrez bien voir dans mon allusion.

L'anxiété ravinait de rides profondes les tempes de Tugdual. Raymonde trouvait son mari encore plus âgé qu'elle ne se le rappelait, et très disgracieux par comparaison avec Hervé au jeune visage ferme et avenant. Il continuait de l'observer de si près qu'il lui touchait presque le front et devait respirer son parfum de femme capiteuse. D'une voix moins agressive, il lui redemanda encore une explication sur le séjour fâcheux de l'aviateur à Finis terræ.

— Pourquoi voulez-vous me faire raconter ce que vous savez si bien, avec des enjolivements de narration ?

— Ce n'est pas mon frère qui m'a mis au courant de cette aventure. A Pontivy on ne s'entretenait que de cette histoire répandue par les journaux, et l'on me réclamait des détails, comme si votre sollicitude m'eût télégraphié un récit exact de cet accident. Je maintiens, une fois de plus, que vous deviez envoyer ce lieutenant au Rozec, où...

— Où il eût tenu société à Louis malheureux de ne pouvoir, — sur votre ordre, évidemment, — me tenir compagnie dans cette maison.

A cette vive repartie, pâle de ressentiment et d'angoisse, Tugdual, que l'accusation de Raymonde ne semblait pas trop surprendre, murmura :

— Nous reparlerons de votre insinuation en présence de mon frère, si vous le voulez bien. J'aime la vérité, la sincérité et je hais les fourbes.

Toujours penché sur sa femme qu'il examinait avec une expression extraordinaire mêlée de rage et d'admiration qui lui crispait les lèvres, puis les détendait, il ajouta d'une voix plus douce :

— Je veux bien le croire, vous avez été surtout téméraire. La triste éducation de vos parents ne vous a pas mise en garde contre une imprudence qu'une jeune femme ne doit jamais commettre. Vos audaces passées, je le sais, restaient innocentes. Je souhaite que, cette fois encore, vous n'ayez été coupable qu'en apparence. Dans ce pays aux mœurs sévères, je n'entends pas que ma femme soit suspectée.

— Si vous aviez gardé votre bon sens au lieu d'arriver chez moi en furieux, vous auriez été rassuré avant de m'avoir insultée.

Cette audacieuse réplique augmente son trouble. Éloigné de sa femme pendant quelques jours, il la revoyait fraîche et savoureuse avec son teint ambré comme un chasselas du Languedoc. Il regrettait son emportement. N'aurait-il pas dû ajourner l'explication réclamée ? Les récits, peut-être intéressés, de Louis, l'avaient exaspéré et il s'était conduit en butor. Il s'aperçut qu'il était resté coiffé et jeta son chapeau sur un siège. La violence n'était pas un bon moyen de connaître la vérité. Décidé à faire respecter son nom, encore ne fallait-il pas accueillir trop aisément tous les propos de son frère et des



domestiques. Comment lui, habituellement maître de ses nerfs, avait-il pu se précipiter chez sa femme comme un dément ? Ah ! c'est qu'il l'aimait et l'amour emporte la raison. Après quatre années de mariage, Raymonde restait toujours pour lui, dont l'âge, hélas ! sonnerait trop tôt le glas de l'amour, la délicieuse créature qui avait emporté ses scrupules de puritain à Toulouse.

Il aurait dû se rappeler que Louis éprouvait pour Raymonde une amitié qui n'était plus celle d'un beau-frère. Il en avait surpris plusieurs fois les expressions. Par conséquent sa femme ne le calomniait peut-être pas, lorsqu'elle lui laissait entendre que Louis, jaloux de la présence de l'officier, l'avait gratuitement diffamée. Au vrai, et il l'espérait, tout se réduisait sans doute à quelque coquetterie et à des imprudences de langage. Aucun d'eux n'était gravement coupable. Dans son désir ardent de sa femme, Tugdual cherchait maintenant à l'innocenter. Il serait temps, plus tard, de tirer au clair ce qui restait de douteux dans le séjour de l'officier et l'empressement de Louis.

Il considère avec tendresse Raymonde qui affecte de n'avoir d'attention que pour son changeur de fréquence dont elle examine la « bigrille ». Agacé, il lui reproche son impertinence. Au retour de son mari, elle pourrait lui témoigner plus d'intérêt. Elle abandonne son appareil et répond qu'il n'aurait tenu qu'à lui d'être mieux accueilli. Tugdual reconnaît avec un sourire repentini qu'il fut un peu vif ; les circonstances n'excusaient-elles pas sa méchante humeur ?

Cette allusion ramène Raymonde aux événements de la semaine et le souvenir de ses éblouissantes journées de bonheur communique une telle beauté à sa figure ravissante que Tugdual, bouleversé par la passion, se rapproche encore. Il appuie une main sur l'épaule de sa femme et sourit. Elle l'observe froidement. Jamais son mari ne lui est apparu aussi vieux et laid. Tugdual pose un baiser rapide dans les cheveux de Raymonde. Elle se recule, autant par dégoût que par remords. Il croit chez elle à sa rancune et lui murmure avec contrition :

— Eh bien ! oui ; je me suis laissé emporter. Faisons la paix, ma chère amie.

Il veut l'enlacer. Elle s'écarte et porte les mains à ses tempes en prétextant une migraine produite par l'horrible tempête. Ce climat la martyrise.

Quoique dépité, il repart doucement :

— C'est entendu, ce Morbihan est infernal !

Il marche vers elle, passe ses bras derrière ses épaules et elle se trouve sa prisonnière. Ses lèvres à l'oreille de sa femme, il lui chuchote :

— Soignez-vous bien vite ! Un cachet d'aspirine. Je veux que vous soyez guérie... ce soir !

Ses yeux rayonnent de désir. Elle ferme les paupières pour ne pas se trahir, car l'horreur lui étreint le cœur. Soudain, elle se sent rassurée : cette trop vive affection de son mari ne prouve-t-elle pas qu'il sait peu de chose ? Sa colère au premier moment, si vite calmée, lui laisse croire que Louis tenta d'exaspérer son frère pour se venger, mais que son mari ne demandait qu'à se laisser convaincre par elle de son innocence. Il n'est vraiment pas un mauvais homme. Cette idée l'attendrit tellement qu'elle se laisse embrasser par Tugdual.

Il la quitte en l'avertissant qu'il lui faut inspecter ses travaux qui souffrirent de la tempête pendant son absence. Ils se retrouveront au dîner. Au seuil de la chambre, il s'arrête pour la contempler avec un sourire bizarre avant de disparaître.

Que doit-elle croire ? Pouvait-elle s'imaginer ainsi leur entrevue ? Dissimule-t-il ? Elle devine que la passion physique l'emporte en ce moment chez lui sur tout autre sentiment. Cette passion lui livre son mari qui éprouve la hâte presque douloureuse des hommes à la veille de leur vieillesse. Aujourd'hui, après une absence de quelques jours, la plus longue qui l'ait écarté de sa femme, Tugdual est dominé par son désir. Elle redoutait sa colère immédiate et elle le voit au contraire ridiculement amoureux. Elle sait bien que son amour égoïste n'empêchera pas, plus tard, sa haine et sa vengeance, s'il apprend la vérité. Comment doit-elle agir ? S'abandonner à lui ? A la pensée de cette ignominieuse hypocrisie, d'âcres larmes lui brûlent les yeux. Comment se dérober à son mari ? Son refus maladroit ne serait-il pas une preuve de sa faute ? Mais son abandon à Tugdual, cette nuit, ressemblerait à une prostitution !

L'incertitude de Raymonde la retint pantelante pendant plusieurs heures. La cloche du dîner retentit. Joyeux du retour de son maître, Gobrien carillonnait à tour de bras.

« Il est trop tard pour me dire malade et m'aller jeter au

lit dans ma chambre. Ah ! combien il m'est difficile de prendre une décision aussitôt qu'il faut intriguer. D'ailleurs, pauvre défense d'un moment qu'une indisposition ! »

Un second son tinta et la mince Pierrine, ses yeux aiguisés par la satisfaction, vint avertir madame qu'elle était servie. Monsieur était rentré.

Raymonde descendit lentement l'escalier avec le désir de n'en voir jamais la fin. Arrivée au palier, elle décida de s'en remettre à l'inspiration des circonstances. Elle vouait toute son âme à Hervé quand elle pénétra dans la salle à manger où Tugdual l'attendait le dos tourné au feu et la tête relevée vers une statue de bois posée sur une ancienne vis à pressoir en manière de piédestal.

— Eh bien ! Raymonde, vous n'admirez pas ma dernière acquisition ? J'ai trouvé ce saint Tugdual chez un antiquaire.

Elle regarda le saint breton à tête de corsaire, appuyé sur un glaive à la poignée en croix, et le trouva pittoresque mais bien vilain.

— Parbleu ! dit-il rudement.

Il se repentait aussitôt de son humeur.

— Il est de fait que nos vieux imagiers bretons ne concevaient pas les hôtes du ciel en beauté ; ils imitaient les gens de leur entourage.

Elle protesta contre l'insinuation qu'il lui prêtait par un geste vague de la main. En s'asseyant devant la trop grande table de chêne sculpté où leurs couverts, placés l'un en face de l'autre, occupaient si peu de place, il dit avec timidité :

— Pour égayer cette grande pièce, il faudrait des dîneurs nombreux, bruyants, de jeunes têtes étagées. Voilà mon vœu.

Elle affecta de ne pas comprendre cette allusion qui pourtant la terrifia. En s'apercevant de l'émotion de sa femme, il ajouta que le sort des familles dépassait la volonté des parents et qu'il n'y avait qu'à s'en remettre à Celui qui peut tout... et leur accorderait sans doute cette bénédiction.

Gobrien servit le potage avec un air d'empoisonneur joyeux, son ceil blanc cligné sur la soupière en faïence de Loc-Maria. Tugdual dévora et plaisanta son appétit insatiable. Il avait tant vu de gens et de bêtes, et sa présidence l'avait obligé à de telles discussions, qu'il ne saurait assez se restaurer.

Il n'avait jamais été aussi gai et Raymonde reprenait

confiance. Elle réfléchissait que la sottise d'un vieil homme aimant n'a pas de bornes, lorsque Tugdual lui demanda de bien vouloir enfin lui raconter l'aventure arrivée pendant son absence aux aviateurs tombés en vue de Finis terre ?

En s'efforçant à l'indifférence, elle lui dit qu'elle ne pourrait que lui répéter tout ce que Louis lui avait déjà appris.

— Mon frère n'est arrivé qu'après le sauvetage et n'est guère resté ici pendant que vous receviez ces marins. Complétez donc son récit.

Obligée de parler de ce qu'elle aurait voulu taire, elle fit un rapport excessif du malheur arrivé à l'hydravion par mer démontée, le manoir lui-même au risque d'être submergé, ses fenêtres enfoncées. Coatarmanach, toujours valeureux, avait sauvé à grand peine les marins de la noyade ; les vagues passaient par-dessus leur carlingue. Inanimés, il les croyait noyés. Le docteur Merville, après les avoir examinés, craignait une pneumonie chez le mécanicien et l'effrayante dépression du lieutenant l'inquiétait.

— Donc, mourants tous les deux, conclut Tugdual. Néanmoins cet officier put dîner dans cette pièce avec vous, à la place même que j'occupe...

Lè sang aux joues, elle regarda son mari.

— Mais je vous reproche d'autant moins votre hospitalité que vous connaissiez de longue date ce lieutenant, reçu dans votre famille.

Après un silence, pendant lequel il appuie un regard pénétrant sur sa femme, il ajoute très bas :

— C'était peut-être une raison pour envoyer ce marin chez Louis. Mais votre détermination peut aussi bien se défendre.

Saisie de crainte par tous ces enveloppements de forme, Raymonde, raidie sur sa chaise, demeurait sur la défensive. La jalousie, endormie, de son mari se réveillait. Le combat s'engageait. Elle voulait le gagner.

— Voulez-vous me permettre une réflexion, Tugdual ?

— Mais dix, cent, ma chérie.

— C'est que vous m'exprimez là, non pas votre sentiment, car vous êtes trop généreux pour marchander votre hospitalité à ces braves marins, mais l'opinion de votre frère qui, pour des motifs personnels, tenait à... confisquer ces aviateurs. Or, le lieutenant Nollie manifesta le désir de se trouver le plus près

possible de son appareil en perdition. Au Rozec, enfoncé dans la campagne, il s'en éloignait. En cas d'une rupture d'amarres sur la dune, il serait arrivé trop tard pour commander les manœuvres de secours.

Tandis qu'elle inventait cette explication, Tugdual, la pointe de son nez rapprochée de sa mâchoire avancée, hochait à petits coups sa tête rocheuse, semblant approuver les raisons alléguées. Sur un temps de pause pendant lequel les ululements des oiseaux de nuit se mêlèrent au grondement de la mer, il demanda d'une voix sombrée :

— Quels sont ces « motifs personnels » de Louis ?

— Vous les imaginez très bien, répondit-elle, perfide, les paupières baissées.

Elle entendit alors un long soupir de son mari. Un silence prolongé suivit. Tugdual réfléchissait à l'accusation voilée de sa femme. Elle ne semblait pas trop le surprendre. De temps à autre, il examinait avec une curiosité intense Raymonde, dont le cœur bondissait à l'idée de la secrète tragédie qui se jouait entre eux. Il s'agissait de faire errer son mari, afin de détourner ses soupçons d'elle et d'Hervé. Bientôt elle souffrit à l'idée qu'elle offrait une victime innocente à la vengeance de Tugdual. Mais Louis ne l'avait-il pas dénoncée ? Et ce n'était pas sa faute, s'il n'avait pas trahi son frère. Il était donc tout à la fois coupable en pensée et en action.

Ces raisons n'apaisent guère Raymonde, pleine d'angoisse, lorsque, le dîner terminé, elle doit précéder Tugdual dans le grand salon aux tapisseries. Il l'oblige cérémonieusement à s'asseoir dans un fauteuil vaste et haut qui exagère encore sa minceur. Et son appréhension fait paraître livide son visage par comparaison avec la verdure noirâtre de la tapisserie.

Tugdual marche de long en large d'un pas élastique.

— Ah ! quel bien-être j'éprouve à me retrouver chez moi !

Chaque fois qu'il revient vers sa femme, il la dévore de ses yeux dont l'or scintille aux bougies des flambeaux qu'il a voulu faire allumer en plus des lampes. Il s'arrête pour annoncer :

— Je viens d'acquérir au Comice de Pontivy un groupe moteur et, bientôt, l'électricité éclairera cette vieille maison. Êtes-vous contente ?

— Très contente.

— Vous dites cela bien froidement.

— Vous ne voudriez pas me voir danser?

— Au contraire, j'en serais ravi!

Sa bonne humeur imprévue inquiétait Raymonde de plus en plus. Devait-elle le croire sincère ou dissimulait-il? Rapproché de sa femme toujours assise, il lui mit les mains sur les épaules, et, penché sur elle, lui répéta qu'il serait enchanté d'une gaité qui lui rappellerait Toulouse.

Surprise de ces propos inattendus, elle releva le front. Elle s'aperçut qu'il la regardait avec des yeux troublés, très significatifs. Elle crut alors qu'en jouant bien son jeu, elle arriverait à dominer son mari et lui ferait croire ce qu'elle voulait qu'il crût. Par courtoisie, elle lui sourit. Il en parut si heureux qu'il posa rapidement un baiser dans ses cheveux.

Elle frissonna. Il se méprit sur l'émotion de sa femme, dégoûtée, et il eut un petit rire nerveux qu'elle ne lui avait jamais entendu. Elle réfléchit au moyen d'utiliser contre son mari l'amour même dont il lui donnait la preuve. « Puisqu'il m'aime et que je n'ai pour lui que répulsion, je l'emporterai. »

Tugdual s'était encore éloigné d'elle. Son agitation prouvait sa fièvre. Comme une sautée de vent apportait le bruit des déferlements avec beaucoup plus d'intensité, en revenant vers sa femme, il lui avoua que l'Océan se mettait à l'unisson de son cœur qui sautait de joie à se retrouver près de sa chère Raymonde. Elle frémit. Passé derrière son fauteuil, qu'allait-il faire? Se jeter sur elle comme sur sa proie et l'emporter? Mais, par tradition de race et de famille, Tugdual avait tant de retenue qu'il revint s'agenouiller devant elle, et, après lui avoir baisé les mains, balbutia d'une voix étouffée par le désir :

— Chère aimée, l'heure du berger n'a-t-elle pas sonné?

Il l'aide à se relever. Quand il veut passer son bras autour de sa taille, afin de l'entraîner vers leur chambre, elle en éprouve une horreur profonde, révoltée à l'idée de trahir Hervé et de tromper Tugdual, car c'est maintenant qu'elle l'abuserait en se donnant à lui.

D'une voix plaintive, elle lui demande la permission de se retirer seule. Comme elle l'en avait averti avant le dîner, sa pénible migraine avait résisté au médicament.

Malgré le hâle de son visage, Tugdual devint d'un blanc de craie. Il retira sa main de la taille de sa femme. Cette dérobade le blessait à mort dans son orgueil d'homme. En se recu-



lant avec mépris de Raymonde, il gronda d'une voix encore embarrassée par ce qui restait en lui de désir :

— Je ne vous crois pas. Allez surtout soigner votre conscience.

C'était lui qui la renvoyait d'un geste dégoûté.

A peine Raymonde, humiliée, s'était-elle échappée que Tugdual, demeuré au salon, s'abattit sur le canapé, et lui qui n'avait jamais pleuré, sanglota. Ses étranges sanglots ressemblaient aux roucoulements d'un pigeon esseulé ayant perdu sa colombe.

... Assez avant dans la nuit, Raymonde, qui montrait de peur et ne pouvait se décider à se coucher, s'étant mise à la fenêtre, aperçut Tugdual. Enveloppé de la cape qu'il portait l'hiver pour aller surveiller ses terrassiers et dont les angles, en flottant, s'élargissaient en ailes, il marchait d'une allure forcenée. Il y avait tant de rage dans sa course nocturne, qu'elle défaillit en pensant :

« Après avoir d'abord bien joué ma partie, je me suis trahie ! Mais que pouvais-je faire ? Ma loyauté même m'a perdue ! »



Les jours qui suivent, Tugdual affecte d'ignorer sa femme. Quand vient midi, Coatarmanach revient seul des champs au manoir et prie Mathurine d'avertir madame que monsieur, retenu par ses labours aux environs de Kerroch, déjeunera au Rozec.

Raymonde s'inquiète de l'intimité des deux frères. Elle en est persuadée, Louis, par jalousie, veut se venger. Elle le déteste et le méprise. Comment, après avoir tenté de déshonorer son frère, ose-t-il la dénoncer ? S'il veut la perdre, elle n'a plus à le ménager.

Raymonde vit maintenant, par l'imagination et l'appréhension, une existence d'une intensité extraordinaire. Elle a des terreurs profondes et d'ardentes effusions. Les journaux lui ont appris l'heureux amérissage, à Lorient, d'Hervé après sa dangereuse chute au cap Penab.

A son étonnement, son mari ne fait plus jamais allusion au séjour des aviateurs à Finis terræ. Elle commence presque à croire qu'il n'a vu qu'une imprudence dans l'hospitalité

accordée par une jeune femme à un homme jeune en l'absence de son mari, et que Louis n'a pas été un délateur. Elle se félicite donc de ne pas avoir précisé ses accusations contre son beau-frère qui, se sentant lui-même fautif, ne l'a pas chargée.

Pour s'expliquer l'attitude glacée de Tugdual, Raymonde le croit ulcéré d'avoir vu son amour repoussé. Elle est d'autant plus fondée à se tranquilliser, qu'en présence de leurs domestiques, son mari affecte pour elle la plus stricte politesse. Cependant Tugdual évite tout essai de rapprochement conjugal et sa tristesse muette atteint au lugubre. Il saisit toutes les occasions de s'absenter, comme s'il souffrait de revoir sa femme. Parfois une scintillation de ses yeux révèle sa passion malheureuse. Quand Raymonde en surprend les éclairs, elle détourne aussitôt la tête. Peut-être, d'ailleurs, s'abuse-t-elle sur la signification de ces regards ardents.

Presque invariablement, au lendemain de ces coups d'œil, Tugdual disparaît pendant toute la journée. Afin de donner des prétextes à ses éloignements renouvelés et éviter les commentaires de ses domestiques, il annonce des buts de travail ou de chasse ostensibles.

Un après-midi que la marée basse découvrait les sables de la baie de Penab, botté jusqu'aux cuisses, en chandail épais, un bonnet de fourrure descendu sur son nez crochu, Tugdual s'avance à travers la grève. Coatarmanach le suit. Il porte à la bretelle une caisse. De sa haute chambre de la tourelle, Raymonde, à la longue-vue, vit l'ancien quartier-maitre creuser une tombe dans le sable, répandre de la paille au fond et tendre une toile sur les rebords du trou. Pendant ce temps, Tugdual, sortant de la boîte quelques courlis empaillés, les plantait dans le sable devant son hutteau. Il savait donner à ces « étombies » les allures de la vie, afin de leurrer les oiseaux de mer. Son travail accompli, Coatarmanach regagna la côte et Tugdual se glissa sous la toile de son hutteau. A peine l'extrémité de son fusil piquait-elle d'un point noir le rebord du sable fauve. Après une heure interminable d'attente, le gibier méfiant, demeuré tout au loin sur les récifs découverts par le flot descendu, trompé par les oiseaux empaillés, et croyant que ceux-ci avaient trouvé une nourriture abondante, commença de s'abattre autour du hutteau. La satisfaction de Tugdual fut vive lorsqu'il distingua, parmi ces premiers arrivants, deux

machetes mâles au plumage de noces, dos écarlate, le ventre varié de noir, de blanc et de roux. Sur la tête, deux touffes de plumes bouffantes à la mousquetaire et une collerette d'une blancheur immaculée sous la gorge. En temps ordinaire, ces machetes appelés « combattants », se présentent sous une livrée plus terne. A l'époque des amours, ils enrichissent leur costume. A peine ces deux oiseaux se furent-ils aperçus de la présence d'une femelle grise arrivée à son tour, qu'ils se provoquèrent, le cou tendu. Enfin, ils s'élancèrent l'un contre l'autre et se portèrent de violents coups de bec. La machete femelle voletait avec coquetterie et piaillait de plaisir. Les combattants s'acharnaient, perdant leurs plumes, hérissés, sauvages, désastreux.

— Ah ! c'est pour toi que ces beaux galants veulent se tuer, ricana Tugdual.

Il visa la femelle enivrée de se voir si bien désirée et la foudroya. Épouvantés, les machetes s'envolèrent.

Le chasseur sortit de son trou, afin de prendre sa victime qu'il jeta dans son carnier avec une violence singulière. Redescendu dans sa tombe, il attendit que les oiseaux du lointain, rassurés, et intrigués par les leurres, vinsent se poser autour du hutteau. Caché, Tugdual imitait les cris des divers échassiers et palmipèdes qu'il voyait voler à portée de son arme. Abusés par ses sifflements, macreuses grises et noires, courlis d'argent, chevaliers à pattes jaunes, pouffins cendrés, se rapprochèrent des « étombies », afin de partager leur aubaine. Le chasseur, allongé sous son hutteau, les canarda. Après chaque exécution, il rampait, empoignait ses victimes sanglantes et les lançait au fond de sa tombe où il recommençait à faire le mort jusqu'à ce qu'un nouveau vol d'oiseaux, arrivant du fond de l'horizon, lui permit une nouvelle tuerie.

La nuit venue, la pleine lune s'éleva dans le ciel mauve au-dessus d'une mer d'encre bleue. Tugdual continuait de massacrer les volatiles. A chaque explosion de la canardière répercutée par le silence des grèves à marée basse, Raymonde tremblait, comme si elle sentait une concordeance entre ces exécutions et l'état d'esprit de son mari à son égard.

Elle prit seule son repas ce soir-là. Le lendemain, toute la matinée, Tugdual, enfermé dans son laboratoire du grenier, aidé de Coatarmanach, disséqua ses victimes et les naturalisa. L'odeur écœurante du phénol se répandit dans le manoir,

mêlée au fort relent des chairs huileuses des échassiers.

Quelques jours plus tard, un héron, un grèbe, des macreuses, courlis et chevaliers, montés sur socle et les pattes vernies, furent placés par Tugdual dans les diverses pièces. Ils infectaient la pharmacie et la pourriture. Raymonde, lorsqu'elle dut déjeuner entourée par ces oiseaux plantés sur les étagères entre les bahuts, fut obligée de déposer son couvert.

— Qu'avez-vous? interrogea-t-il sévèrement.

Elle montra les échassiers naturalisés en disant :

— Ces spectateurs me gênent un peu.

— Vous n'avez jamais rien supporté de mes goûts, ma chère.

Elle s'abstint de manger. Il y parut insensible et s'éloigna sans lui accorder un salut.

Elle fut effrayée de son attitude. Son hostilité se décelait de plus en plus implacable. Retirée dans la pièce de son installation radiophonique, consternée, elle se demanda si elle ne serait pas obligée de s'humilier et de consentir à redevenir M<sup>me</sup> Bohellec. Cette idée la fit souffrir à pleurer. Puis elle regretta qu'Hervé ne lui eût pas une seule fois donné de ses nouvelles, depuis sa carte adressée à M. Tugdual Bohellec, qu'il remerciait pour avoir été secouru par ses serviteurs et reçu dans son manoir en son absence.

Le silence d'Hervé ajoutait à ses angoisses en lui laissant croire qu'il ne voulait plus se souvenir du passé. Sans doute l'héroïsme exige-t-il l'indifférence sentimentale.

Or, un matin de temps calme, par un doux soleil armoricain qui donnait de la tendresse à la lande hargneuse elle-même, à l'improviste, un hydravion à cocarde tricolore se posa dans l'avant-port de Kerroch. Au signe des aviateurs, un canot vint chercher le pilote, l'appareil laissé à la garde du mécanicien.

Un lieutenant de vaisseau traversa le bois noir et, arrivé devant la barrière, tira l'étrier de fer qui mit en branle la cloche. Gobrien accourut et répondit avec maussaderie au visiteur que monsieur se trouvait aux champs.

— Eh bien! allez le prévenir que le lieutenant Nollie le demande.

Le ton était si ferme que le valet introduisit le marin dans le petit salon-billard du rez-de-chaussée. Avertie par Pierrine, dont le sourire niais la tourmenta, Raymonde, blanche

de saisissement, descendit l'escalier en songeant : « Vient-il me retirer à cette maison ? Quoi qu'il me conseille, je le ferai. »

En présence de la gouvernante, curieuse, Hervé la salue avec une courtoisie cérémonieuse. Aussitôt la porte fermée, ils s'étreignent convulsivement en retenant jusqu'à leurs respirations ; ils redoutent l'espionnage de Pierrine.

Hervé explique que, n'ayant pu résister au désir de la revoir, il a pris le prétexte d'une visite de remerciement à M. Bohellec.

— Taisez-vous ! Chaque seconde perdue serait irréparable. Il va rentrer, hélas !

Elle lui offre sa bouche et il y écrase ses lèvres, mais ils soupirent encore plus d'angoisse que de bonheur. Puis elle le supplie avec violence de l'emmener.

— Vous emmener, et comment cela ? Dans mon avion ? Mais ma pauvre adorée, je suis déjà en faute en amérissant à Penab, afin de vous retrouver. On ne me pardonnerait jamais l'enlèvement d'une femme mariée à un propriétaire aussi considérable que le président de l'Union Armoricaîné. Enfin, en dehors de l'opinion de mon amiral, mon devoir d'officier en service commandé m'arrêterait.

— Devoir ! Devoir ! Devoir ! Tous ces Bretons sont les mêmes, proteste-t-elle, péniblement déçue. Votre devoir, si vous m'aimiez, eût été de me retirer à cette abominable maison.

— Et qui vous assure que je n'ai pas mes projets ?

— Parlez vite ! Je crains son retour.

— Encore que toutes les intrigues me répugnent, cette visite impromptue poursuit un double but. D'un côté, je rassurerai M. Bohellec, — s'il a des soupçons, — en venant hardiment lui offrir de vive voix mes remerciements pour les secours reçus à Finis terræ. M'abstenir plus longtemps de me présenter lui eût laissé croire à mon ingratitude et donné des doutes. D'un autre côté, je voulais vous prévenir que, ne voyant pas la possibilité de vous recevoir à Lorient, les convictions religieuses de votre mari l'empêcheraient de vous accorder le divorce et vous auriez dans ce cas tout à redouter de ses violences, — personnellement je ne les crains guère, — j'ai demandé un poste aux colonies. Là-bas, si vous ne pouvez divorcer, les mœurs plus libres autoriseront notre union et je suis persuadé que gouverneur ou général commandant le

corps d'occupation recevrait la compagne à vie du capitaine de corvette Nollie, car j'obtiendrai bientôt ce grade.

Des larmes jaillissent des yeux de Raymonde qui gémit :

— Attendre encore ! Attendre toujours ! Je me meurs ici sans vous.

Elle l'enlace éperdument. Il lui rend son étreinte avec une tendresse désolée qui lui prouve bien son regret de ne pouvoir l'emmener.

Lorsque Gobrien eut retrouvé son maître au Kerbiquet, nouvelle plantation de pommiers, avant même de l'avoir rejoint, il lui cria que le lieutenant « l'espérait » au manoir.

— Quel lieutenant ?

— Le lieutenant Nollie, monsieur. Descendu du ciel en avion, en l'attente de monsieur, madame l'a reçu.

— Madame l'a reçu ?

— Oui, monsieur.

Ses joues devenues d'un noir bleuâtre, Tugdual demeurait immobile. Brusquement, il s'élança vers sa maison. Il ne doutait plus de leur culpabilité. « Cet aviateur s'imagine que je suis un mari complaisant ; je vais lui faire passer cette idée d'une tête qui pourrait bien sauter. Les perfides insinuations de Raymonde me laissent croire à la culpabilité de Louis. Le moment du règlement est venu. »

Sa rage, pendant sa course, atteignit un tel degré qu'il craignit que, sans explications, son premier geste ne fût meurtrier à la vue de l'officier. Il s'arrêta pour reprendre son sang-froid.

Il était livide et glacé lorsqu'il pénétra dans le petit salon. Il y trouva sa femme et Nollie assis de chaque côté du billard. Ils attendaient le maître du logis en échangeant des banalités. La première impression qu'il éprouva à leur vue, l'étonna.

— Monsieur Bohellec, déclara Nollie en se levant, c'était mon devoir de témoigner ma gratitude au propriétaire d'une maison où j'ai trouvé les meilleurs soins dans une heure d'infortune. Je voulais aussi adresser mes remerciements à Coartmanach, mon sauveteur. Sans lui, nous risquions la noyade, mon mécanicien et moi.

Tugdual observait l'aviateur et subissait le prestige de sa beauté virile. Son visage franc et net, aux yeux regardant bien en face son interlocuteur, pouvait-il masquer un intrigant, un drôle ? Sans doute n'avait-il rien à se reprocher.



Cette visite à l'impromptu n'en était-elle pas la preuve ?

Après quelques minutes de paisible conversation, Hervé Nollic s'excusa de se retirer; il devait ramener son hydravion à sa base, avant midi. Il sourit en ajoutant qu'il se trouvait en faute. Il n'aurait pas dû se servir d'un appareil militaire pour une visite de politesse. Mais celle-ci était d'un caractère si particulier que son amiral lui-même l'approuverait sans doute.

Néanmoins, au moment de se séparer, Tugdual et Nollic évitèrent de se serrer la main et leur salut déférent marquait qu'ils ne tenaient, ni l'un ni l'autre, à continuer leurs relations.

Demeuré au seuil de son perron, Tugdual regardait s'éloigner le marin dont il enviait la jeunesse et le charme. Soudain, il eut l'idée de se retourner et surprit Raymonde devant la fenêtre ouverte. Elle considérait Hervé avec des yeux dilatés et une bouche entr'ouverte.

« La misérable ! Tout s'éclaircit ! Peut-être Nollic est-il resté correct ; c'est elle qui le cherche et le provoque ! »

Afin de ne pas insulter grossièrement sa femme, il se contenta de regagner le Kerbiguet. Tout en surveillant le travail de ses tâcherons, il décide de témoigner désormais une rigueur impitoyable à Raymonde. Surveillée, il ne lui permettra plus aucune sortie sans être accompagnée ! Tout en méditant ses représailles, il souffre ; il désire toujours cette femme exquise qui lui fit commettre la seule grande erreur de sa vie si bien ordonnée. Rassuré sur la conduite de Louis, calomnié, dans sa tristesse il éprouve le besoin de l'attirer plus fréquemment à Finis terræ.

Les allures bizarres de son frère lui sont de nouveaux sujets d'étonnement. Louis affecte l'empressement le plus affectueux pour Raymonde, car il se reproche sa conduite déloyale envers sa belle-sœur, dénoncée sans preuves formelles et par jalousie. Plus vertueuse que lui, Raymonde a su le rebuter. Il est donc probable qu'elle a écarté le lieutenant en admettant les galanteries de cet hôte imprévu. Les attentions de Louis pour sa femme ajoutent au trouble de Tugdual. Il en arrive à croire que si l'amour passé de Raymonde pour Hervé Nollic est ressuscité, son frère aime lui-même sa belle-sœur.



Un matin, Tugdual avertit Raymonde qu'il avait invité à déjeuner, pour le lendemain, le docteur Merville et l'abbé

de Surzur. Le ton de son mari, très uni, lui parut cependant inquiétant. Il l'examinait durement.

— Peut-être pourrions-nous faire signe à Louis? ajouta-t-il.

— Comme il vous plaira. C'est votre frère, décidez.

— Il est votre beau-frère, vous pourriez aussi donner votre avis?

— Je n'en ai pas d'autre que de répondre à vos intentions.

Leurs regards se croisèrent, et, sous la banalité des mots, le drame secret se renoua après le silence des derniers jours. Enfin ses rouges sourcils plumeux descendus sur son nez courbe et ses yeux d'or devenus d'une fixité pénible, Tugdual gronda :

— Il est curieux que je ne puisse savoir si la présence de Louis à ce déjeuner offert à nos amis vous est agréable.

— Ni agréable, ni désagréable.

— Oh! ma chère, vous avez bien changé dans vos sentiments à l'égard de mon frère.

— C'est possible.

— Pourquoi?

— C'est à vous à le découvrir.

— Peut-être l'ai-je découvert.

Elle eut un sursaut.

Ils continuèrent de s'affronter et elle refusait de baisser les paupières. Ils se levèrent de table en s'examinant toujours avec une sourde colère.

A peine enfermée dans sa chambre, Raymonde, épouvantée, se demanda : « Qu'est-ce que cela signifie? Où veut-il en venir? Est-ce une confrontation? Pourquoi des témoins? Peut-être sont-ils nécessaires. Et quels sont-ils? Le médecin qui donna ses soins à Hervé et un prêtre. Qu'est-ce qui m'attend? Veut-il obliger son frère à préciser ses accusations? Malheur à Louis! je ne l'épargnerai pas, car ce n'est pas de sa faute s'il n'a point trahi Tugdual. »

... L'angelus tinte à l'église de Kerroch lorsque le cabriolet du docteur Merville apparaît sur le sentier qui longe les ceillits des anciens marais salants envahis par les saxifrages pourprés. Des cumulus gonflés comme des voiles de navire se reflètent dans les étiers emplis par la mer étale. La petite voiture semble rouler sur ces miroirs d'eau. En mer d'un vert précieux de jade, l'escadrille infatigable des noirs chalutiers aux voilures gonflées tire des bordées. A l'horizon bleuâtre

des vastes landes, les ailes des moulins à vent font de grands signes aux troupeaux de chevaux et de moutons répandus dans les palus.

Lorsque le cabriolet, après la traversée de la pinède, s'arrête devant la barrière parmi les croassements des corbeaux irrités, le docteur Merville saute à terre en disant à l'abbé de Surzur qui l'accompagne :

— Il y a des maisons où les aboiements des chiens de garde vous accueillent. Plus original, M. Bohellec fait garder sa propriété par des corneilles aussi vigilantes que les oies du Capitole. Quel affreux ramage !

— Voulez-vous bien vous taire !

De petite taille et très roux avec des taches de son sur le visage, le docteur, un sexagénaire, avait des yeux gris qui semblaient toujours sourire parce qu'ils étaient entourés d'un cercle de petites rides.

La haute taille de M. de Surzur l'oblige à se coucher pour sortir de la voiture. Aussitôt à terre, redressé, il lance la jambe en avant sous la soutane, comme un cavalier craignant d'embrouiller ses éperons.

Tugdual se porte rapidement au-devant de ses hôtes.

Remarquant l'air soucieux de M. Bohellec, René Merville lui demande s'il a profité de ses conseils pour la naturalisation des oiseaux. Tugdual avoue qu'il a encore besoin de leçons pour savoir bien préparer ses bêtes et félicite le docteur d'avoir été nommé conservateur du Musée d'histoire naturelle du Morbihan. Sa science de biologiste rendra les plus grands services.

— Vous me flattez, Bohellec. En effet, les circonstances ont fait de moi un médecin de campagne, alors que j'eusse aimé professer dans une Faculté. C'était écrit.

— Eh ! le biologiste donne dans le fatalisme musulman, proteste l'abbé.

— Comme vous versez dans le romantisme des dames à passion, monsieur le curé.

— Quelle attaque est-ce là ?

— Une simple constatation. J'ai lu votre article de la *Revue de Bretagne* sur Anne-Marie de Pompery. Quel délire pour votre héroïne !

— Elle le mérite.

— Nous n'en doutons pas : toutes les héroïnes d'amour sont

toujours étonnantes, quand elles sont jolies et spirituelles. Mais vous exaltez le cousin de Kergus au détriment du mari, l'honnête lieutenant de la maréchaussée. Ce n'est pas moral.

M. de Surzur sourit avant de répliquer qu'il n'y eut péché qu'en intention, ce qui valut une délicieuse correspondance.

Pendant cette amicale dispute, Tugdual, la lèvre inférieure poussée en avant et les sourcils descendus, marchait derrière ses hôtes. Plusieurs fois il se retourna vers le Rozec avec une anxiété singulière.

Raymonde reçut au salon les invités de son mari. Vêtue de noir, elle paraissait très pâle. Le docteur lui retint la main en lui demandant si elle n'était pas un peu fiévreuse ?

— Oui, je ne me sens pas bien.

L'observation du médecin et la réponse de sa femme intéressèrent Tugdual.

Quand l'horloge sonna la demie, préoccupé, il déclara qu'on ne pouvait attendre Louis plus longtemps. Il fallait passer à table.

Raymonde se félicitait de l'absence de son beau-frère, lorsqu'il parut dans la salle à manger en s'excusant de son retard. Il avait dû changer la magnéto d'un tracteur en panne.

La conversation fut d'abord assez banale. Et si Louis essayait d'être gai, Raymonde, contrainte, affectait de veiller au service. En effet, après vingt ans de domesticité, Gobrien et Mathurine étaient restés rustiques. Comme ils étaient rentrés à l'office et que M<sup>me</sup> Bohellec insistait sur leur maladresse, le docteur Merville s'exclama :

— Je les trouve très réussis ainsi, madame. Ils appartiennent à la race irréductible qui nie les lois du darwinisme. Ces exceptions excellentes confondent philosophes et biologistes trop assurés de résoudre les énigmes de l'univers.

— Bravo ! docteur, applaudit le prêtre, votre modestie m'enchant.

— Comme votre prétention à tout expliquer me confond, M. de Surzur.

— Ah ! vous devenez méchant, mon cher.

L'escarmouche du prêtre et du médecin n'arrivait point à déridier Tugdual. Raymonde portait toujours son attention à ses devoirs de maîtresse de maison et les gracieusetés de Louis à son égard la laissaient assez indifférente. Tugdual ne les perdait pas de vue ; sa conviction semblait faite.

Le docteur aperçut, sur les étagères d'un dressoir, les derniers oiseaux naturalisés.

— Compliments, mon cher ami, voilà quelques pièces rares. Une corneille blanche ! Quel phénomène d'albinisme ! Permettez-moi de vous le dire, la crainte de voir vos sujets se corrompre vous amène à leur injecter des doses massives d'antiseptiques et ils dégagent des odeurs d'hôpital. Ah ! vous avez collectionné un Pierre-garin unique : ventre d'hermine, poitrail saumoné, tête bleuâtre. Admirable ! Mais je vous reproche d'avoir tué ce cormoran.

— Pourquoi cela, docteur ? N'est-il pas superbe de puissance, le cou tendu ?

— Soit, mais ignorez-vous que les plumes blanches qui ornent exceptionnellement la carène de celui-ci prouvent qu'il se trouvait en période nuptiale ? Il ne faut pas tuer les amoureux !

— Ah ! vraiment ! J'ai tué un amant, prononce lourdement Tugdual.

Raymonde pâlit et Louis devient au contraire très rouge. Leur émotion n'échappe pas à l'abbé. Son examen des oiseaux empêche Merville de remarquer l'expression de ses hôtes.

— Oh ! oh ! un pingouin nacroptère ! Ce coup de fusil vous honore, moins encore que celui qui vous permit d'abattre ce héron, princier d'allure, avec son long cou à barbe argentée. Il faut être un tireur prodigieux pour avoir atteint ce grand échassier rusé qui ne se laisse guère approcher dans nos palus.

— Il fut tiré à balle de très loin.

— Les hérons fuient l'homme à plusieurs centaines de mètres : donc, pratiquement, on ne peut pas les toucher.

— Sans doute, docteur, mais j'ai la persévérance de rester couché dans un hutteau, pendant un jour entier, s'il le faut. Je finis donc par mettre bas la proie la plus subtile. Tout n'est que question de patience pour atteindre son but. Savoir disparaître, se taire, et l'occasion vient.

Cette fois encore, malgré toute leur énergie, Raymonde et Louis marquent de l'angoisse et s'aperçoivent l'un et l'autre de leur trouble.

« Louis a parlé, songe Raymonde. Il a empoisonné le cœur de son frère. Et maintenant, en se rendant compte de la gravité d'une dénonciation provoquée par un accès de jalousie, il

la regrette... Je sens que son affection n'est pas morte. Moi, je le hais, pour sa fourberie. L'attitude de mon mari me surprend. Quelle indulgence pour son frère !... C'est moi seule qu'il semble détester. »

M. de Surzur, qui éprouve le sentiment pénible d'un drame secret, essaie de ranimer la conversation en demandant à M<sup>me</sup> Bohellec si, depuis qu'il lui a réglé son changeur de fréquence, elle est plus satisfaite de ses auditions. Elle se déclare enchantée.

— Les réceptions sont maintenant si parfaites qu'elles deviennent compromettantes.

— Ah ! par exemple ! Comment cela, madame ?

— Les voix de mon haut-parleur sont tellement proches de la nature, que mon mari et nos domestiques ont cru, plusieurs fois, en les entendant du couloir, que je recevais en particulier des messieurs.

Après avoir ri de mauvaise grâce, Tugdual reconnaît que sa méprise est tout à l'honneur de l'habileté technique de M. de Surzur.

— Et à votre confusion, repart sèchement Raymonde.

— Il est arrivé dans cette maison, par la voie des airs, des visiteurs plus réels que ceux des ondes hertziennes, réplique Tugdual, et j'espère qu'on ne niera pas la réalité de ceux-là.

Les mains appuyées au bord de la table, Raymonde, le regard ardent, brave son mari.

— Pour avoir soigné ces visiteurs ailés, mon cher Bohellec, dit le médecin peiné de cette scène, je puis vous affirmer qu'ils sont des réalités glorieuses. Ah ! les braves gens ! Votre vieux manoir s'est honoré de les recevoir.

Tugdual répète en s'inclinant :

— Ce vieux manoir s'est honoré de les recevoir.

Il avait appuyé si lourdement sur « honoré » que ses hôtes l'observent avec surprise. Renversée sur le dossier de sa chaise, Raymonde ne quitte pas son mari du regard, tandis qu'au contraire, Louis, les traits crispés, penché sur son assiette, pèle minutieusement une pomme. Le curé et le médecin échangent un regard interrogateur.

Avec un sang-froid parfait, encore qu'elle se sente mourir de crainte, Raymonde se lève en proposant de faire servir le café sur la terrasse.



—Le temps doux à souhait nous rend votre invitation très agréable, dit M. de Surzur.

Gobrien et Coatarmanach apportent une table de fer et des chaises à la vue de l'Océan.

— La Bretagne réserve de ces surprises en saison avancée, déclare Merville. Aujourd'hui, tout est aimable, même le chant de la mer qui n'est pas mélancolique comme à son ordinaire. J'affectionne ce Morbihan.

— J'ai de trop bons points de comparaison pour en goûter la monotonie, répond Raymonde.

— Ah ! madame, serez-vous donc toujours injuste ? Monotone, ce pays ? Parce que vous manquez d'imagination. Ce matin, dans notre course avec le docteur, je remarquais un ormeau isolé au sommet d'un coteau et penché par les ouragans. C'était tout un drame. Une vieille barque rapiécée sur la berge d'un étier, quelle aventure ! Ici, sous l'apparence des choses banales combien de mystères émouvants !

Tugdual, qui tournait autour de ses invités, sans pouvoir se décider à prendre son café, approuve l'abbé d'un signe de tête.

— J'ai bien envie de continuer mon apologie sur le Morbihan, reprend M. de Surzur. Je voudrais persuader M<sup>me</sup> Bohellec qu'on trouve chez nous les éléments les plus capables de séduire les cœurs.

Tugdual, sévère, prononce :

— Vous ne la convertirez jamais, mon cher curé ; car il lui manque peut-être l'essentiel pour vous comprendre.

La crispation douloureuse de la jeune femme n'échappa pas au prêtre qui répliqua qu'un mari n'était peut-être pas toujours aussi bon psychologue qu'un confesseur et que le cœur de la femme était aussi insondable et mystérieux que les profondeurs de la mer.

Par courtoisie, Tugdual affecta le regret, tandis que Raymonde lui jetait un coup d'œil détestable et pensait : « Vous pouvez en effet nier un cœur dont vous n'avez pas obtenu une miette ! »

Merville ayant manifesté le désir de se rendre au cap Penab, ils débouchèrent sur le sentier réservé aux gabelous de Ker-roch. Le petit phare, dont les lentilles dormaient pendant la journée sous leurs rideaux, dépassé, ils arrivèrent à l'extrémité du cap formé d'un tragique amoncellement de rochers rongés, érodés, concassés.

Par cette calme journée, les nuages, en glissant, découvraient de temps à autre le soleil qui projetait des regards éblouissants sur l'Atlantique. M. de Surzur, l'oreille tendue, trouvait aux vagues un chant angélique.

— Ne nous lions pas à ces diables métamorphosés en chérubins, répartit le médecin. Ces flots aimables ont englouti des milliers et des milliers de vaisseaux et vous leur donnez aujourd'hui l'absolution de leurs crimes parce qu'ils dansent gentiment en faisant entendre une musique en effet agréable. Leur aspect débonnaire ne doit jamais nous leurrer.

— Docteur, vous apercevez le mal partout !

— Hélas ! c'est ma profession de le découvrir et de le guérir, quand je le peux. Je parle du mal physique, car l'autre vous appartient, l'abbé. Aussi quand je rencontre celui-ci sur mon chemin, je m'éloigne et me tais. Ma profession m'y oblige, comme la vôtre, M. de Surzur !...

Le ton grave de René Merville avait saisi ses amis et leurs préoccupations intimes communiquaient à leurs visages des expressions étranges de curiosité ou d'appréhension. En effet, quelle âme n'a pas ses naufrages ignorés ?

— Si je vous comprends bien, docteur, remarque Tugdual d'une voix lente, quand vous découvrez chez vos malades une tragédie qui ne ressort pas à votre thérapeutique, vous vous retirez simplement, bouche close.

— Eh ! mon cher Bohellec, n'y suis-je pas tenu par le secret professionnel ?

— Ainsi vous pouvez être le témoin de crimes dont vous gardez le secret ?

— En effet ! Mais ce qui me distingue de notre curé, c'est que celui-ci peut prendre connaissance de ces drames par la confession, tandis qu'on me les cache ; mais mon diagnostic me les fait découvrir. Ce qui nous rapproche ensuite, l'abbé et moi, c'est que nous sommes tenus à la même discrétion.

Pensifs, Tugdual, Raymonde et Louis s'étaient tournés vers l'Océan sur lequel les barques aux voiles flétries ne bougeaient pas. Le prêtre et le médecin examinaient, eux aussi, le large, l'un cherchant dans l'infini Dieu, juge miséricordieux, et l'autre la raison du bien et du mal.

— Les vagues chantent aujourd'hui comme des sirènes et

l'on comprend que des Ulysses s'y laissent quelquefois prendre, murmure Merville.

Comme si ces paroles éveillaient en elle des échos, Raymonde pria le médecin de leur raconter une histoire à l'appui de ses affirmations sur les tragédies secrètes de certaines familles.

Après avoir réfléchi, le docteur répondit :

— Je ne ferai aucun tort aux personnes dont je vais vous entretenir, puisqu'elles sont mortes après avoir vécu dans une région qui vous est inconnue. Mon récit sera peut-être un peu long. Asseyons-nous.

Ils prirent place sur les rochers, Tugdual et l'abbé tournés vers le docteur, tandis que Raymonde et Louis regardaient la mer.

— A cette époque, commence le médecin, j'exerçais ma profession dans une ville à Faculté dont j'espérais devenir le professeur. Obligé à faire de la clientèle, puisque mes moyens ne me permettaient pas la science pure, je fus appelé chez un monsieur... appelons-le : Jean Parcieux, homme de quarante-huit ans, mince, brun, aux yeux en escarboucles. Intelligent, spirituel, subtil, séduisant, il avait conservé une jeunesse surprenante d'allure... et ses appétits. Sa femme, une molle flamande quinquagénaire, à la figure déjà blanche, présentait au contraire les apparences d'une vieillesse prématurée. Aussi veule d'esprit que de corps, cette pauvre créature avait apporté à Jean Parcieux la fortune.

« Après examen de Marthe, je la trouvai cardiaque et emphysemateuse : étouffements, syncopes, puis résurrections temporaires. Il me fut facile de découvrir que son charmant mari supportait avec impatience une épouse qui le vieillissait et le retenait au logis alors qu'il avait des goûts mondains. La bonne Marthe l'excédait d'autant plus qu'elle ne voulait jamais se séparer de son mari et lorsque Jean Parcieux se présentait avec sa grosse flamande, il n'avait aucun succès auprès des jeunes femmes. Il avait songé à une séparation ; mais, sans enfants, un divorce l'eût ruiné : tout son bien-être lui venait de sa femme.

« Il m'avait interrogé plusieurs fois sur la durée possible de la vie de la malade : « Bien soignée, elle peut vivre quelques années ! » Ma réponse le consterna et son masque de Don Juan prit une expression singulière. « Bien soignée ! Ah ! bien soignée, répétait-il. Je ne suffirai pas à lui donner ces soins atten-

tifs. Il nous faudrait une garde-malade dévouée, docteur!

« Le mois suivant, je trouvai au chevet de Marthe une jeune fille ravissante. Elle rappelait une madone de Vinci, visage ovale à la fois fin, mystérieux et sensuel. La malade bouffie et circeuse me présenta Simone comme une cousine de son mari. Cette jeune fille avait obtenu son brevet d'infirmière. Quelle bonne fortune pour elle!

« Il me fut facile de me rendre compte de la sottise et de l'ignorance de cette infirmière qu'on ne pouvait cependant pas regarder sans être ébloui. Jean Parcieux arriva tandis que j'auscultais Marthe. Je surpris son sourire à Simone. Il aimait la jolie cousine. En était-il aimé?

« Mes visites successives me prouvèrent l'honnêteté de la jeune fille. Elle résistait aux avances de Jean. Combien de temps cette lutte durerait-elle? Je le sus, par la suite : Simone, quoique assez sotte, avait en amour l'habileté innée des femmes. Elle avait répondu : « Je ne me donnerai qu'en mariage. » Cela signifiait qu'elle n'aimait guère Parcieux et cela me parut fort heureux pour tous les deux.

« La maladie de Marthe avait ses moments d'accalmie ; quelquefois Jean et Simone, autorisés par la malade, sortaient ensemble et se présentaient dans les salons. La miraculeuse jeunesse de Parcieux lui permettait d'être pris pour l'heureux mari de la ravissante Simone. Il rayonnait. Son bonheur le rendait plus séduisant encore. Pourtant la vertu de sa jeune cousine le désespérait. Le mariage, répondait-elle, le mariage!

« L'idée vint à Parcieux qu'il était une victime de Marthe, vraiment coupable de s'obstiner à végéter. Cette flamande dolente réclamait d'ailleurs beaucoup de soins ; Jean les lui prodiguait, très ostensiblement. Il n'y avait qu'un cri d'admiration dans la ville. L'on vantait et plaignait ce délicieux homme d'avoir épousé une femme sans agrément qui réclamait des sacrifices dignes d'un saint.

« Les étouffements de Marthe s'aggravèrent. Ses syncopes, trop fréquentes, m'étonnèrent. Jean, s'en rapportant à l'habileté professionnelle de la cousine infirmière, la laissait administrer tous les remèdes prescrits, et même, en supplément, quelques vins fortifiants à la kola-coca.

« Simone et Jean dans leur désir de ranimer Marthe, lui faisaient absorber très fréquemment ces liqueurs. Comment le

leur reprocher? Ils tentaient l'impossible pour ressusciter la cardiaque. Je savais trop les insuffisances de la médecine, — car nous sommes les « hommes de l'art », c'est-à-dire que notre pauvre science n'est qu'empirisme, — pour blâmer ces essais inutiles autant que les miens.

« Cependant je fus stupéfait, lorsqu'on m'avisa, trop tard, de la mort de M<sup>me</sup> Parcieux. Le médecin de l'état-civil était venu l'examiner et j'étais prié pour l'enterrement, le lendemain. J'accordais encore deux ans au moins d'une chétive existence à Marthe. Sa brusque fin me surprit. Et pourquoi Parcieux ne m'avait-il pas fait mander?

« Au cimetière il donna l'impression d'un veuf désespéré. Ses cris, ses larmes au bord de la tombe attendrirent les plus insensibles. Quand je vins lui serrer la main, il me demanda la permission de m'embrasser et me remercia d'avoir montré tant de dévouement à l'infortunée Marthe. J'appris par ses parents qu'il avait fallu l'arracher au lit mortuaire. Sa pauvre morte saisie à plein bras, il suppliait qu'on le mit en bière avec elle.

« Au retour de l'enterrement, Simone prit le train et rentra dans sa famille. En gare des témoins crurent comprendre qu'il lui reprochait de n'avoir pas sauvé Marthe et leurs adieux furent assez contraints.

« Mes visites fréquentes, depuis une année, avaient établi des relations presque intimes entre Jean Parcieux et moi. Il était impossible de n'être pas sensible à son charme. Il émanait de lui une telle ardeur de vie qu'on en éprouvait presque un sentiment de bien-être.

« Après la mort de sa femme, son désespoir l'accabla. Morne, indifférent à ses aises, il me confiait que l'existence n'avait plus aucun sens pour lui. Une providence pitoyable aurait dû le faire mourir le jour du décès de Marthe. Tous les amis de Parcieux s'inquiétaient de son état de dépression et ne savaient qu'imaginer pour le retirer à sa hantise. Chaque matin, par pluie, vent, soleil, il allait porter un bouquet de fleurs sur la tombe de Marthe et surveillait les travaux du magnifique mausolée qu'il consacrait à sa mémoire. Au tympan, deux mains tendues l'une vers l'autre, celle de la défunte et la sienne, avaient été sculptées, avec cette inscription : « Toujours à toi! A bientôt! »

« Quelques parents de Parcieux, alarmés d'une désolation qui tournait à la neurasthénie, me demandèrent les moyens de le guérir. Ne conviendrait-il pas de le pousser à se remarier? Son foyer détruit, reconstitué, peut-être Jean Parcieux reprendrait-il goût à la vie. Pour plusieurs raisons, j'étais assez perplexe. Le poulx du désespéré restait normal. Appétit admirable et digestions parfaites. Pourquoi donc cette face défaite, ces yeux machurés, ces soupirs, cette aspiration à la paix de la mort?

« Cependant ses cousins et surtout une tante bienveillante lui livrèrent de tels assauts qu'il consentit à se remarier à la condition que sa nouvelle femme eût connu Marthe et consentit à l'accompagner, chaque matin, sur la tombe de la disparue. Ces exigences risquaient de rendre son remariage impossible, lorsque sa parente affectionnée lui fit remarquer qu'une seule femme admettrait peut-être ces conditions : Simone! Avec des larmes il embrassa sa tante en lui disant : « Faites comme il vous plaira! »

« Quelques semaines plus tard Parcieux épousait Simone. Quand on vit cet homme svelte, souple, élégant, aux yeux de diamant noir, les cheveux d'ébène rabattus sur le front lisse et blanc au bras de l'exquise Simone en qui ressuscitaient tous les chefs-d'œuvre de la Renaissance italienne, il n'y eut qu'un cri d'admiration : « Quel couple idéalement assorti! »

« Une nouvelle jeunesse commença pour Jean Parcieux qui pouvait être le père de Simone, mais se prouvait digne par son alacrité d'être le mari de cette femme de vingt-cinq ans. La tante octogénaire, les cousins, les amis étaient stupéfaits d'avoir si bien réussi dans leur tentative de résurrection d'un homme obsédé par le goût du tombeau.

« Simone méritait le cri du philosophe grec devant un chef-d'œuvre de la statuaire : « Oh! la belle tête! mais elle n'a pas de cervelle! » Sa délicieuse figure servait de masque à la plus indigente des intelligences.

« Une fois que nous nous trouvions seuls et que nous évoquions la fin imprévue pour moi de Marthe, Simone me dit avec innocence : « Jean avait une telle envie de guérir Marthe qu'il me faisait, à chaque instant, lui donner vos remèdes et les vins toniques qu'il croyait propres à la ranimer. »

« Mon opinion fut faite. Parcieux avait guéri de la vie sa femme avec des médicaments absorbés à haute dose, moyen



élégant de se débarrasser d'une malade qu'il incitait à réclamer elle-même les potions qui devaient la tuer. Ainsi mourut-elle, d'un consentement unanime, si j'ose dire.

« Parcieux vécut fort heureux avec sa jeune femme. En somme le remords n'est qu'une question d'estomac. Digérez bien et le reste passera par surcroît.

— Quelle horreur ! se récrie l'abbé de Surzur. Ah ! matérialiste ! nous ne vous croyons pas.

Implacable, le docteur ajouta :

— Grâce à la fortune héritée dans les circonstances que vous savez, Jean Parcieux devint un homme considérable à B... et très respecté. Il était au comble de la félicité, lorsque deux gendarmes se présentèrent à l'improviste chez lui. En les voyant s'avancer, il s'évanouit. Très étonnés, ils le ramassèrent sur son tapis. Avec des sels, Simone le ranima. En rouvrant ses beaux yeux sur les gendarmes, il faillit perdre à nouveau le sentiment. « M. Parcieux, expliqua le brigadier, nous étions venus au sujet de votre livret militaire, bientôt inutile, puisque vous allez dépasser la cinquantaine. Vous n'êtes donc plus mobilisable. » Subitement réconforté, il offrit du porto aux gendarmes qui le quittèrent charmés de sa bonne grâce.

« Son bonheur fut parfait et il eût atteint une vieillesse prolongée s'il n'avait pas voulu conserver tous les attributs de la jeunesse. A se croire le mari de trente ans d'une jeune femme, il s'usa. Ce fut la seule punition de sa vie, et je crois, la plus douce. Sa mort fut harmonieuse et paisible... Oui, de bonnes fonctions intestinales procurent, après le calme de la conscience, la vénération publique !

— Vous êtes satanique, docteur, proteste M. de Surzur. Je n'ai jamais rencontré moi-même un Jean Parcieux, monstre unique, Dieu merci !

Les rides qui étoilaient les yeux gris du biologiste rayonnèrent d'ironie, lorsqu'il reconnut qu'en effet les Jean Parcieux étaient rares. A peine en trouverait-on quelques-uns dans chaque département.

— Vous aggravez votre cas, médecin du diable ! Et n'avez-vous pas honte de porter un tel fardeau sur votre conscience ? Votre secret professionnel devient une complicité.

— C'est mon avis, accorda sérieusement René Merville. Qu'il plaise donc aux lois d'en décider autrement.

Tugdual avait écouté attentivement le récit de Merville. L'histoire terminée, il appuya sur sa femme un regard d'une si terrible éloquence qu'elle en frémit d'horreur.

Après avoir examiné la montre qu'il portait en bracelet à son poignet, le médecin, relevé, demanda la permission de regagner son cabinet de consultation. Au moment de quitter le cap, chaos de rochers ruinés par les catapultes des flots, Merville remarqua que la Bretagne, qui comptait autrefois des montagnes de trois mille mètres tombées à trois cents mètres, finirait par passer sous la mer.

— Alors à quoi bon tant de drames et leurs douleurs ? questionna Tugdual.

Sa voix et son expression poignantes émurent ses amis.

— Mon frère doit penser à la ville d'Ys, explique Louis.

— C'est possible, convient sèchement Tugdual. Mais alors, je te le demande, lorsque ce Morbihan se sera effondré dans les abîmes verts, entendra-t-on les cris des Dahut ?

— Je crois que l'on percevra surtout les sons des cloches englouties, répondit le prêtre avec une expression apitoyée.

Ils regagnèrent en silence le manoir. Quand le moteur du cabriolet tourna, M. de Surzur réclama une place.

— Je vous accompagnerai si vous me le permettez, proposa Louis.

— Je croyais que tu nous restais toute cette journée, lui dit Tugdual.

— Non, je tiens à surveiller la taille de nos arbres fruitiers,

— J'admire ton zèle.

Le sourire de Tugdual fit rougir le jeune homme.

La voiture éloignée, Raymonde regagna vivement sa maison afin d'éviter son mari. Les fifres aigus des courlis en chasse, à marée descendante, dominaient les graves croassements des corneilles. Resté près de la barrière, Tugdual pensait : « C'est la première fois qu'il m'arrive de ne pas savoir ce que je veux faire ! Aujourd'hui, rien ne m'intéresse ! Rien ! »

Son nez dans la moustache, bras croisés, il méditait dans l'amertume. Un fait restait acquis, l'expression exaltée de Raymonde au moment du départ d'Hervé Nollic. Et sa femme, en le repoussant depuis son retour de Pontivy, soit par amour pour son amant, soit par remords de sa trahison, soit peut-être pour les deux raisons associées, avouait sa faute. Il releva son

front bosselé et ses yeux ronds, devenus fixes, regardèrent avec une atroce cruauté une fenêtre de la tourelle. L'histoire de Jean Parcieux l'obsédait.



Cependant plusieurs semaines paisibles s'écoulèrent à Finis terre. Un observateur superficiel eût jugé, à constater les rapports courtois, en apparence, de Tugdual et de Raymonde, que leur ménage, sans être chaleureux, ressemblait à la moyenne des unions dites de raison.

Louis, lorsqu'il se trouvait au manoir, manifestait une réserve assez inattendue d'un homme de son aimable caractère. A la vérité, ces repas entre Tugdual obsédé par la trahison de sa femme, Louis, dénonciateur par jalousie de sa belle-sœur, et Raymonde hantée par son amour et pleine de haine pour son beau-frère, leur étaient pénibles. Alors que les gestes de la table les obligeaient à la politesse, leurs pensées secrètes étaient empoisonnées.

Avec la patience et le silence d'un oiseau des ténèbres, Tugdual attendait son heure, c'est-à-dire la preuve absolue.

Quand venait le soir, Raymonde, apeurée, s'enfermant à double verrou dans sa chambre de la tourelle, poussait même une table contre la porte. Elle pleurait parfois de honte de ses précautions ridicules. Ces faibles barricades ne la défendraient pas, le jour où son mari exigerait une explication décisive. Pourquoi la diffèrait-il ? Est-ce que, par hasard, pitoyable sous son air de justicier janséniste, Tugdual peu à peu calmé par le temps, cet opium souverain, essayait d'oublier ? Raymonde en doutait. Pour qu'une telle pitié fût possible, elle aurait dû jouer avec son mari, qui la désirait toujours, la comédie de l'amour. Il lui en coûterait sa sécurité, et, qui sait ? peut-être la vie, de n'avoir pas voulu mentir ignoblement. Depuis le récit du docteur Merville, Raymonde se réveillait brusquement la nuit et se rappelait Jean Parcieux, Marthe et Simone.

Au Rozec, Louis regrettait d'avoir dénoncé Raymonde sans preuves formelles, alors qu'il avait lui-même tenté de la séduire. Il s'accusait de vilenie.

Tugdual vivait à l'écart de sa maison. La tête enfoncée dans les épaules, sa lèvre inférieure poussée en avant sous le nez courbe et les yeux ronds et fixes, il rappelait de plus en plus

un hibou. Il continuait d'accomplir ponctuellement ses devoirs de propriétaire agriculteur. Levé dès l'aube, attentif aux travaux de ses ouvriers, intéressé à ses profits, débattant ses frais, il effrayait néanmoins les gens de son entourage par sa mine funèbre.

Parfois, assis en face de sa femme, les mains appuyées de chaque côté de son assiette, la tête un peu avancée et les yeux scintillants, Tugdual semblait vouloir s'élancer sur Raymonde ; mais était-ce pour l'embrasser ou bien pour l'étouffer ?

Si Tugdual n'agissait pas, c'est qu'il lui restait encore des doutes. Condamner sur un regard lui paraissait téméraire, et certaines expressions trop affectueuses de Louis pour Raymonde lui laissaient à penser. Pourquoi se rappelait-il, maintenant encore, la première rencontre de Raymonde et de Louis et comment il les avait surpris ? Avant Hervé Nollie, Louis n'avait-il pas ému Raymonde ? Leur faute avait donc commencé dès le soir de l'arrivée de sa femme à Finis terræ, entraînement irrésistible de deux êtres créés l'un pour l'autre, alors que son âge et son humeur auraient dû lui faire comprendre qu'il ne pouvait pas être le mari de Raymonde. Mais il l'espérait, Louis ayant résisté à sa passion, Raymonde s'était jetée aux bras de l'officier.

... Au mois de février, dans la torpeur des terres, et les travaux agricoles étant très ralentis, Tugdual, oisif, qui ne peut se souffrir à Finis terræ, car la vue de sa femme lui devient de plus en plus douloureuse, reprend ses chasses en mer. Seul à bord d'un petit cotre, il tire des bordées dans l'estuaire de Penab à la poursuite des pen-ruz, ces canards sauvages à tête rouge, méfiants, qui plongent aussitôt son approche. Mais, opiniâtre, il demeure immobile sous le prélat camoullé en rocher qu'il jette sur le pontage de son embarcation et finit par foudroyer de sa canardière les oiseaux assez imprudents pour venir reconnaître l'étrange récif qui roule à la lame.

Une fois, pendant son guet sous la toile qui le recouvre, Tugdual, obsédé par ses funestes pensées, perd conscience du lieu où il se trouve. Le tangage violent de son petit cotre le rappelle à sa situation. Un brusque grain fait déferler les vagues qui, dépassant le bordage, embarquent. Le chasseur regagne à grand peine la rivière de Kerroch.

Avisée par ses domestiques effrayés, Raymonde descend

recevoir son mari. Ruisselant et blême d'épuisement, il porte en collier, autour du corps, les pen-ruz attachés les uns aux autres par les pattes et leur sang ruisselle sur sa blouse de chasse. Ses cheveux rebroussés lui font une sorte de diadème sauvage. Elle le trouve hideux. Lorsqu'elle lui reproche son imprudence, il répond doucement :

— Je viens en effet d'échapper par miracle au naufrage et personne n'aurait pu me sauver dans l'estuaire dont le fort courant était encore augmenté par ce coup de suroît.

Croyant remarquer de l'effroi chez sa femme, il interroge très bas :

— Ma disparition vous affligerait-elle ?

Devant la protestation de Raymonde, il se trouble au point d'avoir envie de l'étreindre. Il réfléchit à la gravité de son geste et refoule son émotion.

Quelques heures plus tard, en se retrouvant devant Raymonde dans la salle à manger, et, comme elle lui demande s'il se ressent encore de sa pénible lutte, il la contemple avec gravité avant de lui répondre :

— Aujourd'hui j'aurais dû « perdre mon corps », comme disent nos bonnes gens ! La vie est vraiment un accident heureux... ou malheureux, comme l'on voudra.

Il regarde sa femme avec un air de détresse et lui demande :

— N'avez-vous rien à me confier, Raymonde ?

— Que pourrais-je vous dire que vous ne sachiez ? repart-elle, inquiète.

Incapable de se dominer, il lui crie d'une voix beaucoup trop forte :

— Prenez garde que je ne sois obligé de faire seul les questions et les réponses.

— A votre aise.

— Ne me poussez pas à bout.

— Au contraire, révélez tant qu'il vous plaira votre triste nature jalouse.

— Ma nature ne serait ni triste, ni jalouse, si vous n'en n'étiez pas la cause.

Devenue pâle, Raymonde, qui s'attend aux suprêmes injures, sourit pourtant audacieusement.

Outré, il ajoute :

— Vous avez tort de confondre ma patience avec l'oubli. Le temps et la distance ne sont rien pour moi.

Effrayée parce qu'elle croit apercevoir enfin une menace directe à Hervé Nollie, elle riposte impulsivement :

— N'allez donc pas chercher si loin !

Voyant alors dans ces mots une allusion à la culpabilité de son frère, il lui montre un visage si épouvantable qu'elle se récrie :

— Vous vous méprenez sur des sottises sans conséquence.

— Ah ! vraiment ! sans conséquence !

Le sang qui le noircit ajoute à l'éclat de ses yeux jaunes.

Gobrien rentrait dans la salle pour les besoins du service, son œil vairon d'une blancheur d'ivoire roulant de droite et de gauche dans l'orbite. Instantanément M. et M<sup>me</sup> Bohellec prirent un air indifférent. A peine le valet eut-il gagné l'office que Tugdual porta les mains à ses tempes et son désespoir communiqua à son visage ingrat une expression poignante. L'idée que Louis élevé par lui avec tant d'amour l'avait trahi, le torturait. Et pourtant ce regard passionné à Hervé Nollie, surpris par lui, n'était-ce pas une preuve que Raymonde avait repoussé son beau-frère ?

CHARLES GÉNIAUX.

*(La dernière partie au prochain numéro.)*



---

## SOUVENIRS

# SUR LE MARÉCHAL FOCH

Les jeunes gens d'aujourd'hui étaient des enfants, quand leurs aînés combattaient sur le front : les années s'écoulaient et les souvenirs de la guerre semblaient se confondre et s'effacer. Mais voici que le maréchal Foch meurt, et, soudain, la grandeur de ce qu'il a fait apparaît. La gratitude de la France va au grand chef qu'elle a perdu. Les angoisses que nous avons ressenties pendant les années tragiques, nos craintes secrètes et nos doutes, et puis, le retour à l'espoir, le pressentiment des succès prochains, enfin l'ivresse du triomphe, tout se ranime et revit en nous. La France se souvient.

On a souvent remarqué que notre pays avait eu successivement à la tête de ses armées, les hommes dont le caractère répondait justement aux nécessités de l'heure : ce fut sa bonne fortune. Ils avaient tous les trois, Joffre, Pétain, Foch, une même force d'âme, mais le propre de la vertu de chacun d'eux s'est manifesté, de la façon qu'il fallait, précisément au moment où cela était nécessaire. Dans les premiers jours de la guerre, quand les désastres succédaient aux désastres, Joffre ne s'est pas ému : son calme extraordinaire s'est imposé à tous, et lui a permis d'attendre l'heure où l'ennemi commettrait une faute, et où, à sa grande surprise, il se verrait obligé de reculer à son tour devant nos troupes qu'il croyait démoralisées. Plus tard, les propagandistes de la défaite semèrent parmi nos soldats fatigués, le découragement et l'esprit de révolte : la froide énergie de Pétain sut ressaisir l'esprit des troupes, punir les coupables et rétablir la discipline. Enfin, dans la dernière phase de la guerre, quand l'armée ennemie tentait un suprême effort et faisait de nouveau reculer les Alliés, le commandement

suprême fut confié à Foch. Ce grand chef, qui était l'action faite homme et qui ne savait pas désespérer, arrêta le flot allemand, ébranla sa masse, et, par la répétition de ses coups, la fit s'écrouler. Il était tout volonté ; il disait : « vaincre, c'est vouloir vaincre » ; et certes, il l'a bien prouvé.

On raconte qu'à la fin de la guerre, quand l'ennemi s'avancait de nouveau dans la direction de la Marne, le général Mangin, qui commandait les troupes massées sur son flanc, vint voir le général en chef pour lui demander ses directions. Le cours de leur carrière à tous deux ne les avait pas, jusque là, rapprochés, mais Foch, qui savait tout ce qu'il pouvait attendre de Mangin, se contenta de le prendre par les épaules et de le pousser en lui disant : « Allez, allez, allez. » Mangin était de ces hommes à qui il n'est pas besoin de dire deux fois d'aller de l'avant et son attaque du lendemain fut le commencement de la débâcle des Allemands.

On n'a pas dit assez combien ces généraux de la victoire étaient de bons citoyens. Il s'est trouvé des gens qui, dans la crainte que leur popularité ne fût un danger pour nos institutions, redoutaient de mettre en lumière leurs mérites et leurs succès. C'était mal les connaître. Leur dévouement au pays n'avait d'égal que leur modestie. Ils maugréaient parfois, dans l'intimité, contre les décisions du gouvernement ; quel Français n'est pas frondeur ? En fait, je les ai toujours vus plus respectueux de l'autorité légale que beaucoup de ceux qui se défiaient de leur loyalisme. Ces ambitions personnelles, ces jalousies, ces intrigues secrètes, qui, à la fin du premier Empire et en 1870, ont trop souvent ruiné la force de nos armes, ils ne les ont pas connues. Ils avaient un profond sentiment de leur devoir envers le pays ; ils n'aspiraient qu'à remplir leur tâche, quoiqu'elle fût souvent rendue difficile. Il n'était pas jusqu'à la fausse sensibilité de certains politiciens qui ne fût pour eux un embarras. « On voudrait, me disait l'un d'eux, que je fisse la guerre, mais qu'il n'y eût ni morts ni blessés. » Grâce au ciel, le patriotisme clairvoyant de M. Poincaré, et l'énergie sans seconde de M. Clemenceau, leur assurèrent la liberté de vaincre.

J'ai souvent approché le maréchal Foch. Je voudrais en dire quelques mots. Certes, ce n'est pas affaire à moi de parler du militaire qu'il était. Mon incompetence me l'interdit, et je ne

puis là-dessus que rappeler un mot de son ami, le feld-maréchal Wilson. C'était en juillet 1921. Nous étions à Spa où M. Millerand et M. Lloyd George se rencontraient avec M. Stinnes et d'autres délégués allemands. Le maréchal Foch s'y trouvait aussi. Un jour, Wilson me parlait de lui; il y mettait de l'enthousiasme : « Il n'a pas commis une faute, me disait-il; il nous a sauvés. Pour moi, j'ai cru à la victoire du jour où la Providence nous l'a donné comme chef. J'avais foi en lui. »

M. Millerand et le maréchal Foch habitaient alors, aux environs de Spa, la maison même qu'avait occupée l'empereur Guillaume II et d'où il était parti pour la Hollande. Plus d'une fois, avec Foch, j'ai visité le singulier souterrain à double issue que le Kaiser avait fait creuser sous cette maison et qui était confortablement aménagé. Cette précaution contre un bombardement possible étonnait toujours le Maréchal, qui, comme soldat, s'en montrait un peu scandalisé.

Le maréchal Foch était jeune d'allure : sa taille était petite, sa tournure élégante, sa démarche souple. Les yeux gris étaient vifs et perçants et la bouche, volontaire. Quand on causait avec lui, avant de répondre, il tapotait souvent ses lèvres avec ses doigts comme s'il voulait retenir le mot qu'il allait lancer. Il avait beaucoup de méthode dans l'esprit. Dans son livre sur *les Principes de la guerre*, il a écrit : « En présence de chaque question, la considérer librement en elle-même. Se demander d'abord : de quoi s'agit-il ? » Cette phrase : « De quoi s'agit-il », il la prononçait très souvent dans la discussion. J'y voyais, quant à moi, la marque même de sa nature d'esprit. Il n'aimait pas aller à l'aventure au travers des idées et des faits. Il voulait d'abord définir pour se rendre compte. Il savait que la plupart des erreurs des hommes et de leurs disputes proviennent de ce qu'ils ne définissent pas les mots qu'ils emploient.

Dans le service, le Maréchal était, paraît-il, strict, précis, exigeant, plus sévère pour l'officier que pour le troupière, quelquefois impatient et même emporté, mais juste et bon, et prompt à revenir, quand il avait mesuré la valeur des hommes. Il est peu d'amitié plus touchante que celle qui unissait le maréchal Foch et son éminent chef d'état-major, le général Weygand. Celui-ci avait pour son chef la plus respectueuse affection, et Foch disait de Weygand qu'il avait en lui l'étoffe d'un grand chef. Pourtant cette noble amitié commença par

un heurt entre ces deux hommes. Weygand, rebuté par le ton d'une observation que lui fit Foch sur un travail qu'il lui présentait, voulut le quitter. « Et pourquoi? lui demanda le futur Maréchal. Vous êtes sensible aux critiques: tant mieux. Je vous en estime davantage. Restez avec moi, vous verrez que nous serons bons amis. » C'est ainsi que naquit, entre ces deux grands soldats, cette confiance affectueuse que rien n'a jamais ébranlée.

Ces brusqueries, ces « coups de vent », pour employer l'expression même du Maréchal, cachaient beaucoup de réflexion. Rien ne s'improvise dans aucun art. Ce qu'on taxe d'improvisation chez les maîtres, n'est que le fruit d'une lente et parfois inconsciente préparation, et l'expression d'une longue pensée latente et non encore formulée.

Cependant, sous les impatiences de Foch, il y avait une grande bonté. Il était humain et pitoyable; il se préoccupait d'être juste, surtout pour l'adversaire. Il ne croyait pas qu'il fût moralement permis d'imposer aux hommes plus de souffrances qu'il n'est absolument nécessaire. A la fin de la guerre, quand l'armistice eut été signé, je lui demandai s'il ne croyait pas qu'il eût été préférable de mettre le pied en Allemagne. « Non, me répondit-il, les Allemands étaient vaincus. Ils le reconnaissaient. De quel droit aurions-nous continué la lutte et peut-être sacrifié une cinquantaine de mille hommes? Le but était atteint: l'humanité défendait de faire davantage. C'était pour moi un cas de conscience. » Le maréchal Foch était profondément chrétien, et je ne doute pas qu'il n'y eût dans cette préoccupation de sa responsabilité morale, le reflet de ses sentiments religieux. Il n'eût certainement pas fait fusiller, comme le fit Bonaparte en Syrie, 3 000 prisonniers parce qu'ils embarrassaient la marche de son armée. Il n'avait pas, comme à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la superstition du stoïcisme antique, et l'insensibilité d'un Brutus ne lui paraissait pas la vertu idéale. Bien au contraire, le sacrifice faisait à ses yeux la noblesse du métier militaire. Peut-être pensait-il, comme l'a écrit Ruskin, que le métier d'un soldat, au sens essentiel et strict, n'est pas de tuer mais d'être tué.

Le 26 mars 1918, M. Poincaré, M. Clemenceau et M. Loucheur se rencontraient à Doullens avec M. Lloyd George et Lord Milner. La situation était grave, l'une des plus graves qu'on eût connues depuis la bataille de la Marne. Amiens était menacé

et les troupes anglaises n'étaient plus en liaison avec les nôtres. Douglas Haig, Pétain, Foch étaient aussi là. Pendant que les généraux anglais délibéraient entre eux à l'intérieur de la mairie de Doullens, les Français se promenaient sur la place qui la précède. Foch allait de l'un à l'autre, communiquant à tous quelque chose de sa volonté d'agir et de sa certitude de vaincre. Enfin, on se réunit dans la salle de la mairie. M. Clemenceau, plein de confiance dans Foch, était convaincu que le salut était dans le commandement unique. Douglas Haig et Pétain exposèrent la situation de leurs armées. On se faisait soudain, M. Clemenceau prit à part Lord Milner dans l'embrasure d'une fenêtre. Ils tombèrent d'accord. Pétain accepta toutes les mesures qui pouvaient sauver la cause commune et peu après, lord Milner dit à M. Clemenceau que Douglas Haig en faisait autant, et c'est ainsi que fut confié à Foch le soin de coordonner l'action des deux armées. Le soir de ce jour mémorable, quelques-uns des collaborateurs de M. Clemenceau l'attendaient au ministère de la Guerre, dans son cabinet, anxieux d'apprendre ce que leur chef rapporterait de cette entrevue. Il arriva bientôt, accompagné du général Mordacq. Il était las, il s'assit devant la cheminée, car il avait froid, et il nous fit le récit de cette journée, avec cette vivacité impérieuse, cette simplicité et cette précision qui donnent tant d'originalité à sa parole. Je n'oublierai jamais ce récit passionné : moment pathétique ! Et quand nous sortîmes du cabinet du ministre, le général Mordacq, qui était avec moi, me dit : « Aujourd'hui, la France a été sauvée. » Peu de jours après et non sans difficulté, Foch était général en chef de toutes les armées alliées.

Depuis ce moment-là, les noms de Poincaré, de Clemenceau et de Foch doivent être indissolublement unis dans la reconnaissance des Français. Certes, il y eut encore bien des heures pénibles, bien des incertitudes, et naturellement, au moindre échec, au moindre nuage qui embrumait l'horizon, on voyait certaines gens demander que Foch fût remplacé, donnant à leurs impatiences politiques la figure d'inquiétudes patriotiques. Ce sera l'éternel honneur de M. Clemenceau d'avoir fait front contre ces décourageurs. Le plus difficile de sa tâche pendant cette terrible guerre, fut peut-être sa lutte contre les hommes qui démoralisaient ce pays. Il savait que la première condition du succès, c'était la continuité dans l'effort, et il l'a imposée à tous.

Après la fin des hostilités, la tâche du maréchal Foch fut singulièrement délicate. La France n'était pas seule maîtresse des négociations. Tandis que, dans l'examen des diverses questions que soulevait la conclusion de la paix, le chef de l'armée devait se placer à un point de vue purement militaire, d'autres considérations s'imposaient au gouvernement qui avait à tenir compte du sentiment de ses alliés. Jamais je n'ai vu plus clairement que l'art de traiter, c'est l'art de transiger. La question du Rhin préoccupait le maréchal Foch. Occuper les têtes de pont du Rhin, tant que l'Allemagne n'aurait pas rempli toutes les conditions du traité de paix, c'était, à ses yeux, s'assurer de solides garanties et faire une grande économie de force. Il demanda à être entendu par le Conseil des ministres. Sur son désir, le général Weygand, M. Tardieu et moi-même, assistions à cette séance. Il lut un mémoire extrêmement net et qui, visiblement, impressionna profondément certains de ses auditeurs, représentants de nos provinces de l'Est. Nous nous retirâmes lorsque le moment fut venu pour le Conseil de délibérer. Au fond, l'essentiel de ce que demandait le Maréchal se trouva en partie réalisé. On le voit bien à la persistance avec laquelle le gouvernement du Reich poursuit l'évacuation de la Rhénanie par nos troupes.

Depuis la conclusion de la paix, une commission militaire interalliée, dite commission de Versailles, a pour mission d'examiner toutes les questions d'ordre militaire soulevées par l'exécution des divers traités de paix. Le Maréchal rendait compte de ses travaux à la Conférence des ambassadeurs qui décidait. C'est ainsi qu'il s'établit entre lui et les membres de la Conférence, une longue et familière collaboration dont étaient heureux des hommes comme lord Derby, lord Harding, le comte Ishii, le baron Romano. Foch assistait à toutes nos séances accompagné de son chef d'état-major, qui était d'abord le général Weygand auquel succéda le général Desticker, et qui fut en dernier lieu le général Baratier. On ne pouvait voir discussion plus nette, et en même temps plus courtoise que celle qui s'établissait entre nous. Au reste, l'autorité dont le Maréchal jouissait près des ambassadeurs étrangers et de leurs gouvernements, reposait sur une popularité vraiment universelle. On sait quel accueil il reçut partout à l'étranger, en Amérique comme dans notre vieux monde. Lorsque les



troupes anglaises défilèrent dans les rues de Londres, ainsi que les nôtres l'avaient fait dans les Champs-Élysées, mon frère, alors ambassadeur près la cour de Saint-James, souhaitait que le maréchal Foch, qui était en même temps maréchal d'Angleterre, prit part à cette magnifique parade. Il vint, en effet, à Londres, avec un détachement de nos troupes, et les acclamations de la foule montrèrent qu'il n'était pas moins populaire sur les bords de la Tamise que sur les rives de la Seine.

Partout où il allait, le public lui manifestait sa reconnaissance. J'en fis un jour l'expérience. Quand je rentrai à Paris après ces conférences de Spa dont j'ai parlé plus haut, nous fîmes le voyage ensemble, le Maréchal, le général Weygand et moi. A Pepinster, où l'on rejoint la grande ligne, nous attendions le train en nous promenant sur les quais de la gare. Bientôt, le Maréchal fut entouré, au point que notre marche en était gênée. Toutes les jeunes filles lui présentaient du papier et un crayon pour qu'il leur donnât une signature, et les jeunes gens braquaient sur lui leurs kodaks. La foule criait « Vive Foch ! » et son empressement devenait incommode. Nous gagnâmes enfin un quai éloigné dont l'accès était défendu, et où nous pensions pouvoir être seuls, mais le chef de gare lui-même nous y suivit pour obtenir du Maréchal une dernière signature. Celui-ci la lui donna en riant, mais il ne put s'empêcher de se plaindre un peu d'une si aimable persécution. « Ehl monsieur le Maréchal, lui répondit le chef de gare, cela n'est-il pas naturel ? On vous aime : vous êtes l'homme qui a sauvé la civilisation ! » Ce jour-là, j'admirai sa bonhomie au milieu de l'enthousiasme touchant, mais indiscret, que lui témoignait un public ému. C'était là, du reste, un des traits de son caractère qui répondait à la simplicité de son allure.

L'émotion qui a saisi la population parisienne tout entière, quand elle a appris la mort de l'ancien commandant en chef des armées alliées, l'empressement qu'elle a mis à témoigner de ses sentiments en se portant en foule autour de son cercueil, le respect religieux que, lors de ses funérailles, le public, massé dans les rues, exprimait par son respectueux silence, ont bien montré le fond des sentiments du peuple. Les étrangers partageaient notre émotion. Leurs troupes accompagnaient les nôtres dans ce magnifique cortège. Tous communiaient avec nous dans le souvenir pieux de l'homme qui avait eu la res-

ponsabilité de les commander aux heures critiques de la guerre, et la gloire de triompher avec eux. Nous nous demandons parfois, si les sentiments qui unissaient les Alliés en 1914, subsistent encore et si, devant des périls pareils, nous nous retrouverions ensemble. Les événements ne se reproduisent jamais exactement, mais le spectacle de ces funérailles solennelles prouve bien que les sacrifices consentis il y a quinze ans, ne l'ont pas été en vain, et que les peuples se sentent unis par leurs deuils. Les fêtes internationales, les visites de chefs d'État, les Expositions, les Congrès, les banquets et les toasts, sont oubliés dès que les lampions sont éteints; mais le cœur des pauvres gens, qui ont peiné, lutté, souffert les mêmes souffrances, n'est pas oublieux, et les funérailles du maréchal Foch nous ont montré les peuples gardant fidèlement le souvenir des douleurs fécondes qu'ils ont éprouvées en commun.

Et puis, d'autres enseignements nous sont donnés par la mort de Foch. On a dit souvent : « c'est le Poilu qui a gagné la guerre. » Sans doute, il l'a gagnée, et nous ne saurions trop l'honorer. Le soldat inconnu est à sa place sous l'Arc de triomphe; mais cette guerre, il ne l'eût pas gagnée, s'il n'eût pas été conduit, soutenu, dirigé, commandé en un mot. L'idée d'un vainqueur anonyme plaît aux gens qui ont peur des personnalités : c'est là un sentiment qui n'est ni noble ni juste, ni vrai. Une armée n'est pas une foule. Elle est une troupe encadrée et dominée par l'esprit d'un homme. On a vu, à certains soirs de victoire, des régiments entiers, pris de panique, fuir sans raison, tandis que la seule présence de Napoléon sur un champ de bataille valait, disait-on, cent mille hommes. Une armée a besoin de sentir qu'un cerveau pense pour elle : sa force réside dans le caractère de celui qui la mène au combat. La foule, assistant émue et silencieuse aux obsèques du maréchal Foch, sentait de quelle valeur pour elle-même avait été le chef qu'elle pleurait, et dans un temps où certains font profession de détruire l'esprit de discipline, son respect était encore de la discipline. Ainsi ceux qui ne sont plus agissent encore en nous, et c'est le propre des héros disparus, d'éveiller dans les âmes comme un écho de leur vertu.

JULES CAMBON.

---

# LE RETOUR CHEZ CALYPSO

---

## I

---

La *Revue*, en son numéro du 15 mai 1902, avait bien voulu accueillir une première étude sur *Calypso*. J'y présentais les mêmes idées que je défends aujourd'hui. Mais je n'avais pas pu me rendre encore sur les lieux. J'avais dû m'en rapporter à des témoins oculaires qui, malgré leur compétence et leur zèle, n'avaient pas réussi à me fournir la preuve essentielle. La *Revue* veut bien me permettre de reprendre aujourd'hui cette démonstration après deux voyages chez la Nymphe (1908-1912) et vingt-cinq années d'études nouvelles.

Les aventures d'Ulysse, qui vient de prendre Troie et rentrer en son Ithaque, commencent au sortir de l'Archipel, au détour du cap Malée : Ulysse a guerroyé dix ans sous les murs d'Ilion et dans les eaux du Levant, qui finissent à ce promontoire méridional du Péloponèse ; il va « errer » neuf années dans la mer du Couchant qui, du Malée, s'étend jusqu'au bout du monde.

Au détroit du Malée, Ulysse, entraîné par la tempête vers le « grand abîme », sort des eaux achéennes : il n'y reparaitra que neuf ans plus tard au détroit d'Ithaque, où le ramènera le navire des Phéaciens. Il rentrera des parages les plus occidentaux de la mer du Couchant : il aura navigué dix-sept jours et dix-sept nuits depuis l'île lointaine qu'habite Calypso, avant d'être accueilli sur la plage des Phéaciens par Nausicaa, la fille

du roi Alkinoos. Calypso habite donc à l'opposé de Nausicaa, fille du roi le plus voisin d'Ithaque. Ces deux figures de nymphe amoureuse et de jeune princesse se dressent aux deux extrémités de la mer mystérieuse, dont les portes intérieures sont gardées par des hommes sauvages ou des monstres; une troisième figure de femme, — une déesse, celle-là, la magicienne Circé, — en occupe le centre.

C'est Calypso que le poète présente en premier et dès le début des *Récits chez Alkinoos*. Les dieux, à peine rassemblés au sommet de l'Olympe pour décréter le retour d'Ulysse, ont à prévoir le refus de cette impérieuse amante qui, depuis sept ans, tient en captivité le héros. Athéna plaide la cause d'Ulysse, « qui, loin des siens, continue de souffrir dans une île aux deux rives » :

Sur ce nombril des mers, en cette terre aux arbres, habite une déesse, une fille d'Atlas, cet esprit malfaisant, qui connaît, de la mer entière, les abîmes et qui veille, à lui seul, sur les hautes colonnes qui gardent, écarté de la terre, le ciel. Sa fille tient captif le malheureux qui pleure. Sans cesse, en litanies de douceurs amoureuses, elle veut lui verser l'oubli de son Ithaque. Mais lui, qui ne voudrait que voir monter un jour les fumées de sa terre, il appelle la mort!...

Zeus envoie son fils et messager Hermès signifier à Calypso le décret des dieux. Hermès quitte les sommets de l'Olympe :

Et plongeant de l'azur, à travers la Périe, il tomba sur la mer, puis courut sur les flots, pareil au goéland qui chasse les poissons dans les terribles creux de la mer inféconde et va, mouillant dans les embruns son lourd plumage.

Mais quand, au bout du monde, Hermès aborda l'île, il sortit en marchant de la mer violette, prit terre et s'en alla vers la grande caverne, dont la Nympe bouclée avait fait sa demeure.

Le poète décrit avec précision la caverne de Calypso et les alentours. Hermès est arrivé chez la Nymphe :

Il la trouva chez elle, auprès de son foyer où flambait un grand feu. On sentait du plus loin le cèdre pétillant et le thuya, dont les fumées embaumaient l'île. Elle était là-dedans, chantant à belle voix et tissant au métier de sa navette d'or. Autour de la caverne, un bois avait poussé sa futaie vigoureuse : aunes et peupliers et cyprès odo-

rants, où gitaient les oiseaux à la large envergure, chouettes, éperviers et c iardes corneilles, qui vivent dans la mer et travaillent au large. Au rebord de la voûte, une vigne en sa force éployait ses rameaux, toute fleurie de grappes, et près l'une de l'autre, en ligne, quatre sources versaient leur onde claire, puis leurs eaux divergeaient à travers des prairies molles, où verdoyaient persil et violettes.

Calypso doit se résigner aux ordres de Zeus : elle s'engage à renvoyer Ulysse et tient aussitôt sa parole. Hermès parti, elle va trouver le fils de Laerte qui « pleurait sur le cap, assis en cette place où, chaque jour, les larmes, les sanglots, le chagrin lui secouaient le cœur ». Elle lui conseille de construire un bâtiment qui le ramènera sur le dos des mers jusqu'en sa patrie. Elle lui en promet les moyens. Le lendemain, dès l'aube, elle le conduit « à la pointe de l'île, où des arbres très hauts avaient poussé jadis, aunes et peupliers, sapins touchant le ciel, tous morts depuis longtemps, tous secs et, pour flotter, tous légers à souhait. Calypso lui montra cette futaie d'antan, puis la toute divine regagna son logis. Mais lui, coupant ses bois sans chômer à l'ouvrage, il jetait bas vingt arbres, que sa hache équarrit et qu'en maître il plana, puis dressa au cordeau... »

#### LA FILLE D'ATLAS

Cette île de Calypso a-t-elle jamais existé ? n'est-elle qu'une fiction poétique, un Eldorado, un paradis rêvé par les navigateurs d'alors et décrit par le poète au gré de l'imagination et des contes populaires ? En cette alternative, on penche, à première lecture du texte, vers le second terme : il est de sens commun que l'île de Calypso n'a jamais existé. Mais peut-être les gens de mer et les historiens des découvertes maritimes hésiteraient-ils à pareille affirmation : « Tout ce que je vous discours ou récite, — disait le vieil A. Thevet en sa *Cosmographie*, — ne s'apprend point ès écoles de Paris ou de quelle que ce soit des universités de l'Europe, ains en la chaize d'un navire, sous la leçon des vents ».

Durant les cinquante dernières années, les fouilles des archéologues ont fait justice des imaginations du xix<sup>e</sup> siècle touchant la « question homérique ». Les fouilles de Tirynthe et de Mycènes, qui nous ont rendu les manoirs, les armes et les

bijoux des seigneurs achéens, ont démontré que les plus merveilleuses descriptions du poète correspondent à des réalités historiques. Les fouilles de Crète, qui ont ressuscité les vingt siècles d'une luxueuse et savante civilisation préhellénique, ont révélé quelles relations intimes unissaient la terre de Minos et la vieille Égypte, cinquante générations, au moins, avant l'époque homérique. Les fouilles d'Égypte nous ont rendu des livres et des contes de navigation antérieurs à notre ère de quinze et seize cents ans. Les fouilles de Byblos enfin viennent de prouver qu'en 1250 avant Jésus-Christ, l'écriture alphabétique, notre écriture d'aujourd'hui, était déjà en usage : Hérodote pensait qu'Homère avait vécu quatre siècles avant lui, donc vers 850 avant Jésus-Christ ; se demander, après la découverte de Byblos, si les vers homériques ont été composés par écrit, dans notre écriture alphabétique, c'est se demander si Lamartine et Victor Hugo, quatre siècles après Gutenberg, ont imprimé leurs poésies.

Lamartine et Victor Hugo sont venus après vingt-six siècles de littérature gréco-romaine ; les poèmes homériques ont paru après trente siècles de littérature chaldéo-égyptienne : Ulysse, dans la mer du Couchant, suit les traces des héros et des dieux levantins, Gilgamesh et Ishtar, Melkart et Astarté, dont les épopées des Sumériens et de leurs successeurs célébraient, depuis vingt siècles, les aventures.

Corsaire, preneur et piller de villes, *conquistador*, à l'est du Malée, Ulysse change soudain de vie dans les eaux de la mer occidentale : il devient un explorateur pacifique, un *descobridor*, qui « cherche les passes de la mer », πέρους ἀλὸς ἐξερεῖν, à seule fin de trouver le chemin du retour, et qui visite les villes, à seule fin d'en connaître les hommes et leur esprit, πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω.

Depuis nombre de siècles, les navigateurs du Levant tenaient leurs journaux de route : le plus ancien qui en subsiste aujourd'hui, remonte au début du xv<sup>e</sup> siècle avant notre ère ; il est antérieur à Homère de six cents ans ; ce sont les inscriptions et bas-reliefs que la reine pharaonique Hatshopsitou (1501-1447) fit graver au temple de Deir-el-Bahari. Disciples de l'Égypte, les Phéniciens des siècles suivants avaient pris l'habitude de ces « routiers de mer », que l'expérience a toujours prouvés indispensables au salut des particuliers et au



profit des cités navigantes. Nous avons conservé, en deux traductions grecque et gréco-latine, deux routiers (les Anciens disaient : périple) de Carthage. Or, Strabon prétend qu'Homère avait puisé dans les écrits des Phéniciens de Tyr et de Sidon, ancêtres des Carthaginois, les connaissances géographiques dont témoignent ses poèmes : « Les Phéniciens, maîtres longtemps avant lui des meilleures parties de l'Afrique et de l'Espagne, l'avaient renseigné ; il connut leurs multiples expéditions jusqu'au fond du Couchant...

Si l'on veut considérer le texte odysseén comme une page de routier, il s'en dégage tout aussitôt quelques renseignements précis sur les lieux qu'habitait la Nympe et sur le chemin qu'il faut prendre pour la retrouver. Le poète décrit :

1° une terre insulaire, une « ile aux deux rives », qui pointe sur la mer, comme un nombril sur un ventre ou comme une bossette sur un bouclier ;

2° une ou plusieurs grottes qu'habitent, loin des humains, une nymphe hospitalière et ses suivantes ;

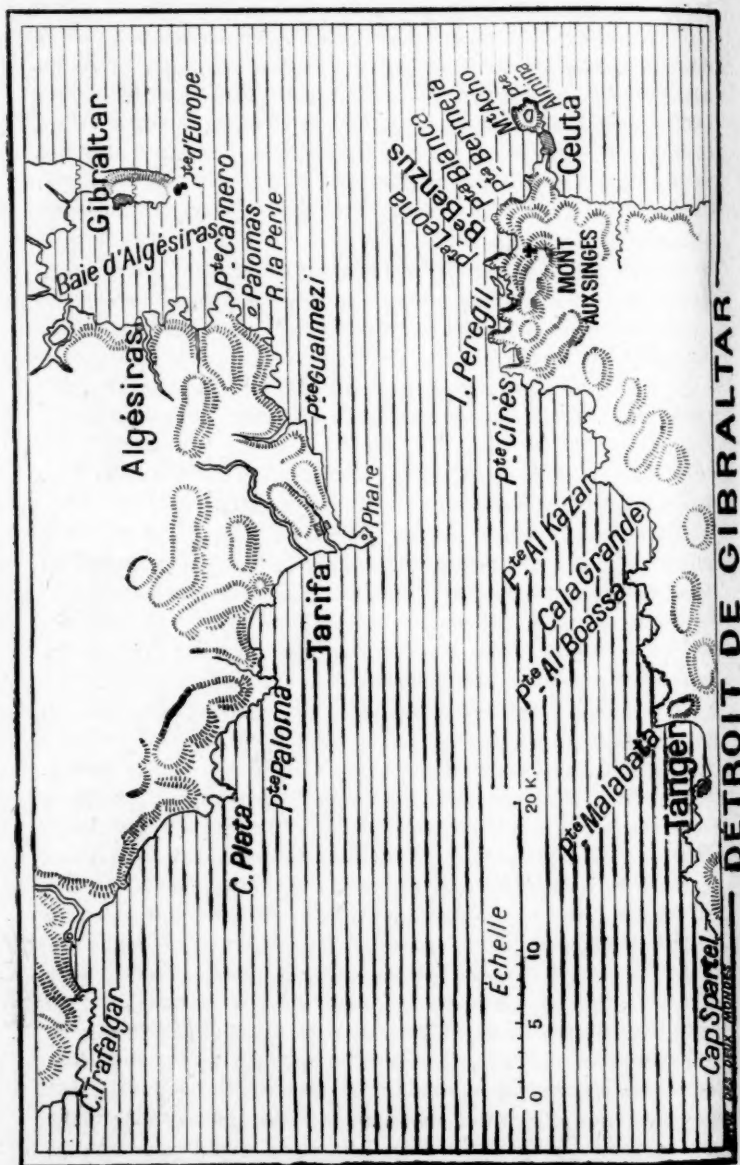
3° quatre sources en ligne, mais divergentes, qui arrosent une prairie, — chose rare en Méditerranée, — une prairie de fleurs violettes, où poussent des plantes comestibles (persil) ;

4° des arbres de différentes sortes : arbres à fruits (vigne) ; bois de chauffage, bois de construction navale, taillis verdoyants et cap des arbres morts ;

5° une foule d'oiseaux marins, qui, seuls, exploitent ces eaux poissonneuses.

L'île est localisée d'une manière aussi précise : elle doit se trouver loin, très loin d'Ithaque, en des parages où pousse le cèdre, dans le voisinage d'Atlas, le Pilier du Ciel, et du côté de l'Extrême-Couchant ; pour en revenir, Ulysse navigue dix-sept ou dix-huit journées, « en conservant toujours l'Ourse, l'étoile du nord, sur sa main gauche » ; nord à gauche, sud à droite, il vogue donc tout droit d'ouest en est.

De la plupart des grands golfes et replis que la Méditerranée éploie à l'occident d'Ithaque, on revient avec l'Ourse en face (golfe des Syrtes africain) ou dans le dos (Adriatique, mer Tyrrhénienne, golfes ligures et celtiques) ; des seules rives marocaines ou espagnoles, on peut naviguer vers le Levant durant des dizaines de journées, sans jamais avoir le nord autrement qu'à la main gauche du pilote. Les seules rives barbaresques



pouvaient aussi fournir à Calypso le cèdre dont elle se chauffait : aucun des rivages de l'Europe méditerranéenne n'a jamais eu de forêts de cette essence ; mais l'Algérie et le Maroc en sont toujours pourvus ; Tanger et Gibraltar se chauffent encore au bois ou au charbon de cèdre qui leur viennent du plus haut des montagnes rifaines. Les rivages espagnols et marocains ont en abondance un autre arbre qui bordait les prairies humides de la fille d'Atlas, le peuplier ; les Espagnols disent *alamo*, et les promenades publiques de leurs villes méridionales sont toutes des *alamedas*, alors même qu'elles sont plantées d'ormes, comme à Grenade, Jativa et Murcie, ou de platanes, comme à Malaga et Valence.

Et c'est au bord du détroit de Gibraltar que se dresse encore le Pilier du Ciel, Atlas, père de Calypso.

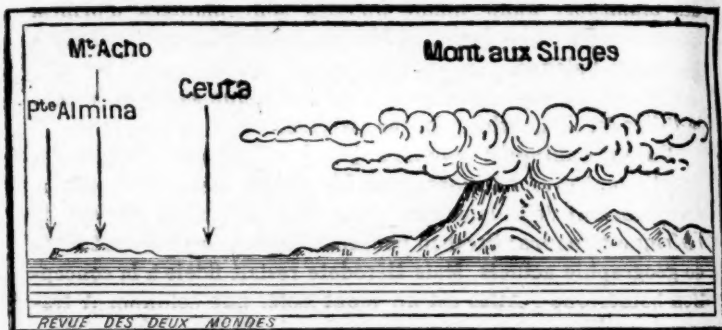
Durant l'antiquité comme aujourd'hui, ce nom d'Atlas a pu s'appliquer à diverses montagnes. Les géographes gréco-romains comprenaient déjà dans leur Atlas toute la chaîne côtière de l'Afrique mineure : Strabon pensait là-dessus comme nos traités de géographie actuels. Mais Hérodote restait fidèle à la conception homérique : Atlas est un mont isolé, une colonne. A travers tout l'hinterland africain, « depuis Thèbes l'Égyptienne jusqu'aux Colonnes d'Héraklès », Hérodote trace un Rempart des Sables jalonné, de dix jours en dix jours de route, par une butte de sel à gros cristaux, d'où jaillit une fraîche eau douce ; la dernière de ces buttes du côté des Colonnes est attenante à l'Atlas, « montagne étroite et toute ronde, si haute que l'on ne saurait en voir les sommets ; jamais, été comme hiver, les nuages ne le découvrent ; les indigènes l'appellent la Colonne du Ciel ». Cette Colonne d'Atlas est voisine des Colonnes d'Hercule : dans la légende, Héraklès venait soulager Atlas et prendre un instant sa place sous le fardeau.

Juste au bord du Déroit, pointe un sommet dénudé que les Arabes ont appelé Djebel Mouça, mais que toutes les marines chrétiennes dénomment, chacune en sa langue, Mont aux Singes :

Le Mont aux Singes, — disent les *Instructions nautiques*, — est le sommet le plus élevé (836 m.) de la chaîne qui s'étend le long du rivage et se prolonge très loin dans l'intérieur. Cette chaîne remarquable a une crête dentelée présentant plusieurs pitons inacces-

sibles, de hauteur à peu près égale. Le Mont aux Singes, l'ancienne *Abila* des Romains, formait avec le Rocher de Gibraltar ce qu'ils appelaient les Colonnes d'Hercule.

*Atlas* n'est qu'un nom commun que les Hellènes, à leur mode, ont personnifié : dans la langue des Ioniens, *atlas* désigne le pilier que l'on appelle aussi *télamon*, « le portant » ; le légendaire Atlas se nomme aussi Télamon ; les architectes anciens appellent tantôt *atlantes* et tantôt *télamones* les sup-



LE MONT AUX SINGES

ports à figures humaines. Atlas n'est donc que le Pilier du Ciel, et ce Pilier est notre Mont aux Singes :

Pour les navires venant de la Méditerranée, les points d'atterrage du détroit de Gibraltar, — disent les *Instructions nautiques*, — sont le morne de Gibraltar sur la côte d'Espagne, le Mont aux Singes et la presqu'île de Ceuta sur la côte d'Afrique... Le morne de Gibraltar présente à son sommet une arête assez étendue, s'inclinant légèrement du nord au sud. Le Mont aux Singes présente deux sommets coniques très rapprochés... Les vents d'est qui dominent pendant les mois de juillet, août et septembre, amènent toujours des brumes sur les terres, et ces brumes deviennent d'autant plus épaisses que la brise est plus fraîche.

Venus de l'Orient, les navigateurs de la Méditerranée primitive ne pouvaient enfile le Déroit que par les vents d'est. Ils ne naviguaient d'ailleurs que pendant les mois d'été où ces vents dominent. Ils n'apercevaient les sommets du Mont aux

Singes que perdus dans la brume et couronnés d'un chapiteau de nues sur lequel reposait le ciel. On comprend mieux alors la phrase d'Hérodote : la montagne est, dit-on, si haute que jamais on n'en peut voir les sommets.

Comme pour illustrer le texte d'Hérodote, les *Instructions nautiques* des marines allemande et américaine ont tenu à mettre en garde leurs navigateurs contre les fausses manœuvres en ce détroit dangereux et à leur montrer, par un croquis, — semblable à celui-ci, — comment les nuages couronnent presque toujours le sommet du Mont aux Singes, au-dessus des autres montagnes qui se profitent sur le ciel clair.

#### L'ÎLE DU PERSIL

Au pied du Mont aux Singes, nos *Instructions nautiques* décrivent une Ile du Persil, *Perejil*, disent les Espagnols :

L'île del *Perejil* est située à la base du Mont aux Singes, des hautes terres duquel on la distingue difficilement. C'est un rocher haut de 74 mètres, couvert de broussailles et bordé au nord par des falaises de la même couleur que le Mont aux Singes, dont le sépare un passage de 1 encablure  $1/2$  de largeur, plein de roches.

Cette île est accore dans l'ouest. A sa partie est, elle forme deux anses, l'anse du *Roi* ou del *Levante* au nord, et l'anse de la *Reine* au sud, bonnes seulement pour des barques, avec la grotte de *las Palomas*, dans laquelle 200 personnes peuvent s'abriter.

Il semble que cette île du Déroit puisse nous rendre plusieurs particularités de la description odysseenne. C'est un « nombril de mer » haut de 74 mètres, avec des falaises accores, où venait s'asseoir Ulysse pour pleurer devant la mer inféconde. C'est une île du persil : les Espagnols disent *perejil*, avec toutes les acceptions du latin *petroselinum*, soit la plante comestible et terrestre, soit l'ombellifère marine, *crithmum maritimum*, qui pousse sur les rivages rocheux et que nous appelons passe-pierre ou fenouil de mer : « persil de mer, *perejil du mare* », disent les Espagnols. C'est une île à la caverne, à la grande caverne des Palombes, que peuplent les oiseaux marins. Et c'est la fille d'Atlas « aux perfides pensées », qui la domine de ses colonnes et l'entoure de ses contreforts, au point qu'elle

semble ne faire plus qu'une avec le mont. Elle est fille de cette Montagne Pernicieuse, d'où tombent les rafales : « Lorsqu'on navigue dans le Détroit avec des vents d'est, il faut se défier des rafales souvent très violentes dans les environs du Mont aux Singes... Avec les vents d'ouest, les rafales sont pareillement à craindre aux abords du Mont aux Singes », ajoutent les *Instructions nautiques*.

Dès 1901, j'aurais voulu contrôler, de mes yeux, l'exactitude de ces *Instructions nautiques*. Des circonstances indépendantes de ma volonté ne me permirent pas alors de poursuivre jusqu'à Perejil mon premier voyage odysseén. Mais tout avait été combiné pour cette expédition. Mon ami, l'explorateur des mers polaires, A. de Gerlache, qui rentrait du Golfe persique après une fructueuse expédition, avait bien voulu m'offrir passage à son bord, où MM. J. Bonnier, directeur du laboratoire biologique de Wimereux, et Perez, professeur aujourd'hui à la Sorbonne, étaient embarqués. M. J. Bonnier voulut bien m'écrire sur les lieux mêmes la description que j'ai donnée en 1902 aux lecteurs de la *Revue*.

Mes amis avaient retrouvé, non sans peine, à travers la brume du Détroit, — car ce détroit méditerranéen ressemble parfois à la plus embrumée des mers polaires, — l'île haute, sa grande caverne et son plateau couvert d'oiseaux, de fenouil marin et de statices violets. Mais, en deux points, la réalité d'aujourd'hui ne concordait pas avec la description odysseénne : Perejil n'avait ni arbres, ni sources.

L'absence d'arbres n'était pas une objection bien forte : de multiples exemples nous montrent ce que deviennent les forêts insulaires ou côtières sous la hache et les feux des navigateurs ; il est une île que les Espagnols ont appelée la terre des Bois, *Madeira*, avec un port du Fenouil, *Funchal*, qui n'a plus rien de ses épaisses forêts d'autrefois... Mais Perejil avait-elle eu jamais les sources, les quatre sources en ligne de Calypso ? Mes amis ne les avaient pas retrouvées : s'étaient-elles enfuies dans les fissures du calcaire ? n'avaient-ils pas eu le temps de les chercher dans tous les recoins du rocher, sous les plafonds obscurs et les blocs éboulés de la grande caverne ?.. De 1902 à 1908, j'ai rêvé chaque année d'aller en cette île mystérieuse ; mais les affaires marocaines, qui mettaient l'Europe en querelles, rendaient toute exploration et même tout débarquement impossibles



2 mai 1908. — Je mets enfin le pied sur Perejil : au pied de la falaise, un étroit rebord de rocher nous accueille. De la haute table du sommet, la pente tombe abrupte : soixante mètres de roches aiguës, dont les moindres trous sont remplis de plantes marines, de brousse épineuse, d'arbustes et d'arbres avortés, houx, pins, frênes, chênes-verts et palmiers-nains. Les dix ou vingt mètres à pic de la corniche supérieure ne sont franchissables que par une étroite cheminée, en agrippant des pieds et des mains les pierres surplombantes. Au bord du plateau, que frange le fenouil de mer, l'envolée subite de milliers d'oiseaux nous aveugle et nous renverse presque. Les mâles s'enfuient dans un grand bruit d'ailes et de croassements. Mais nombre de femelles, qui restent sur leurs nids, se dressent à notre approche et s'apprêtent à défendre, du bec, de l'aile et des griffes, leurs œufs ou leur couvée.

La table du sommet est une surface plane sous une double épaisseur de végétation arbustive et herbacée, qu'entretiennent les pluies quotidiennes de la mauvaise saison et les rosées et brumes de l'été. Mais cette brousse compacte couvre un perfide damier de fissures, de crevasses, de trous, où le pied se prend et se tord, où l'on plonge à mi-corps soudain. La marche y serait presque impossible si des passes n'y étaient ouvertes soit par les feux des gens de mer, soit par l'incendie qu'allument, chaque automne, les étincelles et brandons apportés de la terre marocaine, quand les bergers écobuent les pentes de leurs montagnes pour préparer, à la vieille mode méditerranéenne, leurs cultures de printemps. Ce régime, perpétué depuis des siècles, a fait disparaître les grands arbres de Calypso. Si jamais il venait à être supprimé, Perejil aurait tôt fait de recouvrir les pinèdes, *alamèdes* et chënaies que les Anglais ont rétablies sur la façade ouest de Gibraltar.

Par endroits, les flammes, brûlant jusque sous terre quelque vieille souche aux multiples racines ou quelque massif plus dense de broussailles, ont fait place nette : de la couche de charbon et de cendres, s'élançant en haut panache les herbes folles et les fleurs ; les statices, qui abondent, chargés en cette saison de leurs grappes violettes, ressemblent de loin à des buissons de jeunes lilas...

Toute la matinée, nous avons battu les coins et recoins de ces dix ou douze hectares ; nous en avons examiné les rides et

les différents niveaux ; nous avons sondé les *lapiez* et les trous ; nous en avons allumé les broussailles pour atteindre le sol profond. Nulle part, nous n'avons pu même imaginer l'ancienne présence de sources disparues. Nos bateliers disent que, pour avoir de l'eau, on va toujours à la côte en face.

Dans la caverne, nos gens ont allumé un brasier, dont les lueurs emplissent la première salle. Cette immense caverne n'est encore que le reste et comme le chœur d'une plus ample basilique, dont les anses du Roi et de la Reine étaient jadis deux des nefs. Les voûtes de ces nefs se sont effondrées, et la mer, qui en disloque les morceaux, vient battre aujourd'hui les marches du chœur, au fond d'un *sfjord* qui peut avoir cent mètres de long sur cinquante de large. Le vent d'est y fait tonner la houle. D'étranges bandes de calcaire pourpre, plaquées d'algues et de méduses sous l'eau bleue, forment le seuil. Le plafond de la caverne est porté, à trente ou trente-cinq mètres de haut, par les deux parois presque verticales, à peine courbées vers le sommet. La grande salle, sous cette voûte Renaissance, s'enfonce au loin dans l'ombre, à moitié remplie par les éboulis de calcaire pourpre qui s'émiette et se poudroie en une terre ardemment violette : somptueuse Calypso, qui viviez dans la pourpre de ces roches, dont la pourpre des algues et des bêtes marines jonchait le seuil et dont le lent travail des eaux souterraines jaspait les murs d'or, de jade et de porphyre !

Nous avons exploré toutes les salles, chapelles et dépendances de ce temple naturel, à la lumière du grand feu, plus loin à la lueur du magnésium : partout, des trainées et coulées anciennes ou actuelles descendent de la voûte humide au long des parois ; quelques stalactites pendent aux plafonds ; mais, nulle part, ne suinte ou ne sourd la moindre source.

Les détours de cette cachette n'ont ni secret ni surprises pour le vieux soldat marocain que les autorités de Tanger m'ont donné comme guide et surveillant : il a dormi jadis plusieurs semaines dans ce refuge, au temps lointain où le Maghzen avait occupé l'île. Il nous montre le trou que les soldats creusèrent alors pour chercher de l'eau et un trésor, peut-être ; on alla jusqu'à la roche sans trouver ni monnaie ni suintement. Le trou resta béant et profond durant plusieurs années. La poussière du talus et les cendres des pêcheurs l'ont à moitié comblé ; mais jamais la moindre source n'y vint

jaillir ni le moindre filet, ruisseler. Les sourciers-puisatiers de Tanger, que l'on envoya ensuite, commencèrent un puits sur le plateau, sans succès ; malgré une longue étude de l'île et le sacrifice d'un mouton, leur conviction, fondée sur l'expérience, fut que le sol et les parois de la caverne étaient le dernier endroit de l'île où l'on pût obtenir de l'eau.

Après quatre et cinq heures de recherches, ma conviction, à moi aussi, hélas ! était faite : la caverne de Perejil n'a jamais eu les « quatre sources aux ondes claires », sans lesquelles n'aurait pas pu vivre la nymphe Calypso. Mais, à lire et à relire le texte odysseén, deux scrupules me venaient, l'un sur le sens véritable de certains mots, l'autre sur la rive véritable du Détroit où l'on devait chercher la grotte.

La terre de Calypso, dit le poète, est une « île aux deux rives », *amphirutos*, comme l'Ithaque d'Ulysse est une ville « entre deux mers », *amphialos*. Il est pour le poète deux sortes de terres insulaires, celles qui « toutes cerclées d'eau » *perirutoi*, sont nos îles d'aujourd'hui, et celles qui, ne baignant dans la mer que par deux de leurs rives, *amphirutoi*, sont nos *presqu'îles*. Dans la langue de toutes les marines anciennes et modernes, les deux termes d'*île* et de *presqu'île* se valent presque et se remplacent l'un l'autre : Italiens, Français, Espagnols et Grecs d'aujourd'hui ont des caps presque détachés qu'ils appellent *Isola dei Cervi*, *Île Longue*, *Isleta Alta*, *Éla-phonisi*. L'Italie pour les géographes anciens était une grande île. La vaste péninsule d'Arabie, que les mers ne baignent que sur trois côtés, est aujourd'hui « l'île » arabe par excellence, *Al-Djézireh*. « La Tunisie, disent les *Instructions nautiques*, occupe l'extrémité est de cette grande presqu'île africaine que les peuples de l'Europe ont appelée la « Barbarie occidentale » et qui est pour les Arabes la *Djézireh-el-Maghreb*, « l'île de l'Occident ».

Calypso régnait-elle sur l'une de ces longues et étroites péninsules de Ceuta et de Gibraltar, qui s'avancent au pied ou en face de notre Mont aux Singes et tiennent à peine au continent par le plus étroit ou le plus bas des isthmes ? Le géographe arabe Edrisi nous décrit ainsi le rocher de Gibraltar : « Djebel Tarik est isolé du continent ; du côté de la mer, on voit une vaste caverne d'où découlent des sources d'eaux vives ; près de là, est le Port aux Arbres, *Mers-el-Chadjra* ». Caverne, sources,

arbres : Calypso aurait-elle précédé les Anglais sur ce rocher fameux ? se serait-elle installée, non plus aux pieds, mais en face de son père Atlas ?

#### LA CAVERNE

Des grottes nombreuses et spacieuses trouent le Rocher de Gibraltar, les unes sur le pourtour marin, les autres à différentes altitudes. Il en est qui, de tout temps, furent apparentes et connues. D'autres ont été récemment éventrées par les mines des ingénieurs, lors d'aménagements ou d'extensions des ouvrages fortifiés. Notre consul, M. E. Neuville, qui vivait à Gibraltar depuis 1894, m'avait écrit dès novembre 1902, au sujet d'une nouvelle grotte, récemment découverte :

Il n'y a de sources d'eau vive ni dans cette caverne ni dans les autres. La seule source qui existe à Gibraltar se trouve sur le versant ouest de la montagne, à mi-hauteur, et ne donne d'ailleurs qu'un très mince filet d'eau (quelques litres par heure).

Sur le même versant, il existe une assez grande caverne, connue sous le nom de Saint-Michel, très visitée par les touristes, qui est sans doute celle dont parle le géographe arabe ; il n'en découle aucune source.

De 1902 à 1908, M. E. Neuville était resté sans interruption ni grand congé à son poste et, profitant de la confiance absolue que nos alliés avaient en sa loyauté, il avait demandé et obtenu les renseignements les plus précis sur les moindres fissures du littoral et du mont. Il avait pénétré à plusieurs reprises dans les six ou sept grandes cavernes, dont aucun recoin n'a échappé à l'exploration des officiers et des ingénieurs anglais. Il avait mis tous ses soins et les autorités anglaises toutes leurs complaisances à retrouver cette grotte d'Édrisi, qui, résolvant le problème, nous aurait débarrassés, eux de mes enquêtes, moi, de toutes recherches ultérieures.

Il me semblait surprenant que le texte du géographe arabe n'eût pas correspondu à quelque réalité : Édrisi, né à Centa vers 1099, devait connaître *de visu* le Détroit et ce Djebel Tarik, où l'islam victorieux s'était installé le 30 avril 711. Mais il était plus surprenant encore que, depuis deux siècles, les Anglais n'eussent pas retrouvé cette source, inestimable pour

eux, alors que, sans relâche, ils faisaient des travaux énormes et des dépenses toujours renouvelées pour extraire de ces pierres et de ces sables un peu d'eau potable. Les puits les plus profonds dans les terres de l'isthme ou dans les « sables rouges » du promontoire ne leur avaient donné d'abord que des eaux polluées ou saumâtres. Ils avaient construit ensuite les immenses réservoirs (22 millions d'hectolitres), où s'accumulent encore les pluies recueillies sur des surfaces préparées. Ils recourent désormais à la distillation de l'eau de mer. Et ils continuent de ne vendre l'eau aux navires de passage que par faveur.

Pomponius Méla, originaire aussi de ces rivages, dit que, vu de l'ouest, le Rocher apparaît comme traversé par une immense caverne qui s'en irait de part en part. Mais il ne parle d'aucune source et sa caverne qui s'appelle aujourd'hui *Saint-Michel's Cave*, n'en contient aucune. L'avis de notre consul et de tous les connaisseurs anglais était formel ; il fallait interpréter les dires d'Édrisi : « Au temps des Maures, dit le *Gibraltar Directory*, un aqueduc amenait les eaux à travers la ville jusqu'à l'arsenal, pour l'usage des galères. Un aqueduc moderne, construit par les Espagnols, subsista jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. » Cet aqueduc espagnol amenait les eaux, non d'une source, mais de réservoirs aménagés dans l'intérieur des remparts. Au temps d'Édrisi déjà, les garnisaires de Gibraltar n'auraient pu ni vivre, ni surtout soutenir un siège, sans des réservoirs où recueillir les pluies : les quelques litres de la source, dont M. E. Neuville nous parlait plus haut, ne pouvaient pas leur suffire. Ils avaient leurs réservoirs souterrains dans la montagne et, vers la plage et le port, où l'arsenal était construit parmi les arbres, ils devaient avoir déjà l'aqueduc pour le service des galères. Cet aqueduc débouchait-il dans une fontaine abritée sous une voûte artificielle ou naturelle. Est-ce ainsi qu'il faudrait interpréter le texte d'Édrisi ?...

En avril-mai 1908, lors de mon premier voyage, j'avais reçu des autorités anglaises l'accueil le plus serviable : sur mer et sur terre, j'avais eu pleines liberté et facilité de recherches. La *Garrison Library* mettait à ma disposition tous les ouvrages publiés depuis deux siècles sur le fameux Rocher : des spécialistes sans nombre, historiens, géographes, botanistes, géologues, etc., en ont étudié le moindre détail. Les différents

services, ayant fait les enquêtes que, d'avance, j'avais indiquées, répondaient sans retard aux questions que me suggérait la lecture des livres ou la visite des lieux. Mais il était une « zone interdite » où la consigne s'était faite impitoyable, depuis qu'en 1905, au lendemain du discours de Tanger, Guillaume II, débarquant à Gibraltar et excipant de sa qualité de *field-marshal* britannique, avait eu la prétention de tout visiter.

En juillet 1912, accompagné de mon ami, le photographe Fr. Boissonnas, je refaisais le voyage pour explorer en détail cette zone interdite.

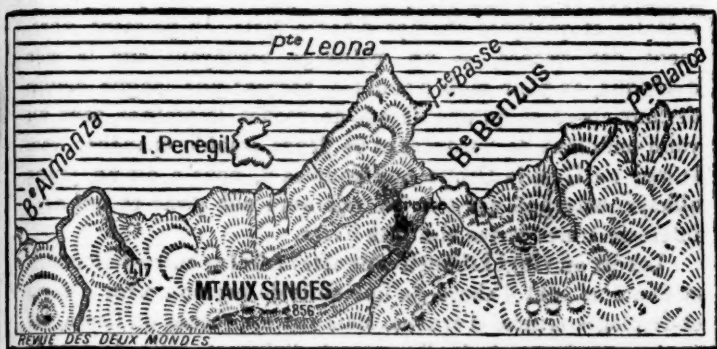
*Vendredi 2 août 1912.* — Nous avons passé toute la journée dans les arbres et les jardins de Gibraltar. « Végétation luxuriante », dit le *Baedeker* de 1900 au sujet de cette forêt urbaine dont les grands pins clairsemés, mais vénérables, aux racines émergeantes et rebelles, les vieux oliviers noircis par la maladie, quelque peu séchés par les coups du soleil, et les chênes-verts, acerchés aux falaises, fendent les murailles et les rocs, soulèvent ou écartent les blocs fissurés : c'est « l'une des curiosités de la ville ». Dès le débarquement, j'avais été repris de mes doutes anciens : Gibraltar n'avait-elle pas eu la grotte aux eaux vives d'Édrisi? Calypso n'avait-elle pas régné de ce côté du Détroit, en face de son père Atlas, sur cette « île aux deux rives », que l'isthme de la Linea rattache à peine au continent?... le Port aux Arbres d'Édrisi n'était-il pas l'Île aux Arbres du poète?

Le vice-gouverneur nous a reçus au *Convent*, où ses officiers ont longuement établi avec nous la liste des vues qui seraient ouvertes à nos objectifs. Les Anglais, aussitôt après la prise de la ville, ont expulsé les ordres espagnols et installé leur gouvernement dans les cours cloîtrées, sous les blanches arcades d'un couvent de franciscains. Le jardin est une ombreuse palmeraie. La terrasse, sous de grands pins battus des vents d'ouest, domine la ville et son *alameda*, la baie avec son Île Verte et le Détroit jusqu'aux monts africains : faudrait-il donc loger Calypso et ses nymphes en ce cloître d'Espagne?

Pour la visite des grottes et de la « zone interdite », le vice-gouverneur a renvoyé la décision dernière au retour du gouverneur qui rentrera de congé mardi : les précautions et règlements contre l'espionnage restent sévères. Jusqu'à mardi



nous pourrions circuler librement dans la « zone ouverte » et préparer notre travail que le gouverneur autorisera sans aucun doute. Mais, jusqu'à mardi, nous avons trois et quatre jours d'attente : le vice-gouverneur nous conseille, puisque nous devons aller à Ceuta, de ne pas manquer la fête de Notre-Dame d'Afrique que l'on y célébrera dimanche ; c'est aussi, disait-il, une vue à prendre.



LA GROTTE DE CALYPSO

*Dimanche 4 août 1912.* — Hier matin, nous nous sommes embarqués à Algésiras sur le petit vapeur qui, tous les deux jours, fait le voyage de Ceuta. Des familles entières l'encombraient, Irlandais de la garnison, Espagnols de l'arsenal, du bazar ou de la Linea, qui voulaient aller, eux aussi, à la fête de Notre-Dame d'Afrique, les Irlandais, avec un bébé dans les bras, et les Espagnols, une mandoline.

La traversée a été dure dans le Déroit que fouettait le vent d'ouest. Le pilote a piqué droit sur le Mont aux Singes pour gagner au plus court l'abri de ses promontoires contre la houle qui nous faisait rouler bord sur bord et jonchait de malades le pont, l'entrepont et les « chambres ». Nous avons atteint la Punta Leona, le cap le plus septentrional de l'Afrique, puis traversé, vers la Punta Blanca, qui lui fait face à l'est, l'admirable petite rade de Benzus, en longeant de loin sa plage, ses écueils et sa falaise de tuf chargée de ruines et de ver-

dures éclatantes; les indigènes appellent ce canton Beliouнеш; les géographes arabes en vantent les sources; durant vingt-six siècles d'histoire pour le moins, depuis la première antiquité phénicienne jusqu'à la revanche espagnole sur les Maures (1100 avant notre ère — 1500 après), des villes se sont succédé à cette bouche du Détroit, pour le service des navigateurs africains.

Deux ou trois hautes et sveltes tours carrées et quelques entrées de voûtes émergent encore, presque intactes, des cases éventrées et des figuiers qui les emplissent; des jardinets de céréales et quelques champs d'herbe verte, où paissent librement des vaches, — un pâturage verdoyant sur la côte d'Afrique, en plein mois d'août! — bordent une longue coulée de lauriers-roses qu'une façade de roches lointaines, sous un voile ondulant de verdure et de fleurs, semble épancher vers la mer: « C'est la Grotte aux Sources », nous a dit un jeune officier espagnol, qui s'en va rejoindre son poste et qui s'est intéressé à mes cartes et à mes livres.

Les dix ou vingt kilomètres de côte africaine entre Beliouнеш et Ceuta ne sont d'abord qu'une suite de promontoires déserts et de plages semées d'écueils. Mais aux approches de Ceuta, les pentes se chargent de figuiers et d'oliviers, puis de grands défrichements et de vignes nouvellement plantées autour de fermes blanches; dans le lit des torrents, s'alignent de jeunes peupliers et quelques eucalyptus, dompteurs de marais. Les maîtres de Ceuta, durant trois siècles et demi, étaient restés prisonniers dans leur « île aux deux rives », à l'abri du fossé, qui en avait fait une île « cerclée d'eau ». Au cours des années dernières, ils ont pris pied sur la terre ferme, et leurs défricheurs commencent la besogne herculéenne que nos Espagnols de l'Oranie ont accomplie à travers plaines, pentes, monts, rocs et plateaux: quinze kilomètres de rails à voie étroite ont été posés pour le service de deux blockhaus installés au sommet et au pied de la Punta Blanca qui limite la zone espagnole sur la rade de Benzus. Notre officier a son poste dans le blockhaus du sommet. Il disait être allé jusqu'à cette Grotte aux Sources, bien qu'elle fût en dehors de la zone pacifiée et que les indigènes soupçonneux y commissent volontiers les pires trahisures; il se faisait fort de nous y conduire, si nous obtenions du général Alfau, qui commandait à Ceuta, la permission de franchir la ligne des avant-postes.

Ceuta n'est pas encore sortie de son île et de ses remparts : son quai, bordé de poivrières, semble toujours une muraille de défense plutôt qu'une marche d'accueil. Mais le bord et les eaux de la mer sont couverts des préparatifs pour le grand port décrété, commencé et doté de 21 millions de pesetas : à chaque bout de la rade ouverte, à grand renfort de grues, de wagonnets et de petites locomotives criardes, les travaux s'activent ; les amorces de deux jetées sortent du flot et assurent déjà quelque calme aux opérations de débarquement en ces eaux balayées par tous les vents.

Un aide de camp nous attendait à l'estacade. Le général Alfau, prévenu par une dépêche de notre consul à Gibraltar, nous appelait sans retard. Notre demande à peine formulée a été agréée : un coup de téléphone a fait venir l'entrepreneur des jetées dont les quinze kilomètres de rails et les petits convois s'en vont jusqu'à la carrière de la Punta Blanca. Un train vide est justement en partance. Le jour est favorable : la fête de Notre-Dame d'Afrique attire en ville, du plus loin, les Rifains qui viennent vendre chevreaux, agneaux et poulets aux hôtels et restaurants, où les barques, *felouchos* et vapeurs d'Algésiras déversent depuis deux jours une clientèle ; les ouvriers de la carrière touchent en ce moment leur paie du mois dernier ; ils vont accourir au bazar pour faire leurs provisions de sucre et de thé et passer deux journées (on ne travaillera pas lundi) à fumer, sommeiller, causer, jouer, apprendre les nouvelles. On peut donc escompter, aujourd'hui et demain, une tranquillité parfaite, une sécurité absolue, même au delà des avant-postes : la poudre ne parlera pas ; le couteau ne jouera pas ; nous pouvons nous risquer dans la combe de Benzus, au delà du dernier blockhaus ; personne, d'ailleurs, n'ayant pu prévoir notre présence, aucun préparatif d'enlèvement et de rançonnement n'a pu être fait ; il nous faut seulement opérer en coup de surprise, sans perdre une heure ; nous n'avons qu'à partir sur-le-champ : une dépêche aux gens de la carrière aura organisé notre visite à la grotte.

Dans la caisse d'un wagonnet ouvert, la criarde locomotive nous emporte. Trois quarts d'heure de course rapide entre la mer mugissante et les pentes chargées de figuiers, de vieux oliviers, de jeunes vignes et de chênes-liège. Le rail surplombe le flot, épouse tous les tours et détours de cette côte éboulante,

que la mer sculpte et ronge et dont les lignes d'écueils et les tombées de blocs écartent toute envie de débarquement.

Il butte enfin contre la haute falaise de la Punta Blanca, une paroi cyclopéenne, haute de 200 mètres et coupée à droit fil par la carrière que deux et trois étages d'ouvriers débitent en blocs de 4 et 8000 tonnes, nous dit-on avec fierté. En bas, sur une esplanade de déblais et dans un lacs de rails, à travers un chargement de waggons, une cohue d'Européens loqueteux et de Marocains demi-nus se presse au guichet de la paie, au hangar de l'épicier, à l'assaut d'une buvette grillagée de roseaux, où nous prenons, pour la montre autant que pour le besoin, un déjeuner rapide : on a bien soin d'apprendre à cette foule que, par grande faveur, le général nous fait ouvrir les deux blockhaus pour en photographier les alentours.

Mais, au bout du chantier, dans la cour fermée du blockhaus de la plage, nous attendent et nous emmènent par une porte dérobée deux hommes de confiance : un Catalan, qui parle espagnol et français, et un Marocain, qui sait l'arabe et l'espagnol. Chargés comme mulets, eux et nous, de nos instruments de travail (nous avons pourtant laissé une partie de nos bagages et appareils dans le blockhaus), nous quittons la zone espagnole : nous entrons en *blad-es-siba*, en pays de révolte, où le Rifain, ne connaissant encore de loi que son intérêt ou son caprice quotidien, vit à sa guise, aussi indépendant du sultan-chérif que du roi d'Espagne.

#### LES QUATRE SOURCES

Un admirable paysage antique offre à nos yeux une réplique agrandie et embellie de la baie de Marathon. La rade et la combe de Benzus s'ouvrent devant nous, jusqu'à l'autre falaise de la Punta Leona qui porte à son sommet le pied du Mont aux Singes. Jusqu'à ce Pilier du Ciel, que le vent d'ouest débarrasse aujourd'hui de ses nuées et dont le clair soleil et les lignes d'ombre modèlent nettement le faisceau de colonnes, un cirque de hautes montagnes au profil sinueux, aux formes harmonieusement contraires, enclôt ce pays vers l'arrière; un demi-cercle de plages le borde vers la mer et, malgré les écueils gémissants qui parsèment les sables, offre ses grèves aux barques indigènes. De la plage aux monts, s'étagent ruines et

verdures, sur deux ou trois terrasses dont l'aspect général est d'une grosse ville, abandonnée après le sac et l'incendie, envahie par les broussailles, les pâtures, les ronces et les labours. Une tour carrée, presque intacte, continue de garder l'angle du rempart détruit, près d'une voûte où devait s'ouvrir la Porte de la Mer, *Bab-el-Bahr* : un sentier rapide, un escalier plutôt, en descend à la plage.

Nous montons à travers les ruines et les éboulis de murailles, dans les pierres et les fragments de tuiles et de jarres. Nous montons lentement, un peu angoissés par l'espoir et la crainte, vers cette grotte encore invisible, où nos deux guides nous promettent des sources : ils y ont séjourné, travaillé, voilà quelques mois à peine. Un sentier y va tout droit du blockhaus, sur une levée de terre fraîchement remuée et foulée. A droite et à gauche, les Rifains ont quelques cultures irriguées. Nous montons une petite heure, dans les épines et les géraniums, les sonnailles et les fuites de chèvres, les souffles et le chant de la mer qui brise sur les pieds d'Atlas; d'anciennes ruelles, des tronçons de conduites d'eau, des rigoles d'irrigation plus ou moins entretenues, de gros figuiers aux quatre coins de petits champs moissonnés font penser à une *kasbah* d'Alger, qui aurait été arasée jusqu'au sol.

Nous atteignons une verte prairie où des vaches paissent, les pattes dans la terre noire et le muflle dans les trous d'eau ou l'herbe haute. Devant nous, se dresse une paroi de roches à pic, sous un épais manteau de plantes grimpantes et d'arbustes accrochés : il en coule jusqu'à la mer une rivière de lauriers-roses en pleine floraison. La bouche d'une grotte apparaît là-dessous, hautement béante, mais à demi masquée par un terre-plein, derrière un mur de gros blocs, entassés de main d'homme. Nous mettons le pied sur cette terrasse, qui dut porter jadis le vert jardin de Calypso : elle ne porte aujourd'hui qu'un pan de chaumes blanchis, brûlés par le soleil, sans un brin d'herbe, sans eau ; il ne sort pas de la caverne le moindre ruissellement... Encore une fois, nous sommes déçus... La caverne est pourtant si grande, si bellement perchée pour surveiller tout le pays, toute la mer!... Je pousse un cri de joie : à notre droite, sur une esplanade un peu plus basse, débordent d'un bassin carré, qui fait miroir, plusieurs courants d'une eau limpide et cristalline, — « les ondes claires » du poète, — qui fuient à travers



de jeunes peupliers, s'enfoncent sous la masse des lauriers-roses ou divergent dans les cultures et les ruines et vont tomber sur la grève en nombreux ruisselets d'argent.

Cette eau claire sort de la paroi d'un rocher, creusée en voûte. Une, deux, trois, quatre sources vauclusiennes s'en échappaient récemment encore : leurs quatre trous en ligne sont là, mais obstrués de pierres et de ciment ; les Espagnols sont venus, au début de cette année, capter une partie de ces eaux abondantes pour leurs soldats et leur carrière de la Punta Blanca ; le bassin en ciment et son amorce souterraine sont leur ouvrage, et la canalisation descend au blockhaus sous le sentier que nous avons suivi ; c'est le travail auquel nos deux guides ont pris part et pour lequel une trentaine d'hommes ont campé plusieurs semaines dans la vaste caverne ; nos gens ont encore vu les quatre sources s'échapper librement des quatre trous que voilà, — un, deux, trois, quatre, — alignés sous la voûte, séparés par un mètre ou deux les uns des autres, et tous quatre de même forme arrondie, de même grandeur, — deux pieds de diamètre.

Mais quand, au bout du monde, Hermès aborda l'île, il sortit en marchant de la mer violette, prit terre et s'en alla vers la grande caverne, dont la Nympe bouclée avait fait sa demeure. Au rebord de la voûte, une vigne en sa force éployait ses rameaux, toute fleurie de grappes et, près l'une de l'autre, en ligne, quatre sources versaient leur onde claire, puis leurs eaux divergeaient à travers des prairies molles, où verdoyaient persil et violettes...

A l'endroit même où, jadis, Hermès s'arrêta pour admirer le logis de la Nympe, M. Fr. Boissonnas a planté son appareil photographique... Hermès ou Calypso veulent-ils punir notre intrusion ? Un accident soudain aveugle ce témoin indispensable, sans les preuves duquel nos dires seront peut-être suspectés. Il faut retourner en chercher un autre dans les bagages que nous avons laissés au blockhaus. Fr. Boissonnas y redescend, sous la conduite du Catalan ; je reste, avec le Marocain, à la garde des livres, plaques et sacs de route remisés dans la vaste grotte. Ulysse et ses compagnons restèrent ainsi dans l'autre de Polyphème.

La grotte est haute, large et profonde, mais sans les dédales et le mystère de la caverne de Perejil. Elle est habitée, aujourd'hui



d'hui du moins, par des chevreaux et par un vieillard qui les garde : au fond, une meule de paille monte jusqu'au plafond. Sous la voûte du seuil, un reste de feu achève de brûler des branchages odorants et de noircir le haut de la paroi déjà luisante de suie. Le vieux, après m'avoir longuement considéré, a remis sur le feu sa petite cafetière en fer-blanc et nous a servi plusieurs tasses de ce thé marocain, aussi chargé que sucré, dans lequel infusent quelques feuilles de menthe verte. Il me comble de paroles aimables que notre Marocain essaie de me traduire. Mais, dans l'espagnol de sa traduction, je ne distingue que les mots souvent répétés *Amigo viejo de usted, amigo del asa*. Je cherche vainement dans mes souvenirs ce vieil ami, cet ami intime, qui m'appelle, comme les Tunisiens de ma connaissance, *Sidi Bitour*, « Seigneur Victor », et qui, tirant de la meule de paille un fusil Gras, l'a mis à la bretelle, avec un geste de protection à mon adresse.

Ce doit être quelque dieu bienveillant, caché sous une forme humaine : pour salaire d'une longue fidélité (j'ai commencé l'étude de l'*Odyssee* en mai 1888), Athéna a voulu me donner le bonheur ineffable de contempler à loisir ce pays de la Nympe, interdit aux hommes d'aujourd'hui, et de vivre sans inquiétude cette heure d'allégresse intellectuelle, « où je marche, vivant, dans mon rêve » homérique. La combe et la rade de Benzus au premier plan, deux cents kilomètres de mer libre au second, et, dans le fond, toute la côte espagnole entre le sphinx de Gibraltar et les neiges d'Almería, déroulent devant nous un panorama immense, qu'emplissent les chansons des cigales, des vagues et du vent, les sonnailles et le bêlement du petit troupeau et les odeurs alternées des cistes, des jasmins, des figuiers et des menthes d'eau.

A deux kilomètres sur notre droite, la masse abrupte de la Punta Blanca et son blockhaus en plein ciel, à un kilomètre sur notre gauche le pilier d'Atlas aux multiples colonnes enferment comme entre deux portants cette conque de végétation luxuriante, qui reporte l'esprit aux plus nobles paysages des deux littératures classiques. La Grèce, la Sicile et l'Italie des poètes semblent réunies et comme amalgamées en ce cadre d'éternel printemps : lauriers-roses purpurins, gazons et buissons fleuris au long des eaux limpides, blancs peupliers qu'autour du bassin fait onduler la brise, lierres, figuiers,

jasmins et chèvrefeuilles accrochés en rideau à la bouche de l'ancre, vieux bouc perché au sommet d'une roche, rien ne manque ici du décor de l'églogue :

*Hic ver purpureum; varios hic flumina circum  
fundit humus flores; hic candida populus antro  
imminet et lentæ texunt umbracula vites...*

Il suffit d'être assis une minute en cette place pour être certain que tous les maîtres et usagers du Détroit, Libyens et Phéniciens de la première antiquité, Grecs et Romains ensuite, Arabes et Maures d'hier, ont fréquenté cette caverne, ses sources, sa guelte et son refuge; tous ont dû y loger quelque divinité ou quelque saint de leur religion; quand donc les fouilles d'un archéologue viendront-elles retrouver les titres des premiers propriétaires, Atlas et Calypso, sa fille ?

Le tenancier actuel, le vieillard accroupi près du feu, habite dans la montagne un village caché, que les méchantes gens de mer ne peuvent pas apercevoir. Il est venu s'installer aujourd'hui sous cette voûte, moins pour garder ses chèvres et chevreaux que pour percevoir ses revenus : après le captage des sources qu'il a permis aux Espagnols, moyennant honnête indemnité, il exploite le bassin construit par eux; le barbier du canton y vient opérer à dates régulières et à certains jours exceptionnels; la vigile de Notre-Dame d'Afrique est de ces jours de toilette; demain, de toute la côte, les amis et ennemis de l'Espagne vont courir à Ceuta.

Le barbier, qui survient, a tout aussitôt une clientèle de quatre ou cinq gaillards emballés de blanc qui descendent du village. Ils se déchaussent, se lavent les pieds et la figure dans les eaux de la Nymphe, puis s'assoient sur la *djellaba* (manteau) qui sert de fauteuil à l'opérateur. De chacun, le vieux berger touche un centime de redevance. Mais l'un d'eux amène ses trois vaches au ruisseau du bassin boire l'eau savonneuse dont elles sont friandes, et il refuse de payer, pour elles aussi, la juste taxe. Il s'ensuit, ô Théocrite, un dialogue dont, par malheur, je ne comprends pas un mot, mais dont le ton trahit la violence. Il semble que la querelle va tourner au combat... Le barbier ramène la paix en payant de sa poche le centime par tête de vache, comme par tête de

Maure. Je croyais savoir par Nicolas Boileau comment « doit éclater une élégante idylle » :

Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille  
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

Il me semble qu'en leurs églogues, les bergers d'ici usent de très gros mots, et j'ai craint que l'on ne vit sortir des ceintures d'épouvantables coutelas. Le vent d'ouest, cependant, continuait de balancer les menthes du bassin et la cime des jeunes peupliers, et le ruisseau de s'enfuir dans son lit de lauriers-roses, et la mer de nous envoyer sa fraîcheur et son bruissement. De temps en temps, passaient les files de petits ânes, avec un chargement de sacs de grain, ou de poules pendues par les pattes, ou de chevreaux en travers du bât, qui s'en allaient à Notre-Dame d'Afrique; certains âniers-pèlerins avaient, à mon endroit, une curiosité un peu vive et des regards sans amitié.

Fr. Boissonnas et le Catalan rapportent enfin de nouveaux instruments de travail. Mais le commandant du blockhaus leur a recommandé de rentrer au plus vite : notre présence suscite trop de conversations parmi les pèlerins qui nous ont vus ici et qui ont traversé ensuite la carrière; il ne faut pas tenter le loup à l'heure où, volontiers, il sort du bois. La journée s'avance. Nous nous hâtons de prendre toutes les vues des grottes, des quatre sources, du bassin, de la prairie, d'Atlas et de la rade. Le vieillard, pour affirmer son droit de propriété, a voulu être photographié sous la voûte des sources, auprès du premier des quatre trous; en remerciement, il nous propose d'aller dormir dans sa maison, sous la montagne : il aura mille choses encore à nous montrer demain; il y a là-haut des sources, des ruines et de grands arbres qui nous étonneront... Le Catalan m'explique enfin la raison de cette vive amitié : nombre de Rifains vont chaque année, après la moisson, gagner de beaux salaires dans les fermes d'Algérie et de Tunisie, comme gardes-récolte ou gardes-vigne; le vieux y allait autrefois avec ses fils; il m'y a vu, connu, servi; une méchante histoire les a brouillés avec les lois françaises; il voudrait qu'une lettre de moi les remit en grâce auprès du Résident général.

Les paroles du vieux ont éveillé mon inquiétude : des sources, des ruines et de grands arbres... Nous n'aurons vécu que quelques heures dans ce royaume de Calypso. Nous n'au-

rons pas retrouvé tous les détails du site homérique : il nous manque le Cap aux Arbres morts, sur lequel Ulysse a construit son radeau... Au pied du Mont aux Singes, sur la falaise de la Punta Leona qui nous masque la vue de Perejil, apparaissent les cimes d'un vert taillis au-dessus duquel un arbre foudroyé dresse son tronc blanchi et ses moignons lamentables.

Atlas garderait-il, dans les replis de ses contreforts, quelque reste de l'antique forêt?... Entre les Quatre Sources et la Punta Leona se creuse un assez large vallon, où commence de s'allonger l'ombre des montagnes. Le soleil sanglant va plonger dans le linceul de brumes que le vent d'ouest a tendu en travers du Détroit. Vénus, annonciatrice de la nuit, a paru dans l'azur. La côte d'Espagne revêt sa catholique robe d'évêque. Brise de la mer et des monts, gémissement du flot, sonnaillles des chèvres, cris du berger, chanson des eaux vives, tout s'est assourdi. Nous avons promis d'être au blockhaus avant le coucher du soleil... Nous revenons prestement à la carrière, où l'on entend siffler le petit train du soir, où les mines éclatent d'étagé en étagé.

Une heure d'attente sur le terre-plein enténébré. Les grues finissent d'emplir les wagonnets. La joie de la découverte s'est amortie et laisse sourdre en nous tous les motifs d'inquiétude et de regrets : avons-nous assez bien visité cette résidence de Calypso que, sans aucun doute, nous ne reverrons jamais? Avoir attendu, cherché durant vingt ans la grotte de la Nympe pour y passer trois heures à peine! En avons-nous du moins pris assez de vues et seront-elles suffisantes pour convaincre les plus incrédules? Les clichés n'ont-ils pas été voilés par l'accident de l'appareil?...

Le petit train nous ramène à Ceuta sous la nuit étoilée, le long du flot et des écueils, autour des caps sombres, en laissant toujours l'Ourse sur notre main gauche.

VICTOR BÉRARD.

(A suivre.)

---

# L'OFFENSIVE DE 1916

---

## LES MÉMOIRES DU GÉNÉRAL BROUSSILOW

Les résultats considérables de l'offensive de grande envergure exécutée en 1916 par le général Broussilow, offensive que la presse du monde entier désigna alors de son nom, ont pesé d'un grand poids pendant tout l'été de cette année-là sur les opérations des deux partis. D'autre part, peu après la révolution de mars 1917, Broussilow devint généralissime des armées russes, et quitta d'ailleurs ces fonctions quelques semaines avant la révolution bolchévique de novembre de cette même année. C'est dire l'importance de ses souvenirs au point de vue historique.

Dès le début de la révolution, il avait résolu, quoi qu'il arrivât, de ne pas sortir de Russie. Pendant les journées qui donnèrent le pouvoir au parti bolchévique, il se trouvait à Moscou. Il y fut grièvement blessé chez lui par un obus, et cette blessure le força à rester plusieurs mois à l'hôpital. A sa sortie, il fut d'abord emprisonné, puis remis en liberté; il n'a pas émigré.

Son rôle après la révolution bolchévique, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, est l'objet de controverses dans les milieux russes, en particulier dans ceux de l'émigration, parce qu'il n'a pas quitté la Russie où il est mort. L'apparition de ses Souvenirs y suscitera certainement des discussions vives, car nombreux sont ceux qu'il y met en cause. Nous n'avons pas à prendre parti dans ces discussions et nous en abstiendrons.

Nous nous proposons seulement de mettre sous les yeux du public français ce document d'un haut intérêt et d'une indiscutable valeur en raison de sa source. Si leur apparition provoque celle de données contradictoires, l'histoire profitera des sources nouvelles ainsi dévoilées.

Un court aperçu de la carrière du général Broussilow est utile pour éclairer sa préparation aux hautes fonctions qu'il a exercées pendant la guerre.

Chose rare en Russie parmi les membres du haut commandement, le général Broussilow ne sortait pas de l'Académie d'état-major. Mais une grande partie de sa carrière s'est déroulée à Petrograd à l'École de cavalerie des officiers où les occasions de développer son instruction militaire ne lui ont pas manqué.

Né en 1853 à Tiflis, où son père, général-lieutenant, était président des tribunaux militaires, il perdit très jeune ses parents; ses deux frères et lui furent élevés au Caucase par leur oncle et leur tante Haguemeister. Ils furent d'abord confiés chez ceux-ci à des précepteurs auprès desquels le futur général apprit à parler le français comme le russe et reçut des connaissances solides en langue allemande. A quatorze ans, il entra au corps des pages, mais ne fut pas pour cela privé de douceurs familiales ni de vie mondaine, car un cousin de son oncle, le comte Stembock, le recevait chez lui, et le jeune Broussilow voyait dans cette maison des écrivains et des savants.

Il fut promu en 1872 cornette au régiment des dragons de Tver qui tenait garnison au Caucase, tout près de la résidence de son oncle et de sa tante. Ce régiment était parmi les vieux de l'armée russe, ayant été créé par Pierre le Grand; il était au Caucase depuis 1853. « L'esprit combatif des troupes, dit le général dans ses notes autobiographiques, à l'époque des guerres du Caucase et longtemps après, était très haut... Grâce au service de longue durée alors en usage, le soldat ne faisait plus qu'un avec son régiment et voyait en celui-ci sa véritable famille. » Aussi la nouvelle d'une guerre avec la Turquie fut-elle accueillie avec enthousiasme. Le jeune Broussilow y fit ses premières armes. Il revint de cette campagne assez souffrant, et resta au Caucase jusqu'en 1881, à mener la vie de garnison.

C'est alors que sa carrière prit une orientation nouvelle en raison de son envoi à l'École de cavalerie des officiers à Petrograd... Il y devait rester de longues années. Tout en continuant



à faire partie du cadre de l'École, il avait été affecté au régiment des grenadiers à cheval de la Garde. En même temps qu'il avançait en grade, il devint successivement adjudant-major de l'École, chef de la section des officiers, instructeur de cavalerie au corps des pages, adjoint au commandant de l'École, dont pour finir il reçut, grâce à l'appui du grand-duc Nicolas Nicolaïévitch, le commandement.

Ces fonctions lui donnèrent de multiples occasions de voyages et de participation à des expériences relatives à la cavalerie; elles lui permirent en particulier d'organiser des chasses à courre pour l'instruction équestre des officiers. En même temps, il nouait d'agréables et utiles relations dans la société de la capitale.

Il s'était marié en 1884 avec une nièce de son oncle Hague-meister qui l'avait élevé. Sa femme était de santé très délicate; elle eut plusieurs enfants morts-nés et lui donna un seul fils qui vécut. Presque chaque année, il faisait avec elle un voyage en France ou en Allemagne. Il la perdit en 1907, au moment où son fils sortait du corps des pages comme cornette aux grenadiers à cheval (1).

Toujours appuyé par le grand-duc Nicolas Nicolaïévitch, le général Broussilow obtint assez rapidement le commandement de la 2<sup>e</sup> division de cavalerie de la Garde, toujours à Petrograd, désignation flatteuse qui le mettait très en vue. Pendant l'exercice de ces fonctions, il continua à avoir d'excellents rapports, malgré quelques heurts passagers, avec le Grand-Duc, dont l'estime lui fit obtenir à la fin de 1900 le commandement du XIV<sup>e</sup> corps à Lublin. Il y resta trois années pendant lesquelles il se remaria avec M<sup>lle</sup> Jelikhovskaïa dont il connaissait depuis longtemps la famille. Il quitta peu après Lublin pour venir à Varsovie en qualité d'adjoint au commandant des troupes de la circonscription militaire.

Le général Broussilow n'y demeura pas très longtemps par suite de divergences de vues avec son chef, le général Skalon. Ses notes autobiographiques indiquent qu'il le jugeait trop admirateur de l'Allemagne et trop entouré de gens qui pensaient de même, si bien qu'il demanda à reprendre le comman-

(1) Ce jeune homme se conduisit brillamment au début de la guerre, se maria assez malheureusement pendant celle-ci, et disparut au début de la révolution bolchévique.

dement d'un corps d'armée. On fit droit à sa demande en 1913 en lui confiant le XII<sup>e</sup> corps dont le quartier général était à Vinnitza en Podolie et qui relevait de la circonscription militaire de Kiew. C'était un gros corps d'armée qui comprenait, outre deux divisions d'infanterie, une brigade de tirailleurs, deux divisions de cavalerie, des troupes techniques, etc..., à proximité de la frontière d'Autriche.

Le général Broussilow croyait fermement qu'une guerre serait à bref délai inévitable avec l'Allemagne par suite des armements et de l'ambition de cette puissance. Il travailla donc avec ardeur à l'instruction de ses officiers et de ses régiments. Des manœuvres, des voyages d'état-major exécutés par les troupes de la circonscription militaire de Kiew lui donnèrent l'occasion de connaître et de voir à l'œuvre la plupart des généraux qu'il devait avoir sous ses ordres l'année suivante quand la guerre prévue par lui éclata.

Il avait passé, en 1914, le commencement de l'été aux eaux de Kissingen en Allemagne. Dès qu'il vit s'obscurcir l'horizon politique, il se hâta de rentrer en Russie.

Il savait qu'à l'époque où il était adjoint au général commandant la circonscription militaire de Varsovie, il était désigné pour exercer le commandement d'une des armées qui y étaient formées. Son passage à l'un des corps d'armée de la circonscription de Kiew ne lui avait pas permis de conserver ce commandement éventuel; mais, quand la guerre éclata, il reçut celui de la VIII<sup>e</sup> armée qui faisait partie du groupe d'armées dont le général Ivanow, commandant en temps de paix de la circonscription de Kiew, prenait le commandement : ce groupe d'armées portait le nom de front sud-ouest (1).

La VIII<sup>e</sup> armée en formait la gauche; elle se trouvait ainsi à l'extrême gauche des forces russes opérant contre l'Autriche, ayant à sa droite la III<sup>e</sup> armée, commandée par le général Rouski.

La VIII<sup>e</sup> armée prit sa part de la grande victoire initiale des armées russes qui permit à celles-ci de progresser en Galicie. En octobre, le général Broussilow reçut temporairement le commandement d'un groupe formé par les III<sup>e</sup>, VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> armées, et chargé d'assurer le siège de Przemysl et la couverture de ce

(1) Dans la terminologie militaire russe, le mot front équivalait à Groupe d'armées quand il se rapporte à un groupement de grandes unités.

siège et de la gauche des armées russes dans les Carpathes. Il reprit ensuite celui de la VIII<sup>e</sup> armée à qui incombait spécialement ce dernier rôle, et exerça ce commandement dans des conditions très pénibles par suite des difficultés du terrain, des rigueurs de la température et de l'étendue considérable du front qui lui était confiée : ce rôle difficile se prolongea tout l'hiver. Sa ténacité assura la chute de Przemyśl qui se produisit en mars 1915.

L'offensive foudroyante du général Mackensen, exécutée en mai contre la III<sup>e</sup> armée russe, qui fut complètement bousculée, força l'armée du général Broussilow à se replier rapidement des Carpathes pour ne pas voir sa retraite coupée. C'était la douloureuse période où l'armée russe manquait de munitions. Le front russe tout entier recula, abandonnant non seulement la Galicie conquise en 1914, mais une large portion du territoire russe. Les mauvais temps de l'automne finirent par rendre les opérations impossibles. Les deux fronts adverses se stabilisèrent au contact l'un de l'autre.

Au cours de ces opérations difficiles et ingrates, le général Broussilow avait toujours cherché à opérer offensivement, chaque fois que les circonstances le lui permettaient. Aussi, bien qu'il se plaigne à plusieurs reprises dans ses *Souvenirs* d'avoir été l'objet d'intrigues malveillantes, avait-il acquis une réputation dans l'armée. C'est ce qui explique qu'il ait été appelé, à la fin de mars 1916, à remplacer le général Ivanow à la tête du front sud-ouest.

Son prédécesseur estimait que ce groupe d'armées était hors d'état de participer activement à la grande offensive prévue pour le printemps de 1916. Aussi l'opération principale y devait-elle être confiée au front ouest avec participation ultérieure du front nord-ouest, tandis que le front sud-ouest resterait sur la défensive. Le général Broussilow, au contraire, demanda à participer à cette offensive, ne fût-ce que pour fixer devant lui les forces ennemies qui lui faisaient face, et empêcher le commandement adverse de rien prélever sur elles pour aller au secours des secteurs attaqués ailleurs. Il se trouva, pour finir, que l'offensive russe, si nécessaire pour soulager l'armée française durement engagée devant Verdun, et plus encore l'armée italienne, qui venait de subir un échec sérieux et dont le commandement suprême demandait instamment le déclen-

chement rapide de l'attaque russe projetée, ne fut exécutée que par le groupe d'armées du général Broussilow.

Nous ne devons pas oublier que, sous la pression exercée par cette offensive, les Empires centraux perdirent du 5 juin au 14 novembre 430 000 prisonniers, que les Allemands durent retirer des autres parties de leur front de Russie, tous les éléments disponibles pour aller épauler les armées austro-hongroises et que, cela ne suffisant pas, des divisions allemandes partirent de France pour la Russie avec de grandes quantités d'artillerie et de munitions.

C'est le récit de cette offensive que nous donnons ici. Elle constitue la partie essentielle de son livre et jette une éclatante lumière sur le glorieux fait de guerre connu sous le nom de « l'offensive de Broussilow ».

GÉNÉRAL A. NIËSSL.

## I. — LA PRÉPARATION

### MA DÉSIGNATION AU COMMANDEMENT DU FRONT SUD-OUEST

D'une manière tout à fait inattendue, un peu avant la fin de mars, je reçus un télégramme chiffré de la Stavka émanant du général Alexéïew. Il y était dit que j'avais été choisi par le commandant en chef suprême (1) pour les fonctions de commandant en chef du front sud-ouest à la place du général Ivanow, destiné à être attaché à la personne du Tsar, et qu'en conséquence il m'appartenait d'occuper ce poste sans retard, le Tsar devant arriver le 8 avril à Kamenetz-Podolsk pour une inspection de la IX<sup>e</sup> armée qui se trouvait à l'aile gauche de ce front. Je répondis que j'exécuterais l'ordre, mais que je demandais de désigner à ma place, comme commandant de la VIII<sup>e</sup> armée, le général Klembovski, chef d'état-major du front. A cela, je reçus réponse que l'Empereur ne le connaissait pas, mais que, sans vouloir me gêner dans le choix du commandant

(1) Cette fonction était nominalelement remplie par l'Empereur, mais pratiquement par le général Alexéïew, chef d'état-major général.

de cette armée, il estimait nécessaire de me recommander fortement le général Kalédine, et qu'il serait heureux si j'arrêtais mon choix sur lui.

Je regardais le général Kalédine comme un remarquable commandant de division, mais il s'était déjà montré notablement moins bon comme commandant de corps d'armée. Pourtant, je n'avais rien contre lui : pendant toute la campagne il s'était conduit avec distinction, et avait mérité deux croix de Saint-Georges et un sabre de Saint-Georges; grièvement blessé, il était revenu à son poste incomplètement guéri. Je n'avais donc pas de raisons suffisantes pour ne pas tenir compte de cette proposition du Tsar, et écarter un général brave et expérimenté, uniquement parce qu'à mon avis et selon mon sentiment intime, je le regardais comme trop mou et indécis pour occuper la fonction de commandant d'armée. Par la suite, je regrettai d'avoir cédé en cette occasion. L'expérience de la guerre montra, en effet, que j'avais malheureusement raison, et que Kalédine, avec tous ses mérites, ne répondait pas à ce qu'on attend d'un commandant d'armée.

Je télégraphiai également à Ivanow, en lui demandant quand il lui conviendrait que je vinsse recueillir son héritage. Il me répondit que cela dépendait de moi. Mais le général Diteriks, général quartier-maître (1) de l'état-major du front, appela au télégraphe mon chef d'état-major Soukhomline; il lui fit savoir qu'Ivanow serait très gêné par un rapide départ et que ma prompte arrivée à Berditchew lui serait très incommode, parce qu'il lui fallait terminer différentes affaires, qu'il serait bon que j'ajournasse mon arrivée, d'autant plus qu'Ivanow avait reçu du ministre de la Cour un avis où il était dit qu'il ne devait pas actuellement partir de Berditchew. Cette communication me plaçait dans une position très désagréable. D'une part, Alexéiew me mandait, au nom de l'Empereur, d'aller au plus tôt occuper mon poste de général en chef; d'une autre, on m'informait par voie non officielle et par fil direct qu'au nom de l'Empereur, le ministre de la Cour prescrivait à Ivanow de rester sur place. Je n'avais jamais rien postulé, je n'avais cherché aucune élévation, je n'avais jamais été n'importe où hors de mon armée, je n'étais jamais allé à la

(1) Premier sous-chef d'état-major général, spécialement chargé des opérations.

Stavka et n'avais jamais parlé de moi à qui que ce fût; en fait, il m'était absolument indifférent d'occuper une nouvelle fonction ou de rester dans l'ancienne. Mais comme il était dit dans le télégramme d'Alexéïew que l'Empereur arriverait à Kamenetz-Podolsk, le 25 mars-7 avril, et que j'avais ordre de l'y rencontrer, il me restait très peu de temps pour prendre connaissance du front.

Je rendis compte de tout cela par télégramme à Alexéïew en lui demandant que faire. Je reçus réponse que si je ne pouvais pas aller à l'état-major du front, je n'avais qu'à faire venir chez moi le chef d'état-major ou le général quartier-maitre pour prendre quelque connaissance de la situation des affaires.

Outre ses quatre armées, le commandant en chef du front sud-ouest avait à tous égards sous ses ordres directs les circonscriptions militaires de Kiew et d'Odessa, c'est-à-dire douze gouvernements, y compris leur administration civile. Ne voulant pas distraire le chef d'état-major du front de son service, je fis venir près de moi le général quartier-maitre Diteriks, homme capable et connaissant son affaire. Il me fit un rapport détaillé qui me donna toute satisfaction. Je lui exposai le malentendu qui se produisait entre moi et le général Ivanow pour des raisons que je ne pouvais comprendre. Je le priai de rendre compte à Ivanow qu'étant son ancien subordonné, je ne me croyais pas le droit de quitter mon armée sans ordre de lui : tant qu'il n'avait pas déposé sa qualité de commandant en chef, il restait mon supérieur direct. Je n'irais donc pas à Berditchew sans son autorisation, et je le prévenais que, faute d'avoir pu entrer en fonctions de général en chef, je n'irais pas à Kamenetz-Podolsk. Cette déclaration plaça manifestement Ivanow dans un grand embarras : il me télégraphia qu'il m'attendait depuis longtemps déjà et ne comprenait pas pourquoi je n'étais pas encore arrivé. Je remis alors le commandement de l'armée au général Kalédine que je fis venir de Rovno, et je me rendis à mon poste.

J'arrivai à Berditchew par train spécial le 6 avril, et j'y fus reçu par le chef d'état-major Klembovski, et le directeur général du ravitaillement des armées du front, Mavrine. Je demandai immédiatement au premier quand je pourrais me présenter au général Ivanow. Il me répondit qu'Ivanow habitait



un wagon dans le train du commandement en chef, et qu'il me priaît de me rendre chez lui à huit heures du soir. Je lui demandai quel était l'état des affaires sur le front de nos armées; il m'assura que tout allait bien, et que, sauf les fusillades quotidiennes, il ne se passait rien. Il avait toutefois reçu avis que le général Letchitzki, commandant de la IX<sup>e</sup> armée, souffrait d'une grave inflammation des poumons et avait besoin d'être temporairement remplacé. Je désignai, parmi les commandants de corps de cette armée, le général Krymow, qui, à mon avis, était le plus apte à remplir ce poste, bien qu'il ne fût pas le plus ancien commandant de corps d'armée; mais j'estimai que pour de telles fonctions l'ancienneté est sans valeur. J'ordonnai de placer mon wagon à côté de celui d'Ivanow, et j'allai voir mon quartier général et faire visite aux généraux Klembovski et Mavrine.

Le soir, je me rendis chez Ivanow que je trouvai au désespoir; il sanglotait et me dit qu'il ne pouvait comprendre pourquoi il était relevé de son commandement; je ne pouvais pas non plus lui fournir d'éclaircissement sur cette question, car je ne savais absolument rien. Nous parlâmes peu des affaires du front. Il me dit qu'à son avis nous n'étions en état de procéder à aucune opération offensive, et que le seul but à se proposer était de préserver le sud-ouest de notre pays d'une invasion ultérieure de l'ennemi. Je différais complètement d'avis avec lui sur ce point, ce que je lui déclarai; mais je ne m'obstinai pas à une vaine critique: désormais, ce n'était plus lui, mais moi qui aurais le pouvoir de décider le mode d'action des troupes du front sud-ouest; il était donc inutile d'affliger un homme déjà moralement ébranlé. Là-dessus, nous allâmes dîner au wagon-salle à manger où étaient réunies les personnes de son entourage qu'il me présenta. J'avais reçu avis que tous supposaient que je les renverrais sans tarder; aussi leur déclarai-je qu'ils restaient tous à leur poste et que jusqu'à nouvel ordre je ne me proposais pas de faire de changements. Le dîner fut très triste. Tous se tenaient comme des gens découragés, les yeux fixés sur Ivanow qui ne pouvait retenir ses larmes. Il me demanda alors s'il pouvait rester encore quelques jours à l'état-major du front; je lui répondis que cela ne dépendait que de lui, mais que je devais dès maintenant assumer l'exercice de mes fonctions.

Les deux jours suivants, je fis connaissance avec mes nouveaux collaborateurs de l'état-major et les divers grands services de ravitaillement des armées du front et je me mis au courant des affaires. Puis je partis pour Kamenetz-Podolsk, afin d'avoir étudié, avant l'arrivée du Tsar, la situation de la IX<sup>e</sup> armée et d'y visiter un secteur quelconque. En arrivant à Kamenetz-Podolsk, je fis visite au général Letchitzki, tout troublé de sa maladie, je reçus le rapport de son chef d'état-major, et j'allai le lendemain dans le secteur de la 74<sup>e</sup> division d'infanterie. Cette division avait été formée à Pétersbourg en grande partie de suisses et de dvorniks à l'automne de 1914; elle avait fait preuve à la III<sup>e</sup> armée de très piètres qualités militaires, si bien que Radko-Dmitriew avait été forcé de relever le général de division et d'en désigner un autre. Cela m'intéressait de voir quel aspect elle avait maintenant. Je parcourus ses tranchées, j'inspectai ses réserves, et je fus très satisfait de mon examen.

#### ENTRETIEN AVEC LE TSAR

Le lendemain soir, je reçus le Tsar à Kamenetz-Podolsk. En passant la revue de la garde d'honneur, il m'invita à le suivre dans son wagon, et me demanda quelles difficultés j'avais eues avec Ivanow, et quelles divergences il y avait entre les dispositions prises par le général Alexéïew et par le comte Frédérikhs à propos de son remplacement. Je répondis que, pour ma part, je n'avais eu aucun heurt ni malentendu avec Ivanow, et que j'ignorais en quoi différaient les mesures du général Alexéïew et du comte Frédérikhs parce que je n'avais reçu d'indications que du général Alexéïew; quant au comte Frédérikhs, je n'avais reçu de lui ni ordre ni communication: il me semblait, au surplus, que les affaires militaires, surtout au front, ne regardaient pas ce dernier.

Le Tsar me demanda ensuite si j'avais quelque compte rendu à lui faire. Je lui répondis que j'en avais un, et fort sérieux. J'avais appris à l'état-major du front que mon prédécesseur avait formellement fait savoir à la Stayka que les troupes du front sud-ouest n'étaient pas en état de prendre l'offensive et pouvaient seulement rester sur la défensive. Je différais absolument d'avis sur ce point, et j'étais au contraire fermement persuadé que les armées à moi confiées, après

quelques mois de repos et de travail préparatoire, se trouvaient à tous points de vue en excellente condition, étaient animées d'un haut esprit militaire, et devaient être au milieu de mai prêtes à l'offensive. Je demandais instamment qu'on me laissât l'initiative des opérations, d'accord avec les autres fronts, bien entendu. Si l'avis que le front sud-ouest n'était pas capable d'attaque prévalait, et qu'on ne tint pas compte de mon opinion en tant que principal responsable, alors ma présence au poste de commandant en chef du front serait non seulement inutile, mais nuisible, et, en ce cas, je demanderais à être remplacé.

Ma déclaration nette et catégorique troubla quelque peu l'Empereur, parce que sa tournure d'esprit le portait plutôt aux situations indécises et sans précision et qu'elles lui plaisaient davantage. Jamais il n'avait aimé mettre les points sur les i, et il lui déplaisait qu'on lui présentât des propositions de ce genre. Pourtant, il ne manifesta aucun mécontentement. Il me demanda seulement de renouveler ma déclaration au Conseil de guerre qui devait avoir lieu le 1<sup>er</sup>-14 avril; il ajouta qu'il n'avait rien ni pour ni contre, et que je parlerais alors avec le major-général et les autres commandants en chef.

A peine étais-je sorti du wagon de l'Empereur qu'un valet de chambre se présenta à moi pour m'inviter à aller chez le ministre de la Cour qui désirait me voir. Le comte Frédérikus me prit dans ses bras, m'embrassa, bien que je n'eusse jamais été son intime, et me félicita de mon nouveau poste. Après m'avoir fait asseoir, il m'assura qu'il n'avait absolument rien contre moi, qu'il ne connaissait aucune intrigue à l'occasion de ma nomination et que son télégramme au général aide de camp Ivanow ne se rapportait nullement à son remplacement et à ma désignation où il n'avait rien à voir. Il m'affirma qu'il se réjouissait tout spécialement que le choix fût tombé sur moi, parce qu'il y avait plusieurs candidats, qu'il s'efforcerait de me soutenir, s'il y avait besoin de faire savoir quelque chose en secret au Tsar, et qu'il était toujours tout à ma disposition. Je lui dis que je le remerciais cordialement de toutes ses aimables paroles, mais que, d'après le principe qui avait gouverné toute ma vie, je ne recherchais jamais rien pour moi-même: j'accomplirais mon devoir comme par le passé, de toute mon âme, sans jamais rien demander à personne. Nous nous embrassâmes de nouveau, et je retournai dans mon wagon,

sans avoir appris quelle intrigue avait été menée contre ma désignation, ni qui l'avait menée.

Le lendemain matin, le Tsar alla inspecter la division d'infanterie du Transamour récemment formée, et la trouva en superbe état. Comme la fois précédente, il n'y eut pas d'enthousiasme dans les troupes. Ni par son attitude, ni par sa manière de faire, Nicolas II n'émouvait l'âme des soldats : il ne produisait pas l'impression nécessaire pour relever les esprits et attirer à soi les cœurs. Il faisait ce qu'il pouvait, et on ne peut l'accuser de rien à ce point de vue, mais il ne savait pas provoquer cet enthousiasme dont les effets sont si bienfaisants.

Après la revue de cette division, nous allâmes plus près de l'ennemi, et là eut lieu la revue de tout le 2<sup>e</sup> corps d'armée qui se trouvait en réserve. La revue se fit avec le cérémonial accoutumé, sans rien qui mérite d'être cité, sauf qu'au moment de la revue se produisit une incursion d'avions ennemis, mais sans succès, parce qu'en prévision de cette visite on avait amené à proximité plusieurs batteries anti-aériennes et notre flottille d'aéroplanes. Quand les appareils ennemis se montrèrent, nos batteries se mirent à les canonner de bon cœur, et les chassèrent.

D'une manière générale, en raison de la proximité du front ennemi et de Kamenetz-Podolsk, il y avait de fréquentes incursions d'aéroplanes ennemis sur cette ville, et il était impossible de garantir complètement le train contre les jets de bombes. Je m'efforçai donc de persuader le Tsar d'abréger son séjour à Kamenetz-Podolsk, en quoi je fus appuyé par le comte Frédériks. Mais le Tsar ne consentit pas à modifier son itinéraire et il ne partit qu'au bout de deux jours.

Le même soir, deux heures après le départ du train impérial, je partis pour Mohilew afin d'assister au Conseil de guerre qui devait avoir lieu le 1<sup>er</sup>-14 avril. Mon chef d'état-major, le général Klembovski, se joignit à moi à Kazatine pour ce voyage, et nous continuâmes sans arrêt sur Mohilew où nous arrivâmes le 1<sup>er</sup>-14 avril au matin. Au Conseil de guerre, présidé par l'Empereur lui-même, assistaient : le général aide de camp Kouroupatkine, commandant en chef du front nord-ouest, avec son chef d'état-major Sivers; le commandant en chef du front ouest, Evert, également avec son chef d'état-major; moi avec le général Klembovski; Ivanow, le ministre de la Guerre Chou-

vaiew, le grand-duc Serge Mikhailovitch, inspecteur général de campagne de l'artillerie, et le major-général Alexéiew.

#### CONSEIL DE GUERRE

La principale question à trancher était l'élaboration du programme des actions offensives pour 1916. Le général Alexéiew exposa au conseil qu'il avait d'avance été décidé de donner toute l'artillerie lourde de réserve et toute la réserve générale se trouvant à la disposition du généralissime au front ouest qui devait diriger son attaque principale en direction de Wilna. Un peu d'artillerie lourde ainsi que des troupes de la réserve générale seraient données au front nord-ouest qui devait également attaquer avec son groupe de choc dans la direction du nord-est sur Wilna, venant ainsi en aide au front ouest. Quant au front sud-ouest qui m'était confié, il avait été admis que ce front ne se prêtait pas à l'offensive, qu'il resterait strictement sur la défensive et ne passerait à l'attaque que quand les deux fronts situés plus au nord auraient fortement accentué leur succès et auraient suffisamment progressé vers l'ouest.

La parole fut alors donnée au général Kouropatkine. Il déclara qu'il était très difficile d'espérer un succès sur son front, et qu'à son avis, ainsi qu'il résultait des tentatives infructueuses antérieures d'offensive (1), il n'y avait aucune chance de percer le front allemand : les zones fortifiées de l'ennemi étaient trop étendues et trop fortes ; l'unique résultat serait de subir des pertes immenses sans utilité. Alexéiew

(1) En vue de venir en aide à l'armée française au début de la bataille de Verdun, les troupes du général Kouropatkine avaient exécuté du 18 au 30 mars des attaques très violentes près du lac Narotch, devant Dvinsk et devant Jakobstadt. Sauf près du lac Narotch, les Russes, mal engagés, n'obtinrent aucun succès, malgré leur supériorité numérique et des pertes élevées. Le général Ludendorff dit à ce sujet dans ses *Souvenirs de guerre* (p. 166 de l'édition allemande) que les Allemands avaient alors gagné une grande bataille défensive. Le 28 avril, une offensive exécutée par la X<sup>e</sup> armée allemande reprit à peu près tout le terrain perdu par elle près du lac Narotch à la fin de mars.

Ces combats avaient eu cependant un résultat. Plusieurs divisions allemandes, détachées plus au sud au milieu des troupes austro-hongroises, avaient été ramenées dans les groupes d'armées du feld-maréchal Hindenburg et du prince Léopold de Bavière, car les Allemands s'attendaient à de nouvelles offensives russes contre ces deux groupes d'armées, ce qui était effectivement le projet russe, comme l'exposé du général Broussilow va le montrer.

fut d'un avis contraire, tout en convenant que malheureusement nous n'avions pas assez de projectiles lourds. A ce sujet le ministre de la Guerre déclara, et l'inspecteur général de campagne de l'artillerie confirma, que nous pouvions recevoir en temps voulu des projectiles légers en énorme quantité, mais que pour les lourds, l'industrie nationale de guerre ne pouvait actuellement les fournir, et qu'il était très difficile de les recevoir de l'étranger ; ils ne pouvaient fixer l'époque où s'améliorerait le ravitaillement en obus lourds, et en tout cas ce ne serait pas cet été.

La parole fut alors donnée à Evert Il dit qu'il se ralliait complètement à l'avis de Kouropatkine, qu'il ne croyait pas au succès, et qu'il pensait que le mieux serait de rester sur la défensive, jusqu'au moment où nous posséderions de l'artillerie lourde dans la même mesure que notre adversaire et où nous recevions à profusion des obus lourds.

Enfin arrive mon tour de parler. Je déclarai que sans aucun doute il serait souhaitable d'avoir une plus grande quantité d'artillerie lourde et d'obus lourds, qu'il était nécessaire également d'augmenter le nombre de nos appareils aériens, tout en éliminant ceux qui étaient vieillis ou en mauvais état, mais que, dans la situation actuelle de notre armée, j'étais fermement persuadé que nous pouvions attaquer.

— Je ne parlerai pas des autres fronts, dis-je, car je ne les connais pas. Mais pour le front sud-ouest, je suis persuadé non seulement qu'il peut, mais qu'il doit prendre l'offensive, et que toutes les chances de succès sont pour nous. Dans ces conditions, je ne vois pas de raisons pour rester sur place et regarder mes camarades se battre. J'estime que le manque de moyens dont nous avons souffert jusqu'à maintenant, provient de ce que nous n'attaquons pas l'ennemi à la fois sur tous les fronts, de manière à l'empêcher d'utiliser l'avantage d'agir par lignes intérieures, si bien que, numériquement très inférieur à nous, il jette ses troupes, en utilisant son réseau ferré, sur tel ou tel point à son gré. Le résultat, c'est que, dans le secteur où nous attaquons, il est toujours plus fort que nous au point de vue technique comme au point de vue numérique. Je demande donc instamment l'autorisation d'agir offensivement sur mon front en même temps que mes voisins. Au cas même où je n'obtiendrais aucun succès, je ne me bornerais pas



à retenir les forces de l'adversaire ; j'attirerais sur moi une partie de ses réserves et je faciliterais ainsi considérablement la tâche d'Evert et de Kouropatkine.

Le général Alexéïew me déclara alors qu'en principe il n'avait rien à m'objecter, mais qu'il croyait de son devoir de me prévenir que je ne recevrais rien en plus des troupes dont je disposais : ni artillerie, ni quantité de projectiles supérieure à la répartition prévue pour moi. Je répondis à mon tour que je ne demandais rien, que je me contenterais de ce que j'avais, que je ne promettais aucunes victoires particulières, mais que les troupes du front sud-ouest sauraient comme moi que nous travaillions pour le bien commun, et que nous facilitions l'action de nos frères d'armes en leur donnant la possibilité de rompre le front ennemi.

A cela, il n'y eut nulle réplique ; même, Kouropatkine et Evert, à la suite de mon discours, modifièrent quelque peu leurs déclarations. Ils dirent, quoique avec réticences, qu'ils pouvaient attaquer, mais qu'il était impossible de garantir le succès. Évidemment, jamais ni nulle part un général en chef ne peut donner pareille garantie, fût-il Napoléon. Il fut convenu que nous devions être prêts sur tous les fronts un peu avant la fin de mai.

Les autres questions agitées au Conseil de guerre furent surtout de nature administrative : elles ont perdu aujourd'hui tout intérêt. Le Tsar, qui présidait le Conseil, en qualité de commandant en chef suprême, ne dirigea pas les débats : il en laissa le soin à Alexéïew. Il resta tout le temps assis en silence. Sur la proposition d'Alexéïew, il appuya de son autorité le résultat des délibérations du Conseil de guerre et les conclusions qu'en avait tirées Alexéïew. Nous déjeunâmes et dînâmes à la table impériale pendant les intervalles des séances.

Après la clôture du Conseil de guerre, comme nous allions dîner, un des généraux de haut rang qui y avaient siégé, vint à moi et me manifesta son étonnement de ce que j'insistais pour être autorisé à attaquer. Il me dit entre autres choses :

— Vous venez seulement d'être désigné comme commandant en chef, et vous avez la chance de ne pas être désigné pour passer à l'offensive, et par suite de ne pas risquer votre réputation militaire. Quelle idée de vous exposer à d'énormes désagréments ! Vous pourrez être relevé de votre commande-

ment et perdre l'auréole militaire que vous avez réussi à acquérir. A votre place, j'aurais tout fait pour être dispensé d'opérations offensives; dans l'état actuel des affaires, elles ne peuvent que vous mener à vous rompre le cou, et ne vous rapporteront aucun profit.

Je répondis à ce général que je ne pensais pas à mon profit personnel, que je ne cherchais rien pour moi-même, que je ne m'offenserais pas si on m'écartait pour insuffisance, mais que je jugeais de mon devoir de conseiller et d'agir avec honneur pour le bien de la Russie tel que je le comprenais. Ce général me quitta, manifestement très peu satisfait de cette réponse, en levant les épaules et me regardant avec compassion.

#### MON PLAN D'OFFENSIVE

Ce même soir, je repartis pour Berditchew. Dès mon arrivée, je fis venir tous les commandants d'armée avec leurs chefs d'état-major à Podvolotchisk, point le plus central, pour m'entretenir avec eux du plan d'action pour l'été et leur donner les ordres nécessaires. Je suis en principe ennemi de tous les conseils de guerre. Je ne réunissais donc pas les commandants d'armée pour demander leur avis sur les possibilités ou le plan des opérations militaires; mais j'estimais très important, à la veille d'événements décisifs, de rassembler mes collaborateurs immédiats pour leur exposer moi-même mes décisions, dissiper tout malentendu, éclaircir les points qui leur paraîtraient obscurs ou incompréhensibles. Cela permet aux chefs, placés dans le voisinage l'un de l'autre de se mettre d'accord, et d'éviter des frottements et des dissentiments inévitables sans cela.

A ce conseil se trouvaient réunis : le général Kalédine, commandant la VIII<sup>e</sup> armée; le général Sakharow, commandant la XI<sup>e</sup> armée; le général Tcherbatchew, commandant la VIII<sup>e</sup> armée, et le général Krymow, en qualité de commandant de la IX<sup>e</sup> armée, parce que le général Letchitzki était encore malade. Je leur exposai la situation, et ma décision de passer irrémissiblement à l'offensive à la fin de mai. Là-dessus, Tcherbatchew dit que je le connaissais depuis longtemps et que je ne pouvais douter de son désir de passer le plus tôt possible à l'action, mais qu'actuellement il regardait une offensive

comme très risquée et peu désirable. Je lui répondis que j'avais réuni les commandants d'armée, non pour discuter si l'on ferait ou non une offensive, mais pour donner mes ordres en vue de la préparation de l'offensive définitivement décidée par moi. La seule question à examiner était de savoir quel rôle incomberait à chacune des armées dans cette offensive imminente, et de coordonner strictement leurs efforts. Je prévins que je n'admettrais aucune hésitation ni restriction de qui que ce soit, en aucun cas. J'exposai ensuite ma manière de voir sur le mode d'exécution de l'attaque, mode différant notablement de celui qui, à cette époque de la guerre et à l'exemple des Allemands, était regardé comme seul praticable pour la rupture du front ennemi en guerre de position.

Jusqu'au commencement de cette guerre, on avait regardé comme un axiome qu'une attaque de front, dans la guerre de campagne, était presque impossible en raison de la puissance du feu ; en tout cas, on estimait que les chocs frontaux entraînaient de grandes pertes et devaient donner peu de résultats, qu'il fallait chercher la décision du combat sur les flancs en fixant l'ennemi de front par le feu, concentrer les réserves sur un des flancs ou sur les deux, selon les circonstances, pour exécuter l'attaque, et en cas de plein succès, réaliser l'enveloppement. Or, quand la guerre de mouvement se fut transformée rapidement en guerre de position, et qu'en raison des armées de millions d'hommes, un front continu se fut établi d'une mer à l'autre, le mode d'action prévu se trouva inapplicable. Alors les Allemands, sous le nom de phalange ou diverses autres dénominations, passèrent à un mode d'offensive dans lequel l'attaque de front devrait remporter le succès, puisqu'il n'y avait plus de flanc chez aucun des adversaires, en raison du front continu. On réunissait une énorme masse d'artillerie de divers calibres, jusqu'à celui de 12 pouces inclusivement (1), et de fortes réserves d'infanterie qu'on concentrait dans le secteur de bataille choisi pour la rupture du front ennemi. La préparation d'une attaque de ce genre devait commencer par un feu extrêmement violent d'artillerie destiné à balayer les réseaux de fil de fer et à anéantir les ouvrages ennemis avec leurs défenseurs. Ensuite, l'attaque d'infanterie, appuyée par le feu de l'artil-

(1) Quarante-deux centimètres, calibre des fameux mortiers allemands.

lerie, était inévitablement couronnée de succès par la rupture du front et l'élargissement de cette rupture. L'adversaire était obligé de se retirer des secteurs même non attaqués. C'est ce mode d'action qui, en 1915, avait procuré un plein succès aux Austro-Allemands contre l'armée russe, nous rejetant au loin vers l'est et leur donnant la possibilité d'occuper près du quart de la Russie d'Europe en s'emparant d'environ 2 000 000 de prisonniers, de plusieurs forteresses et d'une inimaginable quantité de matériel de guerre de toute sorte.

Pour expliquer le succès extraordinaire de ce mode d'action, il convient de faire remarquer avec équité qu'en 1915, nos zones fortifiées étaient au-dessous de toute critique. Nous n'avions pris aucunes mesures de réaction appropriées, nous n'avions presque pas d'artillerie lourde, et enfin, ce qui est le plus grave de tout, nous n'avions plus de munitions. Dans les cas où l'on avait prévu les mesures de réaction nécessaires, la rupture du front, grâce au procédé indiqué ci-dessus, n'avait pas eu de succès. La cause en était que la préparation d'une rupture de ce genre ne peut pas échapper à la reconnaissance aérienne. L'arrivée de l'artillerie, l'énorme quantité de munitions à apporter, la concentration de troupes considérables, de magasins de l'intendance, etc..., exige beaucoup de temps, et il faut beaucoup d'habileté pour masquer tout cela. La préparation même de l'attaque, c'est-à-dire la mise en place d'artillerie de tous les calibres, au cours de laquelle chaque groupement d'artillerie reçoit une mission spéciale, et chaque genre d'artillerie sa tâche particulière, l'établissement des lignes téléphoniques et des observatoires, la construction des places d'armes et l'établissement des tranchées avancées à 200 ou 300 pas de l'ennemi, exige des travaux de terrassement énormes; pour tout cela, il ne faut pas moins de six à huit semaines. En conséquence, l'adversaire, ayant inévitablement discerné le point choisi pour le choc, aura pleine possibilité de réunir dans le secteur visé son artillerie et ses réserves, et de prendre toutes les mesures pour rendre le coup inefficace.

Sur chacun des fronts ouest et nord-ouest, on avait choisi un secteur du front ennemi, et on y avait déjà transporté tous les moyens matériels nécessaires pour une attaque ainsi conçue, et, au conseil de guerre du 1<sup>er</sup>-14 avril, le général

Alexéïew avait prévenu les commandants en chef, en particulier Evert, d'éviter la concentration prématurée des réserves, pour ne pas découvrir nos cartes à l'ennemi. A cela Evert avait répondu avec juste raison, qu'il était de toute façon impossible de cacher à l'ennemi le point de notre offensive, parce que les travaux de terrassement pour la préparation des places d'armes dévoilaient nos intentions.

Pour éviter ce grave inconvénient, j'ordonnai de préparer, non pas dans une seule armée, mais dans toutes les armées de mon front, un secteur d'attaque : les divers corps d'armée choisiraient chacun le leur, et dans tous on commencerait immédiatement les travaux d'approche vers l'ennemi. De cette manière, celui-ci verrait sur mon front des travaux de terrassement en vingt ou trente endroits, et les déserteurs eux-mêmes ne seraient en état de lui faire savoir qu'une chose, c'est que dans ce secteur se préparait une offensive. Ainsi l'ennemi serait privé de la possibilité de réunir au même point toutes ses forces et ne pourrait savoir où le choc principal lui serait porté. J'avais décidé de le faire à la VIII<sup>e</sup> armée dans la direction de Loutsk, et j'y dirigeai mes principales réserves et l'artillerie ; mais les autres armées devaient chacune exécuter des attaques puissantes, bien que secondaires ; enfin chaque corps d'armée devait réunir dans quelque partie de son secteur la plus grande quantité possible de son artillerie et de ses réserves pour attirer à soi, de la manière la plus vigoureuse, l'attention des troupes qui lui étaient opposées, et de les immobiliser devant lui. A la vérité, ce mode d'action avait son revers : il consistait en ce que je ne pouvais concentrer à l'endroit du choc principal la même quantité de troupes et d'artillerie qu'il s'y serait trouvée si, au lieu de plusieurs groupes offensifs, il y en avait eu un seul. Tout mode d'action a ses inconvénients, mais j'estimai qu'il fallait choisir celui-là, qui se trouvait le plus commode dans le cas donné, et ne pas imiter aveuglément les Allemands.

Tandis que j'exposais mes conceptions, mes collaborateurs, voyant combien je m'écartais de la routine ordinaire des attaques, étaient très émus. Kalédine déclara qu'il doutait du succès, et craignait que l'attaque principale qui lui était confiée n'eût peine à conduire aux résultats désirés, d'autant plus que l'ennemi s'était organisé d'une manière tout particulière-

ment solide dans la direction de Loutsk. Je lui répondis que je venais seulement de lui passer la VIII<sup>e</sup> armée, que j'y connaissais le front ennemi mieux que lui, et que j'avais à bon escient choisi cette direction pour le choc principal. J'ajoutai que, d'une manière générale, nous devions venir en aide au front ouest sur lequel on plaçait les plus grandes espérances, et que la VIII<sup>e</sup> armée, étant la plus proche de ce front, viendrait le plus facilement en aide à Evert. En outre, grâce au mouvement du IV<sup>e</sup> corps de cavalerie sur Manévitchi-Kovel, le long du chemin de fer et du groupe de choc de Loutsk, également sur Kovel, l'ennemi, en raison de la position des troupes, serait facilement pris dans une tenaille, et alors toutes ses troupes placées à Pinsk et plus au nord seraient forcées d'évacuer ces localités sans combat. Si pourtant la VIII<sup>e</sup> armée n'avait pas de succès, alors, quoique à regret, je reporterais mon choc principal plus au sud, en le confiant à Sakharow (XI<sup>e</sup> armée) dans la direction de Lvov.

Kalédine fut embarrassé. Évidemment, il ne désirait pas renoncer à jouer le rôle principal dans cette offensive, et il me dit qu'il n'avait décliné de porter le coup principal que pour éviter la responsabilité en cas d'échec, mais qu'il travaillerait de toutes ses forces à accomplir la tâche qui lui était confiée. Je lui expliquai alors qu'il pouvait facilement arriver qu'au lieu d'un choc important nous n'ayons qu'un petit succès ou même pas de succès du tout, mais que, l'ennemi étant attaqué par nous sur beaucoup de points, le grand succès pouvait être obtenu là où nous ne l'attendions pas ; en ce cas, c'est là que je dirigerais mes réserves pour l'y exploiter au maximum. Cette déclaration encouragea et calma beaucoup les autres commandants d'armée. Je désignai le 10-23 mai comme terme de la préparation.

J'ajoutai qu'après mon avertissement téléphonique donné à cette date, il faudrait en une semaine être complètement prêts à passer à l'offensive décisive, que dans aucun cas je n'admettrais de restrictions ni de demande de délais, et que je priais qu'on s'en souvint (1). Là-dessus la réunion prit fin.

(1) La percée commença le 24 mai-5 juin.



## A ODESSA, AVEC LA FAMILLE IMPÉRIALE

Peu après le début de mai, je reçus avis d'Alexéïew que le Tsar avec la Tsarine et ses filles irait à Odessa pour y passer la revue d'une division serbe formée de prisonniers autrichiens slaves, et qu'il m'était prescrit de recevoir le commandant en chef suprême à Bender le 30 avril-13 mai. J'allai d'abord directement à Odessa pour faire connaissance avec la division serbe et avec les affaires de la circonscription militaire, parce que cette circonscription ne m'était pas connue du tout, tandis que je connaissais bien celle de Kiew. La division serbe comptait, si je me souviens bien, environ 10 000 hommes avec un grand nombre d'officiers, anciens Autrichiens ; elle avait bonne apparence et se plaignait seulement de l'absence d'artillerie. Le lendemain, je reçus le Tsar à Bender au débarcadère. Il y passa la revue de cette division d'infanterie nouvellement formée. La revue eut lieu selon la routine accoutumée, et le même jour le Tsar continua sur Odessa. Comme je devais l'y recevoir et que mon wagon ne pouvait pas être accroché au train impérial, le général Voïékov m'invita dans son compartiment.

Le Tsar était accompagné, comme dans tous ses voyages précédents, par le commandant du palais, Voïékov, le prince Dolgorouki remplissant les fonctions de maréchal de la Cour, le comte Grabbe commandant de l'escorte, et le capitaine de pavillon l'amiral Nilow. Tous ces personnages n'avaient rien de commun avec la guerre. J'étais étonné, à ce moment comme avant et encore maintenant, de ce que le Tsar, commandant en chef suprême, s'absentât pour longtemps de la Stavka. Il ne pouvait manifestement pas remplir pendant cette absence ses fonctions de généralissime. En outre, ne fût-ce qu'au point de vue du décorum, il aurait dû emmener dans ces absences quelque officier d'état-major intelligent pour lui rendre compte des affaires militaires. Son contact avec le front consistait seulement à recevoir chaque soir le résumé des comptes rendus des événements du front. En réalité, le Tsar s'ennuyait à la Stavka. Chaque jour à onze heures, il recevait le compte rendu du major général et du général quartier-maître sur la situation du front : à cela se bornait son commandement fictif des troupes. Tout le reste du temps, il n'avait rien à faire. C'est

pour cela, à mon avis, qu'il s'efforçait sans cesse de partir soit pour Tsarskoïé Sélo, soit pour le front, soit pour un point quelconque de la Russie sans but précis, uniquement pour tuer le temps. Dans le cas particulier, comme me l'expliquèrent ses familiers, ce voyage à Odessa et Sébastopol avait comme but principal de distraire sa famille qui s'ennuyait de rester toujours à Tsarskoïé Sélo. A Odessa, le Tsar fut accueilli par la population avec une bonne grâce extraordinaire, on peut même dire avec enthousiasme. Comment la pensée me fût-elle venue qu'avant un an il serait chassé du trône, et que tout ce peuple qui le recevait avec des « hourras » enthousiastes et en chantant le *Bojé, Tsara khrani* marcherait dans ces mêmes rues avec des drapeaux rouges et chanterait avec plus d'enthousiasme encore : « Debout, lève-toi, peuple des travailleurs. »

Pendant ces quelques journées, je pris mes repas à la table impériale entre deux grandes-duchesses, mais la Tsarine ne venait pas à table et mangeait isolément. Le second jour du séjour à Odessa, je fus invité à me rendre dans son wagon. Elle m'accueillit assez froidement et me demanda si j'étais prêt à passer à l'offensive. Je lui répondis que je ne l'étais pas encore complètement, mais que je comptais que, dans l'année, nous briserions l'ennemi. A cela, elle ne répondit rien et me demanda quand je comptais passer à l'offensive. Je lui exposai que je ne le savais pas encore, que cela dépendait de circonstances qui se modifient rapidement, et que des renseignements de ce genre sont tellement secrets que moi-même je ne m'en souvenais pas. Elle resta silencieuse un moment, me donna une petite image du miraculeux saint Nicolas, et sa dernière question fut pour savoir si les trains-magasins et les trains-bains étaient d'une utilité quelconque pour les troupes du front. Je lui répondis que ces trains étaient d'une utilité énorme, que sans ces magasins les blessés ne pourraient souvent pas être pansés en temps voulu, et qu'ils étaient ainsi sauvés de la mort. L'audience se termina là-dessus.

D'une manière générale, je dois reconnaître qu'elle me reçut assez sèchement et me congédia plus sèchement encore. C'est la dernière fois que je la vis. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi la Tsarine avait si peu de sympathie pour moi. Il lui était pourtant aisé de voir que je travaillais sans relâche pour la patrie, et par suite en même temps pour la gloire de son

époux et de son fils. D'ailleurs je vivais loin de la Cour, si bien que je ne pouvais fournir aucun motif d'antipathie personnelle.

L'image de saint Nicolas, qu'elle me donna dans cette dernière entrevue, causa une chose étrange. La figure émaillée du saint s'effaça très vite et si complètement qu'il ne resta qu'une plaquette d'argent. Les gens superstitieux furent atterrés, et il y en eut même qui soupçonnèrent une volonté du saint de ne pas participer à cette bénédiction hypocrite. Je sais seulement que je n'avais mérité en rien le manque de sympathie de cette femme si malheureuse et si fatale à notre Russie. Ma femme s'était efforcée de toute son âme de l'aider dans les œuvres de bienfaisance et pour les magasins du front. Ces institutions atteignirent un grand développement grâce aux nombreux collaborateurs de ma femme qui travaillaient sans relâche. Aussi l'Impératrice lui envoya-t-elle, sans doute à contre-cœur, ses augustes remerciements.

Comme tout cela est pénible à se rappeler!

La revue des troupes se passa bien et il n'y eut aucun incident désagréable. De nature le Tsar était bienveillant et s'efforçait toujours de témoigner sa reconnaissance. D'Odessa toute la famille impériale partit pour Sébastopol qui ne se trouvait pas dans mon commandement. Je retournai donc à l'état-major du front.

#### LA PRÉPARATION

Je veux faire comprendre quel travail difficile et minutieux exige la préparation de l'attaque d'une position fortifiée de type moderne. J'exposerai donc ici brièvement ce que les armées du front sud-ouest avaient à réaliser en huit semaines pour attaquer l'ennemi avec succès.

Nous étions déjà familiarisés à l'avance par le service des renseignements et la reconnaissance aérienne avec le dispositif de l'adversaire et l'organisation de ses positions fortifiées. Les reconnaissances des troupes et la capture continue de prisonniers sur tout le front nous donnèrent la possibilité de fixer avec précision les corps ennemis se trouvant en face de nous sur la ligne de combat. Il en ressortit que les Allemands avaient retiré de notre front quelques-unes de leurs divisions pour les jeter sur le front français. De leur côté, les Autrichiens, confiants

dans la solide organisation de leurs positions, avaient également transporté quelques divisions sur le front italien, dans l'idée que nous n'étions plus aptes à l'offensive, et que, dans le courant de l'été, ils détruiraient l'armée italienne. Effectivement, au milieu de mai (1) ils passèrent sur le front italien à une offensive tout à fait décidée.

D'après les recoupements de tous les renseignements recueillis par nous, nous estimions avoir en face de nous, en fait d'Autro-Allemands, 450 000 baïonnettes et 30 000 sabres. La supériorité de l'ennemi sur nous consistait en ce que son artillerie était plus nombreuse, surtout l'artillerie lourde, et en outre il possédait une quantité de mitrailleuses incomparablement plus grande que nous. De plus, le service des renseignements nous fit connaître qu'il n'y avait presque pas de réserves sur les derrières de l'ennemi et qu'on ne lui amenait pas de renforts. De son côté, la reconnaissance aérienne photographait toutes les positions fortifiées de l'ennemi tant sur la ligne de combat que dans les arrières. Ces photographies étaient transformées en plan et reportées sur la carte; la photographie permettait de faire ce travail à l'échelle convenable. Je donnai l'ordre d'établir dans toutes les armées des plans à l'échelle de 1 pouce pour 250 *sajènes* (2) et d'y reporter exactement toutes les positions ennemies. Tous les officiers et les cadres subalternes furent pourvus de plans de ce genre de leur secteur. L'étude de ces plans montra que les positions ennemies étaient extrêmement renforcées. Sur tout le front, elles consistaient en trois bandes fortifiées situées à peu près de trois à cinq verstes l'une de l'autre. Chaque bande à son tour consistait en plusieurs lignes de tranchées, au moins trois, à une distance de 150 à 300 pas l'une de l'autre, selon la configuration du terrain. Toutes ces tranchées étaient à profil plein, plus haut que la taille d'un homme, et partout étaient construits en abondance des blindages solides, des abris, des trous de renard, des nids de mitrailleuses, des meurtrières, des visières et tout un système de nombreux boyaux pour communiquer avec l'arrière.

(1) L'offensive austro-hongroise en Italie commença le 15 mai. Elle progressa jusqu'à la ligne Asiago-Arsiero; mais dès la fin du mois on put constater que sa force d'impulsion était brisée.

(2) Cette échelle réduite en système décimal donne 1 : 20 603, c'est-à-dire sensiblement 1 : 20 000\*.

Les tranchées étaient établies de telle manière que les accès des positions étaient battus par un feu croisé de fusils et de mitrailleuses. Les abris étaient construits selon toutes les règles, profondément enfoncés en terre, et ils protégeaient les gens non seulement des obus légers, mais des obus lourds. Ils avaient un plafond de deux rangs de poutres recouvert d'une couche de terre de 2 *verchoks* (1) et demi. Dans certains endroits, au lieu de poutres, il y avait des carapaces de béton armé de l'épaisseur convenable. Parfois ils étaient même installés avec confort : les parois et les plafonds étaient revêtus de planches, les sols étaient planchés ou de terre battue. La longueur des chambres était de douze pas et la largeur de six pas. Des fenêtres étaient munies de châssis vitrés là où c'était possible. Dans ces locaux on avait placé des poêles de fer et organisé des lits de camp et des étagères. Le personnel de commandement disposait d'appartements de trois ou quatre chambres avec cuisine, avec des planchers et des revêtements collés sur les parois.

Chaque bande fortifiée de la position ennemie était garnie complètement de fils de fer barbelés ; devant le front s'étendait un réseau de 19 à 21 rangs de piquets. Parfois il y avait plusieurs de ces réseaux à une distance de 20 à 50 pas l'un de l'autre. Certains étaient garnis de fils d'acier si épais que les cisailles ne les pouvaient couper. Dans quelques secteurs les réseaux étaient parcourus par un fort courant électrique alternatif à haute tension ; ailleurs des bombes étaient suspendues ; dans beaucoup d'endroits des fougasses automatiques avaient été disposées en avant du premier réseau. Dans l'ensemble, ces travaux de fortifications étaient étonnamment solides ; ils étaient le fruit de plus de neuf mois de travail ininterrompu.

Évidemment, des positions aussi solides ne pouvaient être traversées par nous. Tout cela m'était bien connu, et je comprenais parfaitement toute la difficulté de l'attaque. Mais j'étais persuadé de la complète possibilité d'une rupture du front, même dans des conditions aussi difficiles. J'ai déjà parlé plus haut d'un des principaux éléments du succès de l'attaque, la surprise : c'est pourquoi, j'avais ordonné de préparer des places d'armes non dans un unique secteur, mais sur tout le front de

(1) Le *verchok* vaut sensiblement quatre centimètres et demi.

toutes les armées qui m'étaient confiées, afin que l'adversaire ne pût deviner où il serait attaqué ni réunir des effectifs considérables pour s'y opposer. Chacun peut comprendre que les retranchements les plus solides, dépourvus d'une force vivante suffisante, ne peuvent repousser une attaque, et mon espérance principale de succès résidait dans l'affaiblissement des forces ennemies sur mon front. Chaque armée, proportionnellement à ses moyens, devait choisir chez elle le secteur convenable pour percer le front de la position ennemie.

Les armées, en tenant compte des résultats des reconnaissances générales et de toutes les données réunies, choisirent chacune des secteurs de percée et me les soumirent. Quand ils eurent reçu mon approbation, et que les points fixés pour les premiers coups eurent été arrêtés, on commença avec ardeur le travail de la préparation minutieuse de l'attaque. Les troupes destinées à la percée du front ennemi furent amenées en secret dans ces secteurs. Afin que l'adversaire ne pût deviner à temps nos intentions, les troupes furent installées à l'arrière, en deçà de la ligne de combat; mais leurs chefs de tout grade, munis de plans à 1 pouce pour 250 *sajènes* (1), portant le dispositif détaillé de l'ennemi, étaient constamment à l'avant et étudiaient avec soin le secteur où ils auraient à agir, se familiarisaient personnellement avec la première ligne des retranchements ennemis, en étudiaient les accès, choisissaient les positions d'artillerie, établissaient les observatoires, etc...

Les corps d'infanterie, bien longtemps avant l'attaque, avaient commencé des approches vers l'ennemi au moyen de travaux de terrassement exécutés de la manière suivante : on poussait en avant, de nuit, des boyaux de communication de 100 ou 200 pas en avant et on établissait des tranchées qu'on couvrait de chevaux de frise munis de fil barbelé. De cette manière, dans les secteurs choisis, nos tranchées, se rapprochant progressivement de l'adversaire, étaient portées en avant jusqu'à se trouver à 200 ou 300 pas de lui, selon le terrain. Pour la commodité de l'attaque et pour pouvoir placer les réserves à l'abri dans ces places d'armes de départ en vue du combat, on construisit plusieurs lignes de tranchées paral-

(1) Sensiblement l'échelle de 1 : 20 000\* (voir note, p. 388).



lèles réunies entre elles par des boyaux de communication. Quelques jours seulement avant le commencement de l'offensive, les troupes destinées à la première attaque furent amenées de nuit et sans être vues sur la ligne de combat, et l'artillerie mise en position, bien masquée sur les positions choisies d'où on exécuta un réglage précis sur les buts prescrits. Un grand soin fut apporté à une liaison étroite et ininterrompue entre l'infanterie et l'artillerie.

Pendant cette préparation à l'offensive qui exigeait des travaux minutieux et pénibles, moi-même, mon chef d'état-major, le général Klembovski, et quelques autres officiers d'état-major général ou de l'état-major du front, nous allions vérifier les travaux et les renseignements obtenus sur l'ennemi. Je ne puis pas ne pas mentionner ici deux de mes jeunes collaborateurs et compagnons d'armes dévoués : le général quartier-maitre Doukhonine, qui périt plus tard si tragiquement, et le chef plein de talent de mon artillerie, le général Delwig. Je dois ajouter que, depuis le début de la campagne, j'avais auprès de moi, comme directeur du génie, l'ingénieur militaire bien connu Vélitchko. Il me fut d'un grand secours par ses prescriptions et ses conseils. A l'époque de la malheureuse guerre avec le Japon, beaucoup de gens lui avaient reproché la construction d'un nombre anormal de positions fortifiées qu'on n'eut même pas à défendre. Cette accusation est étrange. Il les avait construites, et fort bien, là où le haut-commandement le lui avait prescrit. Si, ensuite, les troupes, sur les ordres de ce même haut-commandement, ne les ont pas défendues et les ont abandonnées avant le combat, il me semble injuste d'en accuser les ingénieurs que cette partie du commandement ne regarde pas.

De leur côté, les commandants d'armée et les chefs de tout grade vérifiaient avec zèle et étudiaient les travaux exécutés.

Le 23 mai, nos préparatifs d'attaque étaient terminés..

GÉNÉRAL BROUSSILOV.

(A suivre.)

---

## EN BÉARN

---

**D**EBOUT! dormeurs. C'est l'heure. Debout! La brume commence à se retirer. Sur les bords de l'immense cuvette qu'elle remplit et d'où elle déborde, des flocons, de ci, de là, s'en détachent, découvrant les sommets des coteaux lointains. Les trésors de la vallée merveilleuse surgissent un à un des profondeurs de la couche d'ouate qui protégeait leur sommeil. L'épaisse nuée blanchâtre qui enveloppait tout s'amincit, se disperse, quitte peu à peu la place, sous le harcèlement de l'astre qui monte. C'est un clocher, quelques toits, quelques cimes d'arbres; c'est bientôt des villages, des bois et des champs entiers qu'elle abandonne et qu'elle nous livre en fuyant. Le soleil, plus fort, presse sa retraite. Vainement essaie-t-elle de résister à la marche victorieuse du jour, et confie-t-elle sa suprême défense à de diaphanes lambeaux d'elle-même qu'elle laisse accrochés à l'ombre de quelque roche, aux berges cachées de quelque ruisseau; tels des éléments de troupes légères que leur fugacité déroberait à l'irrésistible poussée d'un ennemi triomphant, tandis que le gros détail. Ces dernières vapeurs, la lumière les irise et les décompose en se jouant. Soudain, à travers l'atmosphère complètement dégagée, un flot de rayons se précipite, semblable à un retentissant appel de trompette lancé du ciel.

C'est le signal. Tout reparait, tout renaît. Tout reprend sa place, on dirait presque sa place éternelle : les beaux villages qui se déplaient dans cette campagne et qui lui donnent son air de richesse; les fermes isolées sur les collines ou parmi les

arbres, bâtiments de vaste carrure, percés d'étroites fenêtres et surmontés de grands toits déclives en tuiles brunes ou rouges; les bois et les boqueteaux de chênes trapus grimpant en vagues pressées, comme une innombrable et sombre cavalerie, au flanc des hauteurs qui cernent de toutes parts la vallée et de celles qui s'avancent en éperons dans la plaine; au delà de ces premières hauteurs, d'autres hauteurs, rangées en cercles et étagées en gradins, dont on entrevoit les lointaines cimes, couvertes d'une chevelure de forêts que baigne l'aurore; au milieu ou aux confins de la plaine, les flots scintillants du gave sinueux, du gave Protée, tantôt torrent écumant, tantôt large nappe fluviale, ici formant un unique cours, là partagé en multiples bras qui se réunissent et se séparent, s'enlacent et se disjoignent capricieusement; le long du gave ou dans ses eaux mêmes, et y formant des îles et des archipels, les saulaies, ou, comme on dit ici les *saligues*, bandes de pâle terre friable, cachées sous une vaporeuse végétation arborescente où dominent le saule, le tremble et le peuplier, et qui marie aux mobiles feux du torrent, à l'azur du ciel, les teintes argentées et vermeilles de ses onduleux branchages; enfin, traversant en ligne droite toute la région, le sillon clair de la grande route où s'élancent déjà, mouches folles, ivres de leur propre trépidation, les noires autos. Et là-bas, s'avancant à peine visible encore, la fumée du premier train du matin, convoi débonnaire en comparaison de ces insolentes coureuses, qui m'enleva jadis de ce pays où je suis né et où a coulé mon enfance, mais en y laissant toutefois une partie de mon âme qui devait y rester toujours.

Tel est le spectacle qui me fait accueil à l'aube de cette journée d'été. Il lui manque une partie de sa gloire, la chaîne des Pyrénées, qu'on ne peut voir en cette saison trop chaude, mais qui, pendant neuf mois de l'année, lui servent de fond et semblent l'amplifier, le relever jusqu'aux cieux. Temporairement privé de cette sublime couronne, s'il perd en grandeur, il ne perd pas en douceur. Quelle intime joie de le retrouver! Quoique je le connaisse depuis que je connais mon propre être, combien il m'est nouveau chaque fois! Tout ce qui le compose, tout ce que les sèves de la nature et les mains de l'homme ont fait surgir sur cette étendue où la vie déborde m'est familier, et j'en sais la place. Et ces lointaines maisons, dont la solitude

a l'air de recéler un mystère, n'ont-elles pas des yeux pour me regarder?

La vue de cet ensemble, que je domine du haut de ma rustique terrasse, dilate mon cœur, exalte mes forces vitales, décuple en moi le sentiment d'exister : « O terre, s'écrie le vieux Faust, s'éveillant sur quelque sommet du Harz ou de la Thuringe, ô terre, cette nuit encore, tu as tenu ferme sur tes gonds ; et te voici qui, ranimée par la nocturne fraîcheur, respire à mes pieds. » Ces mots, je te les redis, ô terre qui m'entoures, ô terre natale. Je te les redis dans une effusion de tendresse et une étreinte d'amour, ô terre chérie, à jamais pleurée de ceux de tes enfants qui t'ont dû quitter, et dont la nostalgie a fait un exil de tous les lieux que j'ai habités depuis le jour qui me prit à toi ; terre où mes parents ont passé leur vie, et les parents de mes parents, générations innombrables, mais que cette filiation vénérée a moins faite mienne que la fervente passion avec laquelle ma vingtième année associait à tes aspects tous ses rêves ; terre douce et forte, gracieuse et sévère, enchanteresse et puissante, Béarn, patrie !

Mais ce n'est pas l'heure de méditer. Mes dormeurs, à l'abri de leurs volets clos, ne sont pas avertis que c'est déjà le plein jour. Il a été décidé qu'on partirait de bonne heure. Allons ! quelques cailloux dans les contrevents pour le leur rappeler sans façons. Et ce vieux cor, témoin rouillé de ma jeunesse que la musique de Wagner enivrait, ce cor que je m'étais procuré pour lancer aux échos d'ici l'appel de Siegfried, ne peut-il pas encore servir, bien que je n'aie plus, pour en sonner, les pectoraux de Siegfried ? On m'entend ; les fenêtres s'ouvrent. Hâte-toi, jeunesse ! Je t'offre une randonnée dans le pays de Béarn. Tu en paieras le plaisir en entendant mes longs bavardages, en me laissant dérouler, pour mon contentement, si ce n'est pas pour le tien, quelques-uns de mes souvenirs, de ceux de ma nourrice et de ma grand mère sur les magiques lieux que nous allons traverser.



**T**oi, chauffeur, pas de vitesse ! Tu souris, ou tu réprimes un sourire, en voyant venir mon propos, bien connu, d'ancêtre : que quatre-vingts pour cent des accidents arrivent par

la vitesse. Qu'y faire? C'est la vérité. Mais puisque la vérité, même celle qui sauve tes os, semble plate à ta présomption, laisse-moi la relever d'un certain piquant socratique, et te faire observer qu'en automobile l'excessive rapidité de l'allure dénote ordinairement l'extrême lenteur de l'esprit, de même qu'en musique jouer fortissimo tout le temps donne bien moins de peine que de nuancer. Ces limousines qui, par cette saison fortunée des casinos et palaces pyrénéens, sillonnent nos grandes routes, où elles ne condescendent pas à faire moins que le cent à l'heure, au prix d'un juste tribut payé à la carbonisation et au capotage, qu'est-ce qui détermine leurs occupants à aller si vite? Rien d'humain; mais le fait seul que leur voiture le peut. Leur voiture décide pour eux. Un sophiste grec en conclurait qu'ils sont en cela voitures eux-mêmes plus que voiturés. Soyons des touristes plus conscients. Les modestes vertus de notre vieux tacot de famille nous invitent à la sagesse. Et comment injurier de ce train de fous le divin paysage que nous abordons, cette merveilleuse entrée du jardin béarnais que nous offre le pont d'Argagnon où nous voici parvenus, et que je t'invite, chauffeur, à traverser piano, piano, non seulement pour que nous jouissions à loisir du charme des choses environnantes, mais parce que le pont n'est peut-être pas très solide, et qu'il est préférable que nous ne soyons pas ceux sous lesquels il s'écroulera?

Nous sommes descendus des sévères contreforts qui s'adossent, d'une part à l'antique route du Pont-long, passage des armées romaines, boulevard extérieur de notre Béarn, d'autre part aux coteaux où s'élève la ville d'Orthez, qui en forme la porte. Nous avons atteint l'Eden des plaines du gave, et nous le surprenons dans la beauté de sa fraîcheur matinale. Un jeune ciel d'été, qui, dans deux ou trois heures d'ici, écrasera toute la campagne de ses feux durs, lui dispense encore sa vivifiante lumière légère. Il se réfléchit aux eaux vives du gave, calme et étale aujourd'hui; il en irradie, jusqu'aux cailloux du fond, la transparence si pure, et y décèle parfois le saut de la truite; il dore et argente délicatement les verdure sans poids de la saulaie riveraine, que d'imperceptibles souffles balancent; au loin, il colore les collines et fait briller les villages; il excite le travailleur des champs à lancer dans l'espace sa mélopée montagnarde. Délicieux tableau qu'on

devrait se lever assez tôt pour contempler tous les jours en cette saison. Quel bon remède préventif contre les idées pessimistes ! La journée aura beau, par la suite, se montrer maussade et nous ménager de pénibles impressions. Comment la trouver vraiment mauvaise et lui croire de la malice, quand on a commencé par en recevoir une telle délectation et qu'on l'a connue si jolie ? Comment ne pas la sentir légère, quand on en a été ainsi ranimé ?

Mais voici mieux que des beautés de nature. Cette place de village, plantée de chênes, ces fermes, cette vieille auberge, ce grand bâtiment, mairie et maison d'école, dont elle est bordée, cette belle route qui la coupe, et qui sert au village de rue principale, de *carrère*, comme nous disons en béarnais, tout cela me touche plus intimement, et, s'il a moins de charme aux yeux, en a bien plus pour mon cœur que l'immense bouquet fleuri du gave et de ses saulaies, s'épanouissant sous le soleil du matin. Ce charme, enfants, je désire vous le confier, vous dire à quels souvenirs il tient, afin qu'il ne meure pas entièrement avec moi, afin qu'il en subsiste quelque sentiment après que j'aurai quitté ce monde, afin que je ne sois pas privé de sépulture morale par votre indifférence innocente à ce qui me fut le plus cher. L'ayant appris de moi, quand vous passerez par ici, vous ne vous arrêterez pas, comme je désire que nous le fassions maintenant. Au moins, vous ralentirez. Si vous étiez en train de rire, votre rire cessera pour quelques instants. Si votre conversation était bruyante et vos propos vifs, vous les modérerez comme fait Œdipe, quand Antigone lui rappelle qu'il passe par un lieu sacré, hanté de mystérieuses puissances. Celui-ci, où flottera encore l'âme d'une âme qui vous aura tant chéris, aura quelque chose de sacré pour vous. C'est Maslacq.



CECI se passait en l'année 1831 ou 1832. Un jeudi sans doute ; l'école vaquait. Et ce devait être la belle saison, car M. l'instituteur se reposait au seuil de sa porte. En dehors du fait que je vais vous dire, je ne sais de cet instituteur qu'une chose : c'est que, si ses collègues lui ressemblaient comme pédagogues, je ne dois pas m'étonner de l'exquise politesse que mon enfance a connue aux vieilles générations paysannes



de ce pays-ci. Au moment où ses élèves quittaient la classe pour se répandre aux quatre coins du village et aux chemins des hameaux, il ne manquait pas de leur répéter ce précepte de courtoisie prononcé de l'accent le plus béarnais, et même traduit un peu trop littéralement du béarnais, où le verbe *parler* s'emploie comme transitif : « Mes enfants, salués et parlés toutes les personnes que vous rencontrerez. » Recommandation reçue avec le plus grand sérieux et observée le plus gentiment du monde, qui habitua ces enfants à respecter l'âge, et à égayer en toute circonstance d'un mot gracieux les rapports sociaux.

Assis devant sa porte, M. l'instituteur vit venir vers lui un paysan, suivi de son char à bœufs, qu'il conduisait, l'aiguillade en main, en liant sa marche à la marche lente de ses deux bêtes. C'était un homme de quarante à cinquante ans, au visage rasé, à l'expression de dignité grave, habituelle aux paysans béarnais de cet âge, à ceux-là du moins qui possèdent maison et terre au soleil, et à qui la triste nécessité de travailler à la journée chez les autres n'inflige pas le pli de l'humilité ni la contrainte d'un sourire officieux. Il l'interpella :

— Hé! Camptort! Je suis content de te voir. J'ai quelque chose à te dire.

Le paysan ne s'appelait pas Camptort. C'était le nom de sa terre. Dans la campagne béarnaise, à qui cet usage n'est pas spécial, si je ne me trompe, entre nos provinces méridionales, les hommes sont beaucoup plus fréquemment connus sous le nom traditionnel de leur terre que sous leur nom personnel. Chaque domaine a une appellation fort ancienne que la population lui conserve et qu'elle applique à ses tenanciers successifs, dont peu lui chaut l'état civil véritable, si bien que j'ai connu des paysans illettrés qui avaient cru pendant toute leur enfance s'appeler comme leur maison, et auxquels il avait fallu le tirage au sort ou les formalités du mariage pour découvrir leur nom vrai, que tous ne se privaient pas d'oublier ensuite. Celui que l'instituteur de Maslacq hélait au passage était le maître d'un domaine nommé Camptort, sis dans la commune à trois kilomètres en amont du bourg, et qui malheureusement payait plus de mine qu'il ne valait. Couronnant le sommet le plus élevé d'une ligne de coteaux qui borde au sud la vallée du Gave, il offrait un point de vue magnifique, d'où, par

temps clair, les dimanches et jours de fête, la maisonnée trouvait son plaisir à chercher des yeux les clochers de Pau, à huit lieues de là. Les constructions de la ferme, entourant une vaste cour, avaient grand air et semblaient annoncer du bien. A la vérité, l'aisance ne régnait pas à Camptort. Sur une terre aussi maigre que celle de ses coteaux secs, il aurait fallu une ferme bien plus étendue pour nourrir des bouches aussi nombreuses. Le maître avait sept enfants. Trop grand seigneur en son resserrement pour les placer comme domestiques, il s'était avisé de compléter l'insuffisant revenu de sa propriété par une entreprise de charrois. Tandis que son cadet, demeuré à la maison sans se marier, assurait habituellement les soins de culture, lui passait sa vie sur les routes qui joignent Orthez, Oloron et Pau, transportant à petites journées, d'une ville à l'autre, les marchandises qu'on lui confiait.

— Je voulais te parler, Camptort. Tu as un enfant intelligent. Il faut en faire quelque chose...

Si le bonhomme se fût trouvé plus à l'aise dans ses affaires, cette nouvelle aurait flatté son orgueil. Rongé comme il l'était, elle détendit son souci. Ce que ces mots lui représentèrent, ce n'est pas que l'enfant dont il entendait l'éloge pût parvenir un jour à une destinée élevée, mais qu'il était déjà apte à gagner sa vie à la ville, comme commis ou comptable. Telle était bien l'idée de l'instituteur. L'enfant possédait une excellente écriture; il mettait l'orthographe; en arithmétique, il savait tout, c'est-à-dire les quatre règles. Nul doute qu'un notaire ou un avoué, qui consentirait à l'engager comme clerc, ne le retint comme une recrue excellente pour son étude.

Il ne fallait pas chercher loin. Lagor possédait un notaire, M<sup>e</sup> Mirail; Lagor, gros bourg, chef-lieu du canton, situé à une lieue de Camptort. L'enfant fut agréé par M<sup>e</sup> Mirail. Cette circonstance décida de sa vie.

L'étude de M<sup>e</sup> Mirail était une de ces petites études de campagne où des dossiers clairsemés moisissent sous une antique poussière, où un acte à passer constitue un événement. Les minutes que notre petit clerc avait à transcrire ne l'absorbaient pas à ce point que, dans ce milieu nouveau, son esprit ne pût travailler et faire des découvertes. Le notaire s'absentait souvent. La chasse, la visite de ses propriétés, les marchés, les dîners, parfois l'appel d'une personne impotente qui le mandait

après d'elle pour faire son testament, autant de motifs qui l'attiraient sans cesse hors de chez lui. L'enfant observa qu'à peine était-il parti, son voisin, le greffier de la justice de paix, beau garçon qui passait pour faire des vers, trouvait un prétexte pour venir le demander, et qu'il en profitait pour converser avec son épouse. Le salon était situé au-dessus de l'étude. Il en entendait venir des sons de guitare, des bribes de romances, murmurées à deux voix. C'est ainsi qu'il s'initiait à la science de la vie et des situations humaines beaucoup mieux qu'il n'eût pu le faire s'il était demeuré à Camptort à garder les vaches.

Sa plus forte impression, il la reçut d'un volume dont la présence dans l'étude, où il le trouva qui traînait, se fût expliquée difficilement, M<sup>r</sup> Mirail n'ayant aucune curiosité littéraire : les *Confessions* de Jean-Jacques. Le seul livre qu'eût vu encore l'enfant, outre son abécédaire, c'était l'*Histoire des Quatre fils Aymon*, que son parrain lui avait rapportée un jour du marché d'Orthez, où on la vendait pour deux sous. Ce livre, imprimé en têtes de clous, sur d'affreux papier, et orné d'une gravure coloriée fort grossièrement qui en représentait les héros, il l'avait lu et relu dix fois. Mais le plaisir qu'il prit à la lecture des *Confessions* fut quelque chose d'inouï, la révélation de délices insoupçonnées. Il ne pouvait les quitter. Le samedi soir, comme il revenait chez ses parents pour y passer le dimanche, il les emportait dans son petit paquet de linge. Il s'y replongeait tout le jour, loin des regards de ses frères et sœurs. Ceux-ci auraient trouvé juste qu'il les aidât à sortir et rentrer les bêtes et à leur donner à manger, puisqu'il était là. Ce n'était pas l'avis du père : « Laissez-le, disait-il, il étudie. »

Qu'est-ce donc qui, dans ces récits immortels, pouvait bien enchanter ce petit paysan, d'une parfaite ignorance ? Exactement ce à quoi un enfant ordinaire eût été le plus insensible, ce que beaucoup de bacheliers et d'hommes instruits n'arrivent jamais à sentir, ce dont lui-même n'aurait absolument pas compris le nom, si quelqu'un l'eût prononcé devant lui : la beauté du style.

Initié aux choses de la nature, comme tous les jeunes campagnards de son âge, mais étranger à toute notion des perversités humaines, ce n'était certes pas ce qui est immoral dans les confidences du plus morbide des grands poètes qui le séduisait, comme il a pu séduire, hélas ! tant de collégiens. Ces

parties troubles et malsaines des *Confessions* n'arrêtaient pas l'attention d'un jeune être tout à fait sain. Mais une certaine impression générale, formée par la noblesse et la magnifique dignité des paroles, par la douceur et la grandeur des images, par la cadence et l'harmonie des périodes, par l'allure et la majesté des sentences, le saisissait comme une magie. Et surtout quelque chose de plus profond que cela, et d'où jaillissaient, aussi riches et aussi chaudes que les couleurs d'un beau ciel d'automne, toutes ces merveilles et somptuosités d'expression : un sentiment pathétique de la condition morale de l'homme individuel aux prises avec le destin et avec la société, le soulèvement passionné d'une âme qui en appelle sans cesse à Dieu et à la justice. Voilà ce dont l'enfant illettré ne pouvait avoir qu'une perception confuse et un bien timide pressentiment, quoiqu'il en fût remué. Aussi sa simplicité était-elle comme une grâce d'état qui lui faisait prendre les choses dans le plus beau sens.

Elle empêchait qu'il ne discernât chez Rousseau ce dont on lui a si souvent fait grief : cette exorbitante préoccupation de sa propre personne, cette hypertrophie du moi, et tout ce qu'une telle disposition mêle de trouble et suspect à de pathétiques élans religieux, à des déclarations morales si éloquentes. A plus forte raison, notre naïf lecteur était-il préservé de s'y plaire. Le fruit, partiellement contaminé, qu'il goûtait avec tant de joie, il l'assainissait en le dévorant. Rousseau lui était tombé sous la main. Rousseau avait été sa première lecture par pur hasard. D'instinct, il avait senti la poésie de Rousseau par le côté élevé, et non par le bas. Ne fallait-il pas pour cela que lui-même fût né poète ?

Chose touchante ! La vie allait l'élever socialement, dans la ligne même par où il l'avait abordée et le hausser à l'état bourgeois en faisant de lui ce qui est le plus éloigné d'un poète : un tabellion. Mais, chez ce tabellion, le poète ne devait pas mourir jeune. Il survécut jusqu'aux derniers jours, qui furent tardifs. Sa sensibilité aux authentiques merveilles de la poésie et de l'éloquence ne s'étiola pas, quoiqu'elle ne fût favorisée par aucune étude classique, par aucune autre culture littéraire que celle qu'il se donnait sans ordre à lui-même, et au hasard des livres qu'il rencontrait. Elle fit le meilleur ménage du monde avec une science de procédure réputée dans tout le Béarn

et bien au delà. Il avait dépassé quatre-vingts ans, qu'il aimait réciter encore, en en faisant sentir le coloris et le nombre, les plus belles phrases des *Confessions* qu'il n'avait cessé de relire. Et moi, aujourd'hui que depuis longtemps il n'est plus, ces phrases n'effleurent point ma mémoire sans que se mouillent mes yeux. Car le petit paysan de Maslacq, le sauteur-ruisseau de M<sup>r</sup> Mirail, c'était mon cher père, à son entrée dans la vie.

Une vingtaine d'années plus tard, devenu principal clerc d'avoué dans l'une des villes béarnaises, il possédait de jolies économies qu'il avait gagnées sou à sou, en ajoutant à sa besogne normale de clerc des travaux de surcroît pour toute la gent judiciaire de la région. Il s'était donné la joie de libérer de toute hypothèque le bien paternel et de l'arrondir de quelques prairies. Il avait pu passer un an auprès de la Faculté de Droit de Toulouse, afin d'y acquérir le brevet de capacité juridique, requis pour la profession d'avoué. Son patron, M<sup>r</sup> X..., voyait dans cet homme de valeur son successeur désigné, plus que cela, son gendre. Désireux de se retirer à la campagne, il méditait de donner en dot à sa fille unique son étude avec sa maison de ville et de la marier à son clerc. Or l'étude était excellente, la maison confortable, la fille belle personne, et la famille de si bonne bourgeoisie que c'eût été grand honneur pour un paysan d'y entrer. Malheureusement pour les plans de M<sup>r</sup> X..., l'étude était sise dans la maison. La porte du bureau où mon père travaillait s'ouvrait quelquefois, laissant passer des éclats de voix qui ne présageaient pas chez la demoiselle un caractère destiné à charmer la vie d'un époux. L'âpre désir qu'il éprouvait de l'étude et de la maison n'allait pas au point qu'il consentit à les payer d'un tel prix, au lieu que, dans la pensée du patron, les trois choses étaient inséparables; il fallait prendre le tout ou rien. Moyennant beaucoup de patience et d'insinuation, mon père finit par le décider à lotir. Et sans doute, dut-il payer étude et maison un peu plus cher qu'elles ne valaient. Comme femme, il trouva mieux.

Ce qui m'émeut le plus dans le souvenir tendre et déchirant que je conserve de lui, c'est qu'exerçant une profession qui le mettait sans cesse en commerce avec les férociétés de la cupidité et de l'avarice, il ait gardé intacte la fleur de son âme, il soit demeuré, sous les cheveux gris, l'adolescent que les

*Confessions* enchantaient et qui leur communiquait sa candeur native. L'argent, dont il savait pratiquement la valeur, tant il avait eu de mal à sortir de la pauvreté par ses seuls efforts, ne comptait pas à ses yeux. Il n'avait d'estime que pour les biens de l'esprit. Son regret de ceux dont son défaut d'instruction le privait était émouvant. La haute culture, les belles connaissances qu'il ne possédait pas, mais entrevoyait, s'auroloient de gloire dans sa pensée. La tristesse de n'avoir pu boire à cette coupe sacrée le rendait modeste devant le moindre pédant muni de diplômes.

Il ne se doutait pas que la grâce et la noblesse du désir qui le dévorait avaient plus de mérite que la possession elle-même et prêtaient à sa nature un bien plus grand et plus doux attrait. Il ne soupçonnait pas davantage que les idées qu'il se formait des héros de l'antiquité, d'après les seules *Vies de Plutarque*, fussent plus vraies que celles d'un érudit et d'un philologue, versé dans les textes et la critique des documents, mais dépourvu d'imagination et médiocre de cœur.

Les a-t-il assez lues, les *Vies de Plutarque* ! Elles faisaient partie d'une petite bibliothèque de volumes in-8° qui s'empilaient sur un placard en encoignure dans notre salle à manger, et qu'il retrouvait le soir après son dîner, quand, ayant pris l'air et fumé son cigare d'un sou dans les allées de la ville, il consacrait une ou deux heures à la lecture, avant de s'aller coucher. C'était, outre Plutarque, la *Bible* de Lemaitre de Sacy, l'*Histoire de France* d'Anquetil, les *Œuvres* de Cicéron, en français naturellement, une partie de Corneille. Je n'ai jamais vu qu'il lût autre chose. Il prenait un de ces volumes au hasard, l'ouvrait au hasard. Ses appréciations sur les récits de la Bible étaient d'une liberté singulière. Je crois qu'à une époque antérieure à mes souvenirs, il avait passablement lu Voltaire dont il possédait les ouvrages. Ma pieuse mère l'ayant un jour prié de les mettre au feu, il ne s'y était pas résolu et avait imaginé comme moyen terme de les reléguer au grenier. Cela ne l'empêchait pas d'aimer tendrement la religion catholique, d'avoir pour ses représentants la déférence la plus nuancée, d'en suivre fidèlement les cérémonies. Je crois que cet amour était comme un épanouissement de son exquise bonté pour les hommes. Il disait qu'il n'y avait pour eux rien de plus bien-faisant que la religion. Ces jugements libres s'appliquaient



d'ailleurs à l'Ancien Testament, qu'il savait par cœur, bien plus qu'au Nouveau, qu'il ne pratiquait guère.

Je n'ai jamais pu le déterminer à lire un roman moderne. Ceux qu'il commençait, il les rejetait. Sans le déclarer, ce qu'il eût trouvé bien présomptueux d'un ignorant comme lui, il n'en faisait aucun cas. De hautes sentences morales, mêlées à des narrations historiques et à l'exposé des grands intérêts civils, voilà ce qui lui plaisait. C'était la seule application de la littérature qu'il acceptât. Ces subtiles analyses psychologiques de l'amour qui ont pris tant de place chez les écrivains modernes, l'exaspéraient. Je l'ai vu repousser avec colère après la trentième page un livre fameux d'un romancier qui s'est rendu légitimement célèbre en ce genre. Ce n'est pas qu'il méconnût le rôle de l'amour dans la destinée et dans les luttes des hommes. Bien au contraire ! Mais comparativement à ce qu'un tel rôle a de tragique et terrible, en général de secret, dans tous les cas de très simple, il trouvait à ces choses littéraires je ne sais quoi de mièvre et de sot. C'était un point de vue. Je ne prétends pas qu'il fût juste. Il peint l'homme.

D'un homme qui avait eu un si rude chemin à faire, on pourrait croire que les vertus dont il devait le moins pardonner le manque à son fils, c'était celles qui lui avaient été à lui-même de première nécessité. Mais la grandeur de son cœur lui fournissait des lumières, enviabiles à de plus expérimentés et de plus savants. Comme je venais de quitter le collège, un certain démon d'insouciance et de fantaisie s'empara de moi. Je ne me décidais pas au choix d'une profession. Quand j'en avais choisi une, je ne pouvais m'y tenir. Cette inconstance inquiétait justement ma mère et mes proches. Ils me voyaient gâcher ma carrière et n'avaient point tout à fait tort en cela. Certes, les amateurs ne trouvaient pas grâce auprès de mon père. Quand un de ses clercs, dont il était adoré, avait péché par inattention et déshonoré de quelque erreur une feuille de papier timbré, il levait d'un geste dramatique la pièce au ciel en s'écriant de tous ses poumons : « Ah ! le coquin ! il mourra sur la paille ! » Il me défendait, pourtant, par conviction, et non par faiblesse. Sans doute, discernait-il sous ces caprices et inconstances de la vie pratique, une vie d'esprit suivie et ardente tout au contraire, uniquement attentive à son progrès propre, quêtant en tous sens et avec passion son aliment, son

excitation et sa joie, et qui devait un jour porter fruit.

Il ne m'appartient pas de juger si cette instinctive prévision s'est réalisée, de me demander si elle se réalisera. Étant donné le sujet que j'étais, elle était plus sage, en tout cas, que les anxiétés de la sagesse bourgeoise. Mon père ne développait point son idée. Quand on lui faisait mon procès et qu'on lui montrait le péril, il posait en souriant sa main sur ma tête, et, se servant d'un terme de son métier où il enfermait un monde de tendresses et de finesses, il prononçait d'une voix aussi douce que péremptoire :

— Je le cautionne.



LA suite de notre trajet nous mène précisément à Lagor. Quelle route dure ! Quelles pentes roides ! Quelle âpre chaussée ! Brave cycliste qui refuses de capituler devant de pareilles côtes, ta bécane zigzague comme un ivrogne, tu es écarlate ! C'est ici le second aspect du Béarn. L'un est celui des basses vallées, riantes et riches, où s'étale le gave roi, qui, au fort de l'hiver, gronde et se déchaîne, pour se retrouver pacifique et serein aux beaux temps d'été. L'autre nous est offert par les coteaux sévères, à demi sauvages, qui se déploient entre ces vallées et qui constituent les derniers et les plus bas contreforts de la chaîne pyrénéenne expirante.

La voie pierreuse que nous suivons, montant et dévalant tour à tour, à la façon des montagnes russes, court sur le front nord du massif qui sépare la vallée du gave d'Oloron et la vallée du gave de Pau. Parcourons-la jusqu'à ce bourg de Lagor, de mémoire sainte pour moi, que nous allons trouver à l'avancée extrême de ces hauteurs, et dominant la plaine comme une proue. Là nous cesserons de rouler dans le sens du gave, et nous nous engagerons en ce labyrinthe touffu de collines et de hauts vallons, aux replis desquels s'abritent Monein, Vielle-ségure, Lahourcade, Sauvelade, Luc-de-Béarn, dont les noms évoquent aux oreilles des bons Béarnais, soit la modeste gloire des maigres antiquités médiévales de leur pays, soit celle, encore bien vivante, de leurs meilleurs vins.

Entre tant de souvenirs que ces lieux réveillent, il en est un, singulier, et d'une couleur qui contraste avec la couleur la plus générale des gens et des choses de ce terroir, où il a

pourtant ses racines, et combien profondes ! Mais il arrive que le même sol produise, à côté de ses végétations habituelles, des fruits d'exception qui ne sont pas, pour cela, moins siens. Celui que je voudrais vous montrer est né d'une greffe étrangère, importée de loin, mais qui a trouvé au sol de ce pays-ci une abondance de sèves propices et prêtes qui l'ont rapidement nourri et développé. Si bien que rien n'est plus béarnais que le personnage et le milieu que vous allez entrevoir, si je les sais rendre.

C'est un dimanche d'août, il y a quarante ans, par un temps brûlant comme celui-ci. La cloche de l'église de Maslacq annonce une demi-heure d'avance la messe de onze heures. Le soleil déjà tape dur. Un homme maigre et sec, de petite taille, baigné de sueur, foule à pas serrés et rapides ce rude chemin, se dirigeant vers Lagor. Son aspect est sévère jusqu'à la tristesse. Ce n'est pas un paysan ; il ne porte pas la blouse de toile, mais l'habit de drap du citadin. Ce n'est pas un bourgeois ; sa coiffure n'est pas le chapeau, mais le béret. C'est un ouvrier soigné, à son aise. Sauf le béret bleu, il est entièrement habillé de noir. L'épaisseur de son vêtement, reconnaissable aux reflets, dénote, par cette température torride, son mépris des commodités, et, sauf pour la propreté stricte, son indifférence au corps. Il porte à la main un sachet mal fermé, de toile grossière, d'où l'on voit émerger un livre et un pain. Il va devant lui, sans détourner la tête à droite ou à gauche. Tous les dimanches matin, il fait ce voyage à pied, quittant à sept heures Orthez où il habite, pour être à Lagor à onze. Il y a seize kilomètres.

Que de fois, pendant mes vacances d'adolescent, je l'ai rencontré en route, ce pèlerin sombre ! Par ces matinées de dimanche, aux heures où le tintement des églises qui se répondent s'épand sur la campagne comme une bénédiction, rien ne m'était plus doux que de courir à cheval les villages qui entourent Orthez. Les champs étaient vides ; tout travail y avait cessé. Mais par les fenêtres des métairies, je voyais les gens s'affairer en hâte pour leur toilette, afin d'arriver à temps à l'église. Les basses-cours, où s'assemblaient les familles, épanchaient le long des chemins abrités de haies un peuple de gens de tout âge en leurs beaux habits. Et tout cela allait à la messe, les vieux et les vieilles en bavardant et se répétant avec conviction

les même propos que le dimanche d'avant, les fillettes et les petits garçons en soulevant la poussière. L'attendrissement fraternel que me causait ce spectacle, combien y était étranger mon homme ! Croisant cette foule endimanchée, il ne l'honorait pas d'un regard.

Plus encore que par ces rencontres dominicales, sa figure m'était connue par la station que je faisais à la ville devant sa boutique de coutelier horloger, sise rue Moncade. Je feignais de regarder les montres et les couteaux de la devanture. A la vérité, je ne regardais que lui-même, tandis que, la loupe à l'œil, il examinait un mécanisme faussé, ou bien qu'il présentait une lame à la meule humide qu'il faisait tourner. Curiosité dont je ne savais pas me défendre, à cause de l'espèce de fascination que sa personne exerçait sur moi. Je cherchais des prétextes pour entrer et pour lui parler, pour me donner par là le plaisir bizarre de constater sa prodigieuse économie de paroles, son horreur de toute explication qui ne fût point de nécessité absolue. Ce trait était proverbial dans la ville. On racontait qu'ayant à faire part à sa mère de son mariage, il s'y était pris dans ces termes : « Mère, une telle se marie. — Ah ! et avec qui ? — Avec votre fils. » Et il s'était remis à tourner sa meule, signifiant par là à sa mère qu'elle n'avait pas plus d'observations à émettre sur ce mariage que sur celui d'une personne quelconque, puisqu'il était décidé. Pour les objets détraqués ou cassés qu'on lui apportait, il décidait avec l'honnêteté la plus rigide si la réparation en valait la peine, sans en faire le client juge. Je faisais avec moi-même la gageure de l'amener à sourire par mes propos. Puis-je croire que j'y parvinsse réellement ? Cette imperceptible moue de la lèvre n'était-elle pas plutôt une concession méprisante pour se débarrasser d'un ton de plaisanterie que son austérité détestait, et qu'il aurait puni, s'il l'eût pu ? Dans un pays où abonde le propos gai, cet homme appartenait donc à une autre race et venait de quelque contrée hyperboréenne ? Non pas. Il s'appelait Samuel Cazalet. Impossible d'avoir un nom plus du crû.

Cette impassibilité sans affectation, et qui jamais ne se démentait, prêtait du caractère à un visage qui n'en avait point. Jeune encore, comme le montrait sa barbe très noire, pour l'humeur il n'avait pas d'âge, n'en avait jamais eu, n'en aurait jamais. Ses traits, en eux-mêmes communs et inexpressifs, em-

pruntaient à la volonté de l'âme glacialement passionnée qui leur défendait de bouger, une apparente expression de fanatique arétisme. Cette barbe noire taillée en pointe et très courte, ces yeux ronds, ce front évasé qui rendait la figure triangulaire, le port de cette tête habituellement inclinée sur l'épaule maigre, ce qui lui donnait un air résigné à tous les martyres, autant de particularités qui faisaient ressembler la physionomie de Samuel Cazalet à un portrait de « spirituel » du xvi<sup>e</sup> siècle, auquel n'eût manqué que le rabat ou la collerette. Qu'on l'imaginât coiffé du gigantesque bonnet carré des docteurs du temps, il incarnait à merveille le type du plus humble et du plus obscur, mais non certes du moins tenace, entre les primitifs séides des réformateurs.

Ce qu'il va faire à Lagor, qu'il pleuve ou qu'il vente, chaque dimanche matin de l'année, je le sais fort bien. La manière dont il le fait m'est moins sûrement connue. Il m'aurait fallu, pour en être exactement informé, mener chez les initiés une enquête, indélicate peut-être, et qui eût risqué d'offenser la juste pudeur qu'éprouve le sentiment religieux, quand il se manifeste dans une forme jugée étrange par l'entourage. Samuel Cazalet appartient à une secte protestante particulière à ce pays-ci, et qu'on y appelle les « régénérés ». Dénomination d'origine catholique, je crois, et qui ne va point peut-être sans intention d'ironie. De son véritable nom, de celui qu'elle se donne à soi-même, cette secte est celle des « darbystes », du nom de son fondateur Darby, brave homme d'Anglais qui vint habiter le Béarn vers l'année 1850, pour y guérir ses poumons malades, et qui, exerçant ici comme il l'eût exercé ailleurs son génie apostolique de quaker, trouva aussitôt des adeptes et fit naître une sorte de quakerisme béarnais, dont je dirais qu'il fleurit toujours, si cette métaphore convenait à la branche la plus volontairement dénudée du grand arbre de la Réforme.

Ce qui distingue les régénérés ou darbystes, c'est de pousser à l'extrémité de ses conséquences le principe de l'interprétation libre et personnelle de la Bible. Ils entendent se passer de pasteurs, et que chacun d'eux soit son propre pasteur et le pasteur de ses frères. Ils se croient individuellement et directement visités, assistés par l'Esprit pour expliquer la parole divine contenue dans les Écritures. Ils n'admettent parmi eux que



ceux qu'ils jugent, après un long stage, avoir donné d'authentiques signes d'un pareil don. Ils se figurent être les privilégiés du Seigneur, capables de mettre en pratique le conseil qu'adresse l'apôtre aux assemblées des fidèles sur la plus pieuse manière d'employer leur temps. « Que faire donc, mes frères? Lorsque vous vous assemblez, tel d'entre vous a un cantique, tel une instruction, tel une révélation, tel un discours en langue, tel une interprétation... Si l'on parle en langue, que ce soit chaque fois deux ou trois au plus, chacun à son tour, et qu'il y ait un interprète; s'il n'y a point d'interprète, qu'on se taise dans l'assemblée, et qu'on se parle à soi-même et à Dieu... Pour les prophètes, qu'il y en ait deux ou trois à parler et que les autres jugent; et si un autre, qui est assis, a une révélation, que le premier se taise. Car vous pouvez tous prophétiser l'un après l'autre, afin que tous soient instruits et que tous soient exhortés. »

Le bon Darby fut prodigieusement frappé par ce texte, au point de perdre de vue tout ce qui, dans le contexte de la première épître aux Corinthiens, en tempère le sens littéral et en spiritualise les applications. Il se dit qu'il n'y avait de vrais chrétiens que ceux qui faisaient ainsi, que ces vrais chrétiens devaient se trouver en Béarn, et que sa tâche était de les mettre en rapport ensemble. Il se flatta de réunir autour de lui, et autour des premiers disciples qu'il recruterait, des personnes toutes douées pour prophétiser. L'expérience ne répondit pas complètement à ses prévisions. Les groupes darbystes n'auraient pas dû, d'après leur principe, avoir des chefs, ni des conducteurs. En fait, tous en eurent un, qui prit l'habitude de parler pour les autres frères et d'extérioriser à leur place les paroles intérieures qu'ils entendaient de l'Esprit. Un de leurs membres y prenait toujours de l'ascendant sur les autres. Et il faut croire que le manque de cette personnalité dominante, quand elle ne se levait pas spontanément dans leurs assemblées, y faisait naître un malaise, puisque les « frères » de Lagor avaient mandé auprès d'eux ce missionnaire venu, au prix de beaucoup de fatigue, de la ville où il habitait et où il existait un groupe. Sans doute Samuel Cazalet avait-il reporté sur les matières de religion l'abondance des paroles que sa taciturnité se refusait farouchement sur toute matière profane.

Arrivé à Lagor, il entre dans une certaine maison où



l'attendent, hommes et femmes, une demi-douzaine de paysans et de petits bourgeois de village. C'est dans cette humble classe que les régénérés se recrutent. Ce sont de très braves gens, estimés, respectés de tous pour leur conduite, leur douceur, leurs mœurs, mais qui ne se mêlent guère à la vie commune, et dont les muscles faciaux semblent avoir désappris le rire, et jusqu'au sourire.

Quelqu'un de ces paysans possède sans doute un cabriolet avec lequel il pourrait aller chercher ou reconduire Cazalet à la ville, pour lui épargner au moins la peine d'un des deux voyages. Mais c'est dimanche; ce serait offenser le Seigneur que d'user en un tel jour, et pour se faciliter son service, d'autres moyens de locomotion que ceux que lui-même nous a donnés. Ils attendent donc Cazalet, assis en silence autour d'une table nue, sans jeu de cartes ni verres de vin pour passer le temps, comme feraient d'autres. Dès qu'il est là, on se rend dans la chambre la plus propre. Là, chacun tire de sa poche une Bible. Le missionnaire, encore suant, et les pieds poudreux, lit un verset et parle, commente. C'est sur la substance de ce prêche que je suis réduit à rêver, ayant toujours craint, si j'en demandais des échos précis à un de ses frères, que ma curiosité ne fût prise en mauvaise part.

Ce prêche, pourtant, je m'imagine l'entendre et je le reconstitue sans beaucoup de témérité. Cazalet dit ce que tout docteur de sa religion dirait : la foi en Christ, le salut par la foi, la misérable insuffisance des œuvres en vue de la justification éternelle. Il dit la faute de ceux qui ont reçu le don de foi et l'ont dispersé, et l'impitoyable rigueur du Père pour eux. Insiste-t-il plus sur cette rigueur, la peint-il plus épouvantable et cruelle que ne ferait un pasteur officiellement qualifié, et ayant la responsabilité d'un troupeau nombreux ? Je serais assez porté à le croire. S'il vante à ses frères le bonheur qu'ils ont de n'être point nés du sang des Amalécites ni des Philistins, de n'avoir point de commerce avec ces réprouvés du Très-Haut, de n'appartenir point à la race de ceux qui pratiquent le culte des idoles et adorent des dieux de bois, ou bien de ceux qui, ayant abjuré le culte des dieux de bois, conservent, hélas ! celui de Mammon, qui étouffe chez eux les inspirations du Seigneur, pourtant promises à tous ; s'il développe, dis-je, ces réprobations parfaitement conformes à ce que sa religion lui enseigne,

ne le fait-il point cependant d'un accent plus dur et plus agressif, dans un sentiment plus hostile à l'égard des pauvres pécheurs que ne le feraient ou ne le font d'autres, qui, participant à sa foi, et aussi pieux et croyants que lui, auraient acquis par une vie moins fermée et plus aérée, par un contact plus ouvert avec les humains, plus d'humanité et plus d'indulgence? Voilà ce que je serais encore enclin à conjecturer. Oui, je crains que, sous l'énoncé des hauts principes communs, le prêche de Cazalet n'insinue un peu trop l'éloge des purs, des parfaits. S'il en est ainsi, la veine amère qui se mêle à sa foi s'exerce aux dépens de tous, et guère moins du troupeau réformé que du catholique.

Aussi demandé-je, de part et d'autre, qu'on me comprenne, si je confesse combien m'est demeurée chère la mémoire de cet humble apôtre, depuis longtemps endormi dans le Seigneur, comme il aurait dit, mais dont la figure frappa ma jeunesse. Tel que je suis, j'aurais difficilement formé société avec un tel homme. Catholique de naissance et de formation, je ne vois pas l'univers en sombre. Plus volontiers en interprète-je les apparences comme l'immense rayonnement de l'amical sourire de Dieu que comme les signes apocalyptiques de sa colère et de sa menace. Parfois, songeant à Samuel Cazalet, j'ai conçu un étonnement que ces pendules qu'il était chargé de faire marcher, il ne les fit pas, rien qu'en les regardant, s'arrêter. Mais je le revois sur la route d'Orthez à Lagor, qui fait à pied ses trente-deux kilomètres, aller et retour, les mains glacées en décembre, le front brûlé au mois d'août, pauvre, terne, sans récompense en ce monde, un peu moqué, presque antipathique, et, malgré tout, allant son chemin pour le service de Dieu. Ceux qu'on nomme le sel de la terre, il en est sans doute de plusieurs espèces. Le souvenir de Samuel Cazalet nous arrache l'aveu qu'il était de l'une.

Si beaucoup de mes impressions d'enfance, et de celles-là qui ont le plus contribué à me former une certaine idée du monde moral, se rattachent au protestantisme, la raison en est que l'histoire du Béarn a eu pour principal événement les guerres de religion, et que Orthez, ma ville natale, fut, dès la Réforme, et est demeuré, depuis, le centre protestant le plus important de cette province. Au xvi<sup>e</sup> siècle, les Béarnais s'étaient fait protestants en masse, pour suivre leur souve-

ruine, Jeanne d'Albrat, reine de Navarre. Après la conversion de Henri IV au catholicisme, ils se hâtèrent de rebrousser un chemin où ils ne s'étaient pas engagés librement. Il y en eut néanmoins un assez grand nombre qu'avait réellement séduits la religion réformée et qui voulurent y rester fidèles. Sous Louis XIII, sous Louis XIV, le pouvoir royal, par ses missionnaires et ses intendants, fit de grands efforts pour les ramener. Ces efforts se heurtèrent à quelques foyers de résistance invincible. La tradition veut que Lagor en ait été un. Orthez en fut sûrement un autre. Les intraitables s'y ramassèrent. Vint la révocation de l'Édit de Nantes qui entama le bloc, mais sans le détruire. Comment les familles protestantes d'Orthez réussirent-elles à passer à travers les mailles de cette terrible mesure, ou à préserver leurs biens, tout en s'exilant, de façon à les retrouver, après la tourmente ? Des historiens mieux informés que moi le diront. Ce qui est sûr, c'est qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, le peuple protestant d'Orthez s'était reconstitué et qu'il correspondait à près d'un tiers de la ville. Il ne vivait pas dispersé sur toute son étendue, mais rassemblé, à l'exception de quelques familles riches, dans un quartier où il avait son temple et qu'il occupe encore aujourd'hui.

Enfant, j'associais aux aspects de ce quartier les idées craintives et mystérieusement sombres que je me faisais du calvinisme. Réalité ou imagination, il me paraissait plus triste, plus désert, plus silencieux que les autres quartiers. J'en parcourais les rues dans un sentiment de vague inquiétude, où il pouvait entrer quelque romantisme, mais que je comprends surtout aujourd'hui comme l'atavique survivance d'un temps où l'on s'arquebusait, de part et d'autre, pour cause de religion, et où il n'était pas toujours rassurant, pour celui qui allait à la messe, de passer sous les fenêtres de ceux qui suivaient le prêche. Un enfant protestant, imaginaire et rêveur comme je l'étais, ayant quitté sa rue des Innocents ou sa rue Pélaïns pour passer dans ma rue Saint-Gilles, eût pu ressentir des impressions analogues. Comme les quartiers entre lesquels je faisais ces bizarres comparaisons de physionomie étaient situés aux extrémités d'une petite ville de peu de longueur, je remarquais, en outre, la différence d'aspect entre les campagnes qui les avoisinent. Le quartier protestant s'ouvre sur un massif de coteaux sévères, d'une grandeur dénudée et Apre,

qui forment l'entrée des Landes et qui empruntent une tragique expression au souvenir de la sanglante et héroïque bataille qui s'y déroula en l'année 1814, entre l'arrière-garde de Soult et les Anglo-Espagnols talonnant notre armée d'Espagne en retraite. Les quartiers que, selon cette terminologie vraiment subjective, j'appellerai catholiques, sont du côté des brillants et rians pays où chantent les gaves. Ils regardent les Pyrénées, ils débouchent sur les routes qui y conduisent : routes fascinantes où l'on voudrait s'élancer, où l'on voudrait rouler, de vallées basses en vallées hautes, jusqu'à la montagne, pour s'élever ensuite, par les hauts cols, au voisinage des sommets suprêmes, aperçus de loin en leur étincelante fraîcheur, et dont elles nous apportent l'invité éternelle.

La coexistence séculaire des deux religions a donné à Orthez son cachet moral si particulier. On peut dire que, depuis le *xv<sup>e</sup>* siècle, la tolérance et le bon vouloir réciproques ont été dans notre petite ville le soin constant des meilleurs, qui s'y sont employés d'un zèle attentif. J'ai entendu de bons esprits soutenir que, si la Révolution s'était passée bénévolement en Béarn, et sans qu'aucun parti s'y comportât de façon à laisser des haines, la mémoire encore récente des cruautés religieuses fut pour beaucoup dans cette modération. On n'avait pas envie de recommencer. Certes les relations des deux confessions n'ont pas toujours été une idylle. Souvent la fièvre des luttes politiques du jour est venue réveiller le venin des dissensions religieuses et lui rendre un peu de son ancienne nocivité. Les gens ont recommencé à commettre envers leur foi cette faute, de se regarder de travers à cause de leur foi. Ces crises n'ont pas duré. Depuis la Réforme, elles n'ont jamais produit un malheur. La lutte des deux cultes s'est réduite à une rivalité morale entre leurs fidèles. Fait dominant de la vie locale, cette rivalité a entretenu dans Orthez l'atmosphère spirituelle intense que respirèrent mes jeunes années, atmosphère où toute préoccupation vulgaire étouffait, et dont je n'ai pas retrouvé la pareille ailleurs. Elle a rendu sensible, aux habitants les moins cultivés, le côté spirituel de la vie humaine et l'importance immense du fait religieux.

Aujourd'hui, cet état de choses est en train de se transformer. Les usines, les ouvriers étrangers, les syndicats, les nouveaux commerces, les fortunes brusquement acquises enva-

hissent notre petite ville et en changent le caractère. Loin de moi de m'en plaindre ! Ce serait mal aimer ma vieille cité que de souhaiter qu'elle dépérit, faute de savoir s'associer à l'universel mouvement. Après les contempteurs du passé, la plus déplorable espèce d'esprits est celle qui voudrait continuer de vivre dans le passé, comme si cela se pouvait et que le fait seul de le désirer n'eût pas quelque chose de maladif. Mais il est un dangereux sophisme pratique qui, confondant ces deux idées essentiellement différentes, — progrès matériel d'une part, matérialisme des sentiments et des mœurs de l'autre, — voudrait faire prévaloir ceci sous le couvert de cela. Devant ce sophisme, les divisions religieuses du vieil Orthez cessent. Catholiques et huguenots, ayant tant bataillé entre eux au sujet des choses de l'âme, se sentent spontanément unis pour défendre l'âme.



J'ai tant bavardé et fait faire halte que nous n'avons pas avancé beaucoup. Nous déjeunons à Monein. Pendant que vous visitez, mes amis, la vieille église massive avec sa tour en forme de forteresse, je m'occupe à vous préparer le plaisir d'un menu vraiment béarnais. Le corps du festin ne pourra être spécifiquement de ce pays-ci. C'est au temps pascal seulement que l'agneau tendre fournit à cette région un rôti sans pareil, dont il n'est, pour composer la succulence si délicate, que les pacages pyrénéens. Mais le soubassement de l'édifice, autrement dit la soupe et l'entrée, consistant en *garbure* et *salé* de dinde, sera de la plus pure authenticité locale. Des mains béarnaises savent seules apprêter cela. Quant aux verrières, j'entends aux bouteilles de vin blanc, dont vous userez sans en abuser, je veux qu'elles déversent sur cette nappe de vieux linge de Béarn, dont vous admirez justement les jolis dessins en losange et la large bande gros bleu, toute la lumière des coteaux de Jurançon, de Monein, de Saint-Faust et de Lahourcade... Ah ! non ! monsieur l'hôtelier. Pas celui-là ! J'entends bien : il vient des coteaux. Mais il en vient en passant par l'officine de M. Untel de tel endroit, manipulateur détestable, à rapprocher de ces dramaturges de second ordre, qui, pour capter la faveur du public « bourgeois », le régale d'inventions fades et sentimentales et n'osent lui servir la nature vraie. M. Untel ne



s'est-il pas avisé de battre nos vins béarnais avec un sirop de sucre?

Ils y perdent tout. Il est vrai que l'abord de nos vins béarnais est rude. Mais ce sont de ces bourrus bienfaisants qui ne commencent par vous bousculer que pour vous combler ensuite de biens. Au premier contact, ils râclent un peu le gosier; c'est pour le flatter mieux aussitôt après, en le rendant plus sensible au bouquet explosif de feux et de fleurs qu'ils ont en réserve... Mais vous m'avez fort bien compris, monsieur l'hôtelier. Ce Lahourcade 1913? Parfait! La loyale étiquette m'en est bien connue.

Buvez donc, mes chers amis, et mangez! Pour moi, ce n'est plus guère qu'aux joies de l'âme que mes années me destinent. Tandis que sur ce brûlant Lahourcade et ce salé de dinde parfait, auxquels la sagesse me conseille de ne demander qu'un léger soutien, vous exercez abondamment la saine vigueur de votre jeunesse, je médite avec amour, je retourne avec délices sous toutes ses faces le problème posé par la continuation de notre voyage.

Nous allons à Oloron, dont le nom seul évoque pour moi le charme que mon enfance y trouvait, quand j'y venais visiter dans leur antique demeure les cousins les plus sommolents du monde. Pour aller à Oloron, nous avons trois routes. Laquelle vous donnera le plus de plaisir? Question complexe; il y a deux facteurs à balancer : la beauté de la route même, des sites qui l'environnent; la beauté du profil que cette ville, merveilleusement située, offre à l'arrivant, selon la route par où il l'aborde.

Celle qui va par Lasseube, Belair et Herrère, serait séduisante, tant les étendues inhabitées où elle se déroule ont de poésie. Poésie suave et sauvage, virgilienne et shakspearienne à la fois. Ces landes d'or, ces vastes plateaux couverts de fougères, qui se relèvent vers l'horizon en forme d'amphithéâtre, ces légères forêts de chênes dont la verte lisière les cerne de toutes parts d'un trait chaud et pur, quel enchantement des yeux! Les yeux ne sont pas seuls enchantés. Ce qu'on voit par delà ce spectacle, où tout est lucide, évoque le rêve. Entre le vaste remblai circulaire qui porte cette forestière couronne et la haute montagne qui se dresse au loin, et où il semble que se termine le monde, s'étend, à ce qu'on dirait, une immense dépression de terrain où pourraient se loger des pays entiers.



On ne la voit pas, mais on la devine à la nappe de brume et de lumière qui flotte au-dessus. Et l'on se figure des pays féeriques cachant dans ces replis de la terre leur félicité.

A ne point prendre, à partir de Monein où nous sommes, la voie directe par Cardesse et Lèdeuix, nous perdons encore beaucoup. Mais puisqu'on ne peut tout choisir à la fois, pourquoi détailler les regrets? Nous irons par Navarrenx. La route est belle et brillante. Elle suit la plaine et coupe de bout en bout une rangée de beaux et riches villages. Particulièrement, le matin des jours de marché, quand ces villages y versent un torrent de véhicules rustiques que tire un cheval rapide et que surmonte, livré au vent comme un gai drapeau, le rouge foulard de tête des jeunes femmes, elle semble chanter par mille voix le bonheur de vivre. Le déploiement de plus en plus large de la vallée, l'amplitude croissante d'un horizon de hautes montagnes lui prêtent, à mesure qu'on avance, quelque chose de triomphal. On a la sensation qu'on est lancé à la poursuite de l'infini et qu'on va l'atteindre. Au pied de la chaîne qu'on a devant soi, mais dominant encore de haut la vallée, s'élève Oloron, qui se laisse entièrement saisir d'un regard, et que l'on voit monter par toutes ses pentes vers l'antique église de Sainte-Croix, sa couronne et sa citadelle.

Quand il s'agit d'Oloron, la géographie explique la poésie. Sa position est incomparable. Placée en sentinelle en avant des monts, elle étend ses bras sur la plaine. Entre les vallées supérieures et les vallées inférieures dont elle constitue le point de rencontre, elle forme comme un gradin. Elle est montagne, et elle est campagne. Le vent vierge des pics neigeux, les senteurs animales et végétales des régions richement cultivées se mêlent en elle. Elle les respire par tous les lacets de ses rues sinueuses. Des vallées supérieures lui viennent, aux premiers jours de l'automne, les troupeaux sonnants, qui fuient les températures glaciales et descendent hiverner dans le bas pays. Au printemps, ils la retraversent, regagnant les hauts pâturages. Elle moissonne sur leur dos un abondant tribut de toisons suintantes qu'elle lave dans l'écume des gaves d'Aspe et d'Ossau, dont la jonction et la fusion bouillonnantes se font à ses pieds.

Vallée d'Aspe, vallée d'Ossau, qui fondez vos ondes et vos souffles dans Oloron, combien vos noms émeuvent des cœurs

béarnais ! Ils leur font entendre l'appel des cimes. Si proches, combien vous exaltez pourtant mon esprit ! Quand je reviens à vous, pour la centième fois de ma vie, il me semble que je pénètre dans un pays de mystère.

Dans mon enfance, je vous entendais comparer. Chacune avait ses partisans qui en faisaient, au détriment de l'autre, valoir les beautés et les souvenirs.

Aspe, couloir fantastique, tes routes casse-cou, tes tournants foudroyants, tes défilés surplombant les gouffres, tes rochers grimaçants et tes ponts défiant le vertige te feraient paraître un couloir d'enfer. Mais non ! tu es toute ruisselante et riante de verdure et d'eau ; et ce n'est pas aux magiques royaumes du diable que tu nous mènes ; tu nous replonges aux fraîcheurs originaires du monde. Aspe, pentes à pic où s'accrochent, maison par maison, des villages disposés en rues tortueuses, de pauvres villages qui disent une vie dure, et où mendie un goitreux auprès d'une fontaine qui chante, devant une grosse église ; Aspe, qui vas des prairies mouillées de Sarrance, où Marguerite de Navarre et sa jeune cour cherchaient passe-temps en se contant les contes du Décameron, aux vallons dorés de Bedous et d'Accous, où les troupeaux se reposent, aux effrayantes gorges d'Urdos et Canfranc, dont le chemin de fer transpyrénéen a maintenant vaincu la terreur, et jusqu'à l'aragonaise Jaca, porte de l'Espagne.

O merveilles ! Mais contre le charme de l'amour, quel charme prévaut ?

Aoussaou !

Mas amouretos !

Aoussaou,

You m'en y baou !

« Ossau, mes chères amours ! Ossau où j'accours ! » Ainsi dit, et sur une mélodie gaie et tendre, une chanson chère à tous les Béarnais. En l'honneur d'Aspe, la pareille n'existe pas. Douce vallée d'Ossau, pastorale et maternelle, tu n'as pas le romantisme, ni les traits grandioses et déchiqtetés de ta sœur. Tu mêles à la majestueuse beauté de tes monts la beauté heureuse des plaines fertiles. A ton gave, qui n'a pas besoin de sauter comme un fou pour demeurer vif et puissant en son cours, tu ménages assez de place pour qu'il dépose, soit sur ses rives,

soit au milieu de son propre lit, de légers terrains d'alluvion d'où naissent les peupliers et les saules. Tes villages, parfois surmontés d'un donjon en ruines, et qui ressemblent aux villages des bords du Rhin, s'essaiment, à réguliers intervalles, de ton entrée radieuse aux pieds de la muraille infinie où mollement tu expires. Que tes horizons ont de suavité ! Aux jours mêmes où le soleil t'inonde de tous ses rayons, ta lumière n'est pas brutale. Elle a de l'azur. Tu reflètes le ciel. Tu l'ouvres à lui. Tu rêves, tu chantes. Je voudrais me coucher sur ton sol sacré, y appliquer mon oreille. Il me semble que j'entendrais s'élever de ses profondeurs le chant du Béarn, le chant de notre âme. A moins qu'il ne descende plutôt, ce chant si puissamment doux, du flanc mystérieux de tes éternelles montagnes, témoins immuables et amicales de ta vie changeante, déesses de ton destin. A toi, Aspe, le chant matinal, vif et accompagné de grelots, qui excite les mules à galoper et soulève d'espoir une jeune vie. A toi, Ossau, un chant plus serein, le chant du bouvier qui regagne à pas lents son gîte, le chant de l'heure de Dieu, le chant du soir qui monte et qui plane !

Aspe, Ossau, nous ne pourrions aujourd'hui pousser jusqu'à. Mes bavardages ont dévoré la journée. L'heure de nous en retourner approche. Chaque village d'Ossau réclamerait une halte pieuse et ferait pulluler en moi trop de souvenirs. Il nous reste à visiter les deux monuments religieux d'Oloron, la cathédrale de Sainte-Marie et l'église de Sainte-Croix, les plus anciens témoins, les plus vénérables, des origines chrétiennes et romaines de notre Béarn. Et nous ne devons pas oublier la célèbre *rousquille*, pâtisserie légère dont s'enorgueillit Oloron. Un bon Béarnais ne revient jamais d'Oloron sans en rapporter la *rousquille*.

PIERRE LASSERRE.

---

## NOS GRANDES ÉCOLES

---

XIX <sup>(1)</sup>

# L'INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE

---

### LES ORIGINES

Le passant, étranger au quartier, qui suit la rue Claude-Bernard, pour se diriger vers l'avenue des Gobelins, ne se doute pas que les hautes façades de l'immeuble portant le numéro 16 cachent l'un des plus anciens et charmants jardins de Paris, l'antique « Jardin des apothicaires ». Il remonte à l'an 1580. Là s'éleva jadis le collège, devenu, à partir de 1777, l'École supérieure de Pharmacie. Du « séminaire des simples », limité au xvi<sup>e</sup> siècle sur l'un de ses côtés par la rue de l'Arbalète, toujours existante, il ne reste plus rien. Mais de beaux arbres, quelques-uns assez rares sous le ciel changeant de l'île de France, abritent de verts gazons et prêtent leur grâce à ce joli coin de la capitale auquel le clocher de Saint-Médard, tout proche, ajoute sa note pittoresque.

Peu de temps après le transfert de l'École de Pharmacie, aujourd'hui Faculté, dans le palais de l'avenue de l'Observatoire, en 1889, le gouvernement concéda son emplacement et ses vieux bâtiments à l'Institut national agronomique. Celui-ci était alors logé provisoirement au Conservatoire des Arts et

(1) Voyez la *Revue*, 1<sup>er</sup> février 1926 — 1<sup>er</sup> mars 1929.

Métiers. Il le gênait beaucoup. Faute de place, il ne pouvait lui-même se développer. Son départ s'imposait de toute façon. La vieille École de Pharmacie allait lui assurer un asile inespéré. Ainsi, le destin a voulu que dans le même lieu où l'on vantait naguère les vertus des plantes médicinales, on préconise aujourd'hui celles des plantes alimentaires. On professèrent les Brongniart, les Vauquelin, les Pelletier, les Caventou, les Milne Edwards, les Berthelot, enseignent aujourd'hui les maîtres de l'Agronomie française.

Trop souvent, hélas ! l'esprit utilitaire, et même le progrès, détruisent un peu de beauté. Cette fois, il n'en aura rien été. On s'est ingénié à conserver les vestiges d'autrefois. Le plaisant décor du joli jardin a été respecté. Les bâtiments neufs qui l'enserrent le laissent encore respirer. Seulement, çà et là, parmi les pelouses et les corbeilles fleuries, la reconnaissance des disciples a consacré aux maîtres des monuments qui perpétuent leur mémoire.

Voici Eugène Risler, le grand agronome à qui le réorganisateur de l'Institut agronomique, Eugène Tisserand, alors directeur de l'Agriculture, confia, en 1879, les destinées de la nouvelle École. Un peu plus loin, c'est Boussingault, le véritable père de l'agronomie moderne ; à côté, Teisserenc de Bort, ancien ambassadeur, ministre de l'Agriculture qui présida, en 1876, à la reconstitution de l'Institut agronomique. Il voisine avec Aimé Girard, le professeur incomparable, le savant auquel nous devons, en particulier, les belles recherches expérimentales sur la betterave à sucre et la pomme de terre. Puis, sous un dôme de verdure, Léonce de Lavergne, l'auteur d'études célèbres sur l'économie rurale de la France et de l'Angleterre, enlevé à la science en 1876, presque immédiatement après sa nomination comme professeur à l'Institut agronomique. Enfin, au fond du jardin, une œuvre importante rappelle aux jeunes générations d'élèves que trois cent vingt-trois de leurs anciens sont héroïquement tombés au champ d'honneur, pour la défense du sol français.

Dès le premier coup d'œil, cette grande école offre un aspect aimable. Et elle éveille des sentiments élevés qui préviennent en sa faveur. Sa fondation remonte à l'année 1848. C'est une observation souvent faite qu'après les périodes d'épreuves, les peuples, lorsqu'ils se sont ressaisis, se penchent

amoureux vers la terre maternelle. C'est sur elle qu'ils s'appuient pour se relever, c'est à elle qu'ils demandent des forces nouvelles. De 1822 à 1826, après les guerres de l'Empire, l'initiative privée, avec les Mathieu de Dombasle, les Rieffel, les Polonceau, les Bella, créa les premières écoles d'agriculture, celles de Roville, de Grandjouan et de Grignon. La loi de 1848 couronna cet effort. L'État fit siennes ces institutions. Il organisa l'enseignement agricole et plaça au sommet l'Institut agronomique. Il l'installa magnifiquement dans les dépendances du château de Versailles. Trois grandes fermes l'entouraient, s'étendant sur plus de 1500 hectares. Le comte de Gasparin, l'illustre agronome, réunissait sous sa direction les savants les plus éminents. Mais les dépenses très élevées qu'occasionnait cette luxueuse organisation, sans doute aussi une compréhension alors imparfaite des besoins réels du haut enseignement agricole, peut-être des motifs obscurs tirés de la politique, amenèrent la suppression de cet établissement dès l'année 1852.

La suppression de l'Institut agronomique décapita, en quelque sorte, l'enseignement agricole : son essor s'arrêta brusquement. Au lendemain de la guerre de 1870-1871, lorsque la France appauvrie se recueillait, comme de coutume, elle se tourna vers son sol meurtri, source la plus constante et la plus vive de sa richesse. Les membres de l'Assemblée nationale, les Bouillé, les Dampierre, les Besnard, les Carnot, les Lefèvre-Pontalis réclamèrent, avec la réorganisation de l'enseignement agricole, le rétablissement de l'Institut national agronomique, École supérieure de l'agriculture. Eugène Tisserand, alors inspecteur général de l'agriculture, conseilla les parlementaires, documenta leurs rapports, inspira les rédacteurs de la loi du 9 août 1876 qui reconstitua l'Institut agronomique. De 1879 à 1898 il paracheva son œuvre. Il prêta son concours aussi dévoué qu'éclairé aux différents ministres de l'Agriculture qui amenèrent l'enseignement agricole public à un état de développement tel, que si la loi récente de 1918 a pu perfectionner encore et compléter son organisation, elle a dû respecter ses grandes lignes.

L'avenir de l'agriculture, comme celui de l'industrie, repose sur la science. Les législateurs de 1848 le savaient : c'étaient des précurseurs. Ils étaient au courant du mouvement qui venait de se déclencher en Allemagne, sous l'influence du



célèbre chimiste Liebig, et qui avait abouti à l'introduction de l'enseignement agricole dans les Universités. Mais, cependant, incomplètement libérés des idées qui avaient régné jusque-là, ils n'avaient pu se résigner à accepter qu'une École d'agriculture, alors même qu'elle était destinée à l'enseignement des sciences dans ce qu'elles ont de plus élevé, fût séparée de la ferme; ils avaient commis la faute d'installer l'Institut agronomique à Versailles, — à proximité de Paris, trop loin cependant pour que son personnel enseignant pût remplir sa mission sans perte de temps, et, surtout, se recruter aussi haut qu'il l'eût fallu.

Les réorganiseurs de l'Institut ne répétèrent pas, en 1876, l'erreur de leurs devanciers. La situation était d'ailleurs toute différente. Les sciences avaient réalisé d'immenses progrès. Les lois naturelles de la production du sol étaient d'ores et déjà connues. Les procédés de l'agriculture apparaissaient comme les applications des sciences expérimentales. Boussingault avait écrit, en tête de son *Économie rurale* : « Considérée d'un point de vue élevé, la science agricole fait partie de la physique du globe ». Enfin, les travaux de Pasteur avaient projeté une lumière inattendue sur les ressources qu'elle peut retirer de l'observation scientifique. L'illustre savant avait triomphalement appliqué sa doctrine à la fabrication du vin, de la bière, à celle de l'alcool, du vinaigre, à la sériciculture, à la guérison des maladies redoutables qui déciment les troupeaux. Bientôt, ses disciples mettaient en évidence l'action des infiniment petits sur la fertilité des terres et l'assimilation des engrais. Ces découvertes allaient modifier profondément des pratiques séculaires. Leur genèse et leur application indiquaient clairement la voie que devait suivre tout enseignement technique d'ordre supérieur, qu'il s'agit de l'industrie proprement dite ou de l'agriculture.

Les promoteurs de la loi du 9 août 1876 ne s'y trompèrent pas, ni leur conseiller et leur guide, Eugène Tisserand. L'École supérieure de l'agriculture fut rétablie, mais cette fois, à Paris, et, comme nous l'avons dit, provisoirement installée au Conservatoire national des Arts et Métiers. L'expérience de 1848 avait montré l'inutilité et même le danger d'un grand domaine. On se contenta d'adjoindre à la nouvelle École une ferme de trente hectares environ, — celle de la Faisanderie, à Joinville-

le-Pont, à la lisière du bois de Vincennes, — qui devait servir de champ de démonstration aux élèves, et aux professeurs de champ d'expériences. Et le ministère de l'Agriculture fit appel aux maîtres les plus qualifiés pour constituer son corps enseignant. C'est ainsi qu'il s'assura la collaboration des Boussingault, Schloesing, Aimé Girard, Becquérél, Müntz, Duclaux, Carnot, Hervé-Mangon, Prillieux, Pélégot, Émile Blanchard et d'agronomes tels que Risler, Moll, Léonce de Lavergne, Lecouteux, Tassy. Ces noms, groupés autour de celui d'Eugène Tisserand, indiquaient la place que l'Institut agronomique, rénové, entendait occuper dans les milieux scientifiques et agricoles.

L'installation à Paris d'une École d'agriculture n'avait pas été sans soulever d'âpres critiques. Apprendre à faire pousser le blé sur le pavé de la rue Saint-Martin ! Quel défi au bon sens ! Des hommes d'esprit distingué, mais qui se refusaient encore à voir dans l'agriculture autre chose qu'un ensemble de procédés empiriques, prédisaient un échec complet. Les faits les détrompèrent promptement. Il est juste de rappeler qu'en quittant la direction de l'Institut, pour prendre celle de l'Agriculture au Ministère, Eugène Tisserand avait pu obtenir qu'on lui donnât comme successeur son ami Eugène Risler. C'était là un coup de maître. Risler, créateur de l'enseignement de l'agriculture comparée, à la fois savant et praticien émérite, était peut-être le seul homme qui fût alors capable de présider aux destinées du nouveau-né encore bien fragile. Il possédait d'abord cette force, première condition de la réussite : une foi absolue dans le succès de l'œuvre qui lui était confiée. Puis une ténacité de caractère qui n'excluait ni la souplesse, ni la diplomatie. Surtout, il aimait la jeunesse et elle le sentait. Il avait sa confiance. Entre la direction, les professeurs et les élèves, il fit régner une confiance réciproque ; entre les jeunes gens, la meilleure camaraderie. C'est là le caractère qu'il imprima dès l'origine à l'École et que ses successeurs se sont efforcés à maintenir.

Sous la direction d'un tel chef, une institution excellente en soi devait vivre et prospérer. Les premières promotions ne comprirent que 20 à 25 élèves. Dès 1883, leur effectif dépassa 40 pour atteindre un chiffre supérieur à 60 à partir de 1887 et environ 80 de 1894 à 1914. Les années qui suivirent la guerre

forent marquées par un accroissement très sensible du nombre des jeunes Français qui se dirigèrent vers les établissements d'enseignement agricole, et en particulier l'Institut agronomique. Aujourd'hui, chacune des deux années d'études réunit une centaine d'élèves.

#### L'ÉTAT ACTUEL

L'Institut agronomique s'est transformé, s'est agrandi au fur et à mesure que s'est accrue la population de ses étudiants. Simultanément, se sont créées et améliorées les installations : amphithéâtres, salles d'études, laboratoires, bibliothèque.

Ce fut d'abord, en 1889, le transfert dans les anciens locaux de l'École supérieure de Pharmacie et un bâtiment neuf construit rue Claude-Bernard; puis, de 1912 à 1914, l'édification d'un nouvel immeuble attenant au précédent. A ces constructions en façade sur la rue Claude-Bernard, s'ajoutent maintenant de vastes bâtiments établis le long de la rue de l'Arbalète. Achevés dans le courant de l'année 1929, ils comprendront, surtout : des laboratoires de chimie, de botanique, de pathologie végétale et de physiologie, deux grands amphithéâtres, des salles de collections et de travail pour les professeurs et les élèves, enfin une annexe à la bibliothèque qui était trop à l'étroit.

Cette fois, il a été possible de faire face à la dépense relativement considérable que ces nouveaux travaux ont coûtée sans rien demander au budget. C'est la bienfaisante loi du 5 août 1920, promulguée sur l'initiative de M. Queuille, alors ministre de l'Agriculture, qui a permis de réaliser ce miracle. Elle attribue chaque année aux établissements d'enseignement agricole un demi pour cent de la masse des sommes engagées au pari mutuel sur les hippodromes. La même loi a donné définitivement la personnalité civile à l'Institut agronomique. Heureuse mesure qui a déjà permis de recueillir des dons et des legs importants.

Lorsque les nouvelles constructions seront terminées, l'Institut agronomique réunira un ensemble d'installations admirablement appropriées à l'instruction technique qu'il doit donner à des étudiants dont le nombre ne sera plus injustement limité par l'étroitesse des locaux, mais uniquement par

une sélection convenable. Tous ses professeurs auront dorénavant des laboratoires pour leurs recherches et la préparation des leçons.

La ferme d'application de Joinville-le-Pont a été remplacée par le domaine de Noisy-le-Roi, près de Versailles, grâce à une entente établie avec le propriétaire, M. Wallet, ingénieur agronome. Là se trouvent les champs de démonstrations pour les élèves et d'expériences pour les professeurs. Les jeunes gens peuvent suivre, en outre, les travaux d'une exploitation modèle qui s'étend sur 280 hectares.

On ne sait que trop, hélas ! combien l'existence des étudiants est devenue difficile à Paris. Le régime de l'Institut est l'externat. Les pensions sont chères, même aux environs de la rue Claude-Bernard. Et les quelques bourses qu'accorde l'État ne peuvent suffire aux élèves dont les familles habitent la province. Or, c'est à celles-ci que doit appartenir et qu'appartient effectivement la majeure partie de la clientèle de l'Institut agronomique. Désormais, les jeunes gens de valeur, mais sans fortune, pourront frapper sans crainte à sa porte. Grâce à la libéralité du recteur de l'Université de Paris et à celle des fondateurs de la Cité universitaire, grâce à la sollicitude du ministère de l'Agriculture, l'Institut a dès maintenant sa maison, boulevard Jourdan, n° 3, en face du parc de Montsouris. On sait que là s'étendent les vingt-huit hectares de cette œuvre bienfaisante, où les étudiants trouvent à bon marché, dans une ambiance favorable aux études, un agréable logis, des salles de réunion, des restaurants coopératifs, des bibliothèques et des terrains de jeux. La construction de la première aile du pavillon de l'Institut agronomique est achevée. Depuis le mois d'octobre dernier, il abrite soixante-treize élèves. Lorsque la seconde aile sera construite, au mois d'octobre 1929, il pourra en recevoir cent cinquante-deux.

Cette existence en commun, poursuivie pendant deux années, n'aura pas seulement des avantages matériels. Elle favorisera la formation intellectuelle des étudiants, développera l'esprit de camaraderie, fortifiera celui de l'École. Les conversations entre futurs forestiers, agriculteurs, industriels, ingénieurs, professeurs, provoquent des échanges d'idées, des critiques, une activité bouillonnante éminemment favorables au développement des connaissances et des caractères.

Les familles des élèves de l'Institut agronomique apprécient ces avantages. Dès la fin du mois de juillet 1923, les soixante-treize chambres disponibles pour octobre étaient louées.

L'Institut agronomique ne doit ni ne peut former ses élèves à la pratique du métier. Ce n'est pas son rôle. Mais il ne leur laisse jamais oublier que toutes leurs études doivent converger vers ce but : l'amélioration de la production du sol. Il s'efforce donc de les maintenir dans l'atmosphère de la ferme et de l'usine. Et, fait paradoxal, Paris lui offre aussi sous ce rapport de très grands avantages. C'est un centre d'excursions agronomiques et industrielles de premier ordre. Les différents réseaux de chemin de fer permettent de rayonner rapidement vers les régions agricoles les plus diverses. En une journée, on peut visiter facilement une ferme ou un domaine, que ce soit en Normandie, sur les confins du Nord, en Champagne ou en Sologne. Les divers concours agricoles qui se tiennent dans la capitale, les marchés, les magnifiques exploitations, les usines, les forêts, les établissements horticoles qui l'entourent et la serrent de très près, toutes ces ressources forment un ensemble probablement unique, par la diversité et la haute valeur de ses éléments d'enseignement.

La direction de l'Institut agronomique n'a garde de les négliger. Elle a toujours trouvé un concours précieux auprès des propriétaires d'exploitations agricoles et horticoles, des sucreries, distilleries, laiteries, fabriques d'engrais du voisinage. Tels d'entre eux, par la régularité avec laquelle ils accueillent professeurs et élèves, la compétence, la clarté, l'empressement qu'ils mettent dans leurs explications, sont devenus pour l'École de véritables collaborateurs.

#### LE RECRUTEMENT DES ÉLÈVES

L'agriculture a toujours exigé de ceux qui s'y consacrent les plus solides qualités : l'amour du travail, une initiative de chaque instant, de la sagacité, du bon sens. Aujourd'hui, elle réclame encore davantage. De toutes les branches de l'activité humaine, c'est certainement celle qui met en jeu les connaissances techniques les plus variées. Cette élévation du niveau intellectuel auquel doit atteindre maintenant l'agriculteur soucieux d'exercer son métier avec succès, le place sur un plan très



supérieur à celui qu'il occupait naguère. Puis, n'oublions pas que nous sommes la deuxième puissance coloniale du monde, que la France d'outre-mer offre un champ magnifique d'action aux jeunes hommes qui désirent mettre en valeur son immense domaine agricole. Enfin le développement scientifique des industries qui mettent en œuvre les produits du sol, la nécessité de confier à des agents instruits certaines fonctions publiques et privées où les intérêts de l'agriculture sont engagés, celle de pourvoir au recrutement du nombreux personnel qui se voue à l'enseignement et à la recherche agricoles, ont augmenté très sensiblement les débouchés des Écoles supérieures d'agriculture.

Aussi la clientèle de ces établissements diffère-t-elle complètement de celle d'autrefois. Jadis, ce n'était pas toujours les enfants les mieux doués pour l'étude que les familles dirigeaient vers les Écoles d'agriculture. Aujourd'hui, celles-ci attirent des sujets tout aussi distingués que les autres institutions d'enseignement technique de l'ordre le plus élevé. L'Institut agronomique a joué un rôle remarquable dans cette évolution. L'élévation de son enseignement, sa diversité, les débouchés nombreux qu'il ouvre à ses élèves, lui assurent un recrutement de choix. Le concours d'admission réunit chaque année de 300 à 350 candidats pour 90 à 100 places seulement. Sauf de très rares exceptions, tous les étudiants sont bacheliers.

C'est le baccalauréat latin ou moderne qui semble conduire le mieux vers l'admission. Mais les candidats doivent encore consacrer au moins une année à compléter leur instruction générale avant de se présenter avec des chances de succès au concours. Plusieurs lycées et collèges de Paris et de la province, quelques établissements libres ont organisé d'excellents cours de préparation. Il n'y a certainement pas une autre École d'agriculture en France ni à l'étranger qui sélectionne aussi sévèrement ses élèves.

L'Institut agronomique devra toujours se montrer rigoureux sous ce rapport. Il ne forme pas seulement des agriculteurs qui doivent être des hommes de progrès. Plusieurs carrières de l'État s'y recrutent : Eaux et Forêts, Génie rural, Haras, Enseignement agricole, Recherches agronomiques, auxquelles il a le devoir de donner des sujets d'élite. Enfin, il fournit et il fournira de plus en plus des ingénieurs aux industries qui



touchent à l'agriculture. C'est la double supériorité de la formation technique et de la culture générale, qui fait tant rechercher les ingénieurs sortis de l'Institut agronomique. Il faut donc conserver jalousement au concours d'admission un caractère de sévérité.

Toutefois, il ne faudrait pas décourager par une rigueur excessive certains candidats très intéressants, en particulier les fils d'agriculteurs. Il conviendrait que l'Institut agronomique reçût plus libéralement que par le passé des élèves libres, étrangers et français. Ces derniers n'entrent pas en concurrence directe avec les élèves réguliers. Que l'Institut leur ouvre ses laboratoires, qu'il les admette à certains examens et il donnera ainsi satisfaction à une nombreuse clientèle. Les bâtiments qui sont en cours de construction permettront, entre autres fins, d'atteindre ce but.

Le programme du concours d'admission reflète par sa diversité celle de l'enseignement. A côté des épreuves sur les mathématiques, la physique, la chimie, le dessin graphique, il y a des compositions de sciences naturelles et de langue française, des interrogations sur la géographie, les langues vivantes et l'agriculture. Les sciences biologiques constituent l'essentiel de l'art agricole et l'Institut agronomique a tout intérêt à s'attacher les jeunes gens aptes à observer et à étudier les phénomènes de la nature.

Jusqu'en 1914, l'Institut agronomique n'avait été fréquenté que par un très petit nombre de jeunes filles, deux ou trois peut-être, admises à titre exceptionnel et comme auditrices libres; elles ne pouvaient participer ni aux travaux pratiques ni aux examens et se trouvaient, par conséquent, dans l'impossibilité d'obtenir le diplôme. La guerre a complètement modifié cette situation. La loi du 2 août 1918 qui a réorganisé, en France, l'enseignement agricole public a fait une large part à l'enseignement féminin. Les jeunes filles entrent désormais à l'Institut agronomique dans les mêmes conditions que les jeunes gens et à la suite du même concours. Presque chaque année plusieurs candidates se présentent. Il en est qui ont été admises en excellent rang. En 1927, une jeune fille se trouvait en tête de la liste de sortie. L'an dernier, les deux élèves-femmes de la promotion sortante ont été classées avec les numéros 3 et 14.

Que deviennent ces jeunes filles munies du diplôme d'ingé-

nieur agronome? Quelques-unes occupent des emplois importants dans les laboratoires de recherches et même d'enseignement où elles rendent les meilleurs services. La plupart ont épousé des agriculteurs et les secondent dans l'exploitation d'une ferme ou d'une propriété. N'est-ce pas la meilleure consécration de leurs études? Et y a-t-il beaucoup de carrières où la femme puisse rendre plus de services directs à son mari?

#### CARACTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT

La science agricole constitue une immense encyclopédie : presque toutes les sciences physiques, chimiques et naturelles, une partie des sciences mathématiques, les sciences économiques et le droit. Tel est le vaste programme des études à l'Institut agronomique.

Les professeurs ne disposent que de très peu de temps, pour un enseignement aussi étendu. Aussi cherchent-ils bien plus à donner à leurs élèves l'esprit et la méthode scientifiques qu'à charger les cerveaux d'une multitude de faits sans liaison. Les faits, c'est au laboratoire que les jeunes gens sont mis en face d'eux. Les leçons de l'amphithéâtre sont donc suivies de nombreuses séances dans les divers laboratoires : chimie analytique, botanique et pathologie végétale, géologie, électricité, météorologie, zoologie, physiologie animale, mécanique appliquée. Les leçons sur l'agriculture, les machines agricoles, la technologie, la zootechnie, l'arboriculture, la sylviculture, la topographie, sont complétées par des exercices et des manipulations. Large place est faite aux travaux graphiques. En outre, l'Institut a grand soin de prévenir les jeunes gens qu'avant de prendre la responsabilité d'une exploitation, ils devront faire un stage d'au moins une année auprès d'un cultivateur éprouvé, indépendant, qui n'attend de secours que de soi-même. Chaque année, les deux élèves classés les premiers sur la liste de sortie peuvent recevoir une mission d'études à l'étranger aux frais de l'État. Ces bourses de voyage sont très recherchées.

L'enseignement de l'Institut agronomique est complété par de nombreuses Écoles et Sections d'application. C'est vers elles, suivant la spécialisation qu'ils ont choisie, que se dirigent les élèves, aussitôt qu'ils ont obtenu leur diplôme et accompli leur service militaire : École des Eaux et Forêts, École supérieure du

Génie rural, École des Haras, Institut supérieur d'agronomie coloniale, École nationale des industries agricoles; puis, Sections d'application de l'Enseignement agricole, des Recherches agronomiques, de l'Agriculture, des Sciences physiques, chimiques et naturelles, de Mécanique agricole, de Comptabilité et de Mutualité agricoles, stages dans les laboratoires du ministère de l'Agriculture, et, enfin, pour les agriculteurs praticiens, stages dans les fermes bien tenues, qui constituent pour eux les meilleures Écoles d'application.

Les Stations expérimentales de recherches, dirigées, le plus souvent, par des membres du personnel enseignant de l'Institut, quelques-unes abritées sous son toit, constituent, elles aussi, des centres d'études spécialisées qui peuvent être précieux : telles sont les Stations de Viticulture, d'Entomologie agricole, de Microbiologie, de Machines agricoles, d'Essais de semences, de Pathologie végétale. Ce sont des foyers d'activité de grande valeur.

Ce vaste ensemble constitue en quelque sorte un organisme. L'Institut agronomique est au centre, les Écoles et les Sections d'application, les Stations expérimentales à la périphérie. Ces organes doivent jouir d'une large indépendance. Mais il est nécessaire qu'ils conservent entre eux une certaine liaison, que les programmes d'études soient concertés, afin qu'ils utilisent le mieux possible le temps des étudiants.

Signalons encore une heureuse disposition particulière à l'Institut agronomique. Si l'École forestière, réserve faite de l'exception consentie en faveur de l'École polytechnique, l'École supérieure du Génie rural, l'École des Haras ne reçoivent que des élèves de l'Institut agronomique choisis d'après leur rang de sortie, l'Institut national d'agronomie coloniale, l'École nationale des industries agricoles, les diverses Sections d'application et les laboratoires reçoivent en outre des élèves diplômés des Écoles nationales d'agriculture de Grignon, Rennes et Montpellier. Il en résulte une sorte de pénétration des enseignements des plus utiles. Mais, surtout, cette fusion est excellente parce qu'elle met de bonne heure en présence des jeunes gens qui sont appelés à exercer un jour la même tâche. Elle leur apprend à se connaître et à s'apprécier.

## LES RÉSULTATS. — MAÎTRES ET ÉLÈVES

Dans quelques semaines, l'Institut agronomique fêtera son centenaire, en même temps qu'il inaugurera ses nouveaux bâtiments et le Pavillon de la Cité universitaire.

Cinquante ans, c'est un âge qui permet d'apprécier les services qu'une institution a rendus. L'Institut agronomique n'a pas trahi la confiance de ses fondateurs. On trouve la trace répétée de l'activité de ses maîtres dans les recueils scientifiques, les catalogues des bibliothèques de la France et de l'étranger et les Annales qu'il publie régulièrement. Il serait impossible de citer toutes les recherches effectuées dans ses laboratoires. Que l'on nous permette cependant de rappeler quelques-uns des travaux de ses maîtres disparus. Le cours d'agriculture comparée où Eugène Risler a établi les corrélations qui lient la production agricole au sol, au climat et au milieu économique; la découverte capitale du ferment nitrique, par Schloësing et Müntz, a ouvert une voie nouvelle à l'étude de la fertilité. Émile Duclaux a contribué pour une large part à transformer l'industrie laitière. Les recherches d'Aimé Girard sur la pomme de terre et la betterave sucrière sont restées classiques. Édouard Grimaux a laissé un nom particulièrement estimé dans l'histoire de la chimie organique. Prillieux et Delacroix ont écrit plusieurs chapitres importants de la pathologie végétale, cette étude attachante des maladies qui atteignent les plantes. Sanson a fixé les bases scientifiques de la zootechnie. Les noms de Carnot, d'Émile Blanchard, de Tresca et de tant d'autres sont familiers aux savants. Tantôt les œuvres de ces premiers maîtres de l'Institut agronomique ont agrandi l'horizon de la science, tantôt elles ont apporté un secours immédiat à l'agriculteur dans la pratique de sa profession. De toutes façons, elles font honneur à l'esprit français et à la maison de la rue Claude-Bernard.

A l'origine, les professeurs se recrutaient parmi les sommités du monde universitaire et administratif, ainsi que chez les grands techniciens. Cette tradition s'est maintenue, et ce sera toujours chose excellente que de rencontrer, unis pour la même œuvre, des représentants de la Sorbonne, de l'École polytechnique, du Collège de France, du Muséum d'histoire

naturelle et du Conseil d'État. Mais ils ne peuvent donner à l'École qu'une fraction de leur temps. Il est donc indispensable qu'à côté d'eux les titulaires des principales chaires se consacrent entièrement à l'Institut agronomique. Aussi, dès les premières années, a-t-on confié certaines de ces chaires à des maîtres qui ne remplissaient pas d'autres fonctions que celle de professeur à l'Institut agronomique, et dans ces dernières années, cette tendance s'est beaucoup accusée. Elle s'accroîtra encore, si l'Institut assure à ces professeurs une situation matérielle et morale équivalente à celle qu'ils pourraient atteindre ailleurs.

Les élèves se sont montrés dignes de leurs maîtres et ont rendu tous les services que l'on attendait d'eux. Ils sont aujourd'hui plus de trois mille répartis dans toutes les régions de la France. Beaucoup exercent leur activité aux colonies, quelques-uns à l'étranger.

Dès les premières années, les ingénieurs agronomes se sont fait apprécier, soit comme exploitants, en se mettant à la tête du progrès dans leur région, soit comme industriels, professeurs ou directeurs de Stations agronomiques. Bientôt les administrations de l'État s'aperçurent qu'elles trouveraient à l'Institut agronomique les conditions les plus favorables à leur recrutement. L'administration des Eaux et Forêts d'abord (1888 et 1894), puis celle des Haras (1892), enfin celle de l'Hydraulique et des Améliorations agricoles (1904) (1) décidèrent de recruter leurs agents parmi ses meilleurs élèves. D'autres administrations viennent à lui. C'est ainsi qu'un décret du 18 septembre 1927 a décidé que le service de l'Exploitation industrielle des Tabacs lui demandera chaque année, sous certaines conditions, des élèves diplômés pour occuper des emplois de contrôleurs adjoints de la culture. Enfin, le diplôme d'ingénieur agronome ouvre à ses possesseurs un grand nombre de concours, en particulier celui qui est à l'entrée de la carrière diplomatique et consulaire.

Comme l'avaient prévu ses fondateurs, l'Institut agronomique est parvenu à fournir au ministère de l'Agriculture l'état-major de ses fonctionnaires. Mais près de la moitié de l'effectif de ses élèves se dirige vers la pratique et les industries

(1) Devenue celle du Génie rural.



agricoles où elle occupe des situations importantes. C'est chose excellente pour le pays. Et c'est indispensable au développement de l'Institut, car le nombre des ingénieurs agronomes diplômés chaque année dépasse de beaucoup celui des places disponibles dans les administrations publiques.

Une association amicale formée par les anciens élèves de l'Institut agronomique et qui comprend aujourd'hui près de deux mille adhérents se consacre à cette grave question des débouchés; les « anciens » ainsi groupés font preuve d'une remarquable activité afin de procurer des situations à leurs jeunes camarades.

Un groupe s'est rendu acquéreur d'un bel immeuble, 3, quai Voltaire, « la Maison des ingénieurs agronomes ». L'Association amicale occupe l'un des appartements. Ses membres y trouvent, avec l'accueil le plus cordial, une bibliothèque, une grande salle de réception, et de temps à autre, ces réunions familiales si favorables à l'entraide confraternelle.

L'association publie un annuaire. Le lecteur qui parcourt ce petit volume se rend vite compte des positions qu'occupent les ingénieurs agronomes. S'il appartient au monde agricole, il reconnaît parmi les sociétaires un grand nombre des chefs d'exploitation qui comptent parmi les plus distingués. Il y retrouve aussi de savants techniciens, directeurs de laboratoires ou de stations expérimentales qui ont orienté l'agriculture vers des voies nouvelles, des ingénieurs placés à la tête des diverses industries agricoles. Il conclut enfin que beaucoup d'anciens élèves de l'Institut agronomique exercent leur profession aux colonies, soit comme colons, soit comme ingénieurs de l'agriculture et fonctionnaires de l'Administration coloniale.

A cours d'une existence relativement courte, l'Institut agronomique a formé : 364 officiers des Eaux et Forêts, 90 ingénieurs du Génie rural, 67 officiers des Haras, 186 professeurs des Écoles d'agriculture. Il compte parmi ses anciens élèves un ancien ministre de l'Agriculture, cinq directeurs dont un directeur général, six inspecteurs généraux, dix professeurs à l'Institut même.

En résumé, à la date du 1<sup>er</sup> juillet 1928, sur les 1 900 ingénieurs agronomes, membres de l'Association amicale dont on connaît les situations : plus de 25 pour 100 étaient agriculteurs, 16 pour 100 environ dirigeaient des industries essentiellement



agricoles ou y occupaient des emplois; par conséquent, plus de 40 pour 100 se consacraient à la terre ou aux industries qui s'y rattachent étroitement.

De l'effectif total, les Eaux et Forêts représentent 19 pour 100, l'Enseignement agricole et les Recherches agronomiques 15, le Génie rural 5, les Haras 3,5 pour 100. Treize pour 100 des anciens élèves habitent l'Algérie et nos Colonies; 9 pour 100 y pratiquent l'agriculture, 4 pour 100 sont fonctionnaires des Services agricoles. Environ 4 pour 100 exercent leur profession à l'étranger, surtout en Espagne, Égypte et Amérique du Sud.

Former des professeurs pour l'Enseignement agricole qui transformeraient et moderniseraient la culture du sol, tel étant l'un des buts essentiels que ses fondateurs avaient assignés à l'Institut agronomique. A cette tâche, l'Institut agronomique n'a pas failli. L'étude de l'annuaire le démontre. Depuis 1876, c'est-à-dire depuis sa reconstitution, l'enseignement agricole public a pris un essor remarquable. L'enseignement libre a également suivi semblable progression.

Les Écoles nationales d'agriculture se sont perfectionnées. Nous avons assisté à la création de l'enseignement départemental de l'agriculture (1879), à celle des Écoles pratiques (1875), de l'École nationale d'horticulture (1872), de Laiterie (1883), et des Industries agricoles (1893); à celle de l'enseignement ménager (1884), et des Écoles d'hiver (1902). Simultanément se sont organisés, sous la protection de plusieurs lois, les associations coopératives pour l'achat des engrais, des semences et des machines, et le crédit agricole qui a pris une extension qu'on ne soupçonnait pas.

Sous la dénomination d'*Institut des Recherches agronomiques*, les laboratoires agricoles et les stations réparties sur le territoire constituent à présent une administration autonome. Elle seconde activement les cultivateurs en analysant leurs terres, les engrais, les aliments du bétail et en poursuivant des investigations scientifiques.

Les « Offices agricoles » institués par la loi du 6 janvier 1919 ont couronné cette œuvre considérable. Dans chaque région, devant les cultivateurs, ils essaient les méthodes nouvelles, les nouveaux engrais, les variétés de plantes améliorées; ils créent des *herd-books*, publient des tracts sur les questions techniques

à l'ordre du jour. Expérimenter, démontrer et propager, telle est leur triple mission, tandis que celle de l'Institut des Recherches agronomiques consiste surtout à découvrir.

Cette riche floraison d'Écoles et d'Institutions n'a pas manqué d'exercer son action sur l'économie rurale du pays. On peut en suivre les heureux résultats dans les statistiques. Malgré leurs imperfections, elles montrent que les rendements moyens de nos récoltes augmentent, que l'emploi des engrais et celui des plantes améliorées se développe ; qu'en dépit des coupes sombres de la guerre, notre troupeau progresse d'une façon continue.

A côté du rôle brillant qu'il a joué dans la renaissance de l'enseignement agricole, l'Institut agronomique a déterminé nombre de jeunes gens de valeur à se diriger vers l'agriculture : en montrant que la profession d'agriculteur met en jeu les facultés intellectuelles les plus élevées, la culture scientifique la plus étendue, il lui a donné un prestige qu'elle n'avait pas.

Les ingénieurs agronomes ont mis au jour un grand nombre d'ouvrages appréciés. Quelques-uns d'entre eux, groupés autour de l'un des leurs, ont publié une *Encyclopédie agricole* complète. Composée d'une centaine de volumes in-18, de quatre à cinq cents pages chacun, elle traite des diverses sciences appliquées à l'agriculture et de toutes les branches de celle-ci. Plus de six cent mille exemplaires portent aujourd'hui, non seulement en France, mais dans nombre de pays de l'étranger, surtout chez ceux de langue latine, l'influence de la science française et celle de l'Institut national agronomique.

#### L'ESPRIT DE L'ÉCOLE

Les élèves de l'Institut agronomique aiment leur maison. Ils lui restent profondément attachés. C'est à elle qu'ils doivent leur carrière. Aussi considèrent-ils qu'elle fait en quelque sorte partie de leur patrimoine. Et rien de ce qui la touche ne les laisse jamais indifférents. Ils y reviennent volontiers. Ils revoient avec plaisir les laboratoires où ils travaillèrent sous la direction de professeurs estimés, le jardin où ils échangèrent tant de joyeux propos et conçurent leurs premiers projets d'avenir.

L'Association amicale étend et resserre encore les liens d'amitié qui se sont d'abord noués à l'Institut. Les anciens élèves

fréquentent assidûment les réunions qu'elle sait organiser d'une manière parfaite; bals brillants, déjeuners ou dîners, soirées intimes de la maison des Ingénieurs agronomes.

L'Association amicale ne se contente pas d'entretenir la camaraderie parmi ses membres, et de les aider, le cas échéant, dans leur carrière. Elle étend son activité aux intérêts généraux des agriculteurs. C'est ainsi qu'elle a constitué deux groupes professionnels : celui des praticiens de la terre et celui des scientifiques : professeurs, directeurs et hommes de laboratoire. Dans le premier, se discutent, entre ingénieurs agronomes, les questions pratiques qui concernent la production des plantes et celle des animaux. Le second envisage tous les problèmes d'ordre théorique qui intéressent l'agriculture.

C'est l'un des bienfaits de la profession agricole qu'elle exalte le culte de la Patrie. La dernière guerre l'a montré une fois de plus : on ne reconnaîtra jamais trop souvent les services qu'ont rendus les hommes de la terre à la défense de notre sol. Les élèves et anciens élèves de l'Institut agronomique ont largement versé leur sang, au cours de la grande guerre. Sur un effectif d'environ douze cents élèves et anciens élèves mobilisés, trois cent vingt-trois sont tombés au champ d'honneur!

L'Association amicale a consacré un *Livre d'or* à ses héroïques combattants. Elle y a inséré quelques-unes des lettres si émouvantes qu'ils ont écrites, soit avant l'attaque, soit quelques instants avant le moment suprême. Elles resteront parmi les plus belles que le courage et le patriotisme aient dictées à des cœurs de vingt ans.

La croix de guerre a consacré ces brillants services. Elle a été remise solennellement à l'Institut agronomique le 20 mars 1927 en présence de M. le Président de la République et des membres du gouvernement. Voici le texte de la citation à l'ordre de l'armée qui l'accompagnait et qu'a lue M. le maréchal Pétain : « L'Institut national agronomique a fourni au cours de la grande guerre, pour de nombreuses unités de l'armée, des cadres et des soldats valeureux qui se sont distingués par leurs belles qualités morales et leurs connaissances techniques particulièrement utiles à la défense nationale. »

GEORGES WERY

---

## LA " SCIENCE DES DAMES " AU TEMPS DE MOLIERE

---

Chamfort l'a dit : « Molière est l'homme de la vérité. » S'il a écrit la farce des *Précieuses ridicules*, c'est qu'en 1659, nous le savons bien, il y avait encore des précieuses, quoique leurs beaux jours fussent passés. Aurait-il composé, plus tard, la comédie des *Femmes savantes*, s'il n'y avait pas eu des femmes savantes, assez nombreuses et assez en vue pour attirer son attention ? En cherchant s'il y en a eu réellement à cette époque, comment il a pu y en avoir et quelles raisons a eues Molière de les juger sans bienveillance, on arriverait peut-être à mieux s'expliquer une de ses créations les plus parfaites et à éclairer du même coup un moment assez considérable de l'histoire du féminisme.

L'éternel débat, si longtemps stérile, sur l'égalité des sexes s'était déjà concentré, dans la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, sur une question essentielle et féconde, celle de l'éducation : on avait vu déjà quelques dames tenter bravement de s'instruire, pour prouver qu'elles étaient capables de le faire, et mériter ainsi l'émancipation intellectuelle qu'elles réclamaient. Les grands progrès scientifiques qui ont marqué en France le commencement du règne de Louis XIV, ont dû naturellement solliciter la curiosité des femmes en leur découvrant de nouveaux horizons et les entraîner dans un mouvement plus vif et plus général vers la connaissance.

Même en ces brillantes années, les ignorantes, bien entendu, ne manquent pas. M<sup>lle</sup> de Scudéry en a tant vu qu'elle en est,

dit-elle, « épouvantée ». Dans sa jeunesse surtout, elle avait eu sous les yeux quelques exemples assez remarquables. Devenue veuve de bonne heure, la mère du duc de Roannez, l'ami de Pascal, s'était trouvée tout à fait incapable « de prendre soin de lui », même de lui apprendre à lire. Lorsque M<sup>lle</sup> de Brézé avait épousé le duc d'Enghien, elle ne savait exactement rien ; un an après son mariage, il avait fallu l'envoyer dans un couvent de carmélites pour qu'elle y apprît à lire et à écrire durant une absence de son époux.

C'était une exception que M. Pascal le père qui avait voulu donner des leçons à sa fille Gilberte en même temps qu'à son fils, lui enseignant ainsi « les mathématiques, la philosophie et l'histoire ». Dans la plupart des maisons, les mères ne s'occupaient guère de l'éducation de leurs filles. Nous savons par M<sup>lle</sup> de Montpensier que la seconde femme de Gaston d'Orléans ne voyait les siennes qu'un quart d'heure le matin et un quart d'heure le soir et qu'elle se contentait de leur répéter : « Tenez-vous droites ! Levez la tête ! »

Aux jeunes demoiselles de condition, on donnait trop souvent pour gouvernantes des personnes d'origine très modeste, incapables de leur rien apprendre et sans autorité pour les conduire. En dehors de la famille, peu de secours. Port-Royal même, qui a tant fait pour l'enseignement des garçons, ne s'est guère soucié de la formation intellectuelle des jeunes filles ; cela paraît assez dans le *Règlement* rédigé en 1637 par sœur Sainte-Euphémie, qui est Jacqueline Pascal, conforme, dit-elle, à ce qui s'était pratiqué depuis assez longtemps dans cette maison : quelques ouvrages de sainteté sont les seules lectures inscrites au programme. De ce côté-là, jusqu'à la fin du siècle, on ne verra guère de progrès.

Ainsi donc, à peu près partout, les premières années sont perdues. Les jeunes femmes, lorsqu'elles auront fait leur entrée dans le monde, les filles, lorsqu'elles seront maîtresses d'occuper à leur gré leurs loisirs, si elles désirent s'instruire, il faudra qu'elles en trouvent toutes seules les moyens.

Le plus agréable et le plus facile, c'est assurément la conversation. C'était la meilleure façon de se faire valoir et l'on y gagnait presque toujours quelque chose. L'espagnol Balthazar Gracian écrivait dans son *Homme de Cour* : « L'art de converser a plus servi à quelques-uns que les sept arts libéraux ensemble. »



Cela est plus vrai de la France que de l'Espagne, cela est vrai surtout à Paris.

On estime toujours, comme au temps de la Chambre bleue, que c'est le plus délicat des plaisirs. « Une des choses qui me touchent le plus est une conversation jolie et spirituelle, exempte de toute sorte de médisances. » « La conversation dans un beau lieu, et à son aise, avec cinq ou six personnes bien spirituelles et bonnes, c'est ma véritable joie » : voilà ce que pensent encore les amies de M<sup>lle</sup> de Montpensier, et beaucoup d'autres avec elle. Aujourd'hui plus qu'autrefois on souhaite que ce plaisir s'accompagne d'un profit et l'on recherche les gens instruits capables de bien renseigner sur les choses qu'on ignore. Cela explique les avances qu'on a faites alors à de doctes personnages dont l'érudition n'avait rien, semble-t-il, de très engageant, Chapelain, par exemple, ou Ménage ou l'abbé d'Aubignac.

Mais il est trop clair qu'on ne peut tirer de la seule conversation les éléments d'une instruction solide. Elle renseigne, elle sème des idées, elle excite les intelligences, mais à condition qu'on connaisse déjà un peu les questions qu'elle soulève tour à tour. Les femmes ont senti le besoin d'un enseignement régulier et méthodique : où ont-elles pu le trouver ?

Évidemment, elles ont les livres. Il y a déjà un certain nombre d'ouvrages de science écrits en français, il y en aura toujours davantage. Bien des auteurs s'appliquent maintenant à rendre l'étude attrayante et facile : ils s'adaptent de leur mieux aux capacités d'un public un peu léger qui s'accroît sans cesse et dont le suffrage est flatteur. L'abbé d'Aubignac entreprend d'instruire par le roman et de charger d'idées sérieuses un genre qui n'avait été jusque-là que l'amusement des « petites âmes » ; dans l'histoire allégorique de *Macarise*, « sous le voile de plusieurs aventures agréables », il prétend mettre à la portée des lectrices les moins préparées toute la philosophie morale des Stoïques. Parant d'une couleur poétique une section de l'histoire naturelle, le chevalier Perrin décrit en vers les mœurs des insectes. Le sieur de Saint-Martin compose un poème sur *les Causes et les admirables effets des météores*, dont le British Museum conserve le manuscrit admirablement calligraphié, décoré de vignettes d'azur et d'or. Le plus zélé des vulgarisateurs est un certain René Bary, auteur de deux traités de rhétorique à l'usage des gens du monde et d'un petit ouvrage dont



lettre au moins est charmant : *la Fine philosophie accommodée à l'intelligence des dames*.

Mais ces livres, même s'ils étaient plus nombreux et s'ils étaient meilleurs, ne pourraient instruire à eux seuls des femmes qui n'ont guère appris encore à fixer leur attention. Elles ont besoin d'une direction suivie. Un enseignement oral les guiderait mieux, aplanirait pour elles les premières difficultés, les accoutumerait insensiblement à soutenir un effort intellectuel dont elles n'ont pas l'habitude. Quelques-unes ont fait venir chez elles des maîtres particuliers : mais ce sont le plus souvent d'assez pauvres hères, de capacités médiocres et d'aspect peu engageant. D'autres ont confié à des personnages plus relevés le soin de diriger l'ensemble de leurs études : mais peu d'entre elles ont eu la chance de trouver et le moyen de s'attacher des hommes comme le chevalier de Méré, que M<sup>me</sup> de Lesdiguières a gardé longtemps, pour recevoir de lui quelque teinture des sciences, surtout des leçons de style et de goût, et que la maréchale de Clérembaut a pris après elle.

Du reste, un enseignement public devait mieux convenir à des mondaines habituées à s'associer par groupes sympathiques au cours des exercices et des divertissements qui remplissaient leurs journées. Il pouvait exciter entre elles une sorte d'émulation ; il y aurait plaisir à en faire ensuite entre soi la critique ou le commentaire.

#### LES LUNDIS DE RENAUDOT

Mais où s'adresser ? L'Université n'est pas ouverte aux femmes : d'ailleurs on y parle généralement latin, et qu'auraient-elles à y gagner ? Trop techniques ou trop savants, les cours du Collège Royal ne sont guère faits pour elles. Il faut donc chercher autre chose.

On avait déjà regretté cette insuffisance de l'enseignement officiel fermé au grand public et l'on avait tenté d'y suppléer. Théophraste Renaudot qui a eu tant d'idées originales et fécondes avait eu aussi celle-là.

Ce précurseur n'avait pas seulement créé la *Gazette de France* et deviné la puissance de la presse, il avait encore ouvert, au cœur de la Cité, rue de la Calandre, dans la maison du Grand Coq, un « Bureau d'adresse » ou, comme on disait

dans ce temps-là, « de rencontre », qui était à la fois un office d'information, de prêts d'argent, une boutique de vente pour toute sorte de marchandises, un bureau de placement pour les domestiques. Il y avait joint un service gratuit de consultation pour les pauvres, assuré par une douzaine de docteurs, et un peu plus tard, dès qu'il en avait eu les moyens, un mont de piété ou bureau des prêts charitables.

Enfin, portant toujours sur de nouveaux objets une activité infatigable, il avait imaginé d'établir dans le même local une Société de conférences. Il songeait surtout, étant médecin, à former par là de jeunes confrères et à faire pénétrer un esprit plus moderne dans les sciences médicales. Mais, presque tout de suite, le programme s'était élargi ; dès les premiers mois de 1632, l'enseignement avait pris un caractère très général : tout le champ des connaissances humaines s'était ouvert aux gens de bonne volonté. C'était vraiment une Université libre qui s'était ainsi créée, où l'on allait essayer de s'affranchir de la tyrannie des anciennes méthodes et de l'esprit d'autorité.

Dans les commencements, pour ne pas compromettre l'entreprise, on n'avait invité que des personnes de quelque renom. Mais bientôt, tant de gens sollicitèrent l'honneur d'être admis que, vers la fin de 1633, on se décida à accueillir, dans la limite des places disponibles, tous ceux qui se faisaient inscrire à l'avance, d'ailleurs gratuitement. Plus tard même, pour étendre à un plus grand public les bienfaits de cet enseignement, Renaudot se décida à publier les comptes rendus des séances. Cela fit, à la fin, un ensemble assez imposant : cinq volumes in-quarto de près de mille pages chacun, sous ce titre : *Recueil général des questions traitées es conférences du Bureau d'adresse par les plus beaux esprits de ce temps*. Ainsi cet essai hardi d'une Faculté libre d'enseignement supérieur s'accompagnait de cette autre nouveauté : une Revue des cours scientifiques et littéraires.

Renaudot avoue lui-même que cet enseignement était quelque peu « bigarré ». Des spécialistes ou des personnes de bonne volonté proposaient quelques sujets ; les assistants en choisissaient deux pour les mettre à l'ordre du jour de la séance suivante : comme ils avaient tout à apprendre, leur curiosité se portait naturellement dans tous les sens. Nous voyons se mêler dans les comptes rendus des questions philo-

sophiques, des questions de psychologie et de morale galantes, des questions de médecine, de physique ou d'astronomie. Des inventeurs apportaient des idées qui pouvaient passer en ce temps pour singulières : « Le moyen de donner quelque avis en six heures à cent lieues d'ici, sans y employer les cloches ni le canon » ; « s'il est possible de trouver « une langue matrice », dont toute la grammaire s'enseignerait en six heures. » On se demandait « si la langue française est suffisante pour apprendre toutes les sciences », « si l'on doit écrire comme l'on prononce ou suivre l'ancienne et commune orthographe ». On prenait la défense du théâtre qui avait déjà des adversaires : « De la comédie et si elle est utile à un État. » Il fallait avoir la tête bien faite pour se faire une instruction un peu consistante avec une matière si dispersée.

Il faut bien se dire d'ailleurs que cette diversité a paru alors plus intéressante qu'un enseignement suivi ; elle associait dans une heureuse proportion l'agréable et le sévère, elle contentait tous les goûts : elle a probablement contribué à assurer la réussite de l'entreprise.

Car, c'est là un fait assez considérable, l'essai de Renaudot s'est soutenu longtemps, au moins pendant dix ans : nous avons les résumés de trois cent quarante-cinq conférences et la dernière a été faite le 18 août 1642. Et d'année en année, le nombre des auditeurs n'a cessé de croître, quoiqu'on n'ait pas pu recevoir tous ceux qui l'auraient voulu. Le directeur des cours parle des « milliers de personnes d'honneur » qui ont toujours plus que rempli une salle pourtant très spacieuse. Il s'est fait scrupule d'en citer aucune ; il ne dit pas si les dames y sont venues, mais il eût été bien surprenant qu'elles n'eussent pas couru en un endroit où l'on se disputait les places et où c'était déjà une petite distinction d'être admis. L'on voit d'ailleurs se succéder au programme plusieurs sujets très évidemment choisis pour elles et qui auraient perdu tout leur intérêt, si elles n'avaient pas été là.

On aimerait à se représenter ces grandes assemblées dans l'étrange décor que faisait la vieille maison du Grand Coq rappelée à la vie, encombrée, bourdonnante, où avaient pris corps tour à tour, où se développaient côte à côte et se disputaient l'espace toutes les belles inventions de Renaudot. Par bonheur, nous avons, pour nous aider, les impressions de Charles Sorel qui a suivi les conférences et qui en a parlé, en 1654, dans son

*Discours sur l'Académie française* : « Il ne sert de rien de les traiter de mépris, à cause du divers tracas qui se faisait encore au même lieu, comme de la vente et distribution des gazettes, et de la communication que l'on y donnait des registres de bénéfices à permuter et de maisons à vendre, et pour les valets que l'on y trouvait à louer, l'argent que l'on y prêtait sur gages et les hardes engagées que l'on y vendait à l'encan, ce qui rendait quelquefois cette maison une vraie friperie. Cela n'empêchait pas qu'à d'autres heures elle ne parût soudain une école de philosophes... »

Ainsi, tous les lundis, pendant tant de mois, des médecins d'esprit indépendant, des avocats instruits, des savants, des gens du monde ont associé à leurs honnêtes curiosités, les plus capables exposant les faits et les idées, les autres posant des questions, provoquant ainsi des discussions et s'y mêlant. Cette longue collaboration est « un commerce des âmes » ; un esprit nouveau l'anime : « On n'allègue des autorités que fort rarement... Hors la loi divine et celle du Prince, une autorité ne doit point faire de force sur des âmes libres. »

Donc rechercher la vérité, — dans la limite où cela est alors permis, — sans autre souci que de la vérité, rejeter la tyrannie « magistrale », « à laquelle l'humeur de notre nation s'accommode encore moins qu'aucune autre » ; fortifier ainsi le jugement, répandre la culture, la rendre accessible à toutes les intelligences : voilà le programme que s'était fixé ce hardi précurseur et qu'il a en partie réalisé. N'est-il pas vrai, demandait-il un jour, que ces conférences sont à leur place au Bureau d'adresse ? « Quelle apparence que l'homme trouvât dans ce bureau une adresse de toutes autres choses que de celle qui le fait être homme, à savoir la raison ? »

Théophraste Renaudot avait beaucoup d'ennemis, comme la plupart des gens qui réussissent ; les docteurs de la Faculté de médecine de Paris lui en voulaient à mort, surtout depuis l'ouverture de son dispensaire gratuit. Le cardinal de Richelieu avait été seul à le soutenir : c'était un appui qui comptait. Le cardinal disparu, ce fut la fin des cours comme des consultations charitables. Mais on put en lire longtemps les résumés imprimés, dont le dernier volume ne parut qu'en 1635 et qui eurent plusieurs éditions. Le souvenir en était encore très vivant dans les premières années du règne de Louis XIV :

furetière en parle dans son *Roman bourgeois*. Nous allons voir qu'à plusieurs reprises on s'est inspiré de cet exemple, mais en s'orientant vers l'enseignement méthodique plutôt que vers la libre recherche.

#### LES COURS DU PALAIS PRÉCIEUX

Voici d'abord une bien curieuse entreprise, suscitée vraisemblablement par le succès des lundis de Renaudot, et qui s'est proposé d'associer dans une heureuse proportion ce qui pouvait satisfaire la curiosité des mondains, tout particulièrement des dames, et les attirer aussi par l'appât d'un honnête divertissement. Conrart nous en a conservé le prospectus alléchant, qui a dû être reproduit à la main à un grand nombre d'exemplaires et distribué aux bonnes adresses : *Programme des Cours qui se font au Palais Précieux pour les beaux esprits des deux sexes, en 1655*.

Il convie ce qu'il y a de plus beau et de plus fin dans Paris aux plus nobles exercices qui se puissent rencontrer dans la vie :

Nous prétendons, moyennant trois pistoles seulement, fournir durant près de trois mois, à commencer du premier jour de janvier jusqu'à la mi-carême, tous les divertissements que l'esprit raisonnable se peut imaginer. Il ne faut point perdre de temps à se faire enrôler ; car nous sommes résolus, passé un certain temps et un certain nombre de gens qui sera bientôt rempli, de ne plus recevoir personne dans cette belle société.

Des secrétaires iront, au premier avis, toucher les frais d'inscription à domicile ou, si l'on préfère, on pourra porter les trois pistoles rue Béthisy à l'hôtel d'Anjou : « il n'y aura qu'à demander Monsieur l'Incognito », qui se trouvera toujours là pour recevoir l'argent et « enrôler ». C'est en ce même hôtel, dans une salle immense, que se tiendra l'assemblée, « tous les jours de la semaine, sous le bon plaisir du Roi ».

Le lundi régulièrement se donneront le bal et la comédie, avec distribution gratuite de citrons doux et d'oranges de Portugal ; l'on commencera à trois heures de l'après-midi et l'on finira à six heures, « pour la commodité des dames qui font difficulté de sortir le soir, et de quelques maris qui sont bien aises que leurs femmes se retirent de bonne heure ».



Le mardi, il y aura toutes sortes de concerts de luths, de voix et aussi d'instruments, où le sieur Lambert et la demoiselle Hilaire feront l'ouverture à deux heures précises jusqu'à quatre, et le reste de l'après-dinée se passera en autres concerts.

Le mercredi se fera la leçon de philosophie par le sieur de l'Esclache, qui traitera particulièrement de la morale en termes fort à la mode, où les femmes aussi bien que les hommes auront grande satisfaction. Ce sera depuis deux heures jusques à quatre; et de quatre jusques à cinq sera traité par le sieur Samson de la géographie et de l'histoire.

Le jeudi, il y aura concert encore, après quoi on lira des gazettes « tant ordinaires que burlesques et autres pièces nouvelles qui seront soumises au jugement des doctes ».

Le vendredi se passera en belles conférences et propositions curieuses qu'un chacun pourra faire, qui seront décidées par quatre des plus beaux esprits de ce temps qui ont été choisis pour cet effet.

On aura, le samedi, les mêmes distractions que le lundi, à savoir le bal et la comédie, mais on les aura, cette fois, le soir (parce qu'on veille plus volontiers, lorsque le lendemain est jour de repos). Certaines dames pourraient s'inquiéter des risques d'un retour nocturne; qu'elles se rassurent, tout a été prévu :

L'on donnera bonne escorte aux personnés qui en auront besoin pour la sûreté de leur argent, de leurs bijoux et point de Gènes. Peut-être n'en aurons-nous que faire, étant sur le point de traiter avec tous les filous de Paris qui nous promettent bons passeports, moyennant quoi l'on pourra aller et venir en toute sûreté, ces messieurs ayant fait voir depuis quelque temps qu'ils sont assez religieux à tenir leur parole, quand ils l'ont une fois donnée.

Voilà certes une aimable attention. Ce n'est pas la seule. Les portes du Palais étant ouvertes dès une heure de l'après-midi, les premiers arrivés pourraient s'ennuyer en attendant que commence le cours ou le concert : ils trouveront à s'occuper dans les galeries en regardant, le long des murs, des pancartes portant les noms des meilleurs ouvriers ou marchands que les valets attachés à la maison iront quérir à la première demande. (Bonne idée, empruntée probablement au Bureau d'adresse de Renaudot.) Non loin de là, ils pourront consulter



pour eux-mêmes ou pour leurs amis des listes de jeunes filles et de jeunes gens disposés à se marier, avec l'indication précise de leurs biens, qualités, parents et alliances.

Qu'on sache bien, pour finir, que ce sera là un endroit de bonne renommée, où l'on ne rencontrera que « la fleur des honnêtes gens » et qu'il sera honorable de fréquenter. Il sera interdit, sous peine d'exclusion, d'y proférer aucun blasphème ; les jeux y seront sévèrement défendus. L'Église ne pourra que recommander une entreprise qui se propose d'éclairer les intelligences et de maintenir les âmes dans les sentiers de la vertu.

Les cours ont commencé, comme on l'annonçait, le premier jour de l'an 1653. Quand ont-ils fini ? Nous n'en savons rien. Il est probable qu'ils n'ont pas duré très longtemps, sans quoi l'on en aurait parlé davantage.

On n'avait pourtant rien négligé. On avait recruté des maîtres célèbres comme Lesclache et le géographe Samson, des musiciens comme Lambert. L'agréable l'emportait encore sur l'utile. Dans ces semaines enchantées, chaque jour apportait un plaisir : aux concerts d'instruments et de voix succédaient la danse et la comédie, amusements préférés des dames. Il y avait même un buffet : régulièrement se tiendra table ouverte « sur laquelle sera servie la meilleure chère et la plus délicate de Paris ». Tout cela au prix de trois pistoles pour un trimestre : il est vrai qu'on « supplie très humblement » les auditeurs que la conférence aurait mis en appétit de se servir « très discrètement ».

Et, après des heures si agréablement remplies, le retour assuré jusqu'au logis, avec la satisfaction, douce pour une veuve ou une mère, d'avoir peut-être trouvé sur l'affiche un mari pour elle ou pour sa fille.

A tous ces avantages annoncés par le prospectus, la Direction (nous le savons par une lettre de Charles Sorel) s'est engagée à en ajouter d'autres : elle aura un cabinet de lecture qui prêtera les livres nouveaux ; pour ses adhérents elle retiendra les meilleures places aux représentations ; elle organisera des promenades à la campagne. Fut-il jamais combinaison si avantageuse ? Quelle entreprise de divertissements à forfait a jamais promis autant, et à si bas prix ?

Comment tant de bonne volonté, tant d'attentions n'ont-elles pas eu leur récompense ? On peut supposer que les dames

des ruelles sous le patronage de qui s'était mis « le Palais Précieux » ne se sont guère empressées de répondre à l'invitation. Elles se seraient senties perdues dans cette grande salle, « plus grande que vous ne pouvez vous l'imaginer », disait le programme ; elles préféreraient trôner chez elles et chez leurs amies au milieu de leur petite cour, dans leur clan : pendant le peu de temps qu'elle a duré, la préciosité s'est constituée en groupes disséminés et indépendants.

Sur un autre point encore les chefs de l'entreprise avaient manqué de psychologie : pour avoir le plus d'inscriptions possible, ils avaient fait un appel trop direct à la moyenne bourgeoisie. Ils assuraient bien qu'ils n'accepteraient pas tout le monde. Mais pour qui avaient-ils fixé une rémunération si modique ? Qui avaient-ils pensé attirer par leurs gentilles inventions ? Est-ce une dame du monde qui aurait fait difficulté de sortir le soir, ayant son carrosse et une escorte de valets, et qui aurait redouté, au retour, la rencontre de « messieurs les filous » ? qui aurait fait ses commandes dans le vestibule, consulté pour quelqu'un des siens le tableau des partis avantageux et pris place, en jouant des coudes, devant la table si bien servie, sans abuser cependant de cette bonne fortune ?

Il est donc probable qu'on n'a guère vu de marquise ou de présidente ou de trésorière prendre le chemin de la rue Béthisy : l'aristocratie a craint de fâcheuses promiscuités. Il aurait fallu pourtant que l'exemple vint de haut pour décider des bourgeoises modestes, peu studieuses encore et peu émancipées, à abandonner les soins de leur ménage tous les après-midi, régulièrement, pendant trois mois.

#### POUR LES PERSONNES DE CONDITION

Ce qui réussit, dans ce temps, ce sont les entreprises qui, tout au contraire, affichent la prétention de ne s'adresser qu'à une élite.

Telles sont, par exemple, les « conférences académiques et oratoires » que Jean de Soudier, sieur de Richesource, a commencé à donner, dès la fin de 1635, tous les lundis d'abord et plus tard, encouragé par son succès, trois fois par semaine.

Il parle facilement, mais avec une emphase un peu ridicule. Beaucoup moins intelligent que Renaudot, n'ayant de com-

mon avec lui que le sens de la réclame, il a la prétention de le continuer. Il ne sème pas les idées comme son prédécesseur; il ne songe guère à développer chez ses auditeurs l'esprit scientifique. L'avantage de son enseignement, c'est que, le distribuant seul, il peut l'organiser sur un plan assez méthodique. Mais il se garde bien d'approfondir aucun sujet : il se contente d'offrir à son public ce qu'il souhaite, une science « facile », comme il dit; il lui apporte un petit bagage d'idées générales et de lieux communs, avec les moyens d'en tirer le meilleur parti.

Il est probable qu'il n'a pas beaucoup enrichi la culture de ses contemporains et de ses contemporaines, mais il a réussi à leur persuader qu'on emportait de chez lui des brevets d'esprit et de politesse. Pour augmenter le prestige de ses conférences, il en a bientôt changé le titre; elles sont devenues « l'Académie des orateurs ». Il a réservé des places de choix à la clientèle qui lui faisait le plus d'honneur : « Pour la satisfaction des personnes de condition de l'un et l'autre sexe... nous avons fait faire des balustres d'où l'on peut voir toute l'assemblée et des galeries couvertes pour ceux qui ne veulent pas être vus. » Afin d'exciter l'émulation, il a pris l'habitude de publier les noms des assistants qui proposaient des sujets ou prenaient une part active dans les discussions.

L'homme est adroit, insinuant; il connaît son public et sait comment le prendre. On voit son autorité se maintenir et même s'accroître pendant une douzaine d'années, au moins jusqu'à la fin de 1667. On est surpris de voir à quel point il a fait illusion : Boileau sera à peu près le seul à le juger avec rigueur, dans une de ses *Réflexions sur Longin*. On pourrait citer beaucoup d'assez grandes dames et de gentilshommes qui l'ont suivi assidûment. Plusieurs ecclésiastiques ont achevé chez lui leur formation; Fléchier a été pendant près de trois ans son plus brillant disciple et lui est resté très attaché.

C'est surtout vers les questions philosophiques et morales que se porte la curiosité de cette société raisonnable, des femmes aussi bien que des hommes. La gloire éclatante de Descartes est certainement pour beaucoup dans cet engouement. On ne dira jamais assez à quel point il a occupé les meilleurs esprits de cette génération qui s'exerçait à penser. Il règne dans les salons comme dans les académies. Les plus grands seigneurs, le prince de Condé, les ducs de Nevers et de

Vivonne se disputent Rohault, plus tard Régis, qu'on juge les mieux qualifiés pour expliquer la doctrine du maître. Il y a des conférences cartésiennes dans les plus beaux hôtels de Paris, le cardinal de Retz en préside une dans son château de Commercy; une académie cartésienne tiendra ses séances dans le château du duc de Luynes.

Gassendi a eu aussi des admiratrices et des disciples. Les moralistes, même les plus subtils ou les plus austères, sont médités par les mondaines capables de pensées sérieuses : M<sup>me</sup> de Sévigné apprécie tellement les *Essais* de Nicole, qu'elle voudrait, qui l'ignore? en « faire un bouillon et l'avaler ». La publication des *Maximes* de La Rochefoucauld a été un événement d'importance; l'on sait avec quelle ardeur, avec quelle précision, avec quelle justesse le bon sens féminin les a discutées.

Il est naturel que des conférenciers se soient trouvés pour répondre à un goût si général.

Le plus réputé a été Louis de Lesclache : ses cours de philosophie et de morale ont eu parmi les femmes du monde et les gens de cour un succès éclatant qui s'est soutenu pendant trente-quatre ans, de 1635 à 1669, malgré les efforts de divers concurrents, qu'il avait précédés, auxquels il a survécu, et de quelques ennemis, qui ne lui ont jamais pardonné d'avoir inauguré l'enseignement de la philosophie en français et de l'avoir rendue plus abordable.

Ainsi, durant un tiers de siècle, il a commenté les philosophes anciens, surtout Aristote, expliqué et discuté les modernes, tantôt en public, les dimanches, lundis et mardis, dans son école, tantôt dans des maisons particulières, où des auditoires plus restreints s'étaient formés pour l'entendre. Ses adversaires lui ont reproché d'être un professeur pour dames : « Comme un autre Samson, lui dit l'un d'eux, vous filez dans les ruelles des précieuses. » Il n'a été évidemment ni original, ni profond : mais il a su beaucoup de choses, et il a fait sérieusement son métier. Sa longue expérience lui avait enseigné les moyens de fixer de graves idées en des têtes un peu légères. Ne s'est-il pas avisé de résumer ses cours sous forme de tableaux synoptiques? Le procédé nous paraît puéril, mais il n'a pas mal réussi : il a tiré une petite fortune de la vente de sa *Philosophie expliquée en tables*, présentée dans un beau volume in-quarto, dont le titre gravé était encadré de fleurs :

on en rencontre aujourd'hui encore des exemplaires réglés, reliés en maroquin, qui ont dû être feuilletés jadis par des mains aristocratiques.

Très oublié dans les siècles suivants, Lesclache a été de son temps estimé par des juges plutôt sévères ; Charles Sorel fait grand cas de lui, Guy Patin le déclare fort honnête homme et « fort versé » dans sa science ; Olivier d'Ormesson constate son succès persistant et y applaudit. La Bruyère se souviendra de son nom et le citera en très bonne compagnie.

Nous connaissons beaucoup moins bien Isnard, Vallart ou Saint-Auge qui ont fait alors le même métier, mettant comme lui à la portée « de tous les bons esprits de l'un et l'autre sexe » les systèmes des philosophes. Ils semblent avoir été, comparés à lui, d'assez petits personnages.

Hâtons-nous d'ajouter qu'à côté de cet enseignement assez élémentaire, il y a eu, à la même époque, un enseignement qu'on pourrait appeler supérieur, réservé à l'élite intellectuelle.

Chacun de ceux qui le représentent a son originalité.

M. de Launay, par exemple, conseiller du Roi et historiographe de France, étudie, depuis 1656, dans ses « Conférences académiques », tantôt la science politique et l'histoire contemporaine, tantôt les principales questions de la philosophie : il combat Aristote et les opinions cartésiennes et se rallie, avec quelques restrictions, aux principes de Gassendi. Il s'adresse à une assistance choisie, dans laquelle on remarque « des princes et des seigneurs français et étrangers, des évêques, des abbés et plusieurs dames de la Cour ».

Les leçons de Jacques Rohault sont justement célèbres. Comme Descartes, son maître, il a touché à toutes les sciences. Après avoir été professeur de mathématiques, il s'est consacré spécialement à la physique et il l'a enseignée en public, tous les mercredis, pendant dix ou douze ans.

En dehors de ses mérites scientifiques, il avait une clarté d'exposition très remarquable. Clerselier a parlé avec admiration de ses conférences « où se trouvaient des personnes de toutes sortes de qualités et de conditions, de tout âge et de tout sexe ». Des ecclésiastiques, de jeunes savants, beaucoup d'étrangers y venaient régulièrement ; on a dû y voir quelquefois le prince de Condé qui avait pour Rohault une singulière estime ; les dames n'étaient pas les moins assidues :



tous les sièges des premiers rangs leur étaient réservés.

Au cours de l'année, le maître passait en revue les questions qui pouvaient être expliquées à un auditoire si nombreux : la lumière, les couleurs, l'arc-en-ciel, les lunettes, le flux et le reflux de la mer, la question du vide et la pesanteur de l'air... « A l'entendre parler là-dessus, écrit Clerselier, vous eussiez dit qu'il était de concert avec la nature, et qu'elle prenait plaisir à lui découvrir ses secrets. » La leçon achevée, il faisait les plus belles expériences du monde « avec quantité de tubes de verre, de fioles, de vif-argent » et il les réussissait à merveille, étant remarquablement adroit de ses mains et capable de construire les mécaniques les plus ingénieuses. « La dispute était ensuite ouverte à tout le monde, et il répondait toujours à ce qu'on lui avait objecté avec la même netteté et la même justesse. »

Lorsque J. Rohault, pour des raisons de santé, est obligé d'interrompre ses cours, c'est son élève Régis qui le remplace. Il est aussi bien accueilli dans la capitale qu'il l'avait été à Toulouse et à Montpellier : nombre de dames se pressent autour de sa chaire, quoiqu'il ne fasse rien pour les attirer.

A peu près à la même date, Lémery arrive, lui aussi, de Montpellier. C'est la chimie qu'il enseigne et il l'enseigne en français. Les cours publics qu'il donne rue Galande sont suivis par de grands personnages comme le Grand Condé, par des philosophes comme Bernier, le voyageur. Fontenelle raconte que « les dames mêmes, entraînées par la mode, ont eu l'audace de venir se montrer à des assemblées si savantes ». « Son laboratoire, dit-il encore, était moins une chambre qu'une cave et presque un antre magique éclairé de la seule lueur des fourneaux ; cependant l'affluence était si grande qu'à peine avait-il de la place pour ses opérations. » Il restera à Paris jusqu'à la révocation de l'Édit de Nantes, qui l'obligera à se réfugier en Angleterre. Son *Traité de chimie*, dégagé de ce qu'on appelait « les duretés de l'École », s'est vendu, paraît-il, « comme un ouvrage de galanterie ou de satire ».

Plus tard, Joseph Sauveur, autre élève de Rohault, réussira aussi brillamment. M<sup>me</sup> de la Sablière sera sa plus chaude protectrice, nous le savons par Boileau, qui a reproché à cette dame d'avoir de telles amitiés. Une théorie mathématique des jeux de hasard, demandée par le marquis de Dangeau, arrivera



fort à propos, à un moment de passion furieuse pour le jeu, et achèvera d'établir sa réputation à la Cour.

Plus tard aussi, vers 1679, Duverney, professeur au Jardin du Roi, attirera la belle société par la facilité merveilleuse et l'éclat de sa parole; il mettra l'anatomie à la mode parmi les personnes de qualité.

C'est par l'effort, trop peu connu, de ces maîtres presque tous remarquables qu'un certain nombre de femmes intelligentes ont été initiées alors à une culture philosophique et scientifique qui avait été jusque-là tout à fait exceptionnelle dans la haute société. Le progrès s'accroîtra beaucoup dans la suite : mais l'impulsion était donnée, bien avant les charmants *Entretiens de la Pluralité des mondes*, qui n'ont pas créé ce mouvement, qui n'en marquent qu'une étape.

#### CE QUE SAVENT LES FEMMES SAVANTES

Le résultat de tant de leçons qui ont ouvert progressivement aux esprits curieux des horizons de plus en plus étendus, c'est qu'il y a eu, dès le commencement du règne de Louis XIV, des femmes que l'on a pu appeler « savantes ».

C'est un titre qu'alors on recherche et dont les complimenteurs distribuent généreusement les brevets. Dès 1663, dans un dialogue versifié qu'il intitule *le Cercle des femmes savantes*, J. de la Forge en compte une bonne centaine et, après les avoir célébrées poétiquement sous des noms à l'antique, il a soin de donner leurs vrais noms dans une « Clef » où il renforce encore ses louanges. En 1668, Marguerite Buffet, professeur de belles-lettres, en cite à peu près autant dans les *Éloges des illustres savantes* qu'elle fait imprimer à la suite de ses *Nouvelles observations sur la langue française*. Ménage se donnera le plaisir de compléter la liste à la fin de son commentaire en italien d'un sonnet de Pétrarque.

Il est évident que les uns et les autres y mettent beaucoup de complaisance. De la Forge tient à s'assurer des protectrices, M<sup>me</sup> Buffet à faire plaisir à ses anciennes élèves, qui recommanderont de meilleur cœur ses leçons; Ménage n'est pas fâché de témoigner à ses amies du grand monde une bienveillance qu'il n'avait jamais réservée à ses confrères. Pour être véritablement « savante », il ne suffit pas sans doute de « favoriser

les auteurs », comme la duchesse de Bellegarde, ou de lire, comme telle autre, tous les beaux livres, ou d'être, comme la maréchale de la Mothe, « gouvernante de Monseigneur le Dauphin ». Ne tenons donc aucun compte des hommages visiblement intéressés; admettons encore que des juges indulgents aient pu être dupes des apparences : il reste encore un groupe important de personnes distinguées qui ont su trouver le temps de s'instruire et qui ont fait honneur à leurs maîtres.

Beaucoup d'entre elles, comme dans la génération précédente, se laissent porter par leur goût naturel vers la culture littéraire, qu'elles veulent seulement plus riche et plus relevée. La plupart savent l'espagnol. Presque toutes lisent et parlent l'italien. Est-ce, comme le suggère un petit livre anonyme, *l'École des filles*, parce que cette langue « est fort propre à exprimer une passion amoureuse » ? Est-ce simplement affaire de mode ? En tout cas, on leur reproche de semer sans cesse des mots italiens dans leurs lettres comme dans leur conversation.

Connaitre assez bien le latin pour lire dans le texte les anciens auteurs, c'est déjà sortir de l'ordinaire. C'est le cas de M<sup>lle</sup> de la Vigne et de M<sup>lle</sup> Dupré, en qui nous rencontrerons encore d'autres mérites. M<sup>me</sup> Cramoisy, femme du célèbre imprimeur, est capable d'écrire des lettres dans le latin le plus pur. La duchesse de Bouillon possède ses classiques : lorsque François de Harlay de Champvallon passe de l'archevêché de Rouen à celui de Paris, elle va le complimenter, à la tête des dames de la Cour : « *Formosi pecoris custos* », dit-il en les regardant ; « *Formosior ipse*, Monseigneur », répond la duchesse.

Pour la blonde M<sup>me</sup> de Montbel, celle qui a aimé si tendrement le chevalier de Lignières, elle n'a peut-être connu les poètes de Rome que par les traductions de son parent, l'abbé de Marolles, mais dans l'éloge en vers qu'elle a fait de lui, elle parle en excellents termes de tous ceux qu'il a fait passer dans notre langue : elle expose assez exactement la théorie de Lucrèce sur la formation du monde, elle apprécie Perse, Catulle ou Propertius en personne qui semble les avoir pratiqués.

Peu d'instructions ont été aussi solides que celle de M<sup>me</sup> de La Fayette. Elle a été autrefois l'élève préférée de Ménage; tout le long de son existence elle est restée en relations suivies avec lui : ils s'écrivaient quand ils ne pouvaient se voir; il lui a beaucoup appris et il aurait voulu lui apprendre davantage,

tout ce qu'il savait et ce n'était pas peu. Pierre-Daniel Huet, ce travailleur infatigable, Segrais encore ont été pour elle des amis très intimes ; pendant longtemps, jusqu'à sa liaison avec La Rochefoucauld, ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour orienter dans le même sens que la leur sa vie intellectuelle. Nous voyons par sa correspondance qu'elle s'est appliquée pendant des années à étudier de près les textes latins, non pas en amateur, mais le dictionnaire en main, en élève pleine de zèle. Il nous plaît de voir se mettre modestement à l'école des anciens maîtres de la raison et du goût celle qui écrira bientôt *la Princesse de Clèves*.

M<sup>me</sup> de Sévigné a su moins de latin que sa grande amie, quoiqu'elle ait été, elle aussi, l'élève de Ménage et, par surcroît, de Chapelain. Mais, en plus de l'espagnol, elle a appris assez bien l'italien pour pouvoir écrire en cette langue une charmante lettre à la marquise d'Uxelles, et surtout elle a acquis une largeur et une qualité de culture admirables pour ce temps, — et même pour le nôtre. Elle a gardé de sa jeunesse le goût des romans et des pièces de théâtre ; mais cela n'est que pour le divertissement : il lui faut une pâture plus solide.

Elle ne se contenterait pas d'avoir « des clartés de tout ». Quand le sujet en vaut la peine, il lui plaît de l'approfondir, d'y entrer davantage, comme elle dit. Elle reprend jusqu'à trois fois les passages qui l'ont charmée : personne n'a mieux parlé qu'elle du plaisir qu'il y a à relire, à « faire honneur à ce qui est bon ». Quel exemple pour ceux et celles qui ont eu le privilège d'entrer dans son intimité et de la connaître par sa conversation comme nous la connaissons par ses lettres, quel exemple de ce qu'un commerce assidu avec les livres peut ajouter à une belle intelligence féminine sans lui rien faire perdre de sa spontanéité et de sa bonne grâce naturelle !

Ces dames très instruites représentent, et presque toutes de la façon la plus discrète, le développement intellectuel qu'une femme ayant le goût des lettres pouvait réaliser à cette date sans manquer aux devoirs et sans renoncer aux agréments ordinaires de la vie domestique et de la vie de société. Celles qui vont au delà sont rares et un peu à part. On admire le courage de Gabrielle de Rochechouart, abbesse de Fontevault, qui a entrepris, dit-on, de traduire Homère ; on s'incline devant la science précoce de M<sup>lle</sup> Le Fèvre, fille de savant, qui, marchant

sur les traces de son père, connaît déjà toutes les finesses de la langue grecque, que le duc de Montausier voudra bientôt employer à la préparation des éditions d'auteurs latins *ad usum Delphini* (c'est elle qui sera plus tard célèbre sous le nom de M<sup>me</sup> Dacier). Mais on s'étonne de voir M<sup>me</sup> Le Vieux, sans autre raison que l'envie de se singulariser, réunir chez elle un groupe de juristes et de philologues et intervenir dans les débats d'un Doujat, d'un Patru, d'un Perrot d'Ablancourt. Présentement, l'érudition n'est guère en faveur parmi les dames. L'antiquité ne les attire guère, et elles redoutent par-dessus tout l'air pédant qui leur semble attaché aux études qui s'y rapportent.

#### L'ENGOUEMENT POUR LES SCIENCES

Elles vont instinctivement vers la nouveauté. Ce sont les sciences qui sont à la mode, et surtout la philosophie. Pour les enseigner, nous l'avons vu, les maîtres n'ont pas manqué. Il n'est donc pas surprenant que, parmi les femmes qui passent pour savantes, il y ait plus de scientifiques que de littéraires.

A l'imitation de M<sup>me</sup> de Galland pour qui Euclide n'a pas de mystère, M<sup>me</sup> de Guedreville, M<sup>me</sup> Petit, M<sup>me</sup> du Buisson se sont fort avancées dans les mathématiques. La comtesse du Plessis a appris « ce qu'il y a de plus beau dans les sciences les plus élevées ». Nous voyons dans la galerie de portraits de M<sup>me</sup> de Montpensier que la marquise de R... (probablement la marquise de Richelieu) a ambitionné « la connaissance des plus hautes sciences ». Dans sa retraite du faubourg Saint-Jacques, juxta Port-Royal, M<sup>me</sup> de Sablé soumet à sa compagnie ordinaire des questions scientifiques : le marquis de Sourdis y donne, un jour, communication d'un mémoire où il explique « pourquoi l'eau monte dans les petits tuyaux ». Malade imaginaire, et sans cesse attentive aux plus légers troubles de sa santé, à force d'interroger Valant et Cureau de la Chambre qui la soignent, elle fait avec eux tout le tour de la médecine.

Dans l'hospitalière maison où elle accueillera bientôt La Fontaine, M<sup>me</sup> de la Sablière préside déjà un véritable cercle de savants : à côté d'Herbelot, l'orientaliste, de Bernier, le grand voyageur, elle reçoit Roberval, Cassini, des médecins; elle recevra bientôt Sauveur. Elle maniera l'astrolabe, s'il en faut

croire Boileau ; elle ne manquera pas d'assister aux expériences de physique de Dalancé, aux dissections de Duverney, l'anatomiste :

Rien n'échappe aux regards de notre curieuse,

dit encore le satirique. Nous la félicitons, pour notre part, d'avoir si bien occupé ses loisirs. Rien ne nous paraît plus intéressant que de rencontrer, trente ans à peine après le moment le plus glorieux de l'Hôtel de Rambouillet, une réunion si différente où se fait un échange incessant de connaissances et d'idées, où toutes les théories s'affrontent, où des gens de grande valeur expliquent leurs travaux et leurs découvertes sur la terre ou dans le ciel, où un homme comme Bernier peut aussi bien renseigner l'assistance sur la religion et les mœurs de l'Égypte, de la Syrie ou de l'empire du Grand Mogol que sur les parties les plus subtiles du système de Gassendi, où l'on découvre tous les jours quelques aspects du vaste monde. Cela annonce déjà certains salons du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Cette société est en majorité gassendiste ; M<sup>me</sup> de la Sablière l'a été aussi, très vraisemblablement, jusqu'à sa conversion. On peut inscrire dans le même groupe cette charmante M<sup>me</sup> Deshoulières, qu'on regrette tant de rencontrer parmi les ennemis de Racine, si gracieuse, si animée, avec des accès d'une douce mélancolie qui n'était pas ennemie des plaisirs. Elle a été l'élève préférée de Jean de Hénault, esprit très libre, qui lui a enseigné à la fois la philosophie et l'art des vers : c'est sous son influence sans doute qu'après s'être attachée quelque temps aux idées cartésiennes, elle a penché décidément du côté de Gassendi : on pourra retrouver plus tard dans ses vers les plus émouvants et les plus forts un écho de ce qu'on appelait alors « la philosophie naturelle ».

Ce sont là des exceptions : le grand maître qui attire et qui retient, c'est Descartes. Il domine tout le siècle. Presque tous ceux qui sont capables de l'aborder, les femmes aussi bien que les hommes, sont séduits par cette philosophie,

Subtile, engageante et hardie.

« On l'appelle nouvelle », ajoute La Fontaine. C'est justement cette nouveauté qui plaît aux dames, à celles du moins qu'un effort intellectuel ne rebute pas. Elles admirent Descartes, non



seulement parce qu'il est le philosophe de la raison, mais aussi parce qu'il rejette bien loin le préjugé de l'Antiquité, parce qu'il est le plus grand parmi les modernes.

Lorsqu'on parle de cartésiennes, c'est toujours le nom de M<sup>me</sup> de Grignan qui se présente d'abord. On ne peut douter qu'elle l'ait été quand on a lu les lettres de sa mère. Son maître avait été le bon abbé de la Mousse, docteur en théologie, qui n'était pas peu fier, disait M<sup>me</sup> de Sévigné, « d'avoir fait une si merveilleuse écolière ». Elle est toujours restée la disciple la plus ardente, la plus fidèle du philosophe. Lorsque les théories de Descartes seront condamnées par l'Église, son zèle sera encore accru par la persécution : « Il arrive, écrira-t-elle, des révolutions dans les opinions comme dans les modes, et j'espère que les siennes triompheront un jour et couronneront ma persévérance. » Sa passion pour Descartes est telle qu'elle l'appelle « son père ». M<sup>me</sup> de Sévigné la plaisante souvent là-dessus, mais, parce qu'elle ne songe qu'à lui plaire, elle l'entretient sans cesse de l'objet de son culte, des hommages qu'on lui rend, des discussions qui s'engagent à son sujet, chez elle ou ailleurs, au château des Rochers comme à Paris : elle est sûre que cela sera aussi bien accueilli à Grignan que les plus grandes nouvelles de la Cour.

Nous accorderons difficilement à Marguerite Buffet que M<sup>me</sup> de Bonnevault est « le plus bel esprit qui ait jamais cultivé la philosophie » ; reconnaissons du moins qu'elle l'a sérieusement étudiée et qu'elle est capable d'en parler raisonnablement : c'est tout ce que veut dire, au fond, cet éloge hyperbolique. Au nom de cette M<sup>me</sup> de Bonnevault, Jean de la Forge joint ceux de M<sup>me</sup> de Guedreville, de M<sup>me</sup> d'Outresale, de M<sup>me</sup> d'Hommeccour : « Ces quatre savantes, dit-il, s'appliquent fort à la philosophie et particulièrement à celle de Descartes. » Dans le salon de M<sup>me</sup> de Sablé on examine et on discute les principaux points de la physique et de la métaphysique cartésiennes.

M<sup>lle</sup> de la Vigne, si jolie, d'une beauté si émouvante, si fêtée, si vantée en prose et en vers, n'est pas seulement bonne latiniste, elle est aussi excellente cartésienne : elle est d'ailleurs la meilleure amie de cette M<sup>lle</sup> Descartes, nièce du philosophe, dont M<sup>me</sup> de Sévigné parle si souvent, à qui son illustre parenté a conféré tant de prestige dans la société parisienne de ce temps.



M<sup>me</sup> Marie Dupré, nièce de Desmarets de Saint-Sorlin, ressemble à M<sup>me</sup> de Grignan par plus d'un trait : comme elle, elle est sérieuse, un peu fière, raisonnable par-dessus tout ; elle est, elle aussi, un type distingué d'intellectuelle. Sa sagesse a un fond philosophique : elle est nourrie des livres du maître, elle est toujours prête à le défendre.

Après les avocats Clerselier et Giraud de Cordemoy, après Rohault et Régis, Malebranche achèvera de répandre le cartésianisme, même parmi les dames. C'est une femme, M<sup>me</sup> de Wailly, qui présidera chez lui un petit cercle philosophique. Le Père Daniel, dans son *Voyage du monde de Descartes*, se moquera discrètement de cet engouement du beau sexe pour la haute spéculation : c'est une mode, dit-il, qui passera.

Francisque Bouillier a noté que les Femmes savantes de Molière « dissertent sur les tourbillons, sur la substance étendue et sur la substance pensante ; elles traitent le corps de guenille, en dérision de ce spiritualisme outré que les Gassendistes attribuaient à Descartes ». « En un mot, conclut-il, les Femmes savantes sont évidemment des cartésiennes. »

La plupart des dames que je viens de citer sortent évidemment de l'ordinaire, — et c'est pour cela que leurs noms sont arrivés jusqu'à nous. Mais ces beaux exemples sont devenus cependant moins exceptionnels qu'à l'époque assez voisine où ils semblaient aussi rares, au dire d'un satirique, « que les cabanes du Canada, qui sont marquées sur la carte comme par prodige et par rareté ». Il est bien certain qu'un progrès assez général s'est fait en très peu d'années. Lorsqu'en 1674, Poulain de la Barre publie, dans son livre de *l'Éducation des Dames*, un programme d'instruction féminine, il ne croit pas trop dépasser la mesure en y inscrivant, avec la *Physique* de Rohault et la *Logique* de Port-Royal, quatre traités de Descartes, dont le *Discours de la méthode* et les *Méditations*, et « l'abrégé de philosophie de Gassendi ou de l'Esclache ».

Ces progrès, très réels, sont naturellement célébrés et amplifiés par les panégyristes du beau sexe. J'ai déjà signalé le *Cercle des femmes savantes* de Jean de la Forge et les *Éloges des illustres savantes* de Marguerite Buffet. Il faut y joindre une *Apologie de la science des dames*, dont l'auteur (déguisé sous le pseudonyme de Cléante) offre l'intéressant contraste d'une raison solide et du goût le moins sûr ; quelques pages de

*l'Académie des filles* de François Colletet, un petit livre de Jacqueline Guillaume, *les Dames illustres*, qui déborde de conviction généreuse; enfin un traité de Louis de Lesclache, le conférencier en renom, qui montre sérieusement, simplement « les avantages que les femmes peuvent retirer de la philosophie » et qui a pu fortifier plus d'une vocation hésitante.

Plusieurs de ces ouvrages ont fait quelque bruit; ils ont attiré davantage l'attention sur les ambitions nouvelles d'une partie de l'élite féminine. Leurs exagérations devaient appeler des protestations et des réserves; elles ont peut-être contribué à provoquer l'intervention de Molière.

#### LA PENSÉE DE MOLIERE

Dans plusieurs de ses pièces, surtout à partir de *l'École des Maris*, Molière avait fait connaître ses idées sur le mariage, sur la situation de la femme dans la famille, et sur ces questions si graves, qui étaient loin encore d'être résolues selon la raison et l'équité, il s'était trouvé d'accord avec les plus sensés des féministes de son temps.

Il n'avait pu se désintéresser de sa formation intellectuelle. Déjà, dans *Sganarelle*, il invitait à rire du bourgeois Gorgibus qui, pour détourner sa fille de la lecture de la *Clélie*, ne trouvait d'autres livres à lui proposer que des « moralités » comme

Les *Quatrains* de Pibrac et les doctes *Tablettes*  
Du conseiller Matthieu, ouvrage de valeur  
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.

Il insistait bien davantage dans *l'École des Femmes*, où il s'agissait surtout de savoir s'il est sage de s'associer pour la vie à une personne « bien sotte » et si « l'ignorance extrême » de la femme garantit sa fidélité.

Mais l'instruction qu'Arnolphe avait eu le tort de refuser à Agnès et que recommandait le poète, ce devait être probablement une instruction assez élémentaire, celle qu'un père raisonnable pouvait faire donner à sa fille dans la moyenne bourgeoisie. Rien ne nous dit qu'à cette date Molière aurait été disposé à aller beaucoup au delà, même pour les demoiselles du beau monde.

Le mouvement des femmes vers la haute culture, dont il a été plus tard le témoin, l'a-t-il décidé à élargir son pro-

gramme ? *Les Femmes savantes*, qui sont un de ses derniers chefs-d'œuvre, font voir assez clairement quelles ont été sur ce point les limites de son libéralisme.

Il avait déjà, dans une farce, ridiculisé les précieuses. Mais ici son attaque a un autre caractère de gravité : il ne s'en prend plus maintenant à une mode assez superficielle et passagère, mais à l'ambition légitime qu'avaient beaucoup de femmes de ce temps de s'associer à un progrès de la connaissance et de la pensée. D'autre part, il ne s'agit pas là d'une offensive improvisée, sur l'idée qui lui serait venue d'un sujet amusant, mais d'une intervention depuis longtemps méditée, puisqu'il a pris un privilège pour l'impression de sa pièce deux ans avant la représentation, puisque quatre ans avant il a parlé de son projet à Donneau de Visé.

Nous ne pouvons aujourd'hui refuser notre estime aux dames de cette brillante époque qui n'ont pas dépensé toutes leurs journées dans les vains propos et dans les plaisirs, qui ont essayé de donner un but élevé à leur vie, qui ont voulu combattre en elles « cet éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses » que La Bruyère attribue à leur sexe.

Il y a eu certainement à côté d'elles, comme toujours, de maladroites imitatrices : vaniteuses qui cherchaient à faire illusion, anciennes précieuses qui avaient changé de pose. Mais ce ne sont pas précisément celles-là que va jouer Molière : ses trois femmes savantes ne seront pas de fausses savantes ; il leur arrivera de mal appliquer leur science, mais elles ne diront pas de sottises.

Il est probable qu'il y a eu quelques pédantes, mais elles n'ont guère fait parler d'elles ; il y avait fort peu de chances pour que le pédantisme se répandit dans une société un peu relevée, toute velléité étant réprimée par la tradition de discrétion et de mesure qui était depuis longtemps la règle essentielle de « l'honnête femme » comme de « l'honnête homme ». La consigne est alors d'être modeste, ou du moins de se donner les apparences de la modestie. M<sup>lle</sup> de la Vigne n'ose donner aux vers latins de l'abbé Fléchier que des « approbations fort secrètes ». Elle admire les grandes vérités que Descartes a apportées au monde, mais elle garde pour elle son admiration :

Et je ne les apprends que pour n'en point parler.

Elle déclare qu'elle n'est guère disposée à mériter le nom de *donna bachillera*. Pour M<sup>lle</sup> Dupré, ce qui plait surtout en elle à Bussy-Rabutin, c'est que, sachant infiniment de choses, elle « ne se fait fête de rien ». M<sup>me</sup> Deshoulières fait grand mystère de sa science. M<sup>me</sup> de La Fayette publie *Zayde* sous le nom de Segrais et désavoue la *Princesse de Clèves*, à l'heure de son plus grand succès. Aux eaux de Bourbon, Huet surprend Élisabeth de Rochechouart dans un endroit solitaire en train de lire en cachette un dialogue de Platon. Si le pédantisme féminin avait été, à ce moment, un danger, la loi du monde aurait suffi à le détourner. Les dames toutes seules avaient cent moyens de faire, si on peut dire, leur police et de rejeter ce qui aurait pu les compromettre.

Dans ces conditions, on peut se demander comment Molière a été conduit à écrire *les Femmes savantes*. Lui que nous admirons tant, et beaucoup plus sans doute que n'ont fait ses contemporains, pourquoi a-t-il pris parti contre des personnes dont l'ambition du moins était haute, qui essayaient, malgré les préjugés, d'acquérir une sorte de noblesse intellectuelle ?

Il a pu être influencé d'abord par des raisons personnelles, des préventions d'auteur. Sa manière franche et hardie ne s'accordait guère avec les délicatesses et les scrupules des salons. Il a senti qu'il ne pouvait pas compter sur leur sympathie. Il n'a pas oublié que quelques-unes de ces assemblées n'ont pas voulu comprendre l'*École des Femmes*, que, depuis, elles ont discuté régulièrement les auteurs qui, à côté de lui, ont entrepris d'interpréter sincèrement la nature. D'une façon générale, il voit sans plaisir s'accroître dans le monde littéraire l'influence des dames.

Ce qui ne l'irrite pas moins, c'est de rencontrer dans leurs cercles, comme naguère dans les ruelles, cet esprit de coterie, ordinaire défaut des groupes un peu étroits, qui les empêche de sentir comme le grand public et de juger équitablement. Il ne leur pardonne pas leurs cabales, leurs préférences obstinées pour les Perrin, les Cotin, les Coras, les Pradon, tous les médiocres écrivains qui les encensent. C'est un trait qu'il ne manquera pas de relever dans sa comédie :

Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis ;  
Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis.

Il s'était rencontré par malheur que plusieurs des cercles qui réservaient ainsi leurs critiques aux meilleurs auteurs de leur temps étaient aussi de ceux qui s'étaient pris d'un engouement subit pour l'étude et où l'on applaudissait aux apologies de la « science des dames ». La duchesse de Bouillon, fort instruite elle-même, patronnait Ménage ; M<sup>me</sup> de Nemours écoutait Chapelain comme un oracle ; M<sup>me</sup> de Guise recevait les savants ; M<sup>me</sup> Deshoulières était l'élève du philosophe de Hénault ; c'est à la comtesse de Fiesque, protectrice déclarée des poètes à la mode, que J. de la Forge a dédié *le Cercle des femmes savantes*. Il est probable que Molière, tirant de ces cas particuliers des conclusions trop générales, a lié dans sa pensée les ambitions scientifiques des femmes à leurs sympathies, à leurs admirations littéraires et que ce mélange lui a paru inquiétant : en Philaminte, Armande et Bélise, il associera ces deux traits. Respectant assurément le savoir et l'étude, il a cru n'en voir dans les assemblées mondaines qu'un simulacre et une affectation : un amusement, une source d'agitation stérile, une façon de satisfaire cette envie de briller partout qu'on reprochait depuis si longtemps aux femmes.

D'autre part, Molière est un bourgeois de naissance, d'éducation et d'esprit : il représente ce qu'il y a de meilleur dans les tendances de la bourgeoisie française. Lui qui a mené si longtemps dans les provinces une existence assez aventureuse et dont la vie conjugale a été si troublée, on s'aperçoit que son principal souci a été de défendre la famille, de préserver la paix des ménages.

La même préoccupation a pu le décider à intervenir dans cette question de l'instruction féminine dont on parlait beaucoup depuis quelque temps. Il était peu renseigné sans doute sur ce qui se disait à ce sujet dans les salons ; mais il avait pu lire les affiches que faisait apposer au coin des rues le conférencier Richesource, les réclames répétées des gazetiers Loret et Robinet appelant le beau monde aux leçons du philosophe Lesclache ; il avait peut-être remarqué les observatoires établis sur le toit de quelques riches maisons, les défilés de carrosses qui allaient porter de belles marquises vers le cabinet du physicien et de l'anatomiste. Mode frivole et passagère, devait-il se dire ; divertissement inoffensif en tout cas, et qui valait mieux que beaucoup d'autres.



Mais les modes sont contagieuses. Si la bourgeoise est entraînée par le mouvement qui s'accélère, ne risquera-t-elle pas d'être détournée des obligations qui lui incombent? Sa vie, à elle, n'est pas faite de loisirs; et que dira le mari si, pendant qu'il fait sa besogne, sa femme ne fait pas la sienne, si, le soir, quittant ses affaires, il trouve le rôti brûlé et la maison à l'envers? Le goût des sciences, l'orgueil de s'élever si haut, ne peuvent-ils pas conduire au dégoût des humbles tâches? Les soucis du ménage pour la mère, pour la fille l'idée même du mariage et de ses suites naturelles ne feront-ils pas l'effet d'une chute un peu brutale dans le monde des réalités? Molière n'a pas oublié les précieuses et leurs dédains. On les retrouve chez Armande.

Pis encore, s'il se peut : la femme qui voudra faire la savante, non seulement elle méprisera ses devoirs, mais il y aura bien des chances pour qu'elle méprise un mari incapable de la suivre sur les sommets. Elle sera peu disposée à reconnaître l'autorité du chef de famille si elle se juge supérieure à lui et, s'il donne quelque signe de faiblesse, elle en abusera pour lui imposer sa volonté : les choses ainsi n'iront pas bien. C'est ainsi que sera bouleversé le ménage du bourgeois Chrysale.

Molière enfin est courtisan, ou du moins attaché à la Cour, où il est devenu l'inventeur et le collaborateur indispensable des grands divertissements. Il y a pris quelques modèles pour ses comédies, il en a désigné quelques ridicules : mais il sait que, dans sa saine partie, elle lui est très favorable et il s'appuie sur elle autant que sur la raison bourgeoise. Dans *la Critique de l'École des Femmes*, il en a loué « le simple bon sens naturel, qui juge plus finement des choses que tout le savoir enrouillé des pédants ». Dans *les Femmes savantes*, par la bouche de Clitandre, il reprendra plus largement cet éloge.

On a le droit de supposer que, dans la question de l'instruction des femmes, il s'inspire des réserves des gens de Cour autant que des méfiances des bourgeois. Il représente ici la résistance de ceux qui portent « des plumes et du point de Venise », aussi bien que celle du mari de la classe moyenne qui défend ses positions.

La noblesse du Louvre et de Versailles était, en général, peu préparée par son éducation première à l'effort intellectuel, absorbée par ses intérêts, ses plaisirs et une perpétuelle



représentation, détournée encore des livres par la peur de se rapprocher, si peu que ce fût, de ces pédants redoutables qu'on se représentait enterrés dans la poussière de leurs cabinets, n'en sortant que pour montrer des figures chagrines, des fronts contractés, une insupportable rudesse. Pour beaucoup de jeunes gens, l'ignorance était encore de bon ton et naturellement ils pardonnaient moins aux femmes qu'aux hommes d'en vouloir sortir. Il est clair que Molière n'approuve pas cette paresse obstinée des gens du bel air, qu'a condamnée Boileau, que condamnera La Bruyère. C'est sans doute à ses yeux une extrémité regrettable : ici, comme toujours, il voudrait qu'on tint le juste milieu. Mais on a l'impression que, s'il avait eu à choisir entre la frivolité et le pédantisme, il eût mieux aimé encore la frivolité. Lorsque Clitandre prétendra réduire l'instruction de la femme à « des clartés de tout », il sera d'accord avec la plus grande partie de la Cour, où nous savons qu'il est « très enfoncé ». Qu'elle étudie, s'il lui plait, pourvu qu'elle se cache de son étude et qu' « aux questions qu'on fait »

Elle sache ignorer les choses qu'elle sait.

Pour plus de sûreté, elle ferait peut-être bien de se contenter des connaissances qu'on peut alors acquérir dans la conversation, de cette teinture superficielle qui permet de dire son mot dans les bonnes compagnies sans s'exposer à dire des sottises.

Aux diverses raisons qui ont déterminé l'attitude de Molière, il faut peut-être joindre l'idée, presque universellement acceptée alors, que la femme, naturellement destinée au mariage, ne doit être formée qu'en vue du mariage, que la meilleure sera celle qui assurera l'existence la plus agréable à son époux. Incomplètement libéré de cette conception par trop égoïste du sexe fort, il a suivi l'opinion courante :

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder  
Et jamais il ne faut se faire regarder,

comme disait Ariste, l' « honnête homme », l'homme raisonnable de *l'École des Maris*. Il n'a pas assez tenu compte du droit que tout le monde reconnaît aujourd'hui aux femmes, que plusieurs d'entre elles avaient déjà réclamé : le droit de s'instruire pour soi et non pour les autres, de chercher dans

l'étude, pour leur profit personnel, « l'utilité spirituelle et philosophique » dont parle Fontenelle.

Philaminte a-t-elle si grand tort d'exalter cette beauté de l'intelligence, plus durable que la beauté du visage, « que les ans ne peuvent moissonner » ? En tournant en ridicule une affectation, assez rare, semble-t-il, parmi les dames de son temps, Molière n'a-t-il pas risqué de les détourner de ce qui devait non seulement élargir leur horizon, mais aussi leur apprendre à penser plus juste ?

On ne saurait trop le redire, Molière n'a certes pas créé le préjugé qui a retardé dans la société féminine une diffusion plus large de ce qu'on appelait « les lumières » ; mais sa comédie a pu le fortifier quelque temps. Fontenelle a parlé plusieurs fois de la peine qu'il avait eue, vers la fin du siècle, à guérir plusieurs dames vraiment instruites des scrupules de bienséance qui les obligeaient à cacher leur savoir. Avec sa malice souriante, il rappelle le souvenir du savant Carré, un de leurs maîtres, qui n'osait presque voir ses élèves « qu'avec les précautions usitées pour un sujet fort différent » et qui, avant de mourir, fit brûler toutes leurs lettres.

Les femmes ont heureusement reçu d'autre part des encouragements très précieux et elles n'ont pas tardé à montrer qu'elles ne renonçaient pas à cette émancipation intellectuelle, qui était la seule qu'elles pussent alors espérer.

L'exemple de Philaminte ou d'Armande n'a pas empêché M<sup>me</sup> Dacier de devenir une des gloires de l'érudition française, — ni, plus tard, la marquise du Châtelet d'étudier à Cirey la physique et la chimie, d'y faire des expériences sur ses fourneaux en compagnie de Voltaire, d'y rédiger avec lui des mémoires pour l'Académie des sciences, — ni des milliers de belles curieuses de « dévorer » le *Newtonianisme des dames* ou les neuf volumes du *Spectacle de la nature* par l'abbé Pluche, en attendant les trente-six volumes de l'*Histoire naturelle* de Buffon.

GUSTAVE REYNIER.

---

## LE PRINTEMPS DIFFICILE EN GRÈCE

Le début d'avril, en Grèce, est d'habitude un enchantement. Mais, cette année, un vent glacial soufflait sur la Méditerranée. Au lieu d'offrir au ciel le plus tendre ses marbres couleur de chair, le Parthénon heurtait de son temple immortel la bise et la tempête, et dans Athènes même, les arbres étaient durcis, sévères, aucun bourgeon ne pointait; il n'y avait pas jusqu'au Jardin royal qui ne semblât irrémédiablement perclus sous la poussière d'un hiver à nul autre pareil. Jamais Adonis ne renaîtrait ici : c'était fait du printemps.

— Pourtant, dit ma compagne, voyez donc ces *Ne m'oubliez pas* qui poussent...

Sous quelques fusains, en effet, un nuage de myosotis poudrait le sol d'un bleu léger : et déjà la terre hostile, couleur de lave grise, se prenait à sourire sous ce fard délicat.

— Il ne faut pas désespérer du printemps, reprit la voix charmante.

Sans doute. Quelque exécrable et obstinée que soit la pire des saisons, le renouveau se produit toujours, et point seulement sur les branches ou parmi les fleurs : les âmes aussi, les races, les patries se remettent à vivre après des tourmentes qui ont tout ravagé et des périodes d'agonie qu'on eût crues sans merci. Pour la nation grecque elle-même, comme pour le Jardin royal d'Athènes, un printemps reviendra, difficile, laborieux, soit ! cependant certain : l'antique terre des dieux ne doit pas irrémédiablement ni trop longtemps souffrir. Némésis, déesse de la mesure, le défend; Némésis qui n'est peut-être pas tout à fait

morte depuis la grande guerre, certains le disent, quelques-uns l'affirment.

De faibles myosotis savent percer un terreau encore gercé par un hiver affreux : rien n'est impossible, et le bonheur éclôt quand nul n'y songe plus.

Il est trop certain que la Grèce a beaucoup souffert depuis quelques années. On n'y songe pas toujours, parce que trop de peuples furent meurtris par la vaste tempête de 1914, dont les derniers sursauts n'ont pas encore cessé : les plus proches blessés, — et d'abord nous-mêmes, les Français, — nous font souvent oublier les autres, situés loin d'ici. En outre, on est peu renseigné, et mal, et contradictoirement renseigné. Et puis, le séjour est si doux dans Athènes, il y a tant de beauté alentour que notre esprit y rêve sans cesse et s'abandonne à la splendeur des monts lumineux, aux grâces marines, aux souvenirs légendaires, là-bas tout palpitants de vie. Pas un touriste sur cent qui ne médite sur la Grèce d'Eschyle, de Platon ou d'Alexandre plutôt que sur celle de 1929.

Y en eût-il même un, que fera-t-il, s'il veut connaître un peu les Grecs d'aujourd'hui, dont il ne parle point la langue ? Quelque grave et pédante enquête auprès des paysans ou des « hommes dans la rue » ? Au moyen d'un interprète ?... Absurde. Restent les livres. Soit, mais s'il s'agit de l'histoire grecque contemporaine, les livres, — dont plusieurs sont fort remarquables, — se classent sans faute en deux catégories, à savoir ceux qui révèlent des tendances constantiniennes, et ceux que l'on nommera « venizelisants ». Voilà qui se distingue aussi nettement, dès les trois premières pages, que si les volumes portaient des cocardes sur leurs couvertures. Quant aux faits précis, le démon de la contradiction veut qu'ils soient toujours présentés diversement : jamais les témoins mêmes qui ont vu, de leurs yeux vu, ne s'accordent avec d'autres témoins qui se trouvaient là, et ont vu, eux aussi, de leurs yeux vu. Beaucoup de documents font défaut, nombre d'événements eurent lieu d'après des ordres oraux, etc...

La sainte « vérité vraie », aussi bien, qui la saisit jamais ? C'est pour elle qu'on éleva jadis un autel au dieu inconnu.

En réalité, la meilleure méthode dont doive user un voyageur, — s'il ne parle point grec, — pour s'approcher au plus

près de l'âme hellène, c'est de causer souvent et longuement, s'il le peut, avec les personnes qui composent ce qu'on appelle en chaque pays civilisé, et à Athènes comme partout, la bonne société, le monde enfin. Il arrive qu'on apprenne plus après un quart d'heure d'entretien qu'après 400 pages de documentation. Stendhal était de cet avis.

Par un plaisant paradoxe, il se pourrait d'ailleurs que cette bonne société d'Athènes fût tout ce qui reste au monde de plus « vieille France », ou du moins de ce que les romanciers et mémorialistes nous ont toujours présenté sous ce nom. Toutes les vertus, toutes les grâces que l'on prête d'habitude à cette espèce de mystérieux âge d'or, qualifié tour à tour de « vieille France » par chaque génération regrettant sa jeunesse, on ne les retrouve plus guère chez nous, sinon en quelques cercles très restreints. Ce sont la politesse parfaite, d'abord, et le sourire aisé. Joignez le goût, l'appétit de la conversation, qu'alimente une heureuse culture littéraire. Enfin, de jolies manières, et un langage châtié à souhait. Dès qu'on évoque toutes ces grâces ensemble, on parle de « vieille France », et nul ne contredit.

Or, la bonne société d'Athènes n'est pas indigne d'un tel idéal. Les femmes surtout s'en rapprochent le plus. Courtoisie, bel accueil, causerie charmante, — et non pas sur des riens, pour peu qu'on y tienne, — culture parfois déconcertante, elles ont bien souvent tout cela. Il n'y a presque point de théâtre à Athènes; le cinéma, les dancings se réduisent au minimum : la grande distraction, ce sont les libraires et les livres nouveaux.

On se reçoit sans cesse les uns les autres, et plutôt même que de faire des parties de bridge, on cause, on cause sans trêve, et l'esprit est à son rang. Qui en a profité une fois ne saurait plus oublier certaines réunions, généralement intimes, de huit heures du soir (car on dîne volontiers à dix heures comme on déjeune à deux heures). On y prend l'*ouzo*, cet apéritif national, sinon des cocktails, le salon s'emplit doucement de fumée blonde, et l'on joue à parler comme ailleurs on jouerait aux cartes. Une jolie vie, quand on a des loisirs. Par malheur, elle se répète un peu.

On joue à parler, disions-nous, mais précisons : ajoutons que c'est dans le plus pur français, s'il y a seulement là quelqu'un de nos compatriotes. Pas une personne comme il faut, là-bas, qui ne s'exprime en notre langue, et le plus souvent

avec une aisance surprenante. Presque pas d'accent, en général, hormis la vibration de l'*r* méditerranéen. Bien rarement une faute de grammaire. L'âme de Vaugelas rêve aujourd'hui à l'ombre du Parthénon.

Oui, c'est une jolie vie de salon et de flânerie délicate que celle de la société d'Athènes. Cependant ceux qui la mènent à leurs heures de loisir, sont-ils si heureux? Interrogez-les. Nombre d'entre eux vous répondront :

— N'en croyez pas les apparences, la vie n'est guère aisée en Grèce. Notre pays était certes plus serein quand il n'avait pas l'impression d'être persécuté. Si les grandes puissances nous l'avaient permis, nous pouvions tout gagner contre les Turcs, lors de notre récente guerre d'Asie Mineure : or, ce fut un désastre, non tout à fait par notre faute. Il nous fallut ensuite, vous le savez, recueillir un million et demi de réfugiés grecs, chassés par les Turcs, les loger, les nourrir, leur donner de quoi travailler, outils, terres, bétail... Un million et demi!... Aussi n'y a-t-il plus chez nous de grands propriétaires terriens : on leur a confisqué leurs domaines, ni plus ni moins qu'en Russie, afin de les donner aux réfugiés... Moyennant une indemnité?... Oui, sans doute, mais calculée en drachmes, sans tenir compte de la dépréciation survenue depuis l'avant-guerre : autant dire rien, à peine une aumône... Et puis, nos routes sont presque toutes à refaire, nous manquons d'eau, Athènes brûle sous la poussière : que d'immenses travaux! Or, comment mener à bien ces grandes œuvres et bien d'autres encore, quand les malheureux réfugiés nous coûtent si cher?

— Mais ils travaillent, ils produisent?

— Ils votent aussi : un million et demi de votes, qui soutiennent aujourd'hui M. Venizelos. Il faut accorder bien des faveurs, consentir plus d'un sacrifice pour conserver cette espèce de garde prétorienne d'un million et demi de votes. Qu'on leur refuse l'argent, ils voteront ailleurs. Tenez-les pour de braves gens, et le plus souvent de bons patriotes : pourtant, ce sont aussi des hommes, et une drachme est une drachme.

« Nous avons connu en outre un dernier malheur : la plus inexpiable et douloureuse désunion politique. A cette heure, il est vrai, l'apaisement s'est fait, l'opposition ne lutte plus, et la Grèce s'unit peu à peu derrière le président Venizelos.



— Il n'y a donc plus de royalistes ?

Mais c'est là une question qu'un étranger ne doit pas poser. Car il faut avoir une âme grecque pour bien comprendre, pensons-nous, ce qu'est là-bas le royalisme. Un parti?... Sans doute : là ne paraît cependant pas l'essentiel, aujourd'hui surtout. Pour beaucoup de personnalités athéniennes, pour plus d'une femme surtout, et aussi, nous a-t-on dit, pour nombre de paysans, le roi, c'est une guirlande de souvenirs d'enfance, et vous savez comme on les aime!... Ce sont des uniformes, des réceptions de cour, des équipages de gala, une sorte de conte au coin du feu, presque un conte de fées, une époque déjà quasi légendaire, et qui peu à peu se fait charmante, quelque chose comme le vague et délicieux Temps jadis. Les derniers rois avaient vu le jour sur le sol grec... Bref, nous pensons qu'il y a dans l'opinion apaisée d'un royaliste, en 1929, plus d'émotion que de politique. Au surplus, ce n'est point notre affaire.

Les Grecs sont très las, croyons-nous, de la politique. Ils veulent maintenant travailler, surmonter courageusement les obstacles immenses qui se dressent ou qu'on a posés devant eux. La mer est là qui les tente et les sauvera, la mer divine au bord de laquelle, comme Nausicaa lançait la balle à ses compagnes, les Athéniennes jouent au golf ou se baignent dans l'azur à Glyfada ; la mer aussi que sillonnent en tous sens les modernes Hellènes, marins habiles et négociants obstinés. De même que, le printemps cette année, l'avenir semble difficile, mais s'épanouira. Voyez ces petits chapelets d'ivoire, de verre, d'ambre ou de jade, — les *comboloï*, — que nombre de femmes et d'hommes manient et roulent entre leurs doigts, tant parmi le peuple d'Athènes que parfois dans les salons : ce ne sont point de vrais chapelets, on ne prie point en les tournant et retournant ainsi, mais on se donne une contenance, on s'occupe les doigts, on attend plus patiemment ce qui doit venir.

Toute la Grèce, en ce moment, semble ainsi attendre l'avenir sans trop de nervosité. Une fois sa besogne faite, l'ouvrier prend son *comboloï*, et voilà. *Carpe diem*, disait Horace. Roule ton *comboloï*, traduira-t-on en grec. Il se peut que ce soit la sagesse.

MARCEL BOULENGER.

---

## REVUE MUSICALE

---

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : *La Peau de chagrin*, comédie lyrique en quatre actes, d'après Balzac ; poème de Pierre Decourcelle et M. Michel Carré, musique de M. Charles Levadé.

La comédie, ou plutôt le drame lyrique découpé dans *la Peau de chagrin* n'a gâté que le moins possible, par une réduction forcée, le chef-d'œuvre de Balzac. Il nous parut même qu'à recevoir de la représentation théâtrale une forme visible et vivante, l'idée philosophique et le symbole acquéraient un surcroît de puissance.

Voici l'ordre des tableaux. D'abord l'humble logis de Pauline. La douce, aimante fille n'arrive pas à triompher du désespoir et de la résolution de se tuer où Raphaël se voit réduit par la misère et les mépris de la coquette Fédora. Deuxième acte : la boutique du vieil antiquaire Jonathas. Raphaël, avant de mourir, y est entré. Acquisition du talisman et premier essai, premier effet de son funeste pouvoir : la richesse. A l'acte suivant, une fête de nuit chez Fédora. Second souhait de Raphaël : l'amour, aussitôt exaucé. Mais chacun de ses désirs accomplis abrège la vie du jeune homme et l'épuise. Au dernier acte, il n'est plus que l'ombre et le fantôme à cheveux blancs de lui-même. Pauline le rejoint, trop tard, et c'est pour qu'elle ne meure pas d'épouvante et de douleur qu'il forme son vœu suprême et qu'il achève de mourir.

On prête à M. Lévadé ce propos : « Je ne suis pas un ciseleur, je suis un expansif ». Le mot est d'un connaisseur de soi-même. Le musicien n'y a voulu mettre qu'un modeste aven. Il nous platt d'en faire un éloge, rien n'étant aussi rare dans la musique d'aujourd'hui, souvent embarrassée et contrainte, que l'expansion, le naturel et la liberté. M. Levadé n'est l'esclave ni d'une mode, ni d'un système, fût-ce le « tout à l'orchestre » ou le *leitmotiv*. En ce

dernier ordre d'idées, et d'idées fixes, la tentation était cependant forte. Un autre, plus d'un autre, n'y eût pas résisté, quitte à s'en repentir, et nous avec lui. M. Levadé n'a pas risqué la wagnérienne aventure. Que M. Levadé soit béni !

Critique négative, dira-t-on de ce premier jugement. Passons donc à de plus positives louanges. Félicitons le musicien d'établir et de soutenir d'un bout à l'autre de son œuvre, même aux « endroits forts », comme disait le président de Brosses, des rapports justes et raisonnables entre les instruments et les voix. Que celles-ci chantent ou déclament, récitatif ou mélodie, on entend ce qu'elles disent. L'orchestre non seulement ne les écrase, mais ne les gêne jamais. Il a certes ses droits, dont il use, mais il ne refuse pas de les partager. Tantôt il aide à la parole, tantôt il lui cède. Et cela est fort bien ainsi.

Musicien expansif, avons-nous dit de ce musicien, après et d'après lui-même. Entendez par là qu'il est de ceux qui se donnent et s'abandonnent volontiers. Sa manière a quelque chose de spontané, de sincère et de généreux. Parmi ses effusions, il en est d'aimables et de légères seulement. On en souhaiterait quelquefois le lyrisme un peu plus original. Pauline est une cousine de l'Infante du *Cid*, de la Sophie de *Werther* et de l'Irène de *Sapho*. M. Levadé fut jadis élève de Massenet et ne s'en cache pas. Il s'en vanterait plutôt, et n'aurait pas tort. Cela soit dit en passant pour un de ses confrères et condisciples, qui n'ose avouer publiquement qu'il eut le même maître. Que celui-là se rassure. Nous lui gardons le secret et sa musique ne le trahira certainement pas. On trouve çà et là dans la *Peau de chagrin* un détail agréable, une touche délicate, qu'aurait aimée le musicien de *Manon* (du Cours la Reine et de l'Hôtel de Transylvanie). Avant et pendant la fête nocturne chez Fédora, c'est un thème agile et sinueux qui circule à travers l'orchestre ; c'est la petite scène du jeu, c'est un air de ballet, sur un rythme de valse agréablement suranné. Mais en fait d'effusion, voici la plus chaleureuse. Le duo d'amour est vraiment un « endroit fort », une belle page : plus d'une même, car il dure et se renouvelle, il s'aceroit et s'élève. Ici la musique abonde, nous pénètre, nous environne et nous emporte. Je crois même y surprendre une vertu secrète. Musique d'amour, elle l'est d'un étrange et fatal amour, où l'amante n'est livrée que par un sortilège, et qui sera funeste, mortel même à l'amant. D'où vient cette impression ? Du drame, ou de la musique ? De l'un seulement, pour les non musi-

ciens. Mais les musiciens la recevront de l'un et de l'autre, et pour eux à la sensation d'un large épanchement sonore s'ajoutera celle d'un secret enchantement.

*Ab exterioribus ad interiora.* En ce mystérieux et sombre sujet de la *Peau de chagrin*, le passage était nécessaire du dehors au dedans, de la musique expansive à celle qui se concentre et pour ainsi dire s'enferme en soi. Le second acte (la boutique de l'antiquaire) est excellent par ce caractère d'intériorité, par l'épargne des moyens, l'intensité de l'effet et de l'émotion. Un prélude grave, obscur à dessein, loin de se déployer, se replie et tourne sur soi comme s'il étouffait entre des notes qui l'étreignent. Thème, harmonies, instrumentation, tout enveloppe ce morceau d'une ombre sinistre et le charge de sourdes menaces. Le public l'écoute peu, comme tout prélude, fût-ce le plus digne de son audience, soit le début de *Faust*, auquel celui-ci, par une expression de malaise et d'angoisse, fait un peu songer. Mais la scène suivante (entre Raphaël et l'antiquaire) ne saurait laisser personne insensible. Elle s'impose par la sobriété, par la justesse, la force et la profondeur de l'accent, par la froideur et la nudité de la déclamation lyrique, par le pouvoir d'une note, fût-ce d'une seule, mise à sa place et sur un mot. Des silences même ont ici leur éloquence. Ils creusent des vides où la voix, l'orchestre, comme s'ils craignaient de s'entendre, se taisent et semblent mourir. Enfin, surtout peut-être, c'est ici la scène capitale, l'idée maîtresse du drame. Qu'elle le soit également de la musique, cela fait au musicien beaucoup d'honneur.

Les interprètes de l'œuvre ne l'ont pas non plus médiocrement honorée. Dans le rôle de Fœdora, M<sup>me</sup> Sibille eut beaucoup d'éclat physique et vocal. M. Friant doit être las de s'entendre appeler seulement le plus « vaillant » des ténors. Il l'est sans doute, mais il est davantage : artiste au cœur chaleureux comme sa voix, il chante, il joue avec toute l'ardeur de l'un et de l'autre. Il a marqué le personnage de Raphaël d'un signe romantique et fatal. D'acte en acte il a vieilli, souffert, désespéré, jusqu'« à l'article de la mort », de la mort la plus tragique et la plus poignante. M. Bourdin n'a presque rien à chanter. C'est dommage. Quant à M. Vieuille, parfait comme toujours, il chante, il dit, il vit le rôle du vieil antiquaire avec un art dont la mesure, le sentiment contenu mais intense, fait le caractère et le prix.

CAMILLE BELLAIGUE.

---

## CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

---

Les élections qui doivent avoir lieu dans quinze jours en Angleterre sont la préoccupation principale du monde politique en Europe et hors d'Europe. Cette attention générale est justifiée. La consultation électorale du 30 mai ne sera pas un événement pour la seule Grande-Bretagne. Par sa nature et par ses conséquences, elle intéresse toutes les nations. Il s'agit de savoir si le socialisme dominera l'Empire britannique. Disons plus : il s'agit de savoir si l'avènement du socialisme ne menacera pas l'Empire britannique. Dans l'état présent du monde, troublé par la propagande bolchéviste, inquiété par le relèvement et les armements de l'Allemagne, un affaiblissement de la puissance anglaise aurait des répercussions incalculables.

C'est un fait à lui seul bien surprenant qu'on puisse, à propos des élections anglaises, se poser de pareilles questions. Il y a quatre ans, le parti conservateur a remporté un très grand succès. Il a fait face à beaucoup de difficultés. Il a triomphé énergiquement d'une tentative de grève générale. Il a détruit les organisations communistes qui étaient des centres d'espionnage et de guerre civile. Il a travaillé de son mieux à l'apaisement de l'Europe et à la liquidation de la guerre. D'où vient qu'il soit si violemment combattu ? Ce n'est pas son antique rival qui est de taille à lutter contre lui. Le parti libéral, subissant le premier le sort réservé aux radicaux français, s'est trouvé peu à peu bien réduit entre les révolutionnaires et les défenseurs de la société. En dépit des manifestes bruyants de M. Lloyd George, il ne semble pas à la veille de prendre une revanche. L'adversaire du parti conservateur en Angleterre est le parti travailliste, comme en France le véritable adversaire de la politique nationale et de M. Poincaré est le parti socialiste.

Depuis dix années que la paix est rétablie, le socialisme n'a connu

cependant que des échecs. Là où le marxisme a été rigoureusement appliqué, comme en Russie, il a abouti à une tyrannie effroyable, à la misère, à la souffrance. Là où le socialisme n'a été qu'une menace, comme en France, il a suffi à déterminer une crise financière et monétaire qui a failli tourner en catastrophe. Là où il a participé au pouvoir, comme en Angleterre ou en Belgique, il n'a exercé qu'une domination éphémère et il n'y a réussi qu'en abandonnant tous ses principes. Dans beaucoup d'autres pays d'Europe, en Italie, en Espagne, en Yougoslavie, et dans des conditions un peu différentes en Pologne, les partis avancés se sont montrés si désordonnés et si incapables que les États, pour se sauver, ont dû recourir à des pratiques politiques d'où le parlementarisme est totalement ou partiellement éliminé. Mais l'expérience des autres touche et ne persuade pas.

Le travaillisme bénéficie en Angleterre, comme le socialisme en France, de l'adhésion des masses. C'est une doctrine pour les meneurs : pour le nombre, c'est un état d'esprit, ou un état de sensibilité, une ambition, une espérance, une sorte de foi. Le bouleversement moral qui a suivi la guerre, l'espèce de force attractive qu'exerce malgré ses horreurs la révolution russe ont contribué à mettre les peuples en mouvement. Si profonde est la commotion qu'on ne sait si les femmes, considérées en théorie comme favorables à la conservation sociale, ne vont pas porter secours aux entrepreneurs d'innovations. Pour toutes ces raisons, le parti conservateur, qui disposait d'une forte majorité, est exposé à la voir diminuer ; ses adversaires annoncent même avec audace qu'il la verra disparaître.

En réalité, une évolution générale des partis, qui n'est pas particulière à l'Angleterre, mais qui est présentement plus sensible en Angleterre qu'ailleurs, met aux prises les représentants de la tradition sociale qui est le résultat de siècles de civilisation et les partisans de l'étatisme collectiviste. Il se produit peu à peu dans le monde un phénomène considérable et dont les suites sont imprévisibles. Le nombre, qui dispose des suffrages, entend exercer sa souveraineté. A vrai dire, le nombre n'usait pas de son droit à la lettre. Par l'effet des coutumes, par l'effet aussi des relations qui existent entre les différentes catégories de la population, le suffrage universel admettait que la politique fût dirigée par une élite, qui avait pour elle la supériorité reconnue de la culture, de l'expérience, du savoir. Ce sont ces habitudes qui sont en train de changer et d'apporter quelque chose d'inconnu. On ne peut pas comparer au monde



moderne les républiques antiques si restreintes et où la qualité de citoyen était réservée à une partie des habitants.

Mais depuis l'organisation syndicale, depuis la propagande faite en faveur de la lutte de classes, le suffrage universel est invité à ne désigner que les candidats appartenant à une certaine école politique et tirés des groupements plus ou moins affiliés au socialisme. Nous ne disons pas que cette évolution soit dès aujourd'hui accomplie. Nous disons seulement qu'elle est commencée et qu'elle annonce de grands combats. Il est probable que le parti conservateur anglais, qui dispose de très grandes forces dans le pays, est encore de taille à l'emporter sur ses adversaires. Et ce sera fort heureux, si l'on songe au retentissement qu'aurait sa défaite.

Nous sommes, en France, les premiers intéressés à la continuité de la politique britannique. L'entente franco-anglaise, à laquelle le gouvernement conservateur s'est montré fidèlement attaché, est la meilleure garantie de la stabilité de la nouvelle Europe et de la paix générale. S'il y a encore un principe d'ordre européen, une sauvegarde de la civilisation occidentale, on les trouve dans les relations qui unissent l'Angleterre, la France, la Belgique, les nations méditerranéennes comme l'Italie et l'Espagne, et les nations nées du traité de paix ou agrandies par ce traité, la Pologne, la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie, la Roumanie. Que deviendrait toute cette politique si l'Angleterre était dominée par les travaillistes? M. Ramsay MacDonald, M. Snowden n'ont cessé, depuis qu'ils sont dans l'opposition, de donner des témoignages de leurs penchants germaniques. Ils ont reproché au gouvernement conservateur d'être trop favorable à la France. Ils sont allés jusqu'à annoncer que, s'ils prenaient le pouvoir, ils ne maintiendraient pas les accords intervenus au sujet des dettes. Le scandale a été grand dans un pays traditionnel et parlementaire, où il est d'usage que la parole de l'Angleterre soit respectée, même quand l'opposition devient la majorité. Sir Austen Chamberlain a protesté dans les termes les plus élevés. Et si vive était l'émotion du Parlement britannique, que les socialistes ont été obligés à une demi-rétractation. Mais ils avaient laissé parler leur cœur : ils nous ont montré le fond de leur pensée ; nous serions inexcusables de nous faire la moindre illusion sur les sentiments hostiles qu'ils ont à l'égard de la France. En juillet 1914, ils voulaient que la Grande Bretagne restât neutre. Ils sont toujours dans les mêmes dispositions. Ainsi le vent le socialisme international, qui est dominé par l'influence allemande.

D'une manière plus générale, l'affaiblissement de l'Empire britannique aurait en Asie et en Afrique d'étranges répercussions. Les bolchévistes le savent bien. Et c'est pourquoi ils dirigent tous leurs coups contre l'Angleterre. Si l'Europe a dominé l'ancien continent par la supériorité que lui donnaient les inventions et l'organisation de la force, elle a plus de peine à maintenir cette hégémonie, aujourd'hui que les peuples de tout l'univers sont au courant de ce qu'est la civilisation matérielle, et emploient les mêmes machines, les mêmes armes, les mêmes engins. L'Empire britannique représente, avec le concours des nations occidentales qui ont possédé ou possèdent un empire colonial, l'élément de puissance qui maintient l'état de choses existant. Mais des Indes à l'Égypte, de la Chine à l'Arabie, quel trouble si l'Empire britannique sous le régime des travaillistes avait des défaillances et quel retentissement dans l'univers! Nous n'en sommes pas là. Ce ne sont que des perspectives fort heureusement hypothétiques. Elles servent à montrer les divers aspects de la partie qui se joue en Angleterre et qui touche de proche en proche tant d'autres pays.

L'Allemagne, en ce qui la concerne, a très rapidement discerné les avantages qu'elle pourrait tirer de la campagne des travaillistes. C'est certainement une des raisons qui l'ont décidée à faire trainer les travaux du Comité des experts. A force de manœuvres et de délais, M. Schacht est arrivé à atteindre le mois de mai. Il savait bien qu'à cette époque les élections françaises pour les conseils municipaux et l'approche des élections anglaises achèveraient de rendre les Alliés favorables à une transaction. Le compromis, à l'heure où nous écrivons, est à peu près rédigé. Il n'est pas brillant : mais il est. Pour un expert indépendant, M. Schacht a éprouvé très souvent le désir d'aller à Berlin. Il n'a rien laissé ignorer à son gouvernement de ce qui s'est passé à Paris, et il n'a rien dû ignorer lui-même de ce qu'on en pensait dans les cercles dirigeants du Reich. M. Schacht était certainement d'accord avec le Cabinet de Berlin pour échapper autant que possible au traité de paix. L'Allemagne affirmait encore son désir de ne pas payer, même quand son intérêt était d'accepter les conditions inespérées qui lui étaient faites. Elle disait qu'elle verserait les sommes correspondant aux dettes alliées à l'égard des États-Unis. C'était de bonne politique pour elle. Il était élémentaire de ne pas mécontenter l'Amérique. Mais pour ce qui est des réparations elles-mêmes, c'est-à-dire des sommes qui intéressent surtout

la Belgique et la France, l'Allemagne a essayé de ne rien donner. Elle a même eu l'audace d'employer une terminologie nouvelle. Elle n'a plus parlé de réparations. Elle a parlé avec indignation d'un tribut de guerre, qu'elle repoussait de toutes ses forces. Toutes les concessions faites depuis dix ans, toute la politique de Locarno, toutes les belles déclarations sur la détente européenne et l'apaisement général n'ont servi à rien. L'Allemagne a accepté tous nos sacrifices. Mais lorsque nous sommes arrivés aux réclamations les plus modestes, elle a trouvé que c'était encore trop.

Les experts ont d'abord tenu bon. Le mémoire des Alliés a indiqué les chiffres au-dessous desquels on ne pourrait descendre. Dans son discours à Bar-le-Duc, M. Poincaré a rappelé avec raison que la réussite des experts était souhaitable, mais qu'après tout, si le Comité n'aboutissait pas, nous gardions le plan Dawes. Toute la manœuvre allemande a consisté alors à inquiéter l'Europe et l'Amérique sur l'avenir du plan Dawes. On a appris tout à coup que la Reichsbank était fort inquiète, qu'elle relevait hâtivement le taux de l'escompte, et qu'une nouvelle crise monétaire menaçait l'Allemagne. Tous ces subterfuges étaient bien inutiles. Personne ne pouvait croire que l'Allemagne voulût présentement ruiner elle-même son crédit, et risquer de mécontenter le marché du monde par ses incartades financières. M. Schacht lui-même a fini par réfléchir. A son retour de Berlin, il a examiné avec détachement et sans s'engager les sommes dont les Alliés réclamaient la commercialisation. Entre le mémoire des Alliés et les suggestions allemandes, il y avait encore un écart considérable. Peu à peu cependant les chiffres se rapprochaient. Les rumeurs sur le crédit allemand qui n'avaient pas suffi à intimider les Alliés avaient du moins servi à émouvoir l'opinion germanique et à faire accepter dans le Reich l'idée de payer quelque chose.

Dans la soirée du 4 mai, l'observateur américain, qui est le président du Comité des experts, M. Owen D. Young, a jugé le moment venu de faire prévaloir son arbitrage. C'est vraisemblablement l'heure qu'il a attendue patiemment pendant trois mois. On comprend qu'il ne l'ait pas laissée passer. Son initiative lui a très probablement été facilitée par les conversations particulières qu'il a eues avec les autres délégués. Il n'a pas risqué le sort de sa transaction sans avoir eu quelques assurances sur l'accueil qui lui était réservé. Le débat avait assez duré. Le Comité des experts avait eu, comme toute conférence qui se respecte, sa crise. On avait cru, ou on avait invité le public à croire à une rupture. C'était l'instant des revirements. M. Owen

D. Young a soudain proposé le plan qui doit succéder au plan Dawes. La solution imaginée consiste à demander aux Allemands, comme on sait, une annuité fixe pendant trente-sept ans et une autre annuité pendant vingt ans. De la somme totale ainsi prévue, l'une est sans condition et doit de toutes façons être versée en partie pour solde des réparations. L'autre peut bénéficier de la clause de transferts et elle est destinée à couvrir le surplus des dettes des Alliés à l'égard des États-Unis.

Il n'y avait pas de difficultés relativement à la somme réservée aux États-Unis. Mais il y en avait de grandes relativement à la somme due aux Alliés pour solder les réparations. C'est, comme on pouvait le craindre, sur cette dernière somme que des sacrifices ont été demandés. Au lieu de deux milliards deux cents millions de marks-or par annuité pendant trente-sept ans que réclamaient les Alliés, le plan Young n'exige des Allemands que deux milliards de marks-or. Pratiquement, la différence se traduit pour la France par une diminution de dix milliards de francs : d'après le mémoire des Alliés, nous devons recevoir cinquante-deux milliards de francs, au moins cinquante ; d'après le plan Young, nous en recevrons trente-cinq, et peut-être quarante-deux, avec le calcul des frais d'occupation et de certaines restitutions.

L'Allemagne a naturellement accepté cette combinaison. Comment aurait-elle pu la refuser ? Il faut avoir le courage de regarder les événements sans illusion. L'Allemagne a réclamé le Comité des experts : elle en a tiré tous les avantages qu'elle a pu. D'abord un abattement sérieux de sa dette, si sérieux que personne n'ose plus rappeler le chiffre de 132 milliards de marks-or prononcé après le traité de paix. Ensuite un abattement sur les annuités du plan Dawes, qui étaient de deux milliards cinq cents millions. En outre, la perspective d'obtenir dans l'avenir des réductions de l'Amérique qui ne réclamera peut-être pas pendant cinquante-sept ans ce que prévoit le plan Young. Enfin, la protection d'une banque des paiements internationaux, institution nouvelle et grandiose dont la création n'ira pas sans poser de délicats problèmes : il faudra accorder cet organisme récent avec la Commission des réparations, seule prévue par le traité de paix ; il faudra régler les pouvoirs de cette banque, de telle sorte qu'elle n'exerce pas sur le monde une domination qui se heurterait au souci légitime de chaque nation, de sauvegarder sa propre souveraineté. Mais ce sont là sujets réservés à l'avenir.

Le présent, c'est la fixation de la dette. Ni nos amis Belges, ni

nous n'avons lieu de considérer avec satisfaction cette liquidation de la guerre. Quand on songe que la France touchera trente-cinq milliards de francs et que la réparation des départements du Nord et de l'Est lui en a coûté plus de cent, on mesure le chemin parcouru depuis dix ans. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, depuis la folie des élections du 11 mai 1924 et la néfaste politique de M. Herriot, les solutions les moins favorables sont devenues difficiles à éviter.

Pour arriver à de meilleurs résultats, il aurait fallu dans tous les ordres de la politique un redressement national et complet, il aurait fallu un autre Parlement. L'effort accompli par M. Raymond Poincaré, depuis trois ans, a été nécessairement proportionné aux conditions posées par l'état des partis. Il est des fautes historiques, comme celle de l'entrevue des Chequers en 1924, dont on peut limiter les ravages, mais qu'on ne peut réparer entièrement. Nous étions depuis ce jour sur une pente fatale : la route en lacets qui a passé par Locarno, par Thoiry et par Genève nous a ménagé les transitions, mais elle nous a conduits là où nous sommes. Nous avons fini par être fatalement à l'égard des autres et en nous-mêmes dans cet état de résignation où l'on préfère une solution même médiocre à l'absence de toute solution.

Il reste à régler deux questions fort graves pour nous et qui se tiennent. La seule garantie des paiements qui nous sont dus est dans le caractère commercial de la dette. Tant que l'Allemagne nous considère comme ses créanciers, elle juge que sa dette est politique et l'on sait le cas qu'elle en fait. Elle ne sera engagée que lorsque la dette sera transformée, lorsque ses créanciers seront des porteurs de titres appartenant à toutes les nations, lorsque sa carence sera devenue impossible parce qu'elle nuirait à son propre crédit et à sa situation dans le monde. C'est à ce moment-là, et seulement à ce moment-là, que le problème des réparations sera véritablement réglé. Comment se fera cette opération que l'on nomme la « commercialisation » ? A quelle date ? selon quelles modalités ? C'est l'affaire des techniciens et des gouvernements.

Nous devons nous attendre à voir l'Allemagne conclure très rapidement des travaux des experts que des conséquences politiques s'imposent. Nous assisterons à un redoublement de la campagne destinée à obtenir l'évacuation de la rive gauche du Rhin. Nous connaîtrons aussi les complaisances des partis avancés de France et d'Angleterre pour cette thèse. Nous sommes même exposés à constater des défail-

lances chez nos amis, chez nos alliés, dans notre propre pays, et à découvrir des renoncements là où nous avions des raisons d'espérer qu'il n'y en aurait pas. Une partie de l'opinion française réagira certainement. L'illustre soldat dont l'autorité nous serait si utile aujourd'hui n'est plus là pour faire entendre les conseils de la sagesse : mais ses paroles retentissent encore. Tout le monde sait ce que le maréchal Foch pensait d'un abandon prématuré de la Rhénanie. Si les arrangements internationaux qui font suite aux Comités des experts amènent un examen nouveau de la question rhénane, que du moins le gouvernement ait l'énergie de se refuser à toute promesse avant que la commercialisation de la dette soit accomplie.

Les délais qui nous resteront ainsi pourront être utilement employés à mettre nos frontières en état, et à faire pour la défense nationale les travaux qui ont été si mollement et si insuffisamment menés sous le régime cartelliste. Quel Français, en songeant aux sujets que nous agitions dix ans après le traité de Versailles, ne fera des méditations mélancoliques ? Quel Européen soucieux de l'avenir de la paix et de l'avènement des temps meilleurs ne concevra des doutes sur les résultats d'une politique qui a orné d'apparences sentimentales et généreuses tant de faiblesses et tant d'imprudences ?

Les élections municipales qui ont eu lieu le 5 mai dans toute la France ont été fort calmes. Quelques jours avant, les partis avancés avaient préparé pour le 1<sup>er</sup> mai une série de manifestations qui se sont passées sans incident. Les mesures préventives prises avec fermeté par le gouvernement ont empêché tout désordre. Ni Paris, ni la province n'ont connu le 1<sup>er</sup> mai les troubles parfois sanglants qui ont éclaté à Berlin à la même date. Le caractère principal du scrutin, c'est que les électeurs ont renommé un grand nombre de sortants. Il n'indique aucun mouvement politique nouveau.

Si on ne regarde que le résultat du premier tour des élections du 5 mai, on peut se persuader que dans l'ensemble les électeurs demeurent, pour leur part, attachés aux idées d'ordre et de conservation sociale. Le scrutin de ballottage permettra seul une appréciation complète.

INTÉRIM.



et à  
l'es-  
gira  
utile  
e la  
sait  
é la  
aux  
ction  
user  
soit

ment  
ense  
ment  
aux  
fera  
venir  
a des  
sen-  
es?

ute la  
ancés  
qui se  
ec fer-  
, ni la  
ni ont  
rutin,  
nts. Il

ctions  
cteurs  
serva-  
précia-